Penser la médiation culturelle au sud-est tunisien : objets et stratégies de valorisation

Sarra Belhassine

▶ **To cite this version:**

Sarra Belhassine. Penser la médiation culturelle au sud-est tunisien : objets et stratégies de valorisation. Sociologie. Université Paul Verlaine - Metz, 2010. Français. NNT : 2010METZ021L . tel-01748985

HAL Id: tel-01748985
https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01748985

Submitted on 29 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE-METZ
ÉCOLE DOCTORALE
Perspectives interculturelles:
écrits, médias, espaces, sociétés

Centre de recherche sur les médiations (ÉA 3476)

UNIVERSITÉ DE LA MANOUBA
Institut de presse et des sciences de l'information

PROGRAMME DE RECHERCHE
Langages, Objets, Territoires, Hospitalités

PENSER LA MÉDIATION CULTURELLE AU SUD-EST TUNISIEN : OBJETS ET STRATÉGIES DE VALORISATION

Thèse de doctorat en cotutelle internationale
en sciences de l'information et de la communication
TOME 1

Présentée et soutenue par
Sarra Belhassine

Sous la direction de
Professeur Vincent Meyer
Professeur Larbi Chouikha

Novembre 2010

PENSER LA MÉDIATION CULTURELLE AU SUD-EST TUNISIEN : OBJETS ET STRATÉGIES DE VALORISATION

UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE-METZ
ÉCOLE DOCTORALE
Perspectives interculturelles:
écrits, médias, espaces, sociétés

Centre de recherche sur les médiations (ÉA 3476)

UNIVERSITÉ DE LA MANOUBA
Institut de presse et des sciences de l'information
Soutenance de thèse en cotutelle internationale

PENSER LA MÉDIATION CULTURELLE AU SUD-EST TUNISIEN : OBJETS ET STRATÉGIES DE VALORISATION

Thèse de doctorat en cotutelle internationale
en sciences de l'information et de la communication

Soutenue par
Sarra Belhassine

Devant le jury composé de:

- Pr Nicole d'Almeida, CELSA, Université Paris IV-Sorbonne (rapporteure)
- Pr Larbi Chouikha, IPSI, Université de la Manouba (codirecteur de thèse)
- Pr Isabelle Garcin-Marou, Institut d'Études Politiques de Lyon (évaluateur)
- Pr Habib Kazdaghli, Laboratoire des régions et ressources patrimoniales en Tunisie, Université de la Manouba (évaluateur)
- Pr Vincent Meyer, CREM, Université Paul Verlaine-Metz (directeur de thèse)
- Pr Mongi Sghaier, LESOR, Institut des régions arides, Médenine (rapporteur)

À ma famille
À tous les chercheurs

REMERCIEMENTS

Au terme de ce travail, je tiens à remercier Vincent Meyer, mon directeur de recherche, pour son soutien continu, ses corrections multiples, ses conseils et critiques.

Je remercie Larbi Chouikha, mon co-directeur de recherche pour sa confiance en acceptant de co-diriger cette thèse, pour sa présence et sa bienveillance.

Je remercie le service des relations internationales de l'Université Paul Verlaine-Metz pour m'avoir accordé une aide à la mobilité internationale pour un montant de 900 euros.

Je remercie également le Ministère de l'enseignement supérieur en Tunisie pour m'avoir accordé une bourse d'alternance d'un montant de 1500 euros pour un séjour d'études en France.

Je remercie Jaques Walter, directeur de notre laboratoire de recherche, le CREM, pour ses encouragements et sa bienveillance envers les doctorants.

Je remercie Mounir Khatelli, Président directeur général de l'Institut des régions arides à Médenine et Mongi Sghaier, chef du Laboratoire d'économie et des sociétés rurales, pour leur accueil remarquable, leur disponibilité et toutes les facilités matérielles qui nous ont disposées pendant nos déplacements multiples au sud-est.

Je remercie la population du sud-est Tunisien et toute personne, président ou membre d'association pour leur disponibilité, leur écoute et leur patience.

Je remercie tout le collectif du programme LOTH pour leur esprit d'équipe et leurs encouragements pour le bon déroulement de nos recherches.

Je remercie ma famille pour sa présence, son soutien, ses encouragements, sa patience et son affection.

Sans oublier mes amis, aussi peu soient-ils, merci !

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS **12**

INTRODUCTION **16**

LA CONSTRUCTION D'UN PROGRAMME DE RECHERCHE **18**
LES LANGAGES 19
LES OBJETS 21
LES TERRITOIRES 22
LES FORMES D'HOSPITALITÉ 23
LES OBJECTIFS DU PROGRAMME LOTH 23

PRÉSENTATION DE L'OBJET ET DE LA DÉMARCHE **25**
CHAMP DE LA RECHERCHE 25
PROBLÉMATIQUE ET HYPOTHÈSES 27
DOMAINES DE RÉFLEXION ET TERRAIN D'ENQUÊTE 30

MÉTHODOLOGIE **32**
CONSTITUTION DU CORPUS 32
OUTILS DE TRAVAIL 34
LA MÉTHODE DES SCÉNARIOS 35
LE GUIDE D'ENTRETIEN : DE L'ÉBAUCHE À L'ABOUTISSEMENT 37
CONTRAINTES DU TERRAIN 39
MÉTHODES D'ANALYSE 40

PREMIÈRE PARTIE

IMAGES, TERRITOIRES ET MÉMOIRES 43

CHAPITRE 1
TERRITOIRES ET MÉMOIRES 46

1.1. LA NAISSANCE D'UN PAYS : LA TUNISIE 46
1.1.1. ENTRE MÉMOIRES ET HISTOIRES 47
1.1.2. DE LA DÉLIMITATION D'UN TERRITOIRE À LA NOTION DE PATRIMOINE 50

1.2. UN TERRITOIRE PARTICULIER : LE SUD-EST TUNISIEN 54
1.2.1. PRÉSENTER UN MODÈLE ARCHITECTURAL 55
1.2.2. DÉCRIRE L'ARCHITECTURE DES *GSOUR* 58

1.3. L'ÉVOLUTION D'UN MODE DE VIE 62
1.3.1. LE BRASSAGE DE DEUX CULTURES 64
1.3.2. LA TRANSFORMATION DU LIEU 69

CHAPITRE 2
IMAGES ET SIGNIFICATIONS 72

2.1. L'IMAGE OUTIL 73
2.1.1. DÉNOTER LE VISUEL 79
2.1.2. NOMMER DES TERRITOIRES 86

2.2. L'IMAGE SYMBOLE 93
2.2.1. CONSTRUIRE UNE IDENTITÉ 94
2.2.2. INTERPRÉTER LA SCÈNE 102

2.3. RECRÉER DES TERRITOIRES 109
2.3.1. UNE RESTAURATION 110
2.3.2. UNE DÉFORMATION 111

CHAPITRE 3
IMAGES ET MÉDIATION CULTURELLE 113

3.1. LA NOTION DE MÉDIATION CULTURELLE 113
3.1.1. LES ACTEURS DE LA MÉDIATION CULTURELLE 115
3.1.2. LES DÉCIDEURS DE L'IMAGE 120

3.2. LES FINALITÉS DE LA MÉDIATION CULTURELLE 121
3.2.1. LA PROMOTION DU LIEU 122
3.2.2. LA CONSTRUCTION D'UN STÉRÉOTYPE GÉOGRAPHIQUE 127

3.3. POUR UNE COMMUNICATION TOURISTIQUE 131
3.3.1. LA CARTE POSTALE : UN PRODUIT TOURISITIQUE 133
3.3.2. LES *GSOUR* : QUELLE ARCHITECTURE POUR QUEL TOURISME ? 134

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE 140

DEUXIÈME PARTIE

LANGAGES, CULTURE ET PATRIMOINE 142

CHAPITRE 4
DÉCRIRE UNE SOCIÉTÉ 145

4.1. LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DANS LA RÉGION DES *GSOUR* 145
4.1.1. UN CONTEXTE SOCIO-ÉCONOMIQUE 146
4.1.2. DES VALEURS CULTURELLES 148

4.2. PRÉSENTER LE LIEU: PRODUIRE UNE SIGNIFICATION 151
4.2.1. UN VILLAGE BERBÈRE : *CHENINI* 152
4.2.2. UNE VILLE QUI SE DÉPEUPLE : *GHOMRASSEN* 161

4.3. CONJUGUER LE LIEU 165
4.3.1. ÉVOQUER LE LIEU PAR LE RÉCIT 167
4.3.2. TRANSMETTRE LE LIEU : LE RÔLE DE LA MÉMOIRE 168

CHAPITRE 5
TRANSMETTRE UNE CULTURE 171

5.1. CERNER LE LIEU 171
5.1.1. COMPRENDRE DES LANGAGES 173
5.1.2. NOMMER DES OBJETS 178

5.2. ÉCRIRE L'ESPACE 182
5.2.1. MISE EN CONTEXTE DU TERRITOIRE 183
5.2.2. RESTAURER ET VALORISER LES *GSOUR* 189

5.3. DÉFINIR UN PATRIMOINE *GSOURIEN* 193
5.3.1. UN PATRIMOINE NATUREL, DES DIFFÉRENCES ETHNIQUES 195
5.3.2. VERS UN ASPECT MUSÉOLOGIQUE 197

CHAPITRE 6
SAUVEGARDER UN PATRIMOINE 202

6.1. EXPLIQUER L'ÉVOLUTION DES *GSOUR* 202
6.1.1. ANCRER UNE CULTURE 203
6.1.2. PRÉSENTER UN ASPECT MUSÉOLOGIQUE 208

6.2. LES FINALITÉS DE LA MÉDIATION CULTURELLE 211
6.2.1. FAIRE DÉCOUVRIR, FAIRE COMPRENDRE 212
6.2.2. TRANSMETTRE 217

6.3. REDÉFINIR LES *GSOUR* 219
6.3.1. RECOMPOSER L'ESPACE *GSOURIEN* 219
6.3.2. LA PART DU TOURISME 221

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE 226

TROISIÈME PARTIE

PUBLICITÉ ET VALORISATION DES *GSOUR* 227

CHAPITRE 7
TOURISME ET DISCOURS PUBLICITAIRE **230**

7.1. LES ATTENTES ET LES LIMITES DE LA PUBLICITÉ 233
7.1.1. MISE EN CONTEXTE 233
7.1.2. UN OBJECTIF DE COMMUNICATION 234

7.2. DÉCRIRE UNE PROMOTION TOURISTIQUE 237
7.2.1. UN CONTENU GÉNÉRAL 238
7.2.2. UNE TERMINOLOGIE SPÉCIFIQUE 249

7.3. PRODUIRE UN DISCOURS PUBLICITAIRE 256
7.3.1. ÉCRIRE L'ESPACE 256
7.3.2. PRÉCISER UN CONTENU PLASTIQUE 258

CHAPITRE 8
PUBLICITÉ ET DESIGN AUTOUR DES *GSOUR* **261**

8.1. L'ENCHANTEMENT DU LIEU 263
8.1.1. DÉCRIRE UN CONTENU ICONIQUE 264
8.1.2. LE RÔLE DE LA POPULATION LOCALE 273

8.2. L'APPORT DU DESIGN 275
8.2.1. ARTICULER DESIGN ESPACE ET DESIGN PRODUIT 276
8.2.2. LE DESIGN IMAGE : UN LANGAGE VISUEL QUI INCLUT ESPACE ET PRODUIT 281

8.3. CONSTRUIRE UNE IDENTITÉ VISUELLE 282
8.3.1. LA PART DE LA SIGNALÉTIQUE 283
8.3.2. L'ÉVOLUTION DES FORMES POUR PRODUIRE UNE SIGNIFICATION 283

CHAPITRE 9
CONCEVOIR UN DOCUMENT DE COMMUNICATION **289**

9.1. L'ÉVOLUTION D'UN OBJECTIF OPÉRATIONNEL 289
9.1.1. PRÉSENTER UN LIEU DE MÉMOIRE 292
9.1.2. PRÉCISER UN PARCOURS 293

9.2. LE RAPPORT AU RÉCEPTEUR 295
9.2.1. LE TOURISTE ET LA POPULATION LOCALE 295
9.2.2. ANCRER UNE MÉMOIRE 295

9.3. PROMOUVOIR LA ROUTE DES *GSOUR* 297
9.3.1. LE DÉPLIANT : PRÉSENTATION GÉNÉRALE 298
9.3.2. LE DÉPLIANT : PRÉSENTATION DÉTAILLÉE DE SON CONTENU 306

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE **314**

CONCLUSION GÉNÉRALE **315**

CONCLUSION DE L'ÉTUDE 317
LES LIMITES DE L'ÉTUDE 322

TABLE DES IMAGES 321

TABLE DES ILLUSTRATIONS 324

TABLE DES FIGURES 326

LISTE DES SIGLES ET DES ACRONYMES 329

LIEUX DE CONSULTATION 330

BIBLIOGRAPHIE 331

WEBOGRAPHIE 359

INDEX DES *GSOUR* CITÉS DANS LA THÈSE 362

INDEX DES PERSONNES INTERROGÉES 363

INDEX DES AUTEURS 364

TOME 2 : ANNEXES

AVANT-PROPOS

Tout est communication. Partout où nous sommes, explicitement ou implicitement, nous ne cessons d'émettre, de transmettre et de recevoir des messages ; que ce soit par le texte, par l'image, par le son ou par l'audiovisuel.

En intégrant une école de design et en nous spécialisant, après deux années de tronc commun, dans la publicité audiovisuelle, nous avons fait de la communication notre formation et notre principal champ d'intérêt. Le choix, au début de notre cursus, d'une orientation plutôt artistique, nous a permis de nous initier aux théories et aux métiers des arts et du design. Ce cheminement mène à enrichir notre culture générale dans le domaine artistique, – de l'Antiquité jusqu'à l'art contemporain en passant par le Moyen Âge et la Renaissance – mais aussi à acquérir des connaissances nouvelles se rapportant à l'image, à sa conception, à sa lecture et à son analyse.

Prendre un peu de distance suite à une première expérience professionnelle nous a paru le meilleur moyen pour progresser dans notre réflexion sur un domaine, l'environnement, qui nous intéressait et qui nous poussait à approfondir nos connaissances en faisant le lien avec notre principal champ d'intérêt : la communication. En ce sens, nous choisissons de poursuivre nos études universitaires plutôt que d'intégrer le milieu professionnel.

Partie d'un objet empirique pour aboutir à une question de recherche, notre ambition était de parvenir à approfondir une problématique de communication sur l'environnement en tenant compte de toutes les informations qui s'y rapportent.

« Comment joindre l'information à la communication pour la théorisation d'une même pratique ? » (Jeanneret, Ollivier, 2004 : 27). Les sciences de l'information et de la communication se présentent en tant qu'interdiscipline qui associe de multiples courants citons la théorie des médias, la sociologie ou l'anthropologie de la communication et qui englobe différentes disciplines dont le journalisme, la sémiologie ou la bibliothéconomie. Cette interdiscipline nous intéresse dans la mesure où elle favorise le lien entre nos études antérieures et notre projet de recherche à venir. C'est ainsi qu'on a suivi une formation en Master 2 Recherche (M2R) au CELSA[1], Grande école rattachée à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV) et spécialisée dans les sciences de l'information et de la communication.

Nous engager, tout au long d'une année, dans une formation qui n'était pas la nôtre dans une phase initiale, au sein d'un pays qui nous est étranger, n'était pas chose facile à entamer. En plus de la recherche que nous avons eu à développer, différentes matières théoriques nous ont été dispensées[2].

[1] L'école des hautes études en sciences de l'information et de la communication était connu jusqu'à l'année 1985 sous le nom du centre d'études littéraires et scientifiques appliquées, dont elle tient son abréviation : le CELSA.

[2] Les enseignements fondamentaux obligatoires sont regroupés sous deux axes : MSR (Médias, signes représentations) et ODI (Organisation, discours, interdisciplines). En plus, nous suivions d'autres enseignements méthodologiques portant sur les méthodes qualitatives et les techniques quantitatives. En outre, deux conférences nous ont été présentées pendant le déroulement de notre année universitaire : La première a eu lieu le 18 janvier 2006, a été présentée par Jean-Marie Klinkenberg ; professeur de rhétorique et de sémiotique à l'université de Liège. Et la deuxième s'est déroulée le 23 mars 2006 et a été animée par Paolo Fabbri ; professeur de sémiotique de l'art à l'université de Venise. Nous mentionnons la présence d'autres intervenants comme Axel Greesperdt de l'Université Catholique de Louvain et Bruno Ollivier de l'université de la Guadeloupe.

En septembre 2006, on a soutenu notre mémoire de M2R qui s'intitule : « Dire l'environnement en Tunisie : Étude de la stratégie de communication du ministère de l'Environnement et du Développement Durable ». Ce travail a permis d'étaler la problématique environnementale dans le contexte national Tunisien dans l'objectif de comprendre et d'assimiler les notions auxquelles nous étions confrontées sans pour autant nous approfondir. En faisant un rapprochement entre notre parcours personnel et le champ de recherche qui nous intéressait, nous avons abouti à ce questionnement : dans quelle mesure le ministère de l'Environnement et du Développement Durable, en coordination avec l'Agence nationale de protection de l'environnement particulièrement, peut-il mettre en œuvre des stratégies de communication dédiées aux jeunes générations ?

Pour synthétiser notre étude, on a retenu cinq mots-clefs qu'on a attribué à la stratégie de communication du ministère de l'Environnement : information, sensibilisation, éducation, vulgarisation et médiation.
L'**information** est une étape préliminaire indispensable pour la mise en place de toute stratégie de communication. La **sensibilisation** consiste à impliquer la cible, par la nature des messages émis, dans le processus de communication. Quant à l'**éducation** à l'environnement, elle se définit en étant une stratégie destinée principalement aux jeunes générations. Elle repose sur la **vulgarisation** des questions environnementales et tente à amener les apprenants à réfléchir sur les causes et conséquences de ces dernières en vue d'un éventuel changement de comportement. Cette forme d'éducation requiert la disposition d'une multiplicité d'acteurs. Leur réunion n'aurait pas eu lieu en dehors de l'Agence nationale de protection de l'environnement à laquelle nous attribuons le rôle de **médiateur.**

Notre année de master nous a permis d'acquérir des connaissances nouvelles dans le champ interdisciplinaire des sciences de l'information et de la communication. Dispositif, vulgarisation, médiation et représentations forment dès lors les principales notions et concepts analysés.

C’est encore dans le même champ interdisciplinaire des sciences de l’information et de la communication que nous avons engagé nos études doctorales pour produire un mémoire de thèse traitant la médiation culturelle au sud-est Tunisien.

INTRODUCTION

Notre thèse s'inscrit dans un programme de coopération internationale entre l'université Paul Verlaine – Metz (UPV), et l'Institut des régions arides (IRA) à Médenine.

Créé en janvier 1976, l'IRA œuvre actuellement sous la tutelle du ministère de l'Agriculture et des ressources hydrauliques[3]. Ses programmes d'études ainsi que ses multiples missions visent à réaliser des recherches, formations et stages nécessaires au développement du secteur agricole, à la lutte contre la désertification et à la conservation des ressources naturelles. Ces investigations appellent une coordination accrue des différents moyens de communication en ayant pour cible prioritaire les populations des régions désertiques du sud - Tunisien.

[3] En 2007, l'IRA dépendait du ministère de l'Enseignement supérieur, de la recherche scientifique et de la technologie.

En avril 2006, l'IRA s'est engagée dans une nouvelle coopération internationale établie en priorité entre le Laboratoire d'économie et des sociétés rurales (Lesor), du côté tunisien et le Centre des recherches sur les médiations (Crem), du côté français. Cette dernière sert un projet de modernisation d'une région dans une logique de patrimonialisation et de décentralisation culturelle. Elle permet l'intégration de nouvelles fonctions d'information et de communication dans les missions de l'IRA.
Des réflexions partagées ont ainsi permis la mise en place officielle d'un programme de recherche baptisé : Langages, Objets, Territoires et Hospitalités (LOTH). Chacun de ces axes s'inscrit dans plusieurs problématiques développées en sciences de l'information et de la communication, mais a aussi un rapport direct avec le terrain d'étude en termes d'actions opérationnalisables.

À ce stade, nous souhaitons préciser notre motivation et les raisons qui nous ont menées à intégrer le programme LOTH dans le cadre d'un doctorat en sciences de l'information et de la communication.
Tunisienne n'ayant jamais visité le sud-est Tunisien, un air de curiosité nous a d'abord invité à connaître les principales assises de ce programme. Une première rencontre avec le professeur Vincent Meyer nous a permis de prendre connaissance de ce travail et d'avoir une idée assez claire de ses principaux traits et objectifs.
La possibilité de traiter une problématique propre au contexte Tunisien dans le cadre de nos études doctorales présente un atout que nous avons toujours souhaité. Ce projet vient non seulement répondre à nos ambitions, mais aussi nous offrir l'opportunité d'étudier un terrain concret, à savoir : une région du sud-est Tunisien. Notre manque de connaissances quant aux caractéristiques de ces régions arides et désertiques de la Tunisie n'a pas représenté un obstacle ; car ce travail fut une réelle opportunité pour les étudier.

Par ailleurs, une année après avoir intégré le Centre de recherche sur les médiations, nous nous sommes inscrites à l'Institut de presse et des sciences de l'information pour mener la thèse en cotutelle internationale entre l'université Paul Verlaine-Metz et l'université de la Manouba.

La construction d'un programme de recherche

Un premier accord de coopération établi entre l'IRA et le Crem en avril 2006 a permis la mise en forme officielle du programme LOTH. Depuis, des séminaires transversaux s'organisent entre des chercheurs – architectes, archéologues, historiens de l'art, photographes, économistes – intéressés par cette problématique mais aussi par les développements du programme LOTH. Un programme de recherche pluridisciplinaire prend forme et se nourrit d'un ensemble de réflexions et de questionnements. Il a aussi besoin de compétences, d'expériences et d'acquis professionnels dans un domaine précis.

En n'ayant pas accès pendant les sept premiers mois de notre recherche au terrain d'études[4], nous avons commencé par construire une littérature autour du sud-est. Ce terrain se caractérise par la dureté de son climat et de son environnement. Cette région a permis la rencontre de deux ethnies arabe et berbère et donc l'émergence, et sans doute la réunion et le brassage de deux cultures distinctes. Une région porteuse d'histoire ; mais aussi d'un patrimoine qui mérite une valorisation ; voire une revalorisation.
En menant nos réflexions dans le champ des sciences de l'information et de la communication, notre objectif est de construire et de mettre en place une image capable de refléter les valeurs actuelles de ce territoire.

Le programme LOTH se compose de quatre axes (Langages, objets, territoires et hospitalités). Ces derniers se définissent au pluriel et sont dûment choisis pour inscrire ce travail dans le champ des sciences de l'information et de la communication tout en faisant appel à d'autres disciplines des sciences humaines et sociales. Nous pouvons évoquer la linguistique pour développer les langages, la sémiologie pour donner sens aux objets, la sociologie urbaine pour décrire les territoires et l'anthropologie pour rappeler quelques formes d'hospitalités.

[4] Nous étions installées à Metz pendant toute l'année universitaire 2006 – 2007.

Avant de présenter chacun de ces axes séparément, nous dressons ce schéma qui explique la complémentarité et la corrélation déduites à partir de ces quatre thématiques.

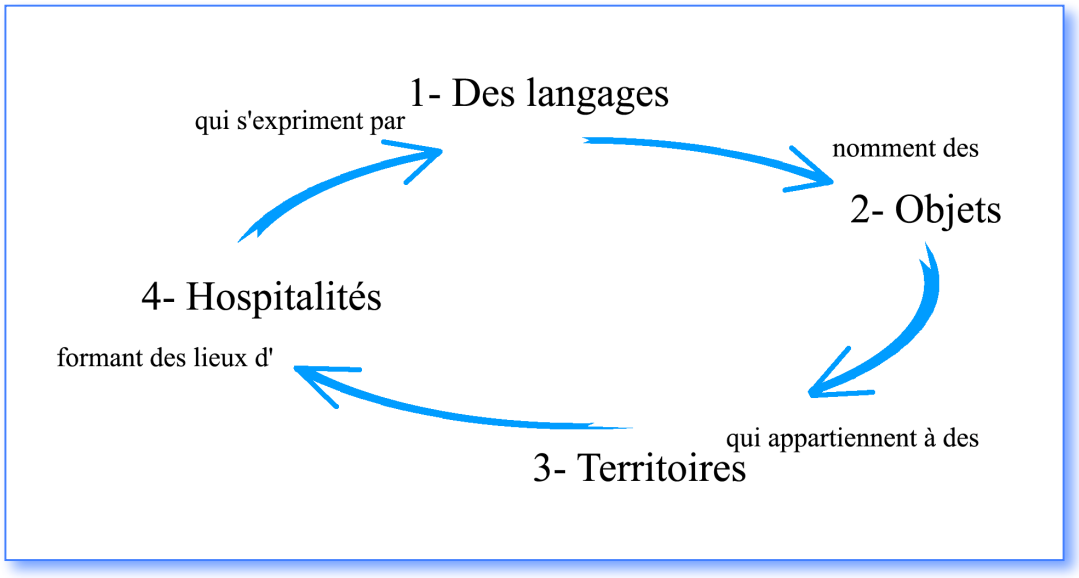


Schéma représentatif des quatre thématiques du programme LOTH

- **Les langages**

Il s'agit de la première des quatre thématiques fondatrices du programme LOTH. Une thématique propre au champ des sciences de l'information et de la communication, mais qui intègre fondamentalement celles de la linguistique, de la littérature et plus largement des sciences humaines et sociales. À quoi servent les langages ? quelles sont leurs particularités ? et comment pouvons-nous les définir ?

Si le terme « langages » apparaît au pluriel, c'est parce que nous en connaissons une multitude. Les langages peuvent paraître sous diverses formes (écrites, orales, et non verbales) pour permettre la production de sens. Nous précisons que dans nos travaux, par langages, nous faisons principalement référence aux langues, donc aux mots et à

leur syntaxe, mais aussi aux dialectes propres à une région, à une société, voire à une tribu ou un groupe d'individus.
Grâce aux langages, nous parvenons à atteindre notre interlocuteur. Ces derniers remplissent une tâche fondamentale ; et même irremplaçable : véhiculer la pensée humaine. En effet, « le langage représente la pensée » (Foucault, 2001 : 92). Cependant, cette dernière ne peut se manifester d'emblée, en sa totalité ; elle sera présentée « partie par partie et selon un ordre linéaire » (*Ibid* : 96). Les langages servent de fait à organiser le monde.

Le terme clef de la communication est le langage. Pour parvenir à transmettre des messages, pour se faire comprendre, un langage commun doit être adopté. Ce dernier permet à son énonciateur de s'identifier en lui donnant « le pouvoir de parler un langage n'appartenant qu'à lui » (*Ibid* : 303).
Le langage possède des caractéristiques fondamentales à sa construction. D'abord, une langue commune à la population est requise. Ensuite, une forme définie de rhétorique va être mise en place ; elle présentera « la manière dont le langage se spatialise dans les signes verbaux » (*Ibid* : 98). Et puis, une grammaire « va traiter de l'articulation et de l'ordre, c'est-à-dire, de la manière dont l'analyse de la représentation se dispose selon une série successive » (*Ibid* : 98). De ce fait, un langage commun sera émis vers toute une population. Cependant, sa réception va dépendre de la culture de chacun. Ceci nous mène à déduire, qu'en dépit de sa pluralité, « le langage est commun à tous les hommes […] il n'y a que des différences culturelles » (Yaguello, 1981 : 39).

Ainsi, déduisons-nous que les langages servent à représenter, organiser et véhiculer des pensées ; ils détiennent la capacité de communiquer au sein d'une même société.
Qu'est ce qui caractérise « les langages » et qu'est ce qui fait leur singularité ?

Les langages forment un système conventionnel qui dépend d'abord et essentiellement de la société et de ses caractéristiques socio-culturelles : il s'agit d'une activité sociale qui permet la mise en place d'une forme d'interactivité entre les acteurs locaux et leur espace environnant. Dans son ouvrage *Les mots et les choses*, Michel Foucault (2001 : 118) s'intéresse aux théories du langage développées dès le XIX^{e} siècle et en ressort trois caractéristiques principales. Il explique en fait que « parler » forme un acte qui

donne lieu à l'articulation, la désignation et parfois la déviation. Nous définissons brièvement ces trois notions en précisant que :

- « articuler » permet au langage de « conserver sa fonction représentative » ;
- « désigner » est le fait d'attribuer à chaque mot une image réelle, matérielle, fictive ou imaginaire ;
- et la « déviation » se fait quand un seul et même mot renvoie à plus qu'un objet, « les mots qui en leur essence première sont noms et désignations, s'éloignent irrésistiblement de leur signification d'origine pour acquérir un sens voisin, ou plus large ou plus limité » (*Ibid* : 125-126)

Pour synthétiser cette première approche, nous avançons que les langages permettent la représentation, mais aussi l'organisation de la pensée humaine.

- **Les objets**

« Tout ce qui signifie dans le monde est toujours, plus ou moins, mêlé de langage : on n'a jamais de systèmes signifiants d'objets à l'état pur […]. Le langage intervient toujours, comme relais » (Barthes, 1991 : 249–250). Objets et langages se lient ainsi par corrélation ; le premier interpelle le second et inversement. Cette action se fait d'une manière habituelle, voire involontaire : nous nommons ce que nous percevons et nous constituons sa représentation à partir de tout acte écrit ou parlé.
L'objet est d'abord « ce qui s'offre à la perception, tout ce qui affecte les sens et, en particulier, tout ce qui s'offre à la vue, au toucher. L'objet est aussi ce sur quoi porte une faculté, un sentiment. En plus, l'objet est tout ce qui sert de matière à une science, à un art ou à une œuvre littéraire » (Littré, 1877).
Cette première définition du terme renvoie à sa matérialité : ce qui se présente à la vue, ce qui s'offre à la perception, ce que nous pouvons nommer, dénoter et désigner. De ce fait un objet se définit, dans un premier temps, par son aspect réel, palpable et physique pour faire référence, dans un second temps, à sa dimension immatérielle et symbolique.

D'abord, tout objet renvoie à sa fonctionnalité : « L'objet est […], à première vue, entièrement absorbé dans une finalité d'usage, dans ce qu'on appelle une fonction »

(Barthes, 1991 : 251). Ensuite, ce dernier interpelle la culture, l'environnement et les codes conventionnels de chacun, « il sert de fait à communiquer des informations […]. Il y a toujours un sens qui déborde l'usage de l'objet » (*Ibid* : 251). Ces données permettent de connoter l'objet, de le déplacer de son sens premier pour lui attribuer un ensemble de signifiés. Ainsi, tout objet devient-il « signe » à deux coordonnées définies par Ferdinand de Saussure en tant que *signifié* et *signifiant*. Signe, signifiant et signifié forment les assises de la sémiologie ; une science qui a été considérablement travaillée par Roland Barthes.

Tout objet engendre donc une lecture sémiologique qui renvoie à son cadre spatio-temporel, à l'origine de sa création, à la culture et à l'environnement de son énonciateur et de son consommateur. Ces signifiés, émanant d'un même signifiant, forment selon Roland Barthes la première des deux définitions de l'objet nommée « coordonnée symbolique ». Quant à sa deuxième définition, elle est énoncée en tant que coordonnée étendue de classement, ou « coordonnée taxinomique » ; il s'agit d'un « certain classement des objets, qui nous est imposé ou suggéré par notre société » (Barthes, 1991 : 253). Nous pouvons procéder à ce classement en tenant compte de la fonctionnalité de l'objet (ustensiles de cuisine, matériels informatiques, bibelots décoratifs, etc.), de sa valeur émotionnelle et symbolique (don ou cadeau d'un être cher, souvenir d'enfance, etc.) ou simplement selon sa dimension ou sa couleur.
Ce sens qui déborde de l'usage de l'objet nous intéresse particulièrement, parce qu'au-delà de sa structure apparente, nous arriverons à connaître ce que l'objet signifie, ce qu'il représente dans, et pour la société ; du passé au présent et aussi à travers les lieux et les territoires dans lesquels il s'intègre.

- **Les territoires**

Du latin *territorium,* territoire signifie « morceau de terre appropriée. Lui-même, dérivé de *terra* ; la terre. Dans la langue française, il a donné naissance à terroir et territoire » (Bailly, Ferras et Pumain*,* 1995 : 601). Le territoire se définit en étant « la zone que l'on protège contre toute intrusion. Sa sauvegarde a pour but d'augmenter les chances de survie, par contrôle et par fractionnement des ressources du milieu » (Vinsonneau, 2002 : 97-112). Cette définition renferme des variables géographiques comme les

températures, les précipitations, l'érosion des sols, la végétation, la faune et la flore. En fait, le territoire articule le physique, ou les espaces, et le social, ou les populations. Ces deux dimensions – physique et sociale – renvoient à un terme clef pour penser le territoire : les villes. Diviser, scinder ou aménager des territoires permet de nommer et de structurer des espaces de vie ou des villes. Ces dernières deviennent porteuses de sens et de significations qui dépendent d'abord du mode de vie adopté et engendrent des valeurs propres à la région, citons : l'hospitalité.

- **Les formes de l'hospitalité**

Cette quatrième et dernière dimension du programme LOTH renvoie à un mode de comportement, à une dimension sociale et à une logique identitaire et caractéristique d'un territoire ou d'une partie du territoire. Comme l'explique Anne Gotman (2001 : 88), « L'hospitalité est la meilleure forme d'interaction possible pour un visiteur qui veut apprendre d'une population […]. L'accueillant contemporain veut s'impliquer, établir une relation avec son hôte, même si elle doit être réduite et contrôlable ». L'hospitalité devient une valeur sociale qui se lie principalement à cet étranger, à cette personne hôte. Par exemple, il s'agirait d'une attitude, d'un mode de comportement exposé par un groupe d'individus à cet autre pendant son séjour touristique. En effet, dans sa rencontre avec l'autre, « la population locale se montre dans sa culture et l'offre à la personne qui la regarde. Qu'elle accepte que les étrangers voient leurs habits, leurs rites ou qu'ils gouttent à leurs plats est une acception de l'autre qui peut se faire ou non » (Rasse, 2006 : 237). Nous développerons davantage ce point dans la deuxième partie de la thèse.

Les objectifs du programme LOTH

LOTH est un programme de recherche pluridisciplinaire qui intègre principalement les sciences de l'information et de la communication tout en faisant appel à l'histoire, l'histoire de l'art, l'architecture, l'économétrie, l'agronomie, la documentation et les sciences de gestion. Ce programme vient répondre aux carences relevées au préalable et propres à un territoire donné : celui du sud-est Tunisien.

Étant au tout début une problématique d'un travail de thèse, ce programme de recherche franco-tunisien a pu se mettre en forme grâce à l'initiative d'un doctorant et la motivation de ses interlocuteurs[5]. En fait, le programme LOTH traite du sud-est Tunisien et vise essentiellement la valorisation de ses ressources naturelles ainsi que de son patrimoine culturel.

À ce stade de rédaction, en ayant réalisé quelques entretiens exploratoires, nous avons noté une motivation pour la valorisation du patrimoine du sud-est. En effet, toute personne qui traite de cette région, à travers une association ou une institution gouvernementale, ne peut s'empêcher de mentionner dans ses propos son souhait de valoriser ce patrimoine. Que ce soit à travers le lancement de projets de restauration de quelques-unes des bâtisses du passé, la création et l'entretien d'un musée ou l'organisation des séminaires et conférences, nous relevons une réelle ambition, aussi bien dans les intitulés des projets qu'à travers les propos des responsables, pour œuvrer à la valorisation de ce patrimoine.

En intégrant le programme LOTH, nous faisons le lien avec notre formation initiale et nos compétences dans le domaine du design et du traitement de l'image publicitaire afin de traiter un corpus photographique du sud-est Tunisien. Notre intérêt se porte aussi sur la culture associée aux originaires de cette même région. Une telle étude sera élaborée dans l'objectif de déduire la présence d'une mémoire collective menant à la valorisation ou, le cas échéant, à la déformation ou à la naissance de nouveaux sens associé au patrimoine de la région. Dans ce qui suit, nous présentons de manière plus explicite l'objet et la démarche qu'on va adopter pour mener cette étude.

[5] Suite aux premières prises de contact effectuées par Mohamed Haddad en 2005 – doctorant inscrit au Crem sous la direction du Pr. Vincent Meyer – une coopération entre l'Université de Metz et l'Institut des régions arides à Médenine a été mise en place et vise le développement des travaux de recherche dans le domaine des sciences de l'information et de la communication, appliqués au terrain du sud-est Tunisien. De 2006 à 2010, des séminaires transversaux ont été organisés aussi bien au Crem-Metz, au Lesor-Médenine qu'à l'Ipsi-la Manouba.

PRÉSENTATION DE L'OBJET ET DE LA DÉMARCHE

Champ de la recherche

Nourri des débats, des analyses et des réflexions menés au sein du programme LOTH, notre sujet de recherche s'intéresse prioritairement à un territoire et à une société du sud-est de la Tunisie.

Les sciences de l'information et de la communication peuvent fournir des outils théoriques et méthodologiques adéquats pour servir l'amélioration et le changement de l'image associée à cette région souvent liée à son passé riche en histoires et caractérisée par son architecture et sa culture spécifiques. En effet, nous revenons sur ce passé et tout le patrimoine urbain et culturel qu'il suscite. Ainsi, notre travail de thèse vient-il faire le pont entre deux populations à la fois distinctes dans le temps mais regroupées dans l'espace. De plus, nous viserons le développement de cette région et son rayonnement à travers la réalisation d'une stratégie de communication ; laquelle fera l'objet de la dernière partie de la thèse.

Avant d'énoncer la problématique, nous commençons par cerner et présenter les champs de recherche que nous privilégions, à savoir : la **médiation culturelle** et la **valorisation patrimoniale**. D'abord, en associant une forme de médiation culturelle à la région du sud-est Tunisien, nous supposons qu'en plus d'une simple communication, nous pouvons évoquer une médiation liée essentiellement aux *Gsour*. Ces derniers se considèrent en tant que dispositif permettant l'échange et la circulation d'une série de valeurs et de cultures que nous identifierons ultérieurement. Ensuite, nous allons développer une stratégie de communication en vue d'une remise en valeur du patrimoine. Ce dernier se définit comme étant matériel, mais aussi immatériel.

D'un point de vue étymologique, le terme patrimoine renvoie au bien du père, au bien matériel d'une famille. Cette notion se rapproche de celle d'héritage. Ainsi, le patrimoine forme-t-il une représentation qui s'inscrit dans le temps : le passé travaille notre présent. Quant au processus de patrimonialisation, il englobe l'ensemble des biens matériels et symboliques qui se transmet entre les générations et les effets de sens qui en découlent. De fait, nous évoquons un processus social qui donne de nouveaux sens à l'objet.

En plus du patrimoine matériel, le patrimoine immatériel constitue une réinterprétation nouvelle de l'héritage. Cette notion a été initialement étudiée en rapport avec les régions pauvres en patrimoine matériel et correspond à des gestes et des actes éphémères comme la littérature orale ou les savoir-faire artisanaux. Ces éléments permettent la reconstitution du passé. Cette notion vient remplacer le terme « folklore » qui prend forme à partir d'une attention particulière à certains éléments constitués comme objets d'études[6].

En dernier lieu, et en nous situant dans la phase opérationnelle de la thèse, nous comptons réfléchir à une stratégie de communication dans une logique de marketing territorial. Une notion nourrie des deux premières – médiation culturelle et valorisation patrimoniale – et qui vise à promouvoir une culture et une population sans pour autant la dénaturer. Entre autres volets, il sera question de remettre en valeur le sud-est

[6] Pour évoquer la matérialité et l'immatérialité du patrimoine, nous nous sommes référées à l'exposé de Jean-Luc Bonniol, Professeur d'anthropologie à l'université Paul Cézanne- Aix Marseille 3. Nous avons pu assister à cet exposé présenté à Tunis le 28 octobre 2007 dans le cadre du colloque international « *Mémoire et patrimoine en Méditerranée méridionale : Regards croisés à partir de l'Algérie, du Liban, du Maroc et de la Tunisie : Colonisation, décolonisation, transitions démocratiques et mondialisation* » et portant sur « les approches ethnologiques des processus de patrimonialisation ».

Tunisien et de préserver son patrimoine architectural et culturel ; le tout pour servir une utilité publique et économique.

Cette brève présentation des principaux champs de recherche privilégiés pour la rédaction de la thèse nous permet d'énoncer la problématique et les hypothèses qui en découlent.

Problématique et hypothèses

Les études menées sur la région du sud-est Tunisien ne sont pas abondantes. Ces dernières ont été réalisées selon deux axes majeurs et bien distincts : les sciences humaines et sociales d'une part, et les sciences agro-économiques de l'autre. C'est en se référent aux travaux d'André Louis principalement, que nous avons débuté nos réflexions. En effet, les travaux du père André Louis présentent une mine de données relatives au sud Tunisien et constituent une référence première et incontournable pour commencer une recherche autour de cette région.

Le monde des Gsour du sud-est Tunisien est parmi les premiers ouvrages consultés pour démarrer nos travaux. Cet ouvrage, écrit par Abdessamed Zaïed en 2006, tient son originalité dans la manière d'aborder et de traiter le sujet d'un point de vue plutôt sociologique que technique : l'étude anthropologique et le recueil de données sur terrain sont les deux méthodes privilégiées.
En avançant dans nos recherches bibliographiques, c'est à la préface de l'ouvrage de Mohamed Habib Daghari Ounissi, paru en 2005, qu'on s'est arrêté. Ses recherches ont allié diverses disciplines ; principalement l'histoire, l'architecture et l'anthropologie tout en ayant pour terrain d'étude le sud Tunisien. En fait, cette préface est rédigée par Michel Coquery, professeur émérite à l'université Paris 8. Ce dernier annonce que « La démarche de Mohamed Habib Daghari Ounissi s'inscrit dans une préoccupation culturelle refondatrice en longue durée d'un espace architectural et humain spécifique par delà le sud-est Tunisien, l'ensemble de cette bordure nord du Sahara, de l'Atlantique à la Méditerranée, où ces greniers, ces lieux d'ancrage, sont l'héritage d'une civilisation rurale présaharienne et le témoin de la représentation de l'espace dans l'imaginaire

populaire, sans pouvoir être ramené ou réduit à une identité culturelle simplement locale. En bref, on est au cœur d'un processus de réappropriation de la notion même de patrimoine ». En nous référant à cette brève présentation, nous faisons un rapprochement avec nos recherches actuelles et nous avançons que leur originalité consiste non seulement dans le choix de l'objet – un terrain riche en histoires et en valeurs sociales et culturelles – mais aussi dans la manière de l'aborder et de le traiter.

Mohamed Habib Daghari Ounissi a essayé, au tout début de son ouvrage, de situer la région du sud-est de l'Antiquité à l'époque contemporaine. Son travail est d'une extrême précision : l'abondance des dates et des références bibliographiques dans le corps du texte font preuve d'une recherche minutieuse et finement élaborée. Seulement, nous soulignons l'aspect informatif que revêt l'ouvrage ainsi que la dominance du volet historique.

À ce stade des recherches exploratoires, et avant d'énoncer la problématique, nous précisons que nous ferons appel, tout au long de l'avancement de nos travaux, à l'ensemble des compétences acquises pendant notre formation initiale en sciences et technologies du design. D'un autre côté, en s'inscrivant en SIC depuis notre année de master 2 recherche, nous ferons référence à d'autres disciplines comme la communication, la médiation et la sémiologie. Notre souci est de comprendre les discours diffusés par différents acteurs autour d'un même lieu et d'analyser la transmission intergénérationnelle d'une culture précise.

À ce stade, nous formulons ces questionnements :

Comment le lieu est-il représenté par l'image et quelles valeurs peut-on lui associer ?

Dans quelle mesure une culture propre au lieu peut-elle d'abord être évoquée, décrite et puis transmise et pour quelles perspectives de sauvegarde et de valorisation ?

Aussi, cette thèse s'intéressera-t-elle à ce que nous ayons choisi de nommer lieu et culture du lieu. Par lieu, nous faisons référence aux *Gsour* du sud-est Tunisien. L'objectif sera de vérifier si nous pouvons considérer ces derniers en tant que dispositif de médiation culturelle qui permet la circulation d'un système de valeurs propres à cette région. Ainsi, examinerons-nous le patrimoine dédié aux *Gsour* sous ses deux aspects matériel et immatériel. Le patrimoine matériel correspond à toute cette architecture et à

cet ensemble des représentations picturales dédiées à ces édifices. Et le patrimoine immatériel concerne cette culture du passé et le degré de sa transmission au présent.

En traitant de la région du sud-est Tunisien, c'est aux *Gsour* plus particulièrement qu'on s'intéresse. Les trois parties de la thèse porteront sur les valeurs architecturales, sociales et culturelles propres à ces édifices. En fait, les *Gsour* forment des bâtisses anciennes dont leurs premières constructions remontent approximativement au XI^{e} siècle. Ces dernières ont été abandonnées et majoritairement détruites. Ceci posé, les *Gsour* encore existants méritent une intention particulière pour leur capacité à servir une valorisation patrimoniale de la région. En effet, à partir des premières visites de terrain et à travers les premiers entretiens exploratoires effectués, nous constatons une négligence manifeste face à un patrimoine architectural, urbain, culturel et territorial d'une richesse considérable. À partir de ce constat, nous viserons, dans l'avancement de nos travaux, l'objectif d'une valorisation patrimoniale. Cette dernière présuppose l'existence, en amont, d'une déstructuration, d'un délaissement, voire d'une désaffectation de ce patrimoine et de ces régions.
Dans les années 70, le père André Louis (1970 : 45) a pu constaté « qu'à première vue, tel village à l'aspect ruiniforme, ou tel *Ksar* dont bien des *Ghorfas* sont délaissées pourrait faire penser à une désaffectation de ces régions ». Cependant, son expérience de plusieurs années de présence au sud-est lui a permis d'affirmer la fidélité de ces populations à un patrimoine culturel que « *Gsouriens* et habitants du *Djebel* ont gardé jalousement et même mutuellement enrichi » (*Ibid.* :46). En nous alignant sur ce point de vue, nous comptons vérifier l'existence et la circulation d'une forme de culture propre à cette région : Comment évoquer une culture *Gsourienne* ? par quels moyens serait-elle d'abord conservée et puis transmise à travers les générations ?

Nos questionnements débouchent dès lors sur deux hypothèses

H1 : L'image associée aux *Gsour* privilégie l'aspect architectural et favorise l'ancrage au passé. Il reste à vérifier qu'une valorisation patrimoniale peut se faire à travers l'image, les sens qu'elle porte et les valeurs qu'elle communique.

H2 : Les représentations sociales qui se développent dans la région du sud-est datent de plusieurs siècles et s'identifient principalement aux *Gsour*. Il nous semble qu'un déficit dans la transmission intergénérationnelle d'une même culture *Gsourienne* peut être soulevé.

Domaines de réflexion et terrain d'enquête

Notre recherche doit nécessairement s'inscrire dans le champ des SIC. En ce sens, des recherches documentaires ont été menées sur différents domaines dont l'histoire, l'anthropologie, l'architecture, la communication, mais aussi les sciences de la terre ou l'environnement. En limitant nos champs d'intérêt, nous mobilisons essentiellement la sémiologie de l'image et les données favorisant l'analyse de contenu et les approches qualitatives. Ces trois champs viennent répondre aux fins méthodologiques déduites progressivement pendant les formulations et reformulations de la problématique et des hypothèses. Ceci posé, nous rappelons le cadre de notre terrain d'enquête : il s'agit d'un territoire prédéfini au préalable dans le programme LOTH. Notre thèse doit nécessairement traiter de la région du sud-est Tunisien. En intégrant ce programme, nous décidons d'œuvrer pour sa valorisation patrimoniale. Nous aborderons, plus précisément, les *Gsour* à travers leur apparence matérielle, d'une part, et leur aspect immatériel d'une autre. On s'intéressera également aux sens qu'ils procurent, à tout ce système de signes qui en découle et à la culture propre aux individus originaires de cette région. En effet, le sud-est Tunisien se dessine, tout au long de la thèse, à partir :

- des organismes institutionnels, principalement l'Institut des régions arides à Médenine. Aussi, le commissariat régional du tourisme et celui de la culture et de la conservation du patrimoine à *Tataouine* ;
- des deux régions de *Médenine* et de *Tataouine* ;
- des villes de *Ghomrassen*, *Zammour* et *Béni Khedech* ;
- des villages berbères de *Chenini* et de *Douirèt* ;
- des associations non gouvernementales ; citons celles des jeunes de *Zammour*, de sauvegarde du patrimoine de la ville de *Ghomrassen*, des *Gsour* de plaines, ou des amis de la mémoire de la terre à *Tataouine*.

La thèse s'articule en trois parties. La première est dédiée à la présentation générale du lieu et, plus précisément, à l'étude de l'image représentative des *Gsour* du sud-est Tunisien. À partir d'une étude sémiologique, nous aborderons tout le système de signes que renferme l'image pour déduire les messages qu'elle transmet. Cette étude serait d'abord exploratoire et puis descriptive ou classificatoire. Elle aurait pour finalité de « familiariser le chercheur avec un sujet qu'il connaît peu ou prou [et de lui permettre] de mieux connaître la nature, la structure, l'organisation d'un domaine avec lequel il s'est déjà familiarisé » (de Bonville, 2006 : 37).

Dans une deuxième partie, nous montrerons que les représentations sociales dans la région du sud-est Tunisien permettent de construire une mémoire collective propre à une population donnée. L'objectif de cette étude est essentiellement explicatif et vise à identifier la nature des messages émis et construits par deux générations appartenant au même cadre spatial mais de deux tranches d'âge différentes.

À partir des deux premières parties de la thèse, nous aurons à préciser le rôle de médiateur que nous attribuons aux *Gsour*.

Dans une troisième partie, nous atteindrons un objectif opérationnel ayant découlé de tout le travail précédent et qui vise la conception d'un message publicitaire émanant à la fois des visuels analysés et des perceptions de la population locale. En fait, il s'agit de promouvoir une partie du territoire du sud-est tout en diffusant des informations précises qui servent l'ancrage d'une même culture et la sensibilisation pour la préservation et la valorisation d'un patrimoine *Gsourien*.

Exploratoire, descriptif, explicatif et opérationnel, tels sont les quatre objectifs de cette recherche entamée autour de la région du sud-est Tunisien.

MÉTHODOLOGIE

Constitution du corpus

Il s'agit d'une collecte de données, non aléatoire, que nous effectuons à partir d'un cadre spatial défini, en fonction des objectifs posés au préalable mais aussi des méthodes d'analyse à adopter.

En plus des données théoriques, nous nous sommes appuyées sur les entretiens exploratoires et les visites du terrain afin de développer la problématique à discuter et les hypothèses à vérifier.

La première année de thèse a été consacrée à la réalisation des recherches exploratoires et à la délimitation de quelques méthodes de travail. Sans pour autant connaître l'état réel du terrain des *Gsour*, nous étions dans l'incapacité de former le corpus. Ceci posé, les représentations constituées en amont de nos déplacements au sud-est nous ont

permis d'étudier quelques pistes de recueils de données. C'est ainsi que nous avons, par exemple, pensé à la collecte des archives orales propres à cette région afin de comprendre le mode de fonctionnement d'une culture ayant existée pendant une période donnée. D'autre part, nous avons consulté les archives écrites et conservées au centre des archives nationales en Tunisie et nous y sommes intéressées dans le souci de reconstituer un mode de vie du passé. Il s'agit des lettres manuscrites rédigées par les *Gaïeds* ou, chefs de région, à la destination du *Bey* du pays. Ces dernières forment des comptes rendus en langue arabe, et exposent majoritairement des faits d'ordre économique.

Ces deux types d'archives, écrites et orales, après consultation, nous ont paru d'une faible importance pour le développement de la thèse. Tout en permettant la description d'une époque donnée, ces dernières n'étaient pas suffisantes pour analyser nos hypothèses de travail. Il est même à signaler que ces archives écrites – vu le contexte de leur parution et leur contenu à trait politique – peuvent être considérées sans la moindre utilité pour notre travail. Par ailleurs, les références théoriques consultées forment une mine de données décrivant, d'un point de vue anthropologique, toute l'atmosphère qui régnait dans la région du Sud. Ce répertoire théorique présente de fait la source dont nous avions besoin pour décrire les principales caractéristiques de notre terrain d'études.

En ayant pour objet d'études les *Gsour*, et afin d'étudier les valeurs matérielles et immatérielles qui s'y rapportent, nous avons construit un corpus photographique. Il s'agit d'un ensemble de photographies, essentiellement des cartes postales, dédiées aux touristes visiteurs de la région (*cf*. Annexe V, document 24, pp. 58-70). Une première sélection a été faite en privilégiant les images où les *Gsour* font partie du territoire photographié. Ces édifices seront étudiés en tant qu'une entité architecturale indépendante du reste des constructions. Cette collecte de cartes postales s'est faite en deux temps, essentiellement dans les régions de Médenine, de Djerba et de Tataouine[7].
Une deuxième piste d'acquisition de ces mêmes données photographiques nous a été offerte grâce à un site Internet[8] dédié à la collection des objets anciens sur le plan

[7] Lors des deux visites effectuées au sud-est Tunisien, en juillet 2007 et mars 2008, nous avons pu constitué le corpus photographique fait des cartes postales représentatives des *Gsour*.
[8] http://postcards.delcampe.net/ *Cartes postales anciennes*, site Internet consulté le 19 octobre 2007.

international. Cette source, en la comparant à la première, est aussi importante car elle expose une série de cartes postales singulières et dont la principale caractéristique est la date de leur première diffusion. Ces dernières sont toutes anciennes et permettent d'avoir un corpus diachronique réparti dans deux instants distincts. Ainsi, analysera-t-on cette image, son contenu et ses particularités. Ce point sera davantage traité dans la première partie de la thèse.
Pour la mise en forme de ce même élément de corpus, nous incluons une dizaine de photographies illustrant l'ouvrage *Tunisie du Sud, ksars et villages de crêtes* du père André Louis. Cet ouvrage décrit les *Gsour*, à une période donnée, tout en privilégiant le détail et ayant accès à leur intérieur.

Pour récapituler, le premier élément de corpus se compose d'un ensemble de photographies, essentiellement des cartes postales, toutes des *Gsour* du sud-est Tunisien, aussi bien des années 1920, 1940 ou 2000. Quant à notre deuxième élément de corpus, il prend la forme d'un guide d'entretien que nous proposons de présenter tout en énonçant les outils de travail.

Outils de travail

Pour le traitement de la deuxième hypothèse, nous rappelons que notre principal intérêt est de réussir à définir une forme de culture relative aux *Gsour* et propre à une population donnée. Nous allons nous adresser à deux générations distinctes pour comprendre comment se fait la transmission d'une même culture. Pour recueillir des données susceptibles de clarifier notre étude – en plus des références théoriques et entretiens exploratoires – il était indispensable de nous adresser directement au public cible. Dans ce cas, quels outils, quels moyens et quels modes de diffusion allons-nous privilégier ?

- **La méthode des scénarios**

Nous présentons cette méthode en tant qu'un outil de recueil de données exploité dans le domaine des SIC. En y portant intérêt et suite aux premières démarches réalisées sur terrain, nous décidons de ne pas exploiter cette méthode pour le développement de nos recherches. En fait, cet outil permet de coupler l'étude théorique par une deuxième de terrain. Nous abordons ici la notion de culture en nous arrêtant particulièrement sur ses composantes essentielles à savoir : la langue et les langages (la littérature orale, les poésies et les épopées) ; les us et coutumes ; les territoires (l'évolution de l'habitat et de l'habitation), l'architecture et l'urbanisme.

Quelles sont les assises de la méthode des scénarios ? et dans quelle mesure a-t-on pensé l'adopter[9] ? En fait, il s'agit d'une méthode projective et participative qui consiste à soumettre à des volontaires des récits sur lesquels ils débattront. Pour notre présente étude, les participants sont tous originaires du sud-est Tunisien et sont choisis au préalable selon deux critères essentiels : l'âge et le niveau universitaire. D'abord, ils appartiendraient à deux tranches d'âge différentes. Ensuite, leur niveau de scolarisation serait une variable pour comprendre le texte qui leur serait adressé, mais aussi pour permettre une méthode d'expression adéquate pour l'écriture individuelle des scénarios. Cette méthode exige « des contraintes d'engagement assez fortes de la part des participants, notamment une implication progressive et soutenue, souvent en deux étapes : celle d'une écriture individuelle et celle d'une négociation collective lors d'un débat » (Meyer, Walter, 2003 : 383). Seulement, pour des contraintes de terrain, nous pensons nous limiter à la réaction individuelle des personnes interrogées. En effet, les participants se trouvent répartis sur plus qu'une région et il serait quasiment impossible de les réunir et débattre.

En la concevant de la sorte, la méthode des scénarios peut être assimilée à celle des entretiens collectifs. Toutefois, cette dernière permet l'acquisition d'une matière supplémentaire à traiter. En ce sens, elle se différencie et dispose de quelques particularités en rapport aussi bien avec son mode de déroulement que son contenu :

[9] Pour présenter et décrire la méthode des scénarios, nous nous référons aux travaux réalisés par Jacques Walter et Vincent Meyer et parus dans *Questions de communication*, n°2 et n°4.

- les intervenants n'auraient pas à réagir directement ni à répondre dans la minute qui suit la fin de la réplique de leur interlocuteur : ils auraient le temps pour relire le texte proposé, comprendre son énoncé et y réfléchir
- à la manière de rédiger les scénarios, nous rappelons que notre objectif est de stimuler ces participants et de les faire réagir. Tout comme l'entretien, cette méthode offre la possibilité de produire un discours qui se manifeste par une succession de mots, de phrases et de séquences. Toutefois, cette pensée ne serait pas exposée directement par l'intermédiaire d'un discours spontané mais aurait plutôt pour conséquence la production d'un discours préparé. Ce dernier présenterait la réaction du participant au texte initial et aurait des caractéristiques déterminées en relation avec la manière d'écrire le texte de la part du chercheur, mais aussi la façon d'agir et de réagir de la part de chacun des participants.

En conclusion, nous avons initialement pensé exploiter la méthode des scénarios en passant par quatre phases essentielles :

- commencer par mener une recherche bibliographique associée à des entretiens semi-directifs afin d'explorer le terrain de recherche et préparer des esquisses de scénarios ;
- rédiger une série de scénarios et la présenter à chacun des participants. « Ces scénarios sont caricaturaux et/ou comportent des éléments susceptibles de produire l'étonnement, la réprobation ou la réfutation » (Meyer, Walter, 2002 : 162). « Ils peuvent aussi se construire à partir d'observations ethnographiques, de narrations personnelles ou professionnelles, de résultats d'enquête, de dépouillements et d'analyses d'entretiens » (Meyer, Walter, 2003 : 383) ;
- permettre aux volontaires – un groupe restreint d'individus – de s'exprimer individuellement, de produire une écriture nouvelle et de proposer un autre scénario ;
- recueillir la totalité des données et procéder à une analyse de contenu. Ces données doivent « aider à rendre compte […] des réponses souvent stéréotypées des individus interrogés […], de leurs projections dans les différents scénarios, de leurs efforts de stabilisation et de justification des représentations, de leurs accords ou désaccords » (*Ibid*. : 383).

Afin d'appliquer cette méthode à notre objet d'études, nous avons rédigé six scénarios (*cf.* Annexe VI, document 28, p. 81). Parallèlement, nous avons pensé à la constitution de notre échantillonnage ainsi qu'au mode de diffusion de ces ébauches. Ceci posé, nous avons déduit que cette méthode, dans son intégralité, ne peut être exploitée directement.

En fait, tout en esquissant les premiers scénarios et en prenant en considération les remarques et suggestions de nos directeurs de thèse, nous avons choisi de ne pas appliquer cette méthode et de réaliser un guide d'entretien. Ce dernier va permettre le développement des questions précises dans l'objectif d'amener la personne interrogée à produire des connaissances relatives à notre champ d'intérêt, à savoir : la transmission d'une mémoire collective et la sauvegarde d'une forme de culture propre aux *Gsour* du sud-est Tunisien.

Ce guide d'entretien sera élaboré dans le souci d'encadrer davantage notre interlocuteur, de cerner nos champs d'intérêt et de pouvoir recueillir des données claires et précises.

- **Le guide d'entretien : de l'ébauche à l'aboutissement**

Tout d'abord, un questionnaire test a été réalisé et diffusé, par voie électronique, à une dizaine d'individus (*cf.* Annexe VI, document 30, p. 84). Ce dernier nous a permis d'appréhender notre cible et d'avoir une première idée sur l'impact des questions posées, sur le degré de leur compréhension et sur la possibilité de modifier quelques formulations. À ce stade, tout en précisant que nous aurons à expliquer davantage ce point dans la deuxième partie de la thèse, on commence par s'arrêter sur les difficultés que pose un tel outil de travail.

Certes, les entretiens, qu'ils soient directifs ou semi-directifs, ont la particularité de permettre au chercheur de s'adresser directement à la cible et de recueillir des données précises. Seulement, il n'est pas aussi facile d'atteindre cette cible et il est encore moins évident que ces individus puissent répondre, correctement, aux différentes parties du questionnaire. En fait, les premières réponses recueillies nous ont amenées à comprendre l'utilité de la réalisation et de la diffusion du questionnaire test.

Dans un premier temps, nous avons écrit l'ensemble du document en langue française et puis, bien qu'on s'est adressé à un échantillonnage d'un niveau universitaire, voire même d'un cycle doctoral, on était amené à expliquer quelques termes qu'ils nommaient « mots techniques », citons : patrimoine, restauration ou encore dénaturation, valorisation ou habitation troglodytique. Ensuite, il faut mentionner le biais le plus répandu pour les questionnaires diffusés par correspondance : le faible taux de retour.

À partir de ces éléments, nous avons rédigé le guide d'entretien final (*cf.* Annexe VI, document 31, p. 90) et nous décidons de favoriser le contact direct avec nos interlocuteurs. Nous rappelons que nous ciblons une population originaire du sud-est Tunisien.
Ce guide d'entretien va reprendre, dans sa construction, les quatre axes du programme LOTH (Langages, Objets, Territoires et Hospitalité). Les questions ouvertes seront évitées et sa diffusion sera faite directement sur terrain en effectuant des entretiens individuels avec chacun de nos interlocuteurs.

Dans une autre phase, afin d'étudier le discours publicitaire développé autour des *Gsour*, un troisième élément de corpus sera retenu. Ce dernier se présente sous la forme de trois brochures touristiques réalisées par trois tours opérateurs différents et proposant des circuits pour la Tunisie tout en incluant la visite de son sud-est. Ce corpus va nous permettre d'étudier, non seulement l'image, mais aussi le texte destiné à promouvoir le lieu. En ce sens, une analyse de contenu sera privilégiée dans l'objectif de définir le discours publicitaire touristique construit autour des *Gsour* du sud-est Tunisien.

En résumé, le corpus rassemblé se compose de trois entités distinctes :

- la première est photographique et présente les *Gsour* à travers leurs structures architecturales et leur état matériel ;
- la deuxième se présente en tant que donnée initiale inexploitable en dehors de sa diffusion. Il s'agit d'un guide d'entretien à transmettre à un échantillonnage précis afin de recueillir des données à traiter et à interpréter ;
- et la troisième se présente sous une forme graphique et linguistique et vise la diffusion d'un message publicitaire touristique.

Contraintes du terrain

Le traitement des deux premières parties de la thèse permet l'étude des messages construits et émis en vue d'atteindre une stratégie de valorisation patrimoniale dans la région des *Gsour*. Ces messages seront déduits de l'image matérielle représentée dans la carte postale. Et puis, ils seront formulés à partir des représentations cognitives évoquées par la population locale. Ces dernières seront déduites à partir de l'analyse des contenus propres aux informations résultantes du guide d'entretien diffusé.

À ce stade, nous précisons la méthode de rédaction de ce guide d'entretien ainsi que les conditions de sa diffusion.
En commençant par la phase de rédaction, cette dernière émane essentiellement de tout le fond théorique parcouru et spécifique à la région des *Gsour* et des entretiens exploratoires réalisés.
Une première ébauche du guide d'entretien a été diffusée en mars 2008 à une dizaine de personnes toutes originaires du sud-est Tunisien. Suite aux résultats obtenus, quelques constats ont été soulevés et nous ont mené à effectuer des rectifications et une reformulation d'une partie de ce même document (*cf*. Annexe VI, document 31, p. 90). Pour expliquer ces modifications, nous rappelons que :

- sans avoir à nous soucier du facteur temps, la première esquisse rédigée portait un nombre considérable de questions. En les présentant aux personnes interrogées, nous avons senti une gêne et un embarras face à la durée de l'entretien. Des répliques comme « il y en a pour combien encore ? », « c'est bientôt fini ? », « on peut remettre la suite pour demain ? » se sont souvent répétées. Aussi, avons-nous décidé de limiter le nombre de questions proposées tout en gardant un document dense et riche en informations mais plus souple quant à sa diffusion.
- nous avons effectué un travail de reformulation d'une partie du guide d'entretien, et ce pour deux raisons essentielles : simplifier le vocabulaire utilisé pour la rédaction du document et limiter les réponses proposées aux personnes interrogées.

En mars 2009, nous avons émis la nouvelle mouture du guide d'entretien à la population cible. Sa diffusion a été faite au cas par cas, ceci en ayant à nous entretenir individuellement et oralement avec chaque individu. Une quinzaine de minutes ont suffi pour répondre au document. Dans quelques cas, cette durée s'étalait à trente.

Ayant été rédigé en langue française, et pour énoncer les questions à l'interlocuteur, on a fait appel à la langue arabe et plus précisément au dialecte Tunisois, le nôtre. Ce dernier diffère du dialecte du sud-est mais demeure compréhensible et nous a paru des plus adéquat pour le déroulement de l'enquête.
En s'adressant à la population de la région des *Gsour*, deux générations distinctes doivent obligatoirement apparaître pour l'analyse des données. En ce sens, nous précisons la difficulté d'aborder les femmes âgées. En fait, il est rare de remarquer leur présence dans les rues. À *Chenini* par exemple, les autochtones rencontrés sur les lieux étaient tous des hommes. Toutefois, quelques-unes ont assisté au festival international des *Gsour*, auquel nous étions présentes, en mars 2009.

Méthodes d'analyse

Pour le développement de cette recherche, nous avons décidé de combiner différentes méthodes. Dans un premier lieu, nous avons eu recours aux méthodes de l'entretien en tant qu'outil nous permettant d'appréhender le terrain d'étude. Dans une seconde phase, nous avons couplé ces méthodes ainsi que nos éléments du corpus avec une approche qualitative plus appropriée à répondre à nos questionnements de départ.
En commençant par situer la méthode de l'entretien, nous précisons que les rencontres menées pendant les deux premières années de thèse (*cf.* Annexe II, document 4-18, pp. 14-44), nous ont permis de connaître la pensée des originaires de la région du sud-est, de comprendre leur conception du monde des *Gsour* et de recueillir diverses données se rapportant à l'état actuel du terrain. En nous adressant aux chercheurs, aux membres ainsi qu'aux présidents de quelques associations, tous œuvrant pour la valorisation du sud-est Tunisien[10] , et à travers leurs propos, des points de vue, des explications et des

[10] Initialement, nous avons pu rencontrer les membres ainsi que le président de l'association *Ibn Arafa* à Tunis, les membres de l'association des jeunes de *Zammour* à *Béni Khedèch* et le président de l'association de la sauvegarde du patrimoine de la ville de *Ghomrassen*.

arguments nous ont été exposés. La spontanéité ainsi que la subjectivité dans les propos de nos interlocuteurs sont à signaler. En effet, Laurence Bardin (2003 : 93) affirme que chaque sujet « parle avec son […] système de pensées, ses processus cognitifs, ses systèmes de valeurs et de représentations, ses émotions [et] son affectivité […]. Chaque personne se sert de ses propres moyens d'expression pour rendre compte d'événements, de pratiques, de croyances, d'anecdotes [et] de jugements […]. L'entretien est un discours spontané plutôt qu'un discours préparé ».

D'une part, ces méthodes de l'entretien nous ont permis de savoir davantage sur les particularités du terrain du sud-est : une difficulté de le traiter et de le valoriser tout en favorisant sa durabilité. Menés en deux phases distinctes[11], aucun de ces entretiens n'a été structuré au préalable. En tenant compte des spécificités du terrain et des champs de recherche que nous privilégions, on a essayé de donner une certaine direction à la discussion qui prend forme ; ceci posé, « des thèmes apparaissent, et puis réapparaissent un peu plus loin, en fonction de la progression d'une pensée qui se cherche » (*Ibid.* : 97).

À travers les avis et positions de nos interlocuteurs, on est arrivé à se construire une image « nouvelle » du terrain des *Gsour*. Notre vision s'est développée progressivement tout en maintenant une même motivation de valorisation de ce patrimoine. En retenant cette expression, c'est sur la compréhension même de la notion de valorisation qu'on s'arrêtera. En constituant un corpus photographique, nous allons identifier les valeurs propres à ce patrimoine. Pour ce, nous effectuerons principalement une analyse de contenu. Nos méthodes de traitement des données seront essentiellement qualitatives. Toutefois, nous ne pouvons faire abstraction de l'aspect quantitatif ; lequel va nous permettre de « faire des commentaires sur [la manière] dont le document fait sens et produit des effets dans tel ou tel contexte » (Mucchielli, 1996 : 54).

D'autre part, les méthodes qualitatives seront destinées à « faire apparaître, par la mise en relation des textes et [des] grilles, des sens non immédiatement perceptibles » (Mucchielli, 1996 : 54). Dans l'analyse de contenu, le qualitatif et le quantitatif deviennent complémentaires. Quant à notre cas d'étude, il nous semble judicieux de

[11] Les sept premiers entretiens ont été effectués en juillet 2007 et les cinq qui suivent en mars 2008.

commencer par quantifier toutes les données pour réussir, dans un deuxième temps, à en extraire le sens et ainsi mener de l'analyse qualitative.

On s'arrêtera, en premier, sur l'image pour en étudier les signes et puis sur le texte pour en extraire des significations. L'image, plus précisément, la photographie « informe, représente, surprend, fait signifier, donne envie […], livre tout de suite ces détails qui font le matériau même du savoir ethnologique. La photo peut dire beaucoup mieux que les portraits peints. Elle peut accéder à un infra savoir » (Barthes, 1980 : 51, 52, 54). Quant au texte, il sera produit par la population interrogée, recueilli et quantifié afin d'en extraire des pourcentages à analyser et à interpréter.

PREMIÈRE PARTIE

IMAGES, TERRITOIRES ET MÉMOIRES

« Telle une vigie, il est là, surplombant de sa masse crénelée les paliers de l'habitation. Il est là, témoin des luttes, qui, autrefois, opposèrent nomades et sédentaires […]. Témoin aussi de ces rudes hommes qui, pierre à pierre, le dressèrent, inaccessible, sur le roc » (Louis, 1975 : 8).

La première partie de la thèse porte sur deux axes majeurs du programme LOTH : les objets et les territoires. En effet, les territoires forment le point de départ qui a permis d'insérer la problématique retenue dans son contexte historique, géographique, architectural et social. Quant aux objets, ils seront nommés à partir de l'analyse sémiologique effectuée sur le corpus photographique collecté.

À travers cette partie, et dans une première phase, on présente notre objet de recherche : les *Gsour* du sud-est Tunisien. La notion de territoire sera principalement abordée, mais aussi celle de mémoire et d'histoire. Pour commencer, on présentera tout d'abord le territoire Tunisien et ce à partir d'un point de vue historique, en nommant les différentes civilisations qui s'y sont succédées. Nous décrirons, particulièrement, la naissance des *Gsour* et leur évolution à travers le temps.

Cette première présentation de l'objet de recherche va permettre le passage à son analyse.

Dans une seconde phase, nos documents de travail et nos méthodes d'investigation seront indiqués. En fait, à travers la première partie de la thèse, on traitera un corpus photographique tout en privilégiant une analyse sémiologique. Pour présenter la photographie, on retient qu'il est question d'« un matériau différent des autres, un matériau-trace. […]. Elle ne redonne pas l'objet à photographier, mais métamorphose de façon spécifique un phénomène visuel qui dépend autant de l'objet que du sujet photographiant et du matériel photographique » (Soulages, 2001 : 199). Il s'agit d'étudier le lieu – les *Gsour* – à travers l'image et d'en ressortir les principales spécificités territoriales, architecturales et culturelles.

Dans une troisième phase, on essaiera d'expliquer comment la carte postale représentative des *Gsour* devient outil de médiation culturelle et permet la réalisation ainsi que le développement d'une communication touristique.

Médiation culturelle, image, tourisme et territoire forment les principaux mots clefs qui seront détaillés dans cette première partie.

CHAPITRE 1
TERRITOIRES ET MÉMOIRES

1.1. La naissance d'un pays : la Tunisie

Kart Hadacht, *Kartago*, *Carthage*, *Ifriquiya*, *Africa*, *Thunes* ou *Thynes* sont parmi les appellations les plus connues pour nommer la Tunisie dans l'histoire. À travers ce chapitre, seront repris les principaux faits ayant participé à la construction et puis au développement de l'identité[12] de ce pays. En énonçant les civilisations qui s'y sont succédées, nous préciserons leur cheminement pour arriver *in fine* à situer la Tunisie, en général, et la région sud-est en particulier.

[12] Un territoire acquiert à travers le temps une identité qui lui devient propre et qui se modèle en ayant pour principaux ingrédients : le nom, la langue et la culture.

En abordant la notion d'identité, on fait référence aux travaux élaborés respectivement par Joël Candau, *L'anthropologie de la mémoire*, et Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, pour comprendre que identité, mémoire et histoire forment trois notions à la fois complémentaires et indissociables. À cet effet, on lit qu'il « ne peut avoir d'histoire sans mémorisation et l'historien, régulièrement s'appuie sur des données mémorielles. [Par ailleurs], il n'y a pas lieu de distinguer mémoire et identité tant les deux notions sont liées » (Candau, 2005 : 58, 114).

En reprenant ces propos, nous ajoutons que, d'une part, la construction d'une identité donnée ne peut avoir lieu en dehors d'une histoire bien spécifique et, d'autre part, sa sauvegarde ainsi que sa conservation ne peuvent se réaliser en dehors d'un acte de transmission. Ceci posé, « la transmission est aussi production de la part de celui qui reçoit car, comme tout phénomène mémoriel, les informations acquises sont remaniées par le groupe ou le sujet » (*Ibid.* : 152). Ainsi, déduit-on qu'une identité se construit à travers le temps et se modèle à travers les générations. Cependant, ce qui demeure stable, selon Joël Candau (2005 : 58), est la mémoire partagée par un même groupe d'individus. En effet, « la mémoire collective veut se donner à voir comme stable dans le temps […] alors que l'histoire, par vocation, s'attache à saisir le changement. Là où l'histoire s'efforce à mettre le passé à distance, la mémoire cherche à fusionner avec lui ».

1.1.1. Entre mémoires et histoires

Au commencement, des Berbères autochtones occupaient le territoire, « ce sont des peuples nomades, semi-nomades, éleveurs et agriculteurs […] que les civilisations successives Phénicienne, Grecque, Romaine et Byzantine puis Arabe vont rencontrer, assimiler et convertir ou vaincre » (Ammar, 2005 : 19). Vers la fin du 2ème millénaire avant J.C., *Carthage* a été fondée. Du phénicien, cette cité se prénomme *Kart Hadacht* et signifie ville nouvelle. Un siècle plus tard, l'empire Romain repeuple cette ville sous le nom de *Karthago* et au V^{e} siècle après J.C., les vandales se lancent à la conquête de l'Afrique du Nord et réussissent à s'approprier *Carthage*. Après avoir été majoritairement christianisé sous le règne des Byzantins, et au milieu du VII^{e} siècle ; *Africa* voit une nouvelle vague de successeurs : des troupes arabes venues d'Egypte

tentent d'islamiser et d'arabiser le pays qu'ils prénomment *Ifriqiya*. À ce stade, notons que « ni les Phéniciens, ni les Romains, ni plus tard les Byzantins ne s'établissent réellement dans le sud Tunisien qui demeure Berbère et Lybico-Berbère jusqu'à la conquête Arabe » (Ammar, 2005 : 160). Au XII^{e} siècle, Tunis, du nom de *Thunes* ou *Thynes*, devient la capitale d'*Ifriqiya* sous la dynastie des Almohades et de leurs successeurs les Hafsides. Quatre siècles plus tard, et tout au long du XVI^{e} siècle, *Ifriqiya* était objet de convoitise avant d'appartenir aux Ottomans en 1574. Après, le pouvoir se voit décerné aux *deys*[13], et puis aux *beys* de la famille Mouradite et enfin à ceux de la famille Husseinite jusqu'à 1956, date de la fin du protectorat français et de la proclamation de l'indépendance de la Tunisie. En 1957, le pays a connu la naissance de la République Tunisienne.

Pour résumer ces transitions et éclaircir la succession des civilisations, nous dressons un tableau récapitulatif reprenant le cadre spatiotemporel et le peuplement qui s'y rapporte :

[13] Le dey de Tunis est le commandant militaire de la Régence de Tunis de 1591 à la disparition de cette fonction avec la prise de pouvoir des beys en 1705. La première dynastie beylicale héréditaire se fonde avec Mourad Bey et se poursuit avec la dynastie des Husseinites.

Période	**Principal territoire d'occupation**	**Peuplement**	
Le peuple le plus ancien du territoire est berbère ; ce dernier occupait toute l'Afrique du Nord			
Fin du 2ème millénaire av JC	Carthage	Phénicien	
814- 146 av JC		Punique	
Ier siècle av JC : 146- 439		Romain	
Ve siècle ap JC : 439-533		Vandale	
VIe siècle : 533- 670	Africa	Byzantin	
Milieu du VIIe siècle : 670	Ifriqiya	Arabe	Civilisation arabo musulmane
70- 800		Omeyyade et Abbasside	
800-909	Kairouan capitale d'Ifriqiya	Aghlabide	
909-973	Mahdia capitale d'Ifriqiya	Fatimide	
973- 1160	Ifriqiya	Sanhajite (peuple berbère)	
1160-1236		Hilalien	
1136- 1574	Thunes, capitale de l'Ifriqiya	Hafside	
1574- 1631	Thunes	Ottoman	
1631-1702		Mouradite	
1705-1956		Husseinite	
1881-1956	Tunis	Protectorat français	
À partir de 1957	République Tunisienne	Tunisien	
Les berbères se sont faits envahir, conquérir, vaincre, rivaliser et convertir particulièrement par les arabes musulmans.			

Tableau 1
La succession des civilisations en Tunisie

Conquise et envahie par diverses civilisations, la Tunisie se caractérise par son positionnement stratégique. En effet, « le territoire actuel baigne au Nord et à l'Est par la mer Méditerranée et au Sud par le sable du Sahara » (Ammar, 2005 : 21). La Tunisie est à la fois un pays du Maghreb et de l'Afrique du Nord.

Autre fait qui marque le pays à partir du VII^{e} siècle : le passage d'une population fortement christianisée à une autre majoritairement islamisée. Bien que des structures autoritaires du Protectorat Français y soient implantées à la fin du XIX^{e} siècle, et pour plus que soixante dix ans, la Tunisie a pu maintenir l'Islam pour religion et l'arabe comme langue officielle de communication. Toutefois, nous ne pouvons omettre d'indiquer que ce territoire berçait une ethnie et un peuplement spécifiques, du commencement et jusqu'à la période actuelle ; il s'agit des Berbères qui occupent essentiellement son sud-est.
Avant de nous attarder sur les spécificités de cette ethnie, il faut s'arrêter sur la notion de territoire pour en formuler une définition, définir ses frontières et préciser les raisons qui mènent à son appropriation et, dans une phase ultérieure, à son délaissement.

1.1.2. De la délimitation d'un territoire à la notion de patrimoine

Un territoire se définit d'abord par ses dimensions géographiques, et donc matérielles, et puis par ses dimensions immatérielles et qui renvoient à l'ensemble des valeurs sociales, économiques ou culturelles caractérisant une partie de l'espace. Si nous prenons par exemple la Tunisie, « elle se limite géographiquement par la Libye, l'Algérie et la mer méditerranéenne […] et est connue comme étant territoire d'accueil et de convivialité » (Biro, 1995 : 25).
Commençons par comprendre et analyser la notion de territoire pour déduire, par la suite, sa dimension symbolique.

Le monde, l'univers, l'espace, le lieu, le terroir, la terre, la surface, sont des termes parmi d'autres pour évoquer le territoire. Tout d'abord, une idée de partage se liait à cette notion. En effet, le monde était composé « comme un ensemble de lignes mélodiques, chargées d'intensité, dont [les primitifs] sont les coauteurs avec les autres habitants de la planète » (Roux, 2001 : 4). Peu à peu, une segmentation fut imposée. Du

plus général au plus spécifique, nous quantifions des continents, des régions, des villes, des villages, des quartiers, des rues, des ruelles, etc. ; chacun de ces espaces se définit par rapport au groupe d'individus qui l'occupe et se perçoit différemment d'une personne à une autre ; voire parfois par la même personne. Ceci dépend de la raison d'appartenance à un tel territoire ; aussi, de la nature de la tâche à y accomplir. La visite du lieu prend ainsi forme « par le jeu de nos projections affectives [qui] devient proche, lointain et unique. *Proche* au plan existentiel : nous nous y sentons bien ; *lointain*, car cet espace nous fait voyager dans un monde infini ; *unique*, car il nous interpelle au plus profond de nous-mêmes, il s'adresse à l'être que nous sommes, dans sa plénitude » (Roux, 2001 : 2).

Le territoire est porteur d'un ensemble de sens créés grâce « aux gestes familiers qui composent la partition de l'expérience quotidienne […]. [Cette faculté pour chacun de pouvoir donner du sens] constitue la plus sûre des garanties de maintenir un espace harmonieux » (*Ibid.* : 8).
Qu'est ce qu'un espace harmonieux : serait-il l'espace habité, et donc approprié par ses habitants ? en ce sens, peut-on avancer que les espaces délaissés se démunissent de leur harmonie ? et de ce fait, peut-on déduire que les *Gsour* forment des espaces sans harmonie, et des territoires délaissés et sans raison d'être ?
Cette déduction est en lien avec l'ouvrage de Abdesmad Zaïed (2006 : 27-38), *Le monde des ksour du sud Tunisien*, où on lit que, « progressivement, après l'indépendance du pays et donc à partir de 1956, une nouvelle urbanisation était nécessaire pour la distinction des services sociaux et la scolarité et pour l'unité du pays. […] Le *Ksar* se retire du village jusqu'à ne plus avoir de raison d'être ».

Avant de refléter l'art de bâtir ou de décrire une société, l'existence du *Gasr* se manifeste tout d'abord par le fait d'occuper un territoire et de définir ses limites. En effet, « le premier acte architectural n'a pas consisté à poser des pierres les unes sur les autres, mais à poser une pierre sur le sol » (Gregotti, 2007 : 119). Ainsi, un premier acte d'appropriation du territoire prend-t-il forme.
La construction des *Gsour* a été faite sur les hauteurs des montagnes, et puis à travers les étendues des plaines du sud-est Tunisien. Ces bâtisses étaient habitées par deux ethnies, Arabe et Berbère, et ont répondu à plus qu'un besoin qui sera identifié dans la deuxième partie de ce chapitre. Pour revenir au processus d'urbanisation relatif à la

région du sud-est, on constate qu'aujourd'hui, la ville ne se tient pas à proximité du *Gasr*[14] mais bien en retrait au point de constituer un mode de vie nouveau et un modèle architectural autre que celui des *Gsour*.

En se référant à la définition donnée à la ville par l'école de Chicago pendant la naissance de l'écologie urbaine, on retient que cette dernière « tient son caractère de la sélection et de la ségrégation de sa population, de telle sorte que chacun trouve en fin de compte l'endroit dans lequel il peut ou doit vivre. […] Somme toute, les gens vivent ensemble non parce qu'ils sont semblables, mais parce qu'ils sont utiles les uns aux autres » (Grafmeyer, Joseph, 2000 : 174). Pour appliquer ces propos à nos recherches, nous postulons que la cohabitation des gens dépend certes du territoire occupé et de ses multiples spécificités ; mais aussi et surtout, de la façon de l'appréhender et de sa capacité à répondre aux besoins de ses occupants. Par corrélation, nous déduisons qu'un espace donné se voit délaissé quand il ne permet plus aux gens « d'être utiles les uns aux autres » et de ce fait, ne répond plus à leurs besoins, leurs demandes et leurs exigences. Pour revenir sur les caractéristiques du territoire sud-est Tunisien, le dépeuplement des *Gsour* et la mise en place d'un mode de vie nouveau, à proximité, permettent à ces édifices de devenir un bien patrimonial à transmettre et à valoriser. Ainsi, le *Gasr* se détache-t-il de sa fonction initiale pour se procurer une nouvelle aussi différente et qui permet le passage de la représentation pragmatique du territoire à la vision symbolique du patrimoine. De ce fait, on s'intéresse non seulement au lieu mais aussi à la mémoire dont il fait appel : restaurer et sauvegarder ce lieu de mémoire et transmettre toutes les valeurs immatérielles qui le caractérisent. Pour expliquer cette expression, nous faisons appel aux travaux de Joël Candau (2005 : 151) où on lit que « dans l'expression lieux de mémoire, il faut […] comprendre la préposition comme signifiant plus une appartenance ou une provenance – ce sont les lieux qui appartiennent à la mémoire, qui en sont le produit, qui en viennent – qu'une simple indication de localisation : les lieux où la mémoire s'incarne ». En fait, cette même expression, a fait l'objet de multiples travaux regroupés par Pierre Nora dans l'ouvrage intitulé *Les lieux de mémoire* et dont les notions de mémoire, d'héritage, de patrimoine et de restauration ont été finement abordées.

[14] Ici, nous précisons que la désignation de ces bâtisses vernaculaires du sud-est va se faire à partir deux termes principaux : le *Gasr*, au singulier et les *Gsour*, au pluriel.

De la délimitation du territoire, nous abordons maintenant la notion de patrimoine. En commençant par la définir, on retient que « le terme romain de *patrimonium* concerne une légitimité familiale qu'entretient l'héritage ; il explicite une relation particulière entre le groupe juridiquement défini et certains biens matériels tout à fait concrets : un espace, un trésor ou moins encore » (Chastel, 1993 : 405).
Un objet est nommé patrimonial quand il s'attribue des caractéristiques nouvelles et nullement pensées lors de sa création. En prenant l'exemple des *Gsour*, ces bâtisses ont d'abord occupé un territoire et répondu à un besoin pour devenir par la suite un bien patrimonial à restaurer, à transmettre et puis à valoriser[15].
Dans quelle mesure peut-on évoquer un processus de patrimonialisation pour la valorisation des *Gsour* ?

Avant de devenir bien patrimonial, tout objet se considère « en tant que monument historique [fonctionnant] sur un double sens : *document*, il assure la remontée du récepteur à partir du présent vers le savoir du passé ; *monument*, par sa présence même, il fait que (quelque chose) du passé est actuelle » (Davallon, 2006 : 83). En s'alignant à ces propos, nous ajoutons que ce même *document* forme une référence, voire une certitude que des faits se sont déroulés dans le passé. En prenant les *Gsour* comme objet, nous constatons que toutes les données théoriques et représentations photographiques récupérées permettent de décrire un territoire, de faire connaître une civilisation ou de raconter une partie du récit de vie d'un individu.

« En matière de définition du patrimoine, l'idée la plus communément admise est que ce dernier assure une continuité entre ceux qui l'ont produit – ou qui ont été les possesseurs – et nous, qui en sommes les héritiers puisqu'ils nous l'ont transmis » (*Ibid.* : 93). Il s'agit d'un processus de transmission d'un pôle émetteur, ou *possesseurs*, à un autre récepteur, ou *héritiers*. En ce sens, nous associons au patrimoine une approche communicationnelle où le message se construit par l'intermédiaire des valeurs matérielles et immatérielles héritées.

[15] En Tunisie, c'est essentiellement à l'Institut national du patrimoine, qui exerce sous la tutelle du ministère de la Culture et de la sauvegarde du patrimoine, que reviennent toutes les activités de restauration et de rétablissement des *Gsour*. Les actions accomplies par cet institut se trouvent détaillées sur leur site : http://www.inp.rnrt.tn/

Peut-on considérer toute œuvre du passé, transposée dans le présent, en tant qu'un bien patrimonial ? Pour répondre à ce questionnement, on se réfère à un ouvrage consacré au développement d'une approche communicationnelle de la patrimonialisation (Davallon, 2006 : 96) où on lit que « c'est "nous" qui décidons que tels outils, telles usines, tels paysages, tels discours ou telles mémoires doivent acquérir le statut de patrimoine. Le présupposé selon lequel le patrimoine est un donné, dont le statut préexisterait et se transmettrait simplement du passé vers le présent, n'est en tout cas absolument pas tenable ». Il nous semble que ce « nous » revient à la société, aux responsables des collectivités territoriales et aux représentants de la culture d'un pays donné. Ainsi, peut-on dire qu'un objet du passé acquiert un statut patrimonial parce qu'il est singulier, particulier et différent. Et justement, les *Gsour* se dotent d'une architecture singulière, se présentent différemment des autres styles architecturaux de la région et renvoient à une époque particulière avec un mode de vie, un peuple et des coutumes à énumérer et à détailler dans la continuité du chapitre.

1.2. Un territoire particulier : le sud-est Tunisien

Nous exposons dans ce qui suit les caractéristiques principales du sud-est Tunisien et plus particulièrement celles des *Gsour*. Des premiers entretiens exploratoires effectués, on retient que *le terrain du sud est bien riche en histoires et en événements […] Nous sommes bien conscients qu'il faut penser à sa valorisation […]. Toutefois, nous y notons des contraintes géographiques, climatiques et économiques*[16]. En plus, on note que « la pression sur les ressources naturelles risque de s'accentuer pour une population qui s'accroît et dont les besoins iront en augmentation. L'agriculture continuera à dépendre des conditions climatiques » (Genin, 2006 : 270). Ces informations décrivent un territoire fragilisé, aux dimensions géographiques bien particulières.

« Générique, cardinal, le terme Sud désigne un grand espace qui couvre plus que la moitié de la superficie de la Tunisie actuelle » (Mrabet, 2004 : 9). Par opposition au Nord du pays, le Sud se définit par son climat chaud, aride et désertique. Nous ne pouvons présenter cette partie du territoire sans aborder les deux notions clefs de désertification et de désertisation. En nous référant à un ouvrage récent mené sur cette

[16] Entretien exploratoire effectué le 17 juillet 2007 avec Mohamed Hédi Ghourabi, historien, président de l'association de sauvegarde du patrimoine de la ville de *Ghomrassen*.

région et qui s'intitule *Entre désertification et développement ; la Jeffâra Tunisienne,* on retient que la désertisation se traduit par l'absence ou la rareté des habitants et s'explique par « les conditions climatiques particulières conduisant à une extrême aridité » (Genin, 2006 : 9). Quant à la désertification, elle englobe la dégradation du potentiel biologique des terres et de leur capacité à répondre aux besoins des populations qui y vivent. Ces deux définitions permettent de déduire que la désertification peut constituer l'une des principales causes de l'accroissement du phénomène de désertisation dans le sud-est du pays. Dans ce même contexte, et plus concrètement, nous retenons les propos de Pierre Krebs, membre de l'Association des Amis de la Mémoire de la Terre à Tataouine[17], spécialiste en écologie et environnement, où on note que *l'exploitation massive de la Alfa dans les années 50 a mené en partie à cette désertification. La sauvegarde doit avoir un intérêt économique, raisonnable et approprié à la région et aux besoins de sa population. Au sens figuré, préserver ces ressources tout en permettant le développement économique de la région sous entend l'atteinte de la quadrature du cercle. En plus de la lutte contre la désertification, nous luttons contre la désertisation […]. Le sud-est de la Tunisie constitue bel et bien un désert humain, les autochtones se font de plus en plus rares.*

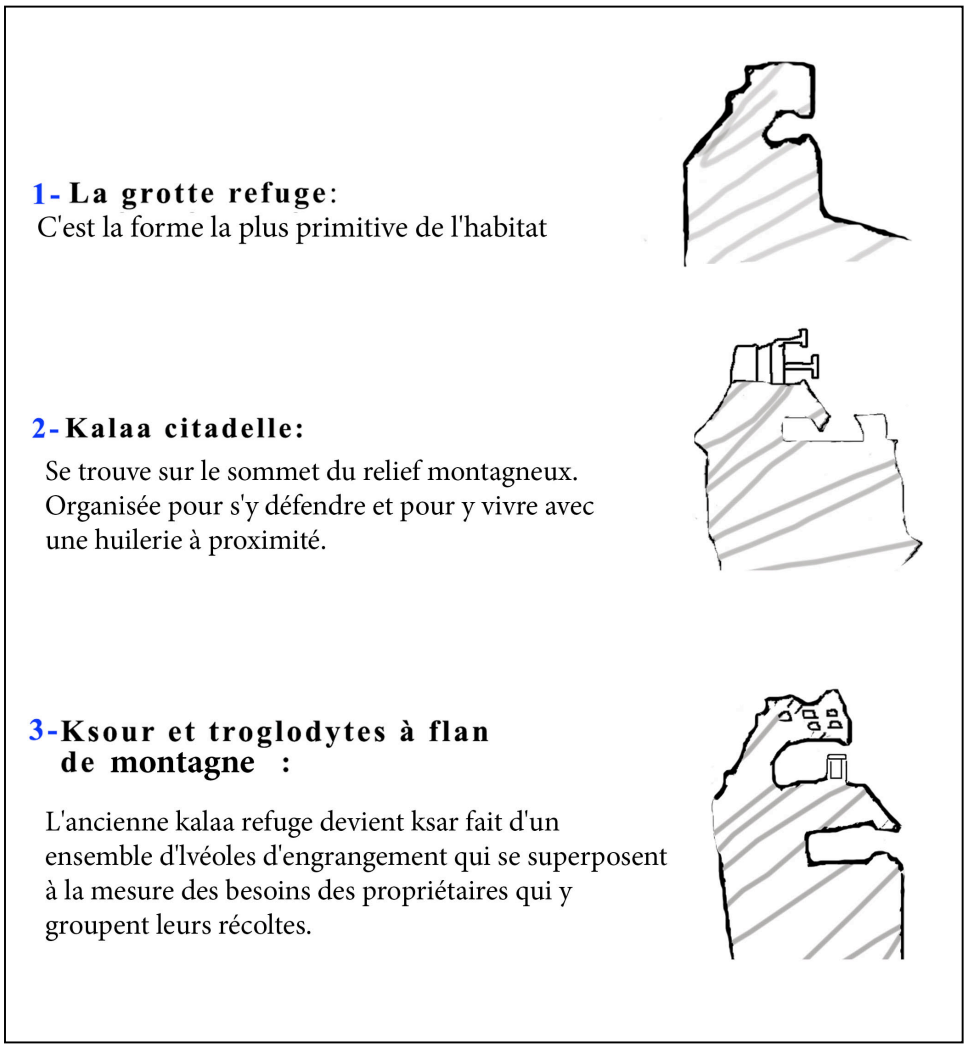
1.2.1. Présenter un modèle architectural

Le paysage du sud-est Tunisien se compose de trois zones principales : la plaine, la falaise et le dos du plateau. D'abord, la plaine « est comprise entre les piémonts et le Golfe de Gabès […] C'est la *Jeffâra* » (Louis, Hallet, 1979 : 252). Ensuite, la falaise est formée par une succession de montagnes, située entre la plaine et le plateau saharien. Elle constitue le refuge parfait car elle permet aux autochtones de « s'installer à l'abri d'éléments construits à la manière d'une citadelle » (*Ibid.* : 253). Enfin, le dos du plateau, ou le *Dahar* constitue la partie du territoire où « on n'y vit pas, on ne fait que passer » (*Ibid.* : 253).

Les bâtisses ayant été construites dans le sud-est dépendaient du lieu mais aussi de la population qui l'occupait. En fait, les premières constructions (*cf.* Figure 1 ci-après), se

[17] Entretien effectué le 18 mars 2008 avec les membres de l'Association des Amis de la Mémoire de la Terre à Tataouine.

situaient sur les hauteurs et servaient à la fois de demeure et de refuge. Exposés à la dureté du climat mais aussi à l'invasion des civilisations diverses, les autochtones de la région se sont déplacés des grottes vers les sommets des montagnes pour y construire des citadelles greniers plus connues sous l'appellation *kalâa*. Ces forteresses répondaient, entre autres, à une fonction militaire et sont « témoins des luttes qui opposèrent durant des siècles Berbères et Arabes » (Louis, 1975 : 37). Peu à peu, quand l'État a pu favoriser quelques éléments de sécurité à ses citoyens, des groupes d'habitants quittèrent les montagnes pour se diriger vers le piémont. Un nouveau modèle architectural apparaît et devient caractéristique de la région. En plus des grottes, des tentes et des troglodytes, des bâtisses imposantes aux formes courbes et répétitives s'y répartissaient ; il s'agit des *Gsour* du sud-est Tunisien.



Suite et intitulé de la figure 1 à la page suivante

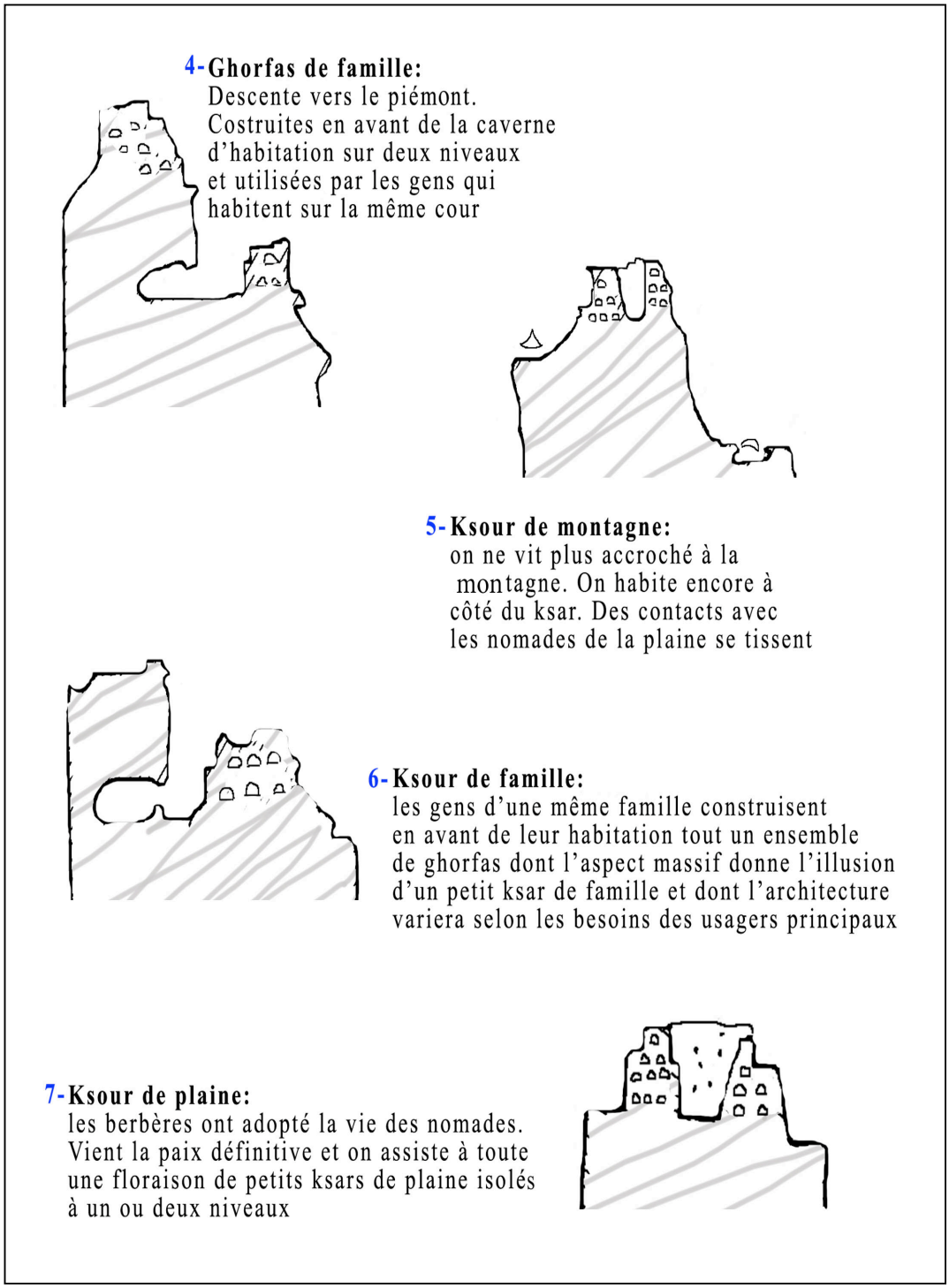


Figure 1 : Évolution du mode de l'habitat au sud-est Tunisien
Source : Louis A., Hallet S., 1979, « Évolution d'un habitat berbère du Sud-Tunisen », p. 256, *in* : *Revue de l'Institut des belles lettres arabes*, n°127, Tunis, Institut des belles lettres arabes.

1.2.2. Décrire l'architecture des *Gsour*

Gsour au pluriel, *Gasr* au singulier, ce terme emprunté à la langue arabe signifie palais. Pour la rédaction de la thèse, nous avons parcouru multiples ouvrages et nous retenons deux termes différents pour désigner cette même bâtisse ; *Ksar* et *Gasr*. Ces derniers diffèrent d'un ouvrage à un autre et ce, selon le dialecte emprunté par chacun. Ceci dit, grâce à nos déplacements successifs au sud-est et suite aux entretiens effectués avec les autochtones de la région, nous remarquons le recours fréquent aux termes *Gasr* (au singulier) et *Gsour* (au pluriel). Ces deux derniers seront repris pour la réalisation de ce travail.

L'origine étymologique du mot renvoie à un bâtiment noble et luxueux aménagé pour héberger rois et princes. Cette définition ne peut être appliquée aux bâtisses nommées *Gsour* au sud-est Tunisien, car « l'appellation *Gasr* symbolise en fait un haut lieu, résidence d'une force sociale, culturelle, exprimée dans la structure spatiale de ce type de lieu » (Daghari Ounissi, 2002 : 102). Ces bâtisses imposantes sont formées par « un ensemble d'alvéoles superposés ou non, les "*Ghorfas*" , où les habitants ensilent leurs grains. Au temps de l'insécurité, il peut servir de refuge ; en période de paix, il deviendra facilement un lieu d'échange et de vie sociale : dans le Djebel, le marché se fait souvent au *Ksar*, et c'est là aussi que se tiennent les réunions d'hommes » (Louis, 1971 : 125).

En parcourant différents ouvrages traitant des *Gsour*, une information demeure indéfinie ; il s'agit de leur date de construction. À ce propos, on lit qu'« une inscription sur la voûte d'entrée précise la date de construction du *Ksar Kédim* ou *Ksar Zénéta*, sis dans la région de Tataouine : Ce passage voûté a été terminé le vendredi du mois bénin, le dernier *Rabiâ* de l'année 475 après la mort du prophète. C'est l'un des *Ksour* les plus anciens. Approximativement, leurs apparitions remontent à la deuxième moitié du XI^{e} siècle » (Zaïed, 2006 : 24). Cette information semble porter certaines ambiguïtés que nous expliquons dans ce qui suit :

- cette inscription aurait bien pu se faire au moment de l'achèvement de la construction du passage voûté et non pas de la totalité du *Gasr*. Ou encore, lors de sa restauration ;

- en supposant que l'apparition de ces édifices remonte à la deuxième moitié du XI^{e} siècle, nous aurions à les associer aux tribus arabes qui ont commencé à conquérir la Tunisie à partir du VII^{e} siècle. Hors, les Berbères étaient les premiers à les adopter et occupaient le territoire des siècles avant.

Cette même date se présente dans un autre ouvrage où il est expliqué que « l'apparition du *Gasr* trouve origine dans l'invasion Hilalienne qui aurait contraint les Berbères à quitter la plaine et les oasis pour se replier dans la montagne » (Daghari Ounissi, 2002 : 133). Plus loin, dans ce même ouvrage, on retient que « le *Gasr* apparaît comme la résultante directe de ce mode de vie fait de transhumance et de travaux agricoles saisonniers » (*Ibid.* : 135).

De l'ensemble des ouvrages parcourus et traitant des *Gsour*, on déduit que ces constructions alvéolaires ont essentiellement servi de lieu d'ensilage des récoltes agricoles. Aussi, quelques-unes ont-elles servi d'endroit refuge des autochtones contre les invasions diverses. En revenant à leur date de construction, cette information demeure incertaine. Ici, nous faisons référence aux propos de deux historiens Tunisiens qui affirment cette incertitude quant à l'origine du *Gasr*. Ainsi, Abdesmad Zaïed (2006 : 26) énonce-t-il que « le *Ksar* reste quand même sans date de naissance ». Mohamed Habib Daghari Ounissi (2002 : 135), quant à lui, ajoute que « le mystère de l'apparition des *Gsour* reste malheureusement entier. Cette institution pourrait en effet remonter plus loin dans l'histoire, quant à son origine première ».

En les construisant, les *Gsour* restent indépendants du village, mais à proximité. Ces bâtisses ont commencé par s'implanter aux sommets des montagnes pour occuper par la suite les étendues des plaines ; elles se répartissent dans la région du sud-est Tunisien. Actuellement, nous y comptons 110 approximativement[18].

Les *Gsour* forment un ensemble de greniers qui servent pour l'ensilage des produits alimentaires ; « ils permettent de conserver, d'une façon écologique, les produits engrangés en bon état pendant une période allant jusqu'à sept ans. […] La sécheresse du

[18] Ce chiffre approximatif est recueilli par Hanane Abichou dans le cadre de ses recherches doctorales. Thèse dirigée par Hélène Rey Valette de l'Université de Montpellier I, codirigée par Anne-Marie Jouve de l'Institut agronomique méditerranéen de Montpellier et Mongi Sghaier de l'Institut des régions arides et soutenue en novembre 2009. Intitulé de la thèse : « Évaluation économique et sociale de l'effet de la valorisation du patrimoine local sur le développement des zones défavorisées : cas de la région de Béni Khédache sud-est Tunisien ».

climat, l'irrégularité des précipitations, le besoin d'ensiler le surplus des années de récolte et les mettre à l'abri afin d'assurer l'alimentation des années de sécheresse ; le mode de vie de transhumance adopté par les diverses populations, l'état d'insécurité que connaissaient les diverses tribus a incité ces populations à penser à des espaces appropriés et collectifs leur permettant de garder leurs biens et récoltes lors de leur déplacement et nomadisme » (Ben Ouezdou, 2001 : 55).

Le *Gasr* se présente en tant qu'une construction de chambres aux toits arrondis, reliés les unes aux autres et ouvrant sur une cour intérieure dont sa forme nous renseigne sur la taille du bâtiment. L'extension des *Gsour* se fait en hauteur par plusieurs étages qui peuvent atteindre jusqu'à quatre niveaux. Dans la région du sud-est, nous identifions trois types de *Gsour* suivant leur emplacement : d'abord sur les sommets des montagnes, pour avoir un caractère défensif ; ensuite sur les collines, quand l'état d'insécurité commençait à décroître ; et enfin dans les plaines, quand les Arabes envahisseurs ont commencé à s'approprier le territoire.

En nous intéressant à l'organisation de ces bâtisses, on lit que ces dernières « obéissent généralement au même plan, à savoir une cour intérieure autour de laquelle sont disposées les *Ghorfas* comprises dans un rez de chaussée ou dans un ou plusieurs étages » (Zaïed, 2006 : 99). À partir d'un autre ouvrage dédié aux spécificités architecturales du Sud Tunisien, on déchiffre trois types d'organisation des *Gsour* : « le type linéaire où la forme du *Gasr* épouse la topographie de la montagne. […] Le type à cour centrale de forme carrée, rectangulaire, ovale ou quelconque et qui joue le rôle d'espace de rencontre des hommes, favorise les échanges par troc et le repos des animaux […] Et le type à ruelle : à l'origine c'était des *Gsour* à cour centrale ; le besoin de construction de nouvelles *Ghorfas* […] les a incité à s'étendre à l'intérieur de la cour » (Kyoud, Rekik, 2004 : 71). Dans les montagnes, les collines ou les plaines ; du type linéaire, à cour centrale ou à ruelle ; cette bâtisse comporte cinq composants essentiels ; à savoir : une entrée, une cour, un couloir, des *Ghorfas* et des escaliers. Une différence, à quelques détails près, peut être remarquée et ceci revient aux us et coutumes de la tribu propriétaire de la bâtisse. Nous présentons dans ce qui suit les cinq principaux éléments de tout *Gasr* accompagnés d'une brève définition et d'une esquisse les schématisant tout en se référant à l'ouvrage dédié aux spécificités territoriales du sud-est Tunisien (Kyoud, Rekik, 2004 : 72, 75).

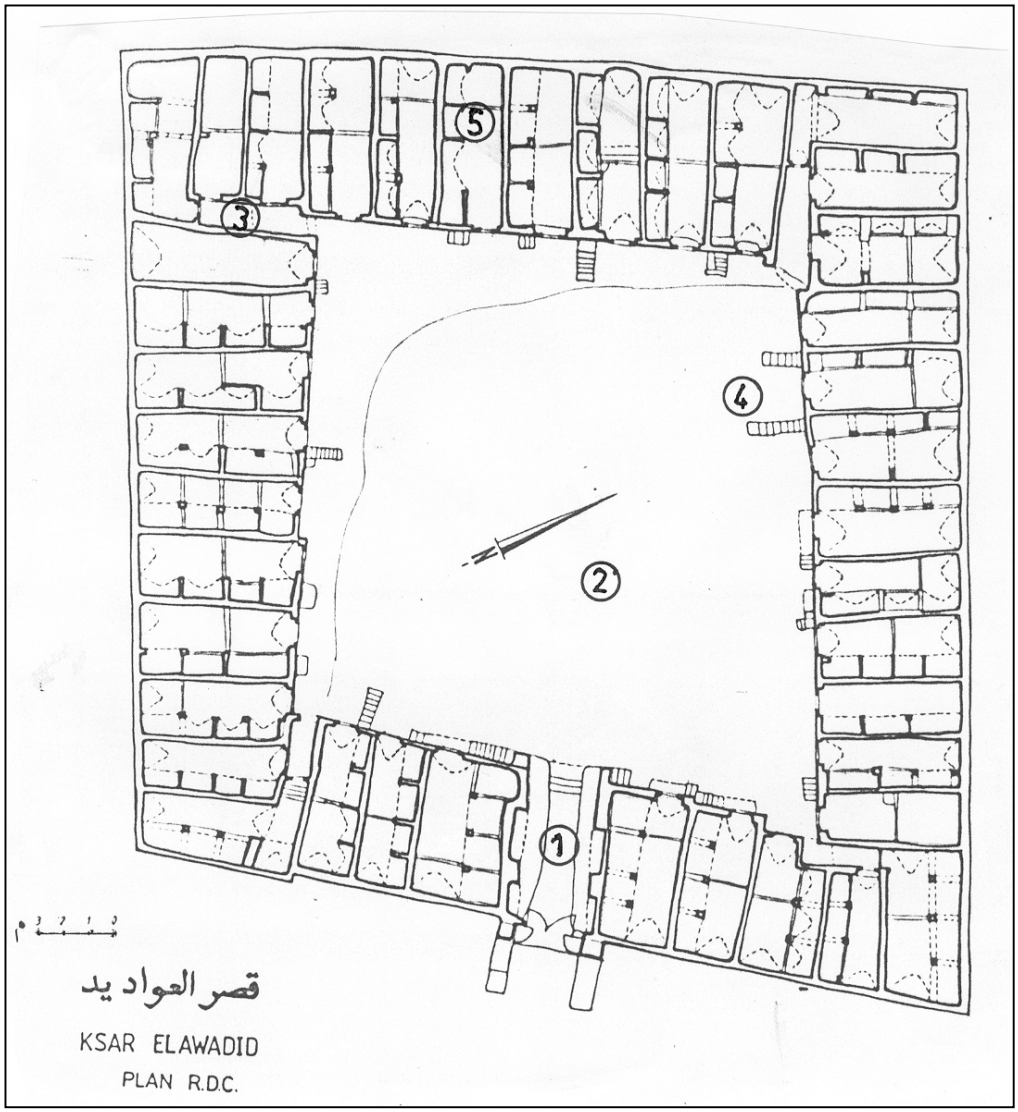


Figure 2 : les composants du *Gasr*

1. **L'entrée ou la *Sguifa***
2. **La *cour***
3. **Le couloir**
4. **Les escaliers**
5. **Les *Ghorfas***

Source : Kyoud R., Rekik R., 2004, «Architecture du Sud », pp. 56-187, *in* : Guide des spécificités architecturales au Sud Tunisien, Tunis, Nouha éditions, ministère de l'Équipement, de l'habitat et de l'aménagement du territoire.

D'abord, nous percevons la *Sguifa* qui forme l'entrée principale et unique du *Gasr* ; elle est munie d'une porte en bois d'olivier ou de palmier, et pourvue d'arcades soit d'un seul ou des deux côtés avec des banquettes en pierre sculptées au sol ou maçonnées. Ensuite, nous trouvons la cour qui constitue l'espace de distribution des *Ghorfas*. On y accède directement par la *Sguifa.* Vient ensuite le couloir qui sert à distribuer les *Ghorfas.* Et puis, les escaliers, qui sont des éléments rajoutés à la fin du XIX^{e} siècle, et malgré leurs mesures non conformes aux normes (largeur, marches et contre marches), ces derniers facilitent plus au moins l'accès aux étages. Enfin, nous mentionnons les *Ghorfas* qui, selon l'utilité du *Gasr*, servent de lieu de stockage des réserves alimentaires et des récoltes de moisson, hébergent les autochtones de la région ou encore accueillent des hôtes de passage.

Le *Gasr* possède une multifonctionnalité. En plus de remplir une fonction agricole, ce dernier peut également être un lieu sûr où les objets de valeur seront en sécurité. En outre, l'appropriation du lieu peut se faire à but d'habitation. D'autre part, le caractère défensif est attribué aux *Gsour* des montagnes. En dernier lieu, nous citons la fonction sociale que remplit le *Gasr* : cette bâtisse présentait un lieu de rencontre et de transactions commerciales qui a évolué progressivement en place de marché. Le *Gasr* assurait cette fonction de maintien et du développement de la vie sociale : une vie de groupe.

1.3. L'évolution d'un mode de vie

Il est rare de trouver des références bibliographiques consacrées à la culture *Gsourienne*. Des manuscrits datant de l'époque de la construction des *Gsour* ou de la période de leur occupation sont presque inexistants. Ce n'est que plus tard, dans les années 70, que des anthropologues ont commencé à s'intéresser à la population de cette région et à ses spécificités. Et c'est auprès des personnes les plus âgées que quelques faits historiques ont été recueillis et retranscrits. Nous citons, à ce propos, les recherches développées par le père André Louis décrivant et détaillant un ensemble de faits historiques et sociaux propres aux villages du sud-est Tunisien.

La culture, dans la région des *Gsour*, était plutôt héritée oralement d'une génération à une autre que transmise et gardée par écrit. Dans ce cadre, la poésie, l'épopée, la musique et le chant sont parmi les formes d'expression les plus répandues : « dans cette volupté de se laisser pénétrer par les événements du récit pour pouvoir le vivre, l'interlocuteur refait le monde et réalise de son être, au niveau de la puissance de l'imaginaire, ce qu'il ne peut accomplir dans le réel » (Zaïed, 2006 : 83). Une culture qui se lie à un savoir-faire artisanal, à une habilité de manier les matériaux de la région et d'en façonner des produits et ustensiles d'utilité quotidienne.

C'est surtout par l'intermédiaire du bois des palmiers, du fer, de l'argile, de la *Alfa* et de la peau des animaux que les *Gsouriens* ont pu concevoir différents outils nécessaires à leur subsistance. Ces ustensiles deviennent parmi les éléments essentiels faisant partie intégrale de leur culture et permettant la mise en forme d'un ensemble de valeurs sociales. En effet, « le propre [de ces] valeurs […] est d'aider à organiser la vie, à justifier la place attribuée aux individus et aux groupes sociaux et à codifier le comportement pour maintenir l'existence de la collectivité et son originalité » (*Ibid. :* 116).

Avant la conquête arabo-musulmane, aucune des civilisations qui se sont succédées en Tunisie (*cf.* Partie I, chapitre 1, p. 45) n'a pu s'établir réellement au Sud qui demeure quasiment Berbère. Ce peuple, « venu du Sud mais aussi de l'Orient, de Sardaigne, de Sicile et de la Péninsule Arabique se caractérisait par son refus de toute civilisation nouvelle » (Ammar, 2005 : 19). Du VII^{e} siècle ; date de la conquête arabe, « ce n'est qu'au milieu du IX^{e}, […] que le Maghreb Berbère, jusqu'ici peu pénétré par l'arabisation, va se métamorphoser : une mutation commence, à la suite de laquelle il va perdre sa langue et en partie ses coutumes » (Louis, 1975 : 25). En Tunisie, les Arabes ont pu se lier fortement à ce peuple Berbère pour le dominer entièrement. Il est même à signaler qu'aucune place n'est accordée ni à la langue ni à la culture berbères dans les textes fondamentaux de l'État (Rapport des Nations Unies, 2003).

1.3.1. Le brassage de deux cultures

« Une thèse qui s'impose sans avoir été jamais discutée : l'extrême Sud est à 90 % Berbère » (Daghari Ounissi, 2002 : 46). Ce n'est qu'à partir du XI^{e} siècle, date des invasions Hilalienne, qu'une segmentation commence à se développer : les autochtones de la région trouvaient refuge dans les hauteurs des montagnes pour laisser place aux envahisseurs qui occupaient les étendues des plaines. Deux adjectifs complètement opposés se sont associés à chacune de ces deux ethnies. En effet, les Berbères demeurent les plus fidèles à leur terre et se nomment sédentaires. Quant aux Arabes, se sont plutôt des nomades « en perpétuel déplacement avec les siens à la recherche de [leur] substance et de celle de [leur] troupeau » (Louis, 1979 : 13). Sédentaires et nomades se sont rencontrés pour devenir complémentaires : « le sédentaire cultiverait dans la plaine, de bonnes terres, au profit du nomade, tandis que celui-ci s'engageait à lui assurer protection contre les incursions des tribus voisines » (Louis, 1973 : 399).

Suite à nos premières visites au sud-est Tunisien et à nos premiers entretiens exploratoires menés, on déduit que la disparition de ce peuple le plus ancien n'a pas eu lieu. Les sédentaires, ces Berbères, premiers habitants de la Tunisie, ont pu survivre plus de quatre millénaires pour y être encore à l'époque actuelle. Seulement, « la vie aujourd'hui et l'entrée des Tunisiens, de quelques origines qu'ils soient, dans le rythme d'une économie ouverte et des contacts et brassages qu'elle amène entre les populations, fait chaque jour une brèche de plus en plus grande dans la minorité berbérophone » (Louis, 1972 : 125). Leur nombre décroissant nous amène à cette impression d'effacement de la population Berbère. En effet, « après l'indépendance de la Tunisie, ces différences ethniques ne sont plus marquées, et, seuls, quelques villages berbérophones gardent encore la conscience […] de leur appartenance à une autre ethnie. […] Il n'y a plus guère, en 1972, que quelque quarante mille Tunisiens à parler normalement le Berbère » (Louis, 1972 : 119-120). À l'époque actuelle, « le rapport de l'État Tunisien ne donne aucune précision quant à la composition ethnique de la Tunisie ni même les langues en usage réel dans la société » (Rapport des Nations Unies, 2003). C'est un choix de ne pas prendre en compte cette spécificité. Ce choix émane de l'État car le terme « berbère » semble être connoté péjorativement et renvoie à une ségrégation non souhaitée. *Ce dernier est souvent remplacé par « montagnard » ou par l'expression*

« arabes de la montagne » par opposition aux « arabes sédentaires ». Dans ce même contexte, on cite le cas des kurdes de la Turquie que nous nommons les montagnards de la Turquie[19]. Le langage approprié pour désigner cette ethnie devient codé. D'ailleurs, le terme montagnard ou « *Jbâliya* relève [des] distinctions ethniques mais aussi [des] différenciations sociales et statuaires. [Il] semble comporter une connotation péjorative » (Ouessar, 2006 : 85). Ceci nous amène à déduire que cette appellation ne fait que justifier ce flou et cette incapacité à se positionner devant un tel choix et qui mène à une situation paradoxale ; « des communautés réfutent de s'identifier en tant que *Jbâliya* alors même qu'elles revendiquent, par leur artisanat et leur cadre de vie, une authenticité berbère qui constitue un atout sur le marché du tourisme » (*Ibid. :* 85).

Avant d'évoquer le brassage de ces deux cultures, on commence par s'arrêter sur l'une des particularités du sud-est Tunisien et qui est due justement à la rencontre de deux groupes ethniques différents de par leurs origines, croyances, religions, traditions et modes de vie. Ici, nous faisons référence aux tribus présentes dans la région. Ces dernières se présentent sous la forme d'une entité sociale qui sert à organiser la vie du groupe au sein de la société.

Nous pensons que, depuis l'époque la plus ancienne, des fractions sociales constituaient tout le territoire Tunisien et le sud-est plus particulièrement. L'invasion du peuple Arabe, et sa cohabitation avec les autochtones de la région du sud sont parmi les principales raisons qui participent à la mise en forme d'un mode de vie déterminé. Tout d'abord, ce peuple se divise en nomades et sédentaires ; une division qui engendre une référence à un groupe social, une appartenance à un territoire donné et le partage de certaines valeurs morales et immatérielles. Dans ce même contexte, on lit que « l'unité de la tribu se forge en référence à un ennemi commun […] peu à peu, une unité profonde [se crée]. De là à se sentir de la même origine, croire à se forger un ancêtre commun » (Louis, 1979 : 21).

La coexistence de plus qu'une ethnie dans un même espace impose la mise en forme d'un système de signes compris et assimilé par la totalité du groupe. Ici, nous faisons

[19] Entretien exploratoire réalisé avec Abdelhamid Larguèche, professeur d'histoire, Directeur du laboratoire Ressources patrimoniales en Tunisie, Université de la Manouba, Tunis - octobre 2007 (*cf.* Annexe II, document 12, p. 30).

appel aux langages qui, bien que différents, permettent la communication entre les tribus. En effet, la caractéristique principale du langage est d'être un instrument de communication qui a « ses principes propres et qui diffèrent dans les diverses langues : la composition grammaticale a des régularités qui ne sont pas transparents à la signification du discours. […] Ce sont ces régularités qui vont permettre de définir l'individualité d'une langue » (Foucault, 309 : 2001). En faisant le lien avec le terrain du sud-est, nous percevons d'abord le berbère et puis l'arabe en tant que deux langues avec leur propre composition grammaticale et renfermant un système de signes déterminé. Ce langage, qui « manifeste et traduit le vouloir fondamental de ceux qui parlent » (*Ibid.* : 303), se dote d'une série de particularités qui lui permet de faire partie des facteurs les plus importants participant à faire connaître la tribu. C'est un signe qui devient identitaire et sert à segmenter la population et à la diviser en sous parties respectives qu'André Louis présente comme étant « plusieurs fractions ou phratries. Ces fractions elles mêmes sont souvent divisées en sous fractions, lesquelles sont faites d'un ensemble de "grandes familles" dite *lahma* » (Louis, 1979 : 21).

Une tribu se dote d'un nom, s'approprie un territoire et se crée un ensemble de valeurs sociales pratiquées et respectées par ses appartenants. En fait, « pour la tribu, la question fondamentale lorsqu'elle proclame son nom, c'est de justifier au moyen de celui-ci la revendication historique de posséder, de contester telle portion de territoire, d'eau, de privilèges ou d'être. En définitive, seule l'histoire […] permet de comprendre la tribu » (Daghari Ounissi, 2006 : 44). Ce besoin d'appartenance à un espace donné devient essentiel, voire primordial pour la mise en forme de cette entité. Occuper un espace, subvenir aux besoins vitaux et se partager un langage commun, telles sont les assises de toute tribu. Par langage partagé, on se réfère à la langue, à l'écriture et à tout ce qui peut en dériver et servir d'outil de communication.

Un fait social a toujours marqué les tribus à travers différentes sociétés et époques ; il s'agit du don. En plus des échanges matériels, le don favorise la mise en forme et le partage d'un système de valeurs immatérielles. L'anthropologue Marcel Mauss a beaucoup développé cette notion depuis l'époque la plus ancienne, ses travaux ont été souvent repris pour constituer une référence incontournable à penser le don. Dans ce contexte, cette notion renvoie à « un système d'échange capable d'assurer la circulation à grande échelle de biens utiles ou inutiles, mais dans un esprit opposé à celui du

commerce et fondé sur des valeurs immatérielles : prestige, popularité, loyauté, amitié » (Journet, 2002 : 16). Ces dérivés du don, nous les appliquons aux tribus du sud-est Tunisien pour en rajouter la notion d'hospitalité. Cette dernière constitue le quatrième axe du programme LOTH et s'associe aux us et coutumes développées par chacune des ethnies, arabe et berbère, de la région.

En considérant que « toute société humaine est périssable mais la représentation que nous faisons des traditions, ou plutôt de la tradition, des mœurs et des rites vise à nous faire croire le contraire » (Candau, 2005 : 175), nous avançons que le processus de transmission de ces coutumes, entre les membres d'une même population et à travers les générations, va permettre le maintien et le partage d'une même entité culturelle.

Pour aborder la notion de culture et l'appliquer à notre terrain d'étude, nous précisons qu'actuellement, il est difficile de trouver des chiffres quantifiant la population du sud-est Tunisien tout en prenant en considération l'origine ethnique de ses individus. *Douirèt* par exemple, cette ville qui se trouve à 22 km au sud-ouest de Tataouine, présente un village dont *ses habitants sont à culture berbère. Cependant, il est à noter que la politique du pays préfère se passer de ce détail et ne pas faire de segmentation*[20]. Cette culture fait appel à une langue différente de l'arabe, il s'agit du berbère. Dans le sud-est, « seuls les trois villages de l'ouest de Tataouine ont conservé l'usage de cette langue : *Douirèt*, *Chenini* et *Guermessa*, encore que ce dernier l'ait à peu près perdue » (Louis, 1964 : 384).

Pour éclaircir ce point, on s'est adressé à l'Institut national des statistiques en Tunisie où il nous a été expliqué que, lors du recensement, *on part du fait que nous sommes Tunisiens sans se soucier de l'origine ethnique de chacun. C'est dans cet esprit que s'effectue le Recensement général de l'habitation et de l'habitat en Tunisie ; selon un formulaire précis et des questions similaires qui se posent à l'ensemble de la population. Nous sommes tous Tunisiens et nous ne faisons pas de segmentation*[21].

[20] Entretien exploratoire réalisé avec Mohamed Ouassar, Membre de l'association de sauvegarde de la nature et de protection de l'environnement à *Douirèt*, Ira de Médenine - mars 2008 (*cf.* Annexe II, document 17, p. 41).

[21] Entretien exploratoire réalisé avec la bibliothécaire de l'Institut national des statistiques, Tunis - octobre 2007 (*cf.* Annexe II, document 18, p. 44).

Cette décision politique est parfaitement différente de celle de l'Algérie par exemple ; où les *Gsour* sont occupés jusqu'à la période actuelle et le peuple Berbère se décrit par un statut, une langue et des spécificités culturelles déterminées[22].

Dans quelle mesure une population Arabe (les nomades) et autre Berbère (les sédentaires) ont pu se fréquenter dans le terrain des *Gsour* ? peut-on déduire le brassage de deux cultures, la transformation d'un groupe d'individus ou la mise en forme d'une culture double ?

En fait, la rencontre des deux peuples Arabes et Berbères a permis la mise en place d'un mode de vie nouveau nourri des croyances, des traditions et du savoir-faire de chacun mais dépendant aussi des particularités géographiques et climatiques de la région du sud-est. Tout d'abord, il est à noter que la population a été majoritairement islamisée et que la pratique de cette religion a engendré des aspects culturels spécifiques, partagés par les deux ethnies. À cet effet, on dit que « terre de la grandeur, de la nudité et de l'incertitude, le Sud s'est taillé des traditions à sa dimension. Il a récupéré son fond culturel animiste, celui des berbères surtout, pour faire de l'Islam, comme il l'entend, la juste expression de sa conscience religieuse » (Zaïed, 2006 : 168). Ainsi, sommes-nous dans un processus de transformation permettant d'unir Arabes et Berbères pour constituer une même population. Cette dernière se partage un territoire et un système de langues spécifique. Nous ne parlons plus de parties de territoire, de différences ethniques, de tribus ou de fractions de tribus mais plutôt d'une même population du sud-est Tunisien.

[22] Nous avons pu avoir cette information en assistant au colloque international « *Mémoire et patrimoine en Méditerranée méridionale : Regards croisés à partir de l'Algérie, du Liban, du Maroc et de la Tunisie : Colonisation, décolonisation, transitions démocratiques et mondialisation* » - Tunis ; octobre 2007 et grâce aux propos de Illili Mahrour, doctorante à l'École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger, dont la communication portait sur « La contribution à l'élaboration d'une typologie omranique des Ksour dans la région de Gourara ».

1.3.2. La transformation du lieu

Le chapitre suivant sera consacré à l'étude du modèle *Gsourien* à travers l'image. Ceci posé, trois notions clefs méritent d'être abordées dans ce premier chapitre de la thèse. Ces dernières concernent l'évolution des *Gsour* à travers le temps. En fait, nous considérons ces bâtisses en tant que langage, « un langage en mouvement continu, […], qui ne reprend pas les formes mais ses significations » (Ràbago, 2000 : 84). Ces dernières dépendent essentiellement de l'habitant et du contexte socio économique l'environnant. Chacune de ces significations sera analysée dans l'avancement de la thèse ; ceci en nous référant aux éléments du corpus constitué. À présent, on s'arrête sur trois notions respectives qu'on lie aux *Gsour* tout en se référant aux données théoriques collectées. Ces dernières concernent le délaissement, la restauration et la déformation de ces espaces.

Les *Gsour* ont été construits pour être appropriés par un groupe d'individus donné et dans une finalité d'usage. Cette appropriation se définit comme étant « une interaction entre une chose et son sujet […]. S'approprier, c'est donc une manière d'apprendre l'usage » (*Ibid.* : 31, 32). En revenant à notre terrain d'étude, précisons que cette architecture *Gsourienne* répond à une fonction définie. Cette dernière permet à l'habitant de s'approprier le *Gasr* tout en lui permettant d'en extraire une utilité.

Dans un ouvrage traitant des *Gsour* du sud-est Tunisien, on lit que « le *ksar* est la résultante d'un ensemble de facteurs économiques, historiques et sociologiques dans un environnement particulier » (Ben Ouezdou, 2001 : 35). Et justement, l'évolution de cet environnement a mené à l'adoption d'un mode de vie nouveau qui répond aux besoins de la population autochtone en dehors de ces lieux. De ce fait, les *Gsour* se voient délaissés et abandonnés progressivement. L'utilité première dédiée à cette architecture vernaculaire se dissout pour mener à son abandon. Cette utilité se traduit sous deux formes principales que nous explicitons dans ce qui suit.

Tout d'abord, nous commençons par aborder le caractère défensif qui décrivait quelques *Gsour*, dits *Gsour* citadelles, pour constater que ce dernier s'est estompé avec l'indépendance du pays et la présence d'une atmosphère de paix. En fait, les *Gsour* citadelles « ont servi comme lieu de refuge aux habitants des villages à chaque fois qu'ils ont été attaqués » (*Ibid.* : 48). En période de paix, vers la fin des années 50, la

fonction principale dédiée aux *Gsour* citadelles disparaît pour mener à leur dépeuplement. Plus qu'un délaissement, « un abandon est évoqué pour décrire l'état actuel des *Gsour* citadelles » (Ben Ouezdou, 2001 : 51). Cet abandon se caractérise par une absence humaine et une apparence en ruine.

Ensuite, nous abordons une seconde utilité qui caractérise les *Gsour* des plaines. Cette dernière est autre que défensive. En fait, ces bâtisses construites dans les étendues des plaines sont plus facilement accessibles que les *Gsour* citadelles et servent essentiellement de greniers d'ensilage des récoltes saisonnières. Ainsi, cette architecture se charge-t-elle d'une nouvelle fonction ; ceci en répondant aux besoins d'une société de conserver ses récoltes. En ce sens, on lit que « le *Ksar* a toujours servi, à un groupe de tribus, ou à une seule tribu ou bien encore à une fraction de tribu, de lieu d'ensilage de produits agricoles résultant de l'activité économique des habitants de la région. […] Les anciens habitants de ces régions ont été confrontés à la nécessité de stocker leurs réserves alimentaires afin d'affronter une succession d'années sèches. Le *Ksar* offrait dans ce contexte un endroit idéal de stockage avec une architecture conçue dans cet objectif » (*Ibid.* : 35). Ici, l'appropriation du lieu se fait dans une finalité d'usage. Cette dernière a disparu avec l'évolution du contexte économique dans la région du sud-est Tunisien. Le détachement du *Gasr* de sa fonction initiale mène à son délaissement et, dans quelques cas, à sa démolition.

Le délaissement progressif des *Gsour* citadelles et puis des *Gsour* des plaines constitue une première forme de transformation. En fait, il s'agit de la transformation d'un espace existant dans la région du sud-est Tunisien. L'évolution du contexte économique entraine la transformation du modèle urbain ; écartant les *Gsour* et favorisant un modèle architectural décrit par la standardisation. D'un point de vue général, on retient que « les paysages et territoires géographiques de la Tunisie qui ont contribué à façonner son identité culturelle profonde ont connu des évolutions notoires depuis l'Antiquité, lentes pour certains, radicalement marquées pour d'autres, souvent à partir du XVI^{e} siècle où beaucoup de tribus sont sédentarisées et au XIX^{e} siècle où certaines régions s'individualisent fortement avec les bouleversements techniques et sociaux induits par les structures autoritaires du Protectorat français » (Ammar, 2005 : 25). Ceci posé, la naissance d'un modèle urbain nouveau a favorisé la mise en place et

l'extension de la ville en dehors de ces bâtisses du passé. En plus de leur délaissement, d'autres formes de transformation les caractérisent ; citons la restauration.

Tout d'abord, rappelons que le délaissement du lieu induit une première forme de transformation. En ce sens, la dégradation de la bâtisse dans le temps mène à une transformation réalisée en dehors de tout apport humain et décrite par une apparence en ruines menant parfois à sa détérioration.

Ensuite, nous considérons toute phase de réappropriation des *Gsour* comme une transformation. En fait, faire intervenir l'être humain pour conserver cet héritage architectural aboutit à sa restauration. Pour expliquer la transformation du lieu dans le temps et par les individus, on lit que « les lieux ont besoin de gens décidés à apprendre à habiter avec sens, à participer avec intensité et continuité à leur intérieur, à être-là à travers le temps qui leur corresponde » (Ràbago, 2000 : 15).

En continuant à évoquer les formes de transformation des *Gsour*, il faut mentionner maintenant leur déformation. Il s'agit tout d'abord d'une déformation de sens faite progressivement en rapport avec l'évolution du contexte social et économique de la région.

En fait, la déformation des *Gsour* est progressive. D'un lieu d'ensilage des produits agricoles à un autre de rencontre des originaires de la région, nous passons à une architecture abandonnée et à un lieu de passage parcouru par quelques touristes, visiteurs de la région. Pour décrire cette architecture du passé, on peut avancer que « les bâtiments authentiques et les formes qu'ils décrivent sont conscients du temps où ils auront cessé de porter du sens à un lieu » (*Ibid.* : 140). Ici, nous n'évoquons pas de sens qui disparaît mais plutôt qui se remodèle pour être déformé.

CHAPITRE 2
IMAGES ET SIGNIFICATIONS

Ce chapitre porte essentiellement sur la lecture sémiologique de l'image représentative des *Gsour* du sud-est Tunisien. Dans son ouvrage traitant des images et des signes, Martine Joly (1994 : 36) explique que « l'image, au sens commun du terme, comme au sens théorique, [est un] outil de communication, signe parmi tant d'autres, "exprimant des idées" par un processus dynamique d'induction et d'interprétation ».

On s'intéressera à une image particulière : celle qui nous permet de percevoir les *Gsour* dans leur matérialité. Nous commençons par dénoter les sens véhiculés par l'image pour les interpréter par la suite. Cette étude a pour objectif de comprendre l'image dédiée aux *Gsour* et de déduire ses principales fonctions : est-elle conçue pour raconter une histoire, décrire un territoire, exposer une architecture ou refléter une société et un mode de vie ?

2.1. L'image outil

Pour définir l'image, Martine Joly (2006 : 8) énonce que « ce terme indique quelque chose qui, bien que ne renvoyant toujours pas au visible, emprunte certains traits au visuel et, en tout état de cause, dépend de la production d'un sujet : imaginaire ou concrète. L'image passe par quelqu'un, qui la produit ou la reconnaît ». En reprenant ces propos, nous rajoutons que toute image requiert l'existence de deux acteurs principaux permettant sa lecture : un émetteur et un récepteur. En plus, sa diffusion se fait dans un contexte donné et par l'intermédiaire d'un support, ou canal de transmission. Pendant sa lecture, des codes culturels seront perçus et vont dépendre de la culture de chacun. Ainsi, a-t-on nommé les principaux pôles de tout acte de communication tel qu'ils ont été énoncés par le linguiste Russe Roman Jakobson (*cf.* Figure 3). Ceci posé, nous considérons l'image en tant que message visuel permettant, lors de sa diffusion, de sa lecture et de son interprétation, le passage du perçu au nommé et ainsi du visible au verbal.

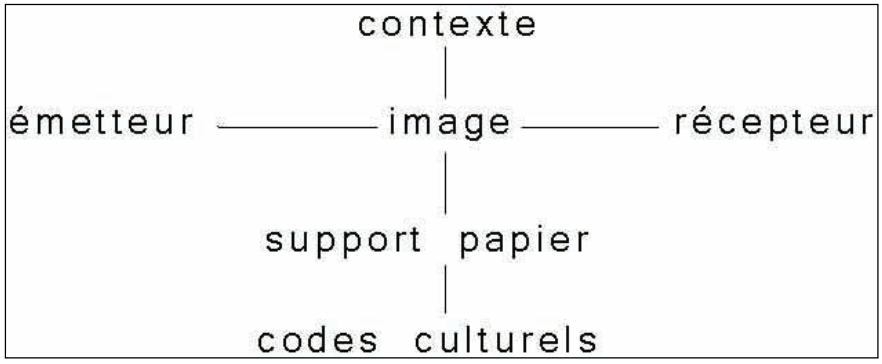


Figure 3
Schéma de la communication selon Roman Jakobson (1969).

Cette dernière explication résume le contenu de ce présent chapitre : il s'agit de décrire un corpus iconographique dans une première phase pour l'interpréter ultérieurement. Ainsi, partons-nous d'un corpus fait des cartes postales représentatives du sud-est Tunisien pour en établir une étude dénotative et puis pour le connoter à partir d'une démarche interprétative.

Une image représentative du sud-est Tunisien peut paraître sous différentes formes et divers types de formats. À titre d'exemple, citons l'image peinte manuellement et reproduite à partir d'un modèle ou de l'imaginaire de l'artiste, ou l'image prise en photo, recadrée et redimensionnée, etc. Pour la constitution du corpus, on s'est intéressé essentiellement aux photographies.

En commençant par définir la photographie, on retient qu'il s'agit d' « un système optique, mécanique, de représentation (et éventuellement de duplication) par lequel les caractères géométriques, notamment – et parmi eux, ceux qui constituent à l'illusion de la profondeur dans une image bidimensionnelle – restituent un univers tridimensionnel fondamentalement codé à plusieurs niveaux » (Lindekens, 1991 : 45).
Une image, plus particulièrement une photographie, est une empreinte du passé. Une fois détachée de sa pellicule, cette dernière renvoie à ce qui a été, à ce qui a existé au moment de la prise de vue. Cette explication a été finement argumentée par Roland Barthes (1980 : 133,134) dans son ouvrage consacré à la photographie et intitulé *La chambre claire*. Dans ce cadre, il fait appel à une formulation métaphorique pour affirmer que « toute photographie est un certificat de présence […] La photo ne dit (forcément) pas ce qui n'est plus, mais seulement et à coup sûr ce qui a été ».

Pour justifier le choix du corpus, nous présentons dans ce qui suit les différents types de photos représentatives des *Gsour* du sud-est Tunisien.
D'une part, ces photographies peuvent être prises par les touristes visiteurs de la région. Ces derniers se décrivent comme étant des « touristes éclairés, qui, voyagent, par choix, hors des sentiers battus [et] se présentent comme d'autant plus curieux des sites, des gens et des choses […] et ne veulent pas donner l'impression d'avoir voyagé pour rien » (Sanguy, 2008 : 27). En ce sens, l'acte de photographier vient répondre à cet aspect curieux et à ce besoin de garder une trace, de sauvegarder le lieu, ou du moins, l'image du lieu.
D'autre part, les photographies démonstratives de ces mêmes bâtisses peuvent être prises par les habitants de la région, les passionnés de la photo, les collectionneurs, les professionnels du secteur touristique, culturel, publicitaire, ou autre. L'utilité de ces images est multiple. Ces dernières peuvent être réalisées en souvenir du lieu visité ou pour la conception de cartes postales ou d'affiches publicitaires promotionnelles du lieu.

Enfin, ces photographies peuvent être insérées, en tant qu'icônes argumentatives, dans des ouvrages traitant de ce même objet ou dans des catalogues annonçant quelques circuits touristiques de la région.

Cette diversité graphique permet d'avoir un corpus photographique diversifié. Toutefois, nous nous sommes limitées à un corpus composé, essentiellement, de cartes postales représentatives des *Gsour* du sud-est Tunisien. Ceci, pour des raisons de difficultés de recueil et de collecte des autres types d'images sur le terrain mais aussi dans l'objectif d'affiner notre champ de recherche, ainsi que son analyse. En revenant sur quelques modèles graphiques représentatifs du lieu, précisons que les affiches démonstratives des *Gsour* peuvent être diffusées par des collectivités territoriales institutionnelles, associatives ou encore spécialistes dans le domaine de la publicité et de la communication publique. La conception de ces affiches, tant au niveau du texte que de l'image, dépend du contexte de leur parution mais aussi de la nature du message à transmettre et des spécificités de son récepteur. Du promotionnel à l'événementiel, en passant par le processus publicitaire ou de sensibilisation, la mise en page ainsi que l'agencement de l'ensemble des composants de l'affiche diffèrent. Toutefois, cet élément sera exclu du corpus et ce pour deux raisons essentielles :

- il est difficile de récupérer les affiches travaillées sur la région des *Gsour*, et surtout d'avoir accès à celles qui ont pu être archivées ou conservées.
- pour la réalisation de ces affiches, il nous semble que la recherche graphique et conceptuelle demeure limitée. Si nous prenons l'exemple des campagnes événementielles réalisées dans le cadre du festival international des *Gsour* et en revenant sur les trois dernières sessions datant de 2007, 2008 et 2009, (*cf*. Figure 4 ci-après) nous remarquons la répétition des mises en page. Cette monotonie visuelle traduit un travail qui manque de créativité tant au niveau graphique que typographique.

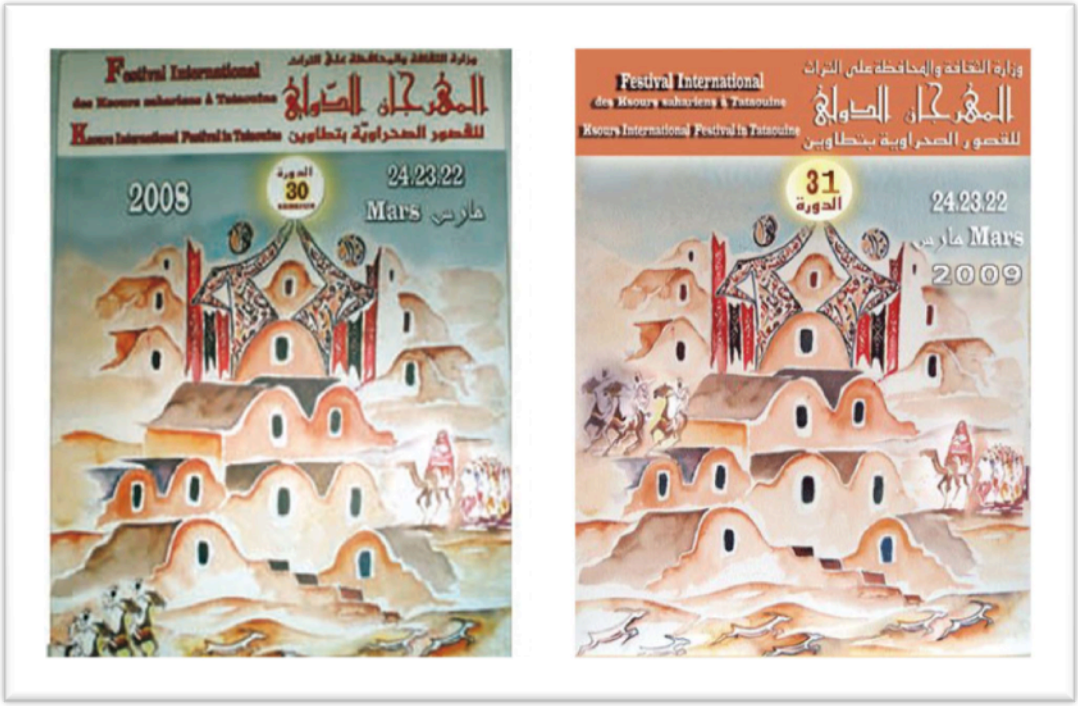


Figure 4
Affiches promotionnelles du festival international des *Gsour* des trois années successives 2007, 2008 et 2009

Pour revenir sur les photographies prises par les touristes visiteurs du lieu, à l'opposé des affiches, ces dernières sont abondantes et facilement récupérables grâce à l'Internet[23]. À partir d'une première phase d'exploration, nous remarquons que la majorité de ces prises de vue dénotent un même cadrage et des éléments plastiques similaires. De là, une image prototype faite de deux composants essentiels peut être décrite. Cette dernière démontre le lieu et le touriste effectuant le voyage.

Le premier élément de corpus sera composé des cartes postales représentatives des *Gsour* du sud-est Tunisien. Ces dernières prennent place dans l'espace public Tunisien et se considèrent en tant qu'élément de communication mais aussi de promotion d'une région donnée. Leur acquisition n'aurait pu se faire sans notre présence sur le terrain. Plus exactement, c'est au centre ville de Tataouine et dans la zone touristique de Djerba que nous avons pu en acquérir la grande majorité. Nous pensons que ces éléments forment une source incontournable pour étudier l'image dédiée aux *Gsour*. Il est aussi à signaler qu'un tel fond photographique n'a pas encore été rassemblé dans aucun des ouvrages et documents traitant de cette région. Ces cartes postales présentent des photographies majoritairement non signées. Nous ne pouvons connaître la personne qui a décidé d'une telle prise de vue ni justifier son choix ; ceci ne nous empêche pas de procéder à son analyse. En ce sens, on retient que « si l'on persiste à s'interdire d'interpréter une œuvre sous prétexte qu'on n'est pas sûr que ce que l'on comprend correspond aux intentions de l'auteur, autant arrêter de lire ou de regarder toute image immédiatement. Ce que l'auteur a voulu dire, personne n'en sait rien ; l'auteur lui-même ne maîtrise pas tout de la signification du message qu'il produit » (Joly, 2006 : 35).

Dans un premier temps, précisons que les photographies prises pour devenir des cartes à poster se différencient et se distinguent de celles dédiées à d'autres finalités (artistiques ou publicitaires par exemple). Pour expliquer ce point, nous présentons deux particularités propres à toute carte postale :

- comme son nom l'indique, cette carte est conçue pour être postée ; elle peut être diffusée à grande échelle, sur le plan national ; mais aussi international.

[23] Cooliris, qui est un *plug-in* pour navigateurs web, permet une recherche simplifiée de toutes les images visualisables sur Internet. Il suffit de faire une recherche par mot clef pour être transporté dans le mur 3D et visualiser toutes les photos en question.

- une carte postale devient personnalisée grâce au texte rajouté par son destinateur. Ainsi, sert-elle à véhiculer un souvenir, à travers l'image du recto ; et à transmettre un message, par le texte du verso (*cf.* Figure 5 ci-après). Cette dernière se présente, à la fois, en tant que canal de communication, outil de commercialisation et moyen de promotion touristique.

Figure 5
Les faces recto verso d'une carte postale émise de Tataouine

Afin de comprendre l'image dédiée aux *Gsour* du sud-est Tunisien, et à partir de ce corpus photographique, nous réalisons une grille de lecture pour en déduire des données précises (*cf.* Annexe V, documents 25, 26 et 27, pp. 71-78). Ces dernières vont permettre l'interprétation de l'image à partir d'une étude qualitative. En somme, notre intérêt est de déterminer les vertus de cette image : serait-elle conçue en vue de raconter une histoire, de décrire un territoire, de refléter une identité ou de servir d'outil de médiation culturelle ?

2.1.1. Dénoter le visuel

Avant de réaliser la grille de lecture, nous avons divisé notre corpus diachroniquement en deux périodes : des cartes postales polychromes de l'époque actuelle ; et d'autres plus anciennes datant du début du XX^{e} siècle et faites en noir et blanc. Certes, le contenu iconique ne peut être le même. En fait, nous pensons que la finalité de telle photo dépend des conditions de sa prise de vue. Ainsi, avançons-nous que les cartes postales monochromes ont été produites afin de présenter le lieu, ses spécificités géographiques et quelques caractéristiques du mode de vie emprunté par ses occupants pendant la colonisation Française (dans un état de guerre). Tandis que les cartes polychromes diffusées à l'époque actuelle ont pour objectif de décrire et de présenter le paysage sud-est afin de promouvoir le secteur touristique dans la région.

En s'intéressant aux cartes postales anciennes acquises, on note une signature qui accompagne la photographie et qui renvoie au nom de son photographe. À cet effet, il est à signaler que les premiers à photographier la Tunisie n'étaient pas originaires du pays.

Figure 6
Photo de droite : Ksar Béni Barka photographié par Ernest Gobert ; préhistorien, médecin et ethnologue français installé au sud de la Tunisie de 1906 à 1958. **Signatures des photos de gauche:** *ND Phot.* : Les frères Étienne et Louis Neudrein.

La signature *ND Phot*., par exemple, (*cf*. Figure 6 ci-dessus) qui apparaît dans quelques-unes des cartes postales fait appel aux deux Français : les frères Neudrein[24]. Étrangers à la région, l'ayant visité pendant l'époque coloniale, une vision particulière caractérise ces photographes. Il s'agit de la vision de l'ethnographe qui décrit, ce qui lui parait définir tel peuple. Cette écriture descriptive « ne consiste pas à communiquer des informations déjà détenues par d'autres, à exprimer un contenu déjà là et déjà dit, mais à faire advenir ce qui n'a pas encore été dit, bref à faire surgir de l'inédit. […] La description ethnographique ; non seulement ne dissocie pas l'étude de la culture (ethnos) de la question de l'écriture (graphie), mais fait précisément de leur relation sa spécificité » (Laplantine, 2000 : 34-54). Ainsi, ces photographies permettent-elles d'écrire une ethnie, de décrire une société et d'énoncer une ou plusieurs différences culturelles. En ce sens, la photographie devient une opération ethnographique. On s'arrêtera sur chacun de ces points dans une phase ultérieure.

Le corpus acquis est donc essentiellement photographique et se compose de 153 cartes postales. Pour le développement de la première hypothèse, on doit vérifier si l'aspect détérioré reflété par l'image participe à la valorisation du patrimoine *Gsourien*. Notre objectif est de comprendre l'image dédiée à ces édifices pour en déduire un aspect de médiation culturelle. Une première étape de travail s'impose et consiste à observer l'image en vue de dénoter le visuel et de décrire la scène ; « étape en apparence simple et évidente, la description est capitale car elle constitue le transcodage des perceptions visuelles en langage verbal » (Joly, 2006 : 62).

Que peut nous transmettre une photographie ? Nous empruntons cette interrogation à Roland Barthes (1982 : 10) – de son ouvrage consacré à l'étude des sens émis par l'image et intitulé *L'obvus et l'obtus* – qui, pour y répondre, énonce que « par définition, [la photographie] transmet la scène elle-même, le réel littéral ». Nous reprenons ces propos ; seulement dans une phase initiale où nous effectuons une lecture de l'image au degré zéro. Il s'agit de passer du perçu au nommé tout en transposant les

[24] En 1863, les frères Étienne et Louis Antonin Neudrein ouvrent un établissement consacré à la photographie. Ils étaient, avant la guerre de 14-18, parmi les meilleurs éditeurs de cartes postales en France. C'était Louis Antonin Neudrein qui effectuait des voyages d'où il apportait des vues d'édifices et de paysages de la Belgique, de L'Algérie et de la Tunisie.
Source : www.mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr/fr/biographies/neufrein.html

différents éléments plastiques en d'autres verbaux sans pour autant les interpréter ou les connoter ; « on désignera sous le terme de *signes plastiques* les outils proprement plastiques de l'image tels que la couleur, les formes, la composition et la texture » (Joly, 2006 : 62). Nous examinerons, dans une première phase, les éléments apparents qui composent la carte postale sans procéder à sa connotation.

Un même support, les mêmes dimensions et le même format[25] sont retenus pour l'ensemble du corpus. Sa grande majorité se présente sous un format papier, d'une certaine épaisseur pour permettre sa diffusion sans détérioration quelconque. Une série de cartes postales qui datent du début du XX^{e} siècle et qui ne sont plus commercialisées ont été récupérées sur l'Internet et se présentent sous un format numérique. Pour l'orientation de la carte, en rappelant que seulement deux orientations sont possibles, nous constatons que plus que la moitié des prises de vue du corpus analysé sont faites à l'horizontale (*cf*. Annexe II, document 26, p.77). Ceci s'explique par l'abondance des vues panoramiques et la rareté des personnages dans la scène. Nous reviendrons sur ce point après avoir présenté le code chromatique qui gère les cartes postales analysées.

En fait, nous dénotons le bleu du ciel, le blanc des mosquées et les couleurs terres des *Gsour* et du paysage environnant (*cf*. Image 1 ci-après). En nous référant au cercle chromatique, le bleu s'oppose diamétralement avec la couleur terre des *Gsour*. De ce fait, ces deux dernières évoquent un contraste chaud froid. Quelques fois, de la verdure apparaît dans la scène (*cf*. Image 2 ci-après). Le vert, additionné au bleu du ciel, renvoie à deux couleurs qui se trouvent cette fois juxtaposées dans le cercle chromatique et mène ainsi à une harmonie d'analogue « puisqu'elles sont proches l'une de l'autre et se combinent […] sans se heurter » (Roque, 2008 : 58). Le noir est aussi présent, non pas en tant que couleur utilisée concrètement, mais en tant que valeur résultante des ombres. Les couleurs chaudes comme le rouge, l'orangé ou le jaune sont absentes sauf dans deux images ; l'une exposant un produit artisanal tissé par des motifs géométriques déterminés et des couleurs assez diversifiées et l'autre évoquant une scène de la vie quotidienne et regroupant des hommes pour se servir du thé (*cf*. Images 3 et 4 ci-après).

[25] Le format A6 est le plus courant et le plus adopté pour la diffusion des cartes postales ; soit 10 x 15 cm.

Figure 7
Cercle chromatique

Image 1
Un *Gasr* du sud-est Tunisien

Image 2
Gasr Metameur

Image 3
Gasr Ouled Soltane

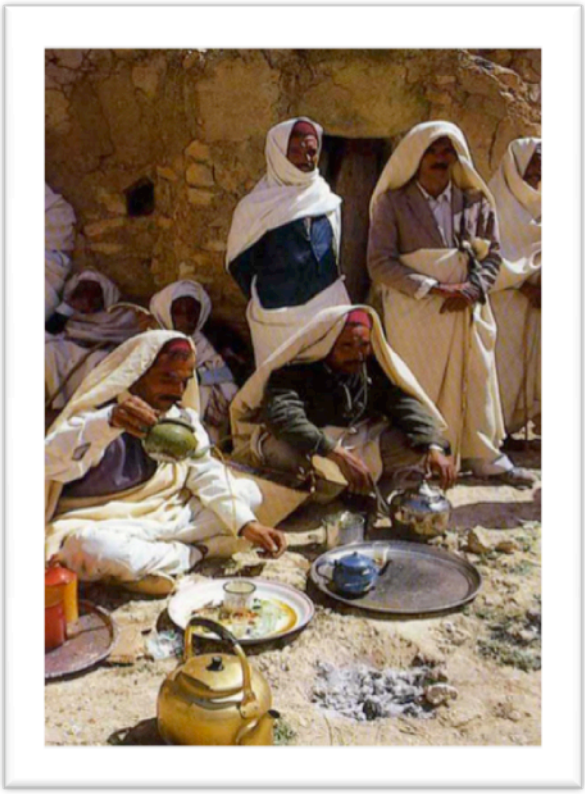


Image 4
Un *Gasr* du sud-est Tunisien

Pour décrire les personnages présents dans la scène[26], il s'agit plutôt d'exposer le paysage environnant des *Gsour* que des portraits de la population autochtone. Parmi les cartes postales où des personnes figurent, on s'arrête sur quatre scènes de la vie quotidienne. Ces dernières reflètent quelques caractéristiques – tant sur le plan comportemental que vestimentaire – des habitants de la région du sud-est Tunisien. En commençant par décrire les hommes, qui semblent plus photographiés que les femmes, nous notons qu'ils sont vêtus d'un même habit blanchâtre qui les couvre de la tête aux pieds (*cf.* Image 3 ci-dessus). Ce produit artisanal, le *burnous*, est parfois accompagné d'un second ; il s'agit d'un bonnet de couleur rouge – la *chéchia* – et qui sert à protéger la tête. Pour quelques individus, le *burnous* est porté de façon à laisser apparaître une partie de leurs tenues vestimentaires. Dans ce cas, nous notons le recours aux couleurs foncées ; plus exactement au bleu, au marron, au vert et au noir.

[26] Pour 41 cartes postales analysées, nous percevons des personnes 26 fois et des animaux 4 fois.

À travers cette série de cartes postales polychromes, nous notons l'absence des femmes à l'exception d'une seule photographie (*cf*. Image 5 ci-dessous). Par un plan moyen, nous ne pouvons identifier le *Gasr* dans sa totalité mais seulement quelques détails architecturaux renvoyant aux portes d'entrée des *Ghorfas*. Cette scène laisse apparaître trois jeunes femmes et cinq enfants ; tous installés par terre dans la cour du *Gasr*. Portant des vêtements d'été, de couleurs diverses, ces femmes couvrent une partie de leurs têtes et s'occupent respectivement à tenir un nourrisson, à moudre du blé et à observer cette scène qui nous renseigne sur un mode de vie ayant été répandu dans la région des *Gsour* où les femmes tenaient les responsabilités ménagères tandis que les hommes partaient pour des travaux agricoles.

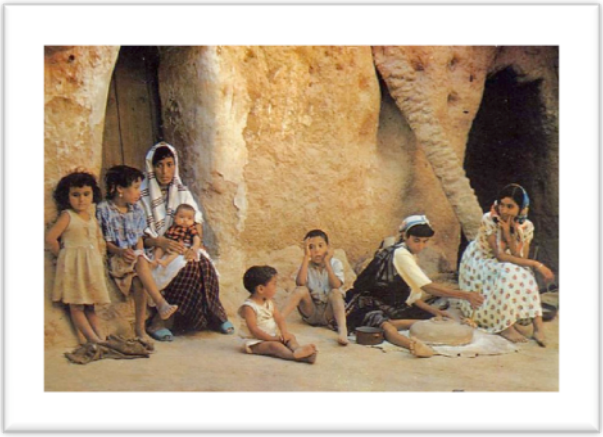


Image 5
Un *Gasr* du sud-est Tunisien

Image 6
Le coin d'un *Gasr* du sud-est Tunisien

Quant aux cartes postales émises en noir et blanc, on s'attarde sur deux images représentatives de deux aspects de la vie quotidienne. Bien que ces dernières se présentent en monochromie, quelques détails peuvent être soulevés. En commençant par décrire une première carte postale, nous percevons quatre femmes réunies pour se servir du thé (*cf*. Image 6 ci-dessus), une similitude dans le choix de la tenue vestimentaire est remarquée. Simultanément, une différenciation au niveau du choix des couleurs est soulignée. En fait, des couleurs claires sont utilisées pour couvrir la tête et les épaules de trois femmes tandis que la quatrième se dote du même habit mais d'une couleur sombre. Par manque d'informations concernant ce jeu de couleurs, nous avançons que chaque classe sociale s'attribue et s'approprie même une couleur déterminée. Pour renforcer cette hypothèse, et en se référant à ce même support, on note que seulement une écharpe est de couleur foncée ; elle est portée par une femme de teint noir qui prend place à l'extrémité gauche de la scène. C'est dans ce contexte que nous rappelons l'entretien effectué avec le propriétaire du musée des coutumes et traditions de la ville de Médenine où il nous explique *qu'une femme, généralement de teint noir et nommée El Âllegua, accompagne la jeune épouse pendant la préparation de son mariage, à ses accouchements et lors de la circoncision de ses petits garçons. Et pour ce qui est du vestimentaire, il vient que la distinction entre les tribus se fait au niveau de la tête (Ettaâssiba) et que le tissage diffère selon l'origine ethnique et se fait essentiellement au niveau des modèles de couture (Énnkicha)*[27].
En reprenant ce même support iconographique, nous remarquons qu'une seule femme parait ornée au niveau de sa tête. Ces bijoux peuvent nous renseigner aussi bien sur son origine ethnique que sur son appartenance sociale.

À ce stade, nous soulevons un dernier détail et qui concerne l'absence de mixité dans la majorité des cartes postales analysées. En fait, c'est à partir d'une seule scène (*cf*. Image 7 ci-dessous) que nous percevons une discussion tenue entre un homme et une femme. Le cadrage demi ensemble laisse apparaître le cadre spatial : il s'agit d'un *Gasr* qu'on reconnaît grâce à la succession des toits arrondis et à l'alignement des portes des *Ghorfas*. La scène se passe dans la cour du *Gasr* où une femme semble monter les escaliers vers l'une des *Ghorfas*. Pieds nus, portant un habit drapé, laissant apparaître

[27] Entretien exploratoire effectué avec Fathi Salmouk ; propriétaire du musée des coutumes et traditions de la ville de Médenine, 17 mars 2008, Médenine (*cf*. Annexe II, document 13, p. 32). Site web : www.museemedenine.com.

une partie de ses cheveux, de sa jambe droite et de son bras gauche, elle tient une jarre à ses mains tout en la calant sur son genou. Une deuxième personne occupe la scène ; il s'agit d'un homme vêtu d'un même habit drapé, de couleur foncée et couvrant la totalité de son corps. Se tenant face à face, ces derniers paraissent discuter. L'éclairage de la scène ainsi que les ombres portées indiquent que la photographie a plutôt été prise le matin. À l'opposé des trois précédentes, cette mise en scène paraît construite et nullement spontanée. D'ailleurs, et d'après les références théoriques regroupées à propos du mode de vie des *Gsouriens*, nous pensons qu'une telle rencontre n'aurait pu avoir lieu dans la réalité.

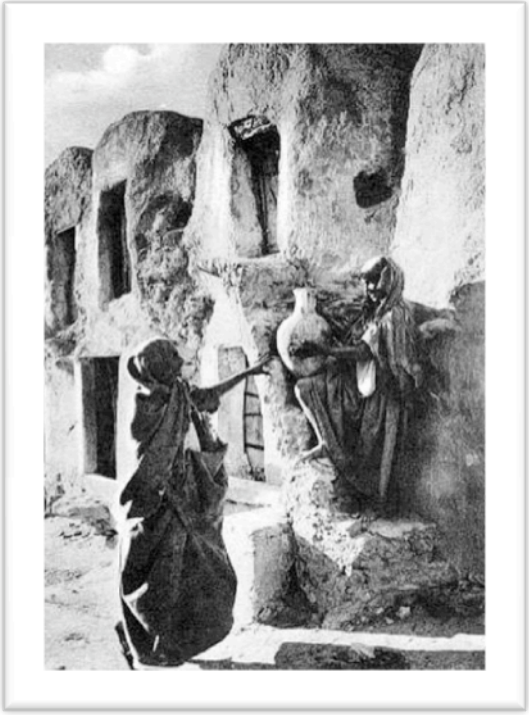


Image 7
Un *Gasr* du sud-est Tunisien

2.1.2. Nommer des territoires

Pour comprendre l'image dédiée au lieu, nous avons décrit le territoire ; nous proposons à présent de le nommer. Il s'agit d'associer un nom à une architecture, de relire tel territoire à telle tribu. En s'intéressant aux *Gsour*, on constate qu'il leur est souvent

associé un nom de famille précédé du terme *Ouled*. Issu de la langue arabe, ce dernier signifie « les fils » ; on note par exemple *Gasr Ouled Dabbeb*, *Gasr Ouled Soltane* ou encore *Gasr Ouled Aoun*. Ainsi, soulignons-nous une segmentation qui se fait par groupe social pour que chaque tribu s'approprie non seulement un nom mais aussi un bien matériel.

À partir de ce constat, nous avançons l'hypothèse que les familles portant ces noms étaient les premiers possesseurs de ces bâtisses. Attribuer un nom à une architecture, c'est permettre une identification et puis une appartenance à un territoire et plus globalement à un paysage.

« Un paysage est un paysage à cause du ciel. Et de la lumière et des ombres […]. Lorsqu'un paysage change, il est fort probable qu'au fil du temps, la langue et le caractère des gens peuplant ce paysage changent aussi » (Luik, 2005 : 27). On retient ce passage car il parait exposer les principaux points à développer : c'est à partir du ciel, de la lumière et des ombres que cette architecture *Gsourienne* s'est construite et a pris forme. Cette dernière se présente en tant qu'une combinaison de formes et de couleurs, d'ombres et de lumières, de vides et de pleins. À ce paysage, se lie une population et se crée une société que nous proposons de déceler à partir de l'image. Une image qui reflète un fragment du passé ; un édifice sauvegardé par « ses populations affirmant leur fidélité […] à un patrimoine culturel […] gardé jalousement et même mutuellement enrichi » (Louis, 1975 : 400). En ce sens, le paysage ne se perçoit plus à partir de ses trois principaux constituants – le ciel, la lumière et les ombres – mais se décrit en tant que « mémoire. Excédant ses limites visibles, [il] entretient les vestiges du passé, recrée des souvenirs, projette dans le regard les ombres évocatrices d'un temps dont désormais ne substitue qu'un écho » (Llamazares, 2005 : 81).

Pour récapituler, nous constatons que décrire des territoires ne consiste pas seulement à les nommer, mais aussi à évoquer tout le paysage environnant et à retracer son évolution.

Les cartes postales collectées représentent, tout d'abord, les *Gsour* dans leur aspect matériel. En effet, on dénote un paysage urbain mis en scène. Pour décrire cette architecture *Gsourienne*, et en se référant à ce même corpus photographique, on propose de s'arrêter sur trois détails plastiques : l'échelle des plans, les couleurs et la texture des

bâtisses. Ces derniers peuvent nous renseigner sur l'aspect architectural (ruiniforme ou restauré), ainsi que l'état du paysage (délaissé, sauvegardé ou déformé).

C'est surtout grâce aux plans larges que nous arrivons à percevoir le *Gasr* dans sa totalité et à nous apercevoir de son immensité. Ce cadrage, à focale courte – favorisant des vues aériennes et des plans d'ensemble – laisse apparaître une élévation de plus de quatre étages et qui s'étend sur plusieurs mètres (*cf.* Image 8). Il s'agit parfois d'un ensemble de bâtiments répartis sur les hauteurs d'une montagne (*cf.* Image 9). Cette conception urbaine nous informe sur la structure des villages berbères : « une implication du *Ksar* qui, une fois perché sur le sommet le plus éminent, ne laisse au hameau que l'alternative de faire intimement corps avec lui ou de s'étager sur les flancs du versant le plus proche » (Zaïed, 2006 : 30). Ainsi, ces deux images reflètent-elles la taille que peut prendre ces bâtisses et nous renseignent sur leur aspect imposant.

Image 8
***Gasr* à Médenine**

Image 9
***Chenini*, Tataouine**

En avançant dans la lecture de l'image, nous remarquons le changement du paysage urbain. L'entrée de la ville dans un nouveau système social est nettement retracé : le nomadisme disparaît progressivement pour laisser place à un peuple sédentaire. En recueillant deux photographies représentatives d'un même territoire, la région de *Chenini*, on note l'évolution du lieu qui se voit privé de ses principales fonctions et, de ce fait, majoritairement dépeuplé (*cf*. Images 10 et 11). Ceci nous renseigne sur un nouveau mode de vie qui prend forme et évolue dans les plaines du sud-est Tunisien en faisant abstraction, ou presque, à ces constructions du passé. Des bâtisses disparaissent laissant apparaître un modèle architectural plus moderne : « une maison […] bâtie souvent à côté de la demeure troglodytique. […] La partie moderne, construite en matériaux durs, sert de chambre à coucher […], on l'utilise aussi pour l'accueil des hôtes » (Louis, 1971 : 146).

Image 10
***Chenini*, Tataouine**

Image 11
***Chenini*, Tataouine**

C'est dans ce contexte que multiples *Gsour* ont disparu ne laissant à l'histoire que quelques clichés iconographiques permettant de reconstituer les fragments du passé (*cf.* Images 12 et 13). En effet, les deux images qui suivent illustrent la transformation architecturale faite au sein d'un même lieu : *Médenine comptait près de 33 Gasrs et 6000 Ghorfas. La totalité des Gsour a été rasée par les collectivités territoriales après l'indépendance du pays à l'exception de deux se trouvant au centre de la ville. Ces derniers reviennent à l'État et sont actuellement sous location. Le premier est entretenu et exploité par des commerçants du secteur artisanal tandis que le second est exploité, depuis l'année 2006, par un particulier pour servir de musée des coutumes et traditions de la ville de Médenine.*[28]

Image 12
***Gsour* de Médenine**

Image 13
***Gasr* à Médenine**

[28] Entretien exploratoire effectué avec Fathi Salmouk ; propriétaire du musée des coutumes et traditions de la ville de Médenine, 17 mars 2008, Médenine (*cf.* Annexe II, document 13, p. 32). Site web : www.museemedenine.com.

Pour revenir sur les *Gsour* encore existants dans la région du sud-est, c'est l'aspect ruiniforme qui attire notre attention (*cf.* Images 14 et 15 ci-après) ; ces derniers « s'apparentent à des châteaux d'un autre âge » (Daghari Ounissi, 2002 : 101). Une usure, un délaissement et un abandon mènent à la dégradation de cette architecture. Ces images reflètent une texture bien particulière faite par l'entassement des pierres et expose la manière même de construire ces édifices. Que ce soit en noir et blanc ou en couleurs, ces deux photographies reflètent une architecture ayant servi à une époque du passé. Détachées de leur fonction initiale, ces élévations renvoient à un vécu et à une période donnée.

Image 14
Gasr Kédim

Image 15
Un *Gasr* du sud-est Tunisien

La présence actuelle de ces édifices à l'état ruiniforme dans le sud-est de la Tunisie permet de garder une trace du passé. Pour la définir, on lit que « la notion de trace est […] ce lien indissociable qui relie le passé à un présent devenu catégorie lourde dans la reconfiguration du temps par l'intermédiaire de ses traces mémorielles » (Dosse, 2003 : 81).

En reprenant la représentation photographique d'un même *Gasr – Gasr Ouled Soltane* – à deux périodes différentes (*cf.* Images 16 et 17), nous notons une restauration[29], voire un embellissement de la bâtisse à travers le temps. À partir de l'observation de ces deux images, on remarque le passage d'une construction initiale aux formes inexactes à une autre reprenant ces mêmes formes courbes en tentant leur affinement. La texture granuleuse remarquée dans la première insertion est remplacée par une autre plus lisse et qui ne laisse apparaître aucun signe de vieillissement ou de détérioration. Aussi, à travers cette architecture restaurée, on ne peut percevoir les matériaux regroupés pour la construction de la bâtisse.

Image 16
Gasr Ouled Soltane

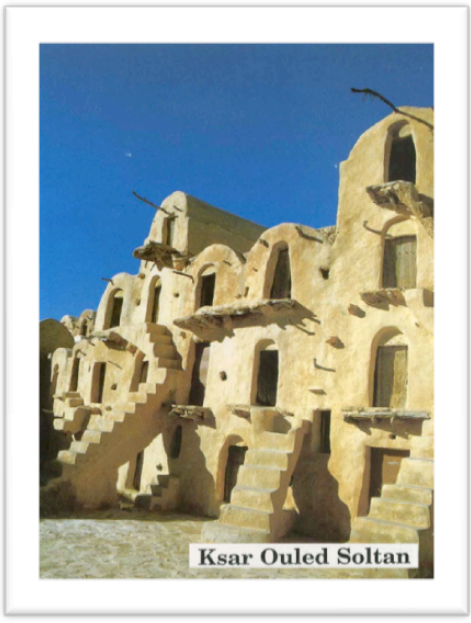


Image 17
Gasr Ouled Soltane

[29] En 2006, le ministère de la Culture et de la conservation du patrimoine en Tunisie a dépensé une somme de 6,327500 Dinars pour la restauration de *Gasr Ouled Soltane* et ce dans le cadre du projet de développement agricole et de la promotion des initiatives régionales dans la ville de Tataouine. Source : Institut national du patrimoine, Tunisie.

2.2. L'image symbole

À partir d'une lecture interprétative de l'image, nous proposons dans ce qui suit de retracer l'histoire du sud-est Tunisien. Cette histoire se perçoit à partir des éléments plastiques présents dans la scène et qui participent à la valorisation ou à une transmission de messages menant à la déformation du territoire en question. Afin d'entamer cette lecture, nous proposons d'analyser une série de cartes postales selon une étude sémiologique et en privilégiant la mise en relation de deux plans : le plan d'expression et le plan de contenu. En fait, ces deux derniers ont souvent été adoptés dans les lectures connotatives des textes et des images et ont fait l'objet d'études diverses dirigées essentiellement par Louis Hjelmslev et reprises par Roland Barthes dans son ouvrage intitulé *L'aventure sémiologique* (1991). Pour les présenter, on retient que « pour produire de la signification, l'un et l'autre plans, celui du contenu et celui de l'expression, doivent être mis en forme […]. Nous observons tout d'abord la structuration du plan de l'expression […] avant de passer à l'analyse de son contenu sur différents niveaux » (Everaert-Desmedt, 2008 : 12).

Le plan de l'expression a fait l'objet de toute la partie précédente de ce chapitre. En effet, pour présenter notre corpus photographique, nous avons dénoté une série de cartes postales, ceci en nommant tous les éléments plastiques, précisant la disposition des traits et des couleurs sur la surface de l'image et déduisant les formes graphiques qui en découlent. Cette étude est à compléter par une seconde qui s'intéresse cette fois au contenu de ce même élément de corpus. Pour passer de la plasticité à l'iconicité de l'image, nous commençons par nommer l'ensemble des signifiants découlant du message plastique pour arriver à la production des signifiés constituant le message iconique.

2.2.1. Construire une identité

Tout en ayant recours à quelques références théoriques et à certains fragments des entretiens élaborés dans la phase exploratoire de la thèse et selon une logique interprétative, nous parcourons l'image pour tracer une histoire, refléter une société et déduire la valorisation du patrimoine des *Gsour* du sud-est Tunisien ou alors sa déformation.

L'ensemble du corpus parcouru permet d'« emmener le lecteur vers ces régions et lui faire saisir, de façon concrète, comment ces formules d'habitat, comment ces types d'habitations, nées du besoin […], améliorées au cours des siècles, modifiées selon les circonstances, s'inscrivent dans la vie de ces populations » (Louis, 1979 : 250). En essayant de retracer l'histoire de la région des *Gsour* à travers les cartes postales recueillies, nous ressortons trois cas de figures. En fait, le paysage exposé est :

- usé par le temps et reflétant un aspect ruiniforme ;
- restauré et exposant une structure entretenue mais complètement dépeuplée ;
- ou déformé présentant un aspect autre et connotant une déformation du sens premier qui lui a été attribué.

En reprenant ces trois cas de figure séparément, il nous semble que la représentation picturale des *Gsour* en ruines exprime au mieux leur rapport avec le passé. Bien qu'ils se présentent avec une dégradation visuelle et une usure remarquables, et au contraire des *Gsour* restaurés, ces derniers ne sont pas désertés : par les personnes et personnages présents dans la scène, une société est exposée. Pour argumenter ces propos, on propose d'analyser une carte postale qui dénote un fragment de la vie quotidienne. Cette carte illustre le quotidien d'une société donnée sans la moindre mise en scène (*cf*. Image 18). Ainsi, décrivons-nous des femmes voilées avançant dans la direction du spectateur, un chameau en repos dans l'un des coins du *Gasr*, un tas de foin à son extrémité droite et une ombre renversée redessinant les arrondis du toit sur le sol.
D'une part, la présence des chameaux, ces animaux qui supportent le déplacement à grande distance, montre que les occupants de cette bâtisse faisaient de la transhumance. D'autre part, la présence de quelques accessoires sur leurs dos, nous permet d'avancer l'hypothèse que ces animaux servaient à porter plusieurs kilos de récoltes pour les

déposer dans le *Gasr* dont au moins une de ses parties est exploitée en tant que grenier d'ensilage. Aussi, la présence des dames dans la scène indique le rôle qu'elles exerçaient aux environs de cette bâtisse. Ici, précisons qu'il s'agit d'un *Gasr* de plaine, censé être des plus récents, construit quand un état de sécurité a commencée à régir la région.

Image 18
Un *Gasr* à Médenine

En arrivant au deuxième cas de figure, nous citons un paysage à la fois restauré et dépeuplé. Pour le présenter, on s'arrête sur deux photographies d'un même *Gasr* – celui de *Oueld Soltane* – pour remarquer un contraste entre les prises de vue du présent et celles du passé. Une première distinction se fait au niveau de la couleur qui forme une contrainte technique plutôt qu'un critère choisi par le photographe. Du noir et blanc à la couleur, nous relevons un contraste clair obscur qui se voit compensé par un autre chaud froid. La restauration du *Gasr* est perçue à travers la texture des murs extérieurs de la bâtisse ainsi que l'état apparent de la cour. En fait, cette texture apparaît, d'une part, granuleuse (pour l'image monochrome) et, d'une autre, lisse et associée à la couleur terre (pour l'image polychrome).

Image 19
Gasr Ouled Soltane

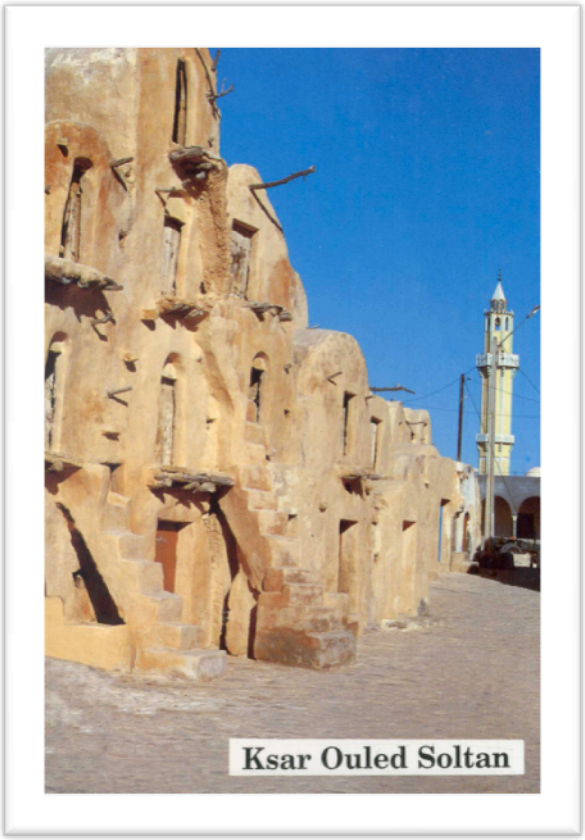


Image 20
Gasr Ouled Soltane

En s'intéressant à la prise de vue, une même orientation verticale est maintenue pour les deux images. Ceci dit, le recours à deux cadrages différents est à signaler. Ces derniers reflètent une architecture où différents niveaux sont présents : « l'espace, la forme, les objets, les vides » (Barthes, 2007 : 61). D'une part, à travers la première insertion, un cadrage serré se perçoit pour ne faire apparaître qu'une partie de l'édifice, privilégiant le détail et permettant d'identifier un groupe de personnes occupant la scène. Étant tous des hommes, ces derniers sont vêtus d'une même tenue d'une couleur claire. Le texte argumentant l'image explique qu'il s'agit des usagers au sortir de la mosquée.

D'autre part, la deuxième prise de vue est faite à partir d'un cadrage large et expose une grande partie de la bâtisse. Par ce plan d'ensemble, nous arrivons à percevoir l'élévation d'un minaret et d'un poteau d'électricité. Le texte accompagnant l'image indique seulement le nom du *Gasr*.

En ayant décrit les éléments qui composent les deux scènes, présentons le mouvement qui s'y crée. Pour ce, précisons que dans ce cas l'exemple d'un même *Gasr* est maintenu ; cette différenciation peut être relevée dans la majorité des cartes postales monochromes datant des années 20, d'une part, et les cartes polychromes de l'époque contemporaine, d'autre part.

En fait, l'image en noir et blanc reflète une scène animée tandis que l'image polychrome expose une scène en repos sans aucune présence humaine. Ceci indique le changement du mode de vie emprunté par les autochtones de la région. Le *Gasr* est démuni de ses fonctions principales pour s'exclure de la structure urbaine de la région. Cette bâtisse ne se présente plus comme étant un endroit de rencontre de la population, ou un grenier collectif d'ensilage des produits agricoles mais plutôt en tant qu'une construction du passé ne pouvant plus répondre aux besoins du présent.
Cette architecture imposante devient l'élément représentatif du *Gasr*. L'ensemble de ses composants immatériels traduisant le langage culturel propre à une époque donnée se voit estompé. La deuxième partie de la thèse sera consacrée à l'analyse de tout le système des représentations sociales et des valeurs immatérielles héritées du passé. Pour revenir à l'insertion représentée en noir et blanc, nous déduisons son utilité et son importance pour raconter l'histoire et comprendre le mode de vie ayant existé à une époque donnée. Cette photographie se qualifie de référent dans la mesure où elle permet d'obtenir une trace et de saisir « des évènements passés dont l'éloignement continu dans le temps ne concède que des fragments, du réel morcelé » (Candau, 2005 : 113).

En s'intéressant maintenant au troisième cas de figure, un paysage déformé a pu être nommé. Cette déformation se traduit par l'ajout et la superposition d'un nouveau décor aux côtés du *Gasr*. En reprenant le même exemple de *Gasr Ouled Soltane* représenté en polychromie, une installation d'électricité parait déformer le paysage urbain environnant et lui ôter toute cette authenticité héritée du passé. Pour expliquer davantage la déformation du paysage *Gsourien*, précisons que l'ajout des connexions électriques apparentes auprès d'une architecture du passé mène à la confusion : ces éléments présents dans un même cadre spatial ne permettent plus de situer la bâtisse mais participent plutôt à confondre deux modes de vie différents.

Pour conclure, à travers la série de cartes postales sélectionnées, nous traçons l'histoire de la région du sud-est Tunisien à partir de quatre périodes clefs où les *Gsour* sont respectivement des constructions exploitées, désertées, restaurées et, dans quelques cas, déformées.

C'est à partir de tout le travail de dénotation établi dans une phase précédente – et qui concerne le traitement d'une partie du corpus photographique recueilli – que l'histoire du sud-est Tunisien a été tracée. À présent, nous essayons de définir son identité. Afin d'expliciter cette phase, on commencer par définir cette notion et ce en retenant un passage de l'ouvrage du sociologue Manuel Castells (1991 : 128) où on lit que « l'identité est pour les individus la source du sens et de l'expression. […]. Nous ne connaissons aucun peuple sans nom, aucune langue, aucune culture qui ne fasse, sous une forme quelconque, la distinction entre elle-même et l'autre, entre " nous" et "eux" […]. La connaissance de soi – toujours une construction et non une découverte, si forte que puisse être notre impression contraire – n'est jamais tout à fait séparable de la prétention à être perçu par les autres sous un jour précis ». En appliquant ces propos à notre terrain d'étude, on s'arrêtera sur le nom, la langue et la culture perçus à travers l'image ; ceci afin de caractériser une identité sud-est Tunisienne. En commençant par rassembler tous les ingrédients présents dans la scène, nous nommerons les sens émergeants et capables de refléter une société.

En fait, l'identité propre au sud-est Tunisien sera traitée à travers l'image. Ceci posé, elle ne pourra être transposée à la réalité que partiellement. Cette identité aura la faculté de définir les caractéristiques d'une société donnée. Toutefois, les composants de la carte postale peuvent renvoyer à des valeurs autres, composées et ajoutées, afin de refléter une image différente du vécu de la population. Ainsi, évoquons-nous une identité fabriquée et remodelée. Cette dernière tend à mettre en valeur une société donnée pour atteindre des objectifs ciblés qui seront développés dans ce qui suit.

Commençons d'abord par définir les composants essentiels de l'identité tels qu'ils ont été nommés supra par Manuel Castells et qui sont : le nom, la langue et la culture. Tout en quantifiant le texte qui accompagne l'image (*cf.* Annexe V, document 25, pp.71-76), nous soulevons plus qu'une appellation indiquant une même partie du territoire. Du plus général au plus spécifique, nous dénotons le nom du pays, de la région et de son

emplacement géographique, de la place, de la rue, du *Gasr* et de ses composants. Concrètement, à travers les cartes postales analysées, la Tunisie, Médenine ou Tataouine, le Sud Tunisien, Place du Cafard, une rue du *Ksar* et la mosquée, *Gasr Ouled Soltane* et les *Ghorfas* sont parmi les désignations retenues pour nommer le lieu (*cf*. Image 21).

Image 21
Le texte dans la carte postale

En passant à la langue composant l'identité de cette région, notre intérêt se porte cette fois sur le texte pris en photo avec l'image et non pas ajouté dans la phase du photomontage. Précisons que ce dernier se fait rare : sur l'ensemble du sous corpus analysé, nous quantifions seulement cinq images incluant le texte dans leur prise de vue. Un texte qui se présente sous forme d'écriture, mais qui peut également être perçu en tant que graphismes ou symboles. En se référant à une première carte postale (*cf*. Image 22), le terme café, écrit aussi bien en arabe qu'en français pour indiquer la fonction dédiée à ce lieu, est perçu. Dans ce cas, le texte vient répondre à une fonction informative. Cette précision explique la transformation vécue par les *Gsour* et nous renseigne sur une forme d'identité qui se modèle en tenant compte de l'état économique de la région : réserver une partie du *Gasr* pour servir de lieu de détente, de repos et de rencontre se fait afin de permettre la renaissance de ces espaces délaissés ; et ce, en leur associant des fonctions autres, nullement pensées lors de leur construction.

En plus du texte, les dessins et graphismes sont cités. Plus particulièrement, on s'arrête sur l'icône d'une gazelle reprise par de la peinture blanche sur les surfaces extérieures de *Gasr Haddada* (*cf.* Image 23). Il s'agit d'un dessin stylisé. Tout en faisant abstraction aux détails, ce dernier revête une dimension artistique et renvoie à un univers mythique et à l'ensemble des croyances développées dans cette région. Dans ce même contexte, le président de l'association des amis de la mémoire de la terre à Tataouine explique que *par ces formes et dessins, on peut déduire la relation ayant existé entre le Gsourien et son environnement : un dialogue se faisait entre la nature, le monde et le créateur*[30].

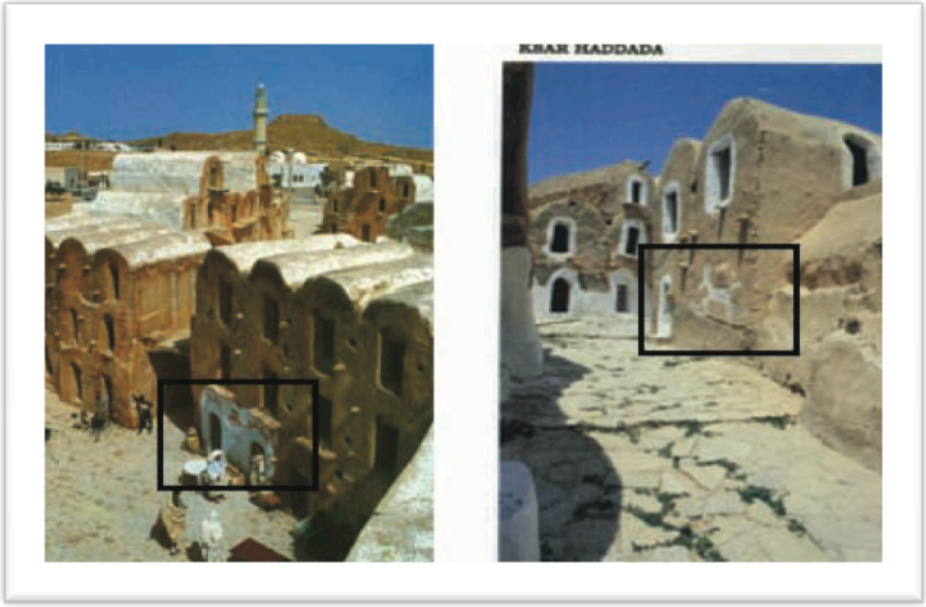
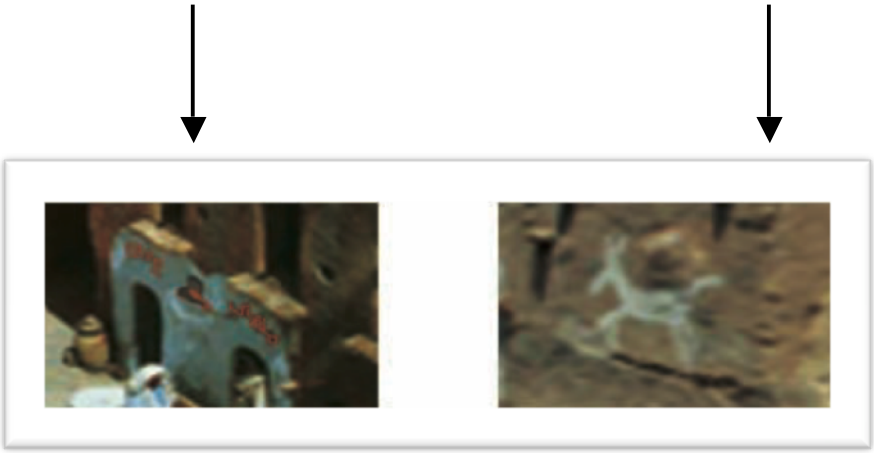


Image 22
Un *Gasr* du sud-est Tunisien

Image 23
Gasr Haddada



[30] Communication intitulée « Dessins et formes ; la culture à l'intérieur des *Gsour* », présentée le samedi 22 mars 2008 au le colloque international des *Gsour* à Tataouine par le Dr Habib Belhèdi ; président de l'association des amis de la mémoire de la Terre à Tataouine (*cf.* Annexe VI, document 23, p. 54).

Pour développer ce point, nous désignons deux images présentant à la fois du texte et des graphismes inscrits en relief sur les surfaces de quelques *Gsour* (*cf*. Image 24). En premier, nous relevons une écriture non compréhensible dans sa totalité mais qui permet de déduire le recours à la langue arabe.

Quant à la deuxième inscription, elle montre quatre graphismes présentant respectivement l'empreinte d'un pied et celle d'une main, la forme d'un croissant représenté symétriquement et diamétralement selon un axe vertical et à la fin, une étoile à six branches. En rejoignant cette description, Abdessamed Zaïed (2006 :102) explique dans son ouvrage traitant du monde des *Gsour* du sud-est Tunisien que « sur l'argile encore fraîche, l'artisan imprime la marque de ses mains et de ses pieds ». Nous pensons que cet acte prouve le souci du *Gsourien* à justifier son existence pendant la période vécue à l'intérieur de ces bâtisses ; mais aussi, à laisser son empreinte aux générations futures. Quant à l'étoile à six branches, elle se décompose en deux formes géométriques pour que *le triangle signifie les bonnes actions dirigées vers Dieu. Celui du bas les bontés reçues. On attribue à cette étoile des vertus magiques de guérison et de protection contre le malheur*[31]. Et enfin, pour revenir à la représentation de la main, Abdessamed Zaïed (*Ibid.* : 106) ajoute que « sous l'influence de l'Islam, [la main], cette *khomsa* s'associe au chiffre cinq, elle en acquiert les vertus, le cinq est le symbole des cinq prières de la journée, des cinq préceptes de l'Islam, […], la main s'octroie le pouvoir de prévenir les méfaits du mauvais œil ».

Dans leur totalité, ces inscriptions murales nous informent sur la forme de culture associée à la région des *Gsour* et qui constitue, selon Manuel Castells, la troisième et dernière composante de l'identité. D'abord, il s'agit d'une culture arabe que nous déduisons grâce à l'écriture présente sur les murs de quelques *Ghorfas*. Ensuite, le contenu textuel évoque une culture musulmane.

En résumé, l'ensemble des cartes postales analysées permet de présenter l'identité associée aux *Gsour* en retenant :

- un nom : les *Gsour* du sud-est Tunisien ;
- une langue : arabe ;
- une culture : arabo-musulmane.

[31] Affiche explicative et présentative de l'étoile de David ; musée de la mémoire des amis de la terre, Tataouine, avril 2009.

Image 24
Inscription à *Gasr Kèdim*

– Inscription datée dans une des ghorfa du "Ksar Kedim".

Image 25
Motifs à l'intérieur d'un *Gasr*

2.2.2. Interpréter la scène

À présent, on s'intéresse aux sens ajoutés aux *Gsour* et qui contribuent à redéfinir leur identité. Pour ce, nous prenons l'exemple d'un seul et même *Gasr* qui se présente sous de multiples prises de vue. Plus précisément, nous avons recueilli huit cartes postales polychromes de *Gasr Hadada*. L'intérêt de cette étude est de tracer un cheminement qui peut paraître incertain en première lecture, mais qui permettra de constater une valorisation de l'architecture *Gsourienne* à partir de sa représentation iconique.

Construit au début du XX^{e} siècle, *Gasr Hadada* occupe une superficie totale de 9000 m² et comporte 300 *Ghorfas* réparties majoritairement sur deux étages. Dans leur aménagement, ces dernières semblent être destinées à des fonctions autres que l'ensilage des marchandises. Aussi, aucune ornementation n'apparaît tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du *Gasr*[32].

Plus exactement, nous analysons cinq photographies de *Gasr Hadada,* de différents angles de prise de vue et diverses échelles de plan. À travers cette multiplicité graphique, un modèle architectural complexe exposant arcs, arcades et ouvertures se perçoit. Ces dernières forment des entrées vers l'intérieur du *Gasr* et connotent une architecture qui privilégie un modèle répétitif. Dans leur apparence, ces constructions paraissent restaurées et sans aucune marque de détérioration.
La majorité des photographies est accompagné d'un texte écrit en langue française. Ce dernier énonce un nom propre (*Ksar Hadada*[33]), désigne un territoire (le sud Tunisien) et précise le pays d'appartenance (la Tunisie) ; « [arrêtant] la chaîne flottante du sens qu'engendrerait la nécessaire polysémie de l'image [et] désignant le bon niveau de lecture » (Joly, 2006 : 96), ce texte répond à une fonction d'ancrage : il nomme l'architecture représentée par l'image : *Ksar Hadada*.

Pour les visiteurs étrangers à la région et ne comprenant pas la langue arabe, ce texte ne peut être assimilé. Bien que transcrite en lettres latines et imposant un sens de lecture de gauche à droite, l'expression *Ksar Hadada* ne fait que désigner le nom de la bâtisse ; le sens des mots ne peut être décodé. En prenant cette expression au premier niveau de lecture, les récepteurs arabophones traduiseraient *Ksar Hadada* par le palais ou château des forgerons. D'une part, ce *Ksar* n'a jamais été bâti pour recueillir rois et princes et n'a pas servi de palais (*cf*. 1.2.2. Décrire l'architecture des *Gsour*, pp. 58-62). D'autre part, *Hadada* ne renvoie pas aux spécialistes de la forge mais plutôt au nom de la tribu ayant occupé cet espace depuis sa construction et tout au long de la période de son occupation. Cette brève analyse nous permet de déduire la nature du rapport qui lie le texte à l'image dans l'ensemble des cartes postales analysées : Le texte ne fait que

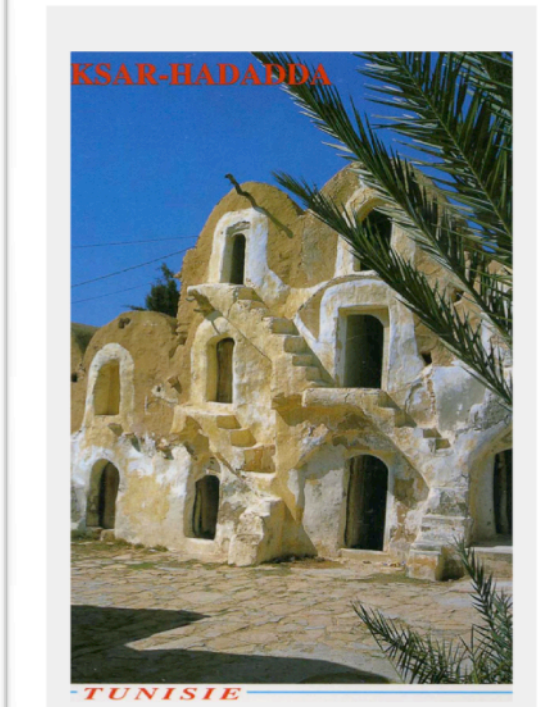
[32] Ces informations émanent d'un document écrit émis par l'Institut national du patrimoine et consulté en mars 2008 à la direction régionale de la culture et de la conservation du patrimoine ; Tataouine.
[33] *Hadada* est un nom propre qui s'écrit sous deux formes différentes – *Hadada* et *Haddada* – dans l'ensemble des cartes postales analysées.

nommer la bâtisse prise en photo et ceci en reliant le terme *Ksar* au nom de la tribu l'ayant exploité.

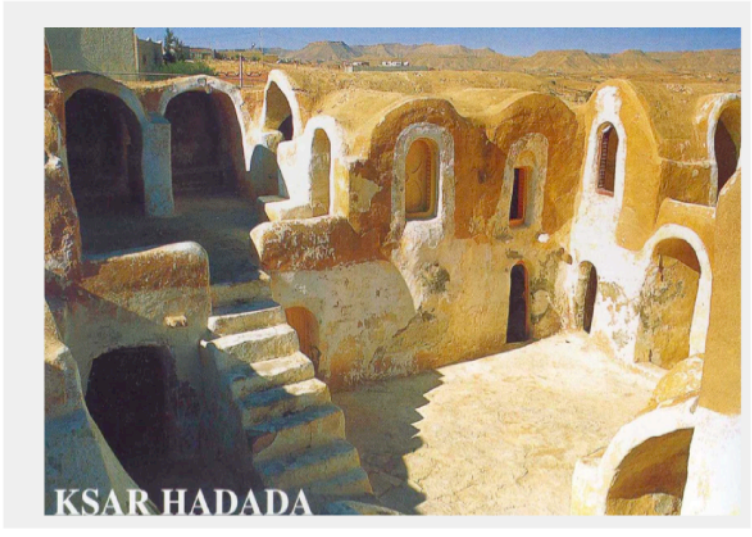
En s'intéressant à la prise de vue, attardons-nous sur deux cartes postales (*cf. Gasr Hadada* 1 et 2 ci-après). La première, prise à la verticale, expose un *Gasr* à l'avant d'un ciel bleu dégagé. Quelques branches d'un palmier s'élèvent au premier plan de l'extrémité droite de la scène. Quant à la deuxième, faite à l'horizontale, elle présente une mise en scène obtenue grâce au jeu des ombres et des lumières, du vide et du plein. Ces deux images se caractérisent par le choix d'un cadrage serré et des plans rapprochés. Ce n'est plus le *Gasr* dans sa totalité qui est pris en photo mais seulement quelques-unes de ses parcelles. Ni la nature du territoire occupé ni le paysage environnant ne peuvent être perçus. En faisant abstraction, ou presque, des particularités territoriales de la région, nous ne pouvons plus déceler la relation ayant existée entre le bâti, l'espace occupé et son occupant. Ce n'est plus un *Gasr* construit sur les hauteurs des montagnes ou bâti dans les étendues des plaines qui se perçoit mais seulement quelques fragments architecturaux aux formes courbes et répétitives et aux couleurs terre.

Ces mêmes photographies montrent l'absence totale d'animaux dans la scène. Contrairement aux prises de vue monochromes et aux cartes postales du passé, ni animaux, ni bétail, ni marchandises ne peuvent être perçus. Le changement radical du décor *Gsourien* est en rapport avec la mise en place d'un mode de vie nouveau et transformé qui privilégie des échanges sociaux en dehors de ces lieux. Ces derniers se voient démunis de leurs fonctions initiales et de ce fait, écartés de l'espace urbain du sud-est Tunisien.

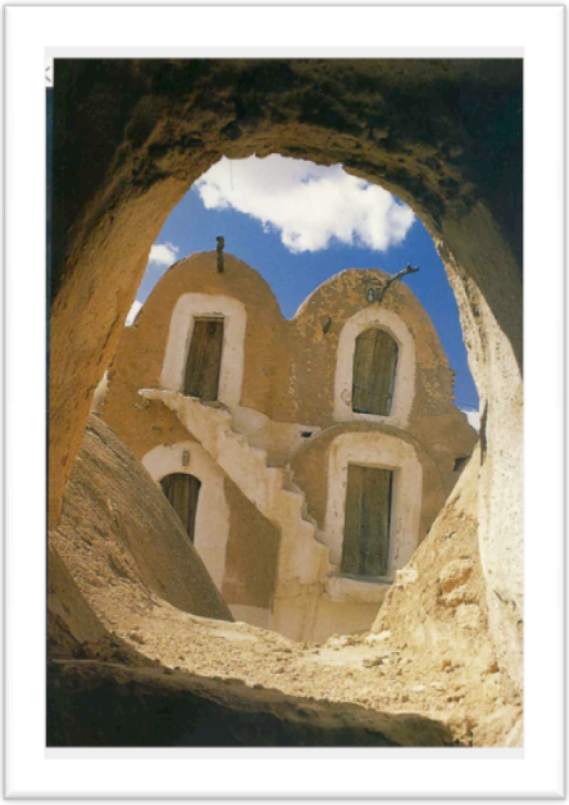
En somme, présentons une architecture qui se détache de son territoire aride et désertique. Les prises de vue réalisées traduisent une volonté à faire renaître ces espaces tout en misant sur la présentation d'un produit architectural à dimension essentiellement esthétique.



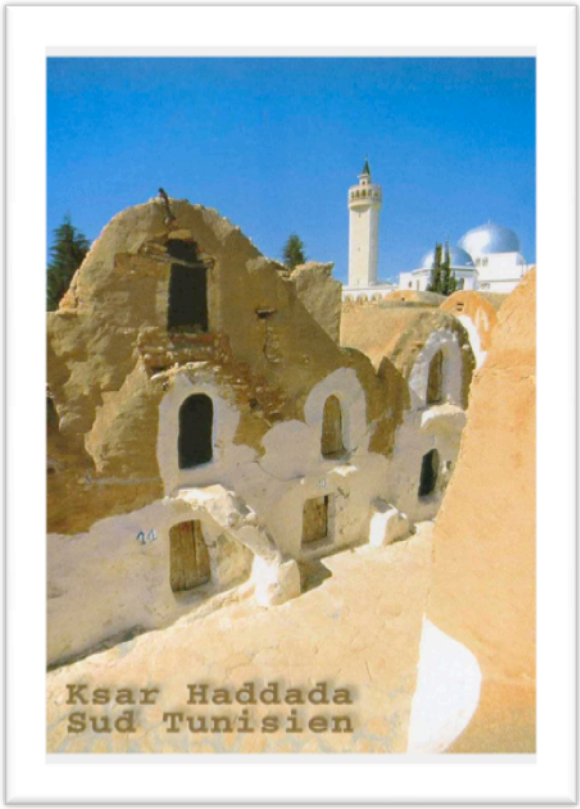
***Gasr Hadada* (1)**



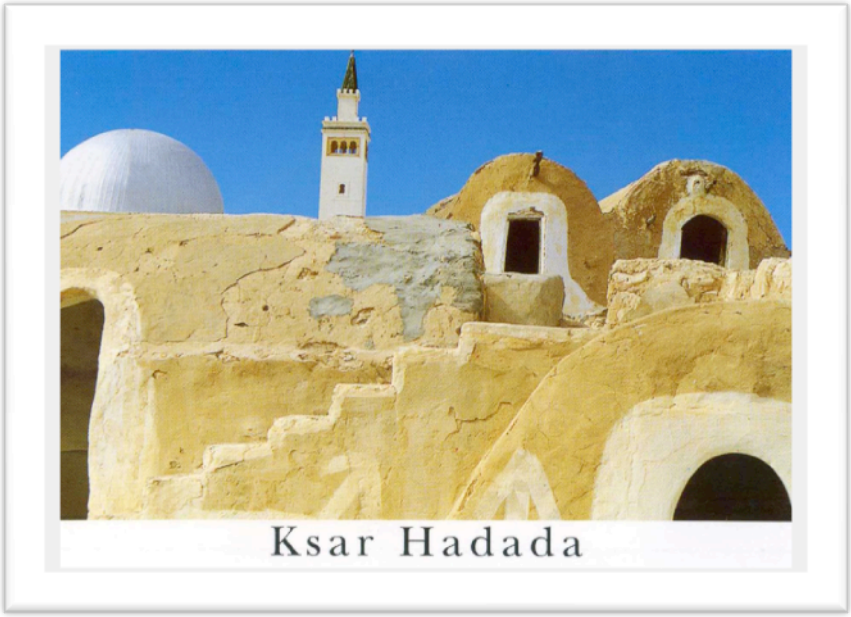
***Gasr Hadada* (2)**



Gasr Hadada **(3)**



Gasr Hadada **(4)**



Gasr Hadada **(5)**

Image 26
Gasr Hadada

Des huit cartes postales représentatives de *Gasr Hadada*, nous retenons cette fois celles qui semblent être prises à partir d'un même angle de prise de vue tout en favorisant un jeu de recadrage. En fait, le point de départ est une carte postale que nous divisons en fragments lesquels sont repris pour de nouvelles images faites selon un cadrage plus serré et des plans rapprochés. En les examinant, bien qu'elles soient recadrées et que la focale soit modifiée, une ressemblance peut être soulevée. Ce jeu de recadrage renvoie à une mise en scène établie autour d'un même espace (*cf*. Figure 8 ci-dessous) et renforce cette dimension esthétique déduite dans une phase précédente.

Figure 8
Gasr Hadada

À travers l'analyse du corpus retenu, l'évolution de l'identité des *Gsour* est remarquée. Pour développer ce point, rappelons que ces bâtisses sont réunies sous le nom de *Gsour*, régies par les Berbères et puis par les Arabes, reflétant une culture arabo-musulmane et renvoyant, dans quelques cas, à un aspect mythique. Sans avoir à modifier le nom ou la langue propres à cette identité, c'est surtout sur l'ensemble des valeurs – architecturales, esthétiques et sociales – véhiculées à travers l'image qu'on s'arrêtera.

Afin de comprendre les nouvelles fonctions dédiées à ces bâtisses, nous proposons de nous arrêter sur deux prises de vue : l'une présentant quelques coutumes des mariages de la région et l'autre une ambiance folklorique. La première image dénote un aspect culturel connu sous le nom de la *Jâhfa* et le plus souvent associé aux cérémonies de mariage dans le sud-est Tunisien. Il s'agit d'une sorte de tente installée sur le dos d'un dromadaire dans laquelle est supposée voyager la mariée pour se rendre chez son époux. Cet animal est guidé par son maître. Tous les deux avancent aux côtés d'un *Gasr* peint en blanc.

Quant à la deuxième image, elle expose des hommes vêtus d'un même habit traditionnel se tenant alignés selon une chorégraphie qui parait préparée avant la prise de vue. L'ensemble ainsi agencé au devant d'un décor *Gsourien* s'associe à un éclairage naturel permettant d'avoir des ombres portées et d'accentuer le contraste clair obscur dans la scène.

Image 27
Gasr Ezzahra

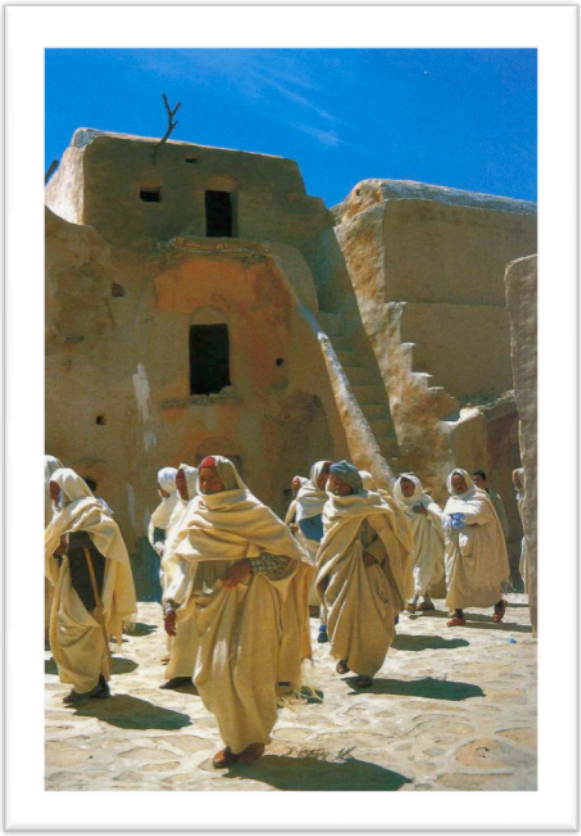


Image 28
Gasr Oulèd Soltane

À partir de ces deux prises de vue, nous déduisons quelques fonctions ôtées aux *Gsour* en dépit d'autres plaquées à ce même décor. Comme nous l'avons précisé précédemment ; ce n'est plus le bâti dans son cadre spatial qui est présenté. En plus de la fonction esthétique attribuée au *Gasr*, notons la transmission d'un ensemble de valeurs culturelles propres à la région du sud-est Tunisien. Ce n'est plus le lieu abandonné ou l'architecture imposante et particulière qui sont présentés. Que ce soit par la posture des individus, par les couleurs empruntées ou encore par les situations exposées, une volonté de lier le bâti à une société donnée est déduite.

2.3. Recréer des territoires

Le travail de dénotation et puis de connotation établi tout au long du présent chapitre nous permet de déduire la mise en place d'un ensemble de territoires recréés. Nous retenons ce terme – territoires recréés – que nous qualifions des plus adéquats pour décrire un espace créé dans le passé et qui ne cesse de se recomposer par ce présent. Ces transformations sont dues essentiellement au contexte économique de la région. Ce

point sera explicité dans la deuxième partie de la thèse. À présent, on poursuit l'analyse des signes plastiques et iconiques qui constituent la carte postale.

Les *Gsour*, ces territoires recréés, se perçoivent tout d'abord en tant que patrimoine matériel et c'est sur cet aspect architectural qu'on s'attarde. En premier, nous évoquons une restauration qui, chemin faisant, peut mener à une déformation de l'espace.

2.3.1. Une restauration

Officiellement, l'Institut national du patrimoine, qui exerce sous la tutelle du ministère de la Culture et de la sauvegarde du patrimoine en Tunisie, s'occupe de la conservation de la majorité des *Gsour* du sud-est Tunisien[34]. Le travail de restauration effectué vise essentiellement la sauvegarde et la conservation de l'état architectural de ces bâtisses.

Visiblement, cette restauration se traduit par une texture lisse qui ne laisse plus apparaître les matériaux de construction du *Gasr*. La peinture ajoutée aux façades et aux murs extérieurs est d'une couleur semblable à celle de l'origine ; à savoir la couleur naturelle des pierres. En plus de cette couleur terre, le blanc est parfois utilisé pour peindre les escaliers, les contours des portes des *Ghorfas*, le rez de chaussée ou encore la totalité de la bâtisse. Les cours intérieures des *Gsour* ne reflètent-elles plus l'état naturel du sol mais plutôt une terre bitumée ; parfois, quadrillée et d'une couleur grisâtre (*cf*. Image ci-dessus).

Image 29
Gasr Hadada

[34] Un tableau descriptif des *Gsour* encore existants au sud-est et de leur état actuel est mis en annexe (Annexe VIII, document 48, pp.117- 131).

Ces travaux de restauration se font essentiellement pour promouvoir le secteur touristique dans la région du sud-est. En fait, pour présenter quelques modifications, nous partons d'un travail de restauration pour obtenir, dans quelques cas, la déformation de cette architecture du passé.

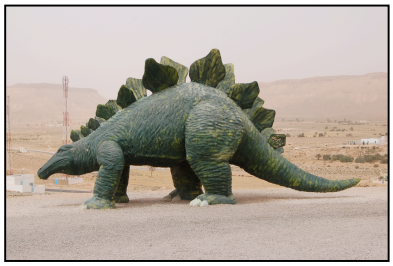
2.3.2. Une déformation

En nous référant au lieu perçu à travers l'image, nous retenons quelques détails qui traduisent un patrimoine architectural déformé.
Avant d'évoquer cette déformation, nous rappelons le nombre important de *Gsour* détruits au profit d'un nouveau modèle urbain. Il nous semble que la décision ainsi que l'acte de démolition d'un nombre de *Gsour* présente une première forme de déformation du paysage du sud-est Tunisien.
Il est certain que l'entrée du pays dans un nouveau système économique et une nouvelle ère d'après l'indépendance ont mené à la mise en place d'un nouvel espace urbain , comportant entre autres éléments, un modèle architectural différent du précédent et qui répond aux besoins du présent. Ceci posé, le réaménagement du territoire a été effectué sans penser à archiver méthodiquement, que ce soit par le texte ou par l'image, toute l'architecture détruite. Seulement quelques clichés peuvent être retrouvés mais aucune sauvegarde ordonnancée n'a été établie.

Pour revenir maintenant aux *Gsour* restaurés et encore existants, et suite aux entretiens effectués, retenons la mise en place d'un modèle architectural non seulement déformé mais aussi dénaturé. Ainsi, précisons-nous qu'une fois sur les lieux, toute l'information descriptive du lieu et de son état au passé demeure inexistante. Pour expliquer la dénaturation de la bâtisse, on se réfère aux propos du président de l'association de sauvegarde du patrimoine de la ville de *Ghomrassen* qui explique qu'*une prise de conscience commence à se développer quant à la valorisation du patrimoine Gsourien. À ce sujet, il est à se demander si nous pouvons évoquer une stratégie de valorisation en citant les travaux menés à Gasr Ouled Debbab. Plus précisément, si ce n'est de la*

dénaturation, peut-on expliquer autrement la présence du dinosaure à l'entrée du Gasr[35].

Pour présenter *Gasr Ouled Debbab*, rappelons que ce dernier est exploité par un particulier qui, en entamant les travaux de restauration, a aménagé la terrasse intérieure en un lieu de repos accueillant les touristes visiteurs, conçu la statue d'un aigle s'élevant au-dessus d'une fontaine d'eau rafraîchissante, et celle d'un dinosaure se posant à l'entrée principale du *Gasr* (voir images ci-après).



Images : Le réaménagement de l'entrée de *Gasr Ouled Dabbeb*

Une autre forme de déformation s'explique par l'ajout d'une installation d'électricité apparente aux environs de quelques *Gsour* ; citons le cas de *Chenini* et celui de *Gasr Hadada*. Pour développer ce point, Mohamed Ouassar, membre de l'association de sauvegarde de la nature et de la protection de l'environnement à *Douirèt*, nous explique que *pour qu'une bâtisse ait les normes standard requises pour accueillir les touristes, elle doit avoir le minimum indispensable en matière d'hygiène, de règles d'hébergement et de sécurité. La difficulté du terrain du sud se dessine dans cette nécessité de respecter le paysage existant d'une part et de répondre aux normes communes à toute infrastructure d'une autre. […] À Douiret par exemple, une auberge est entretenue par l'association de la nature et de la protection de l'environnement de cette même ville ; l'eau et l'électricité y ont été ajoutées tout en respectant l'architecture locale et effectuant toutes les connexions et le système des câbles sans la moindre apparence. Par ailleurs, la pollution du paysage peut être remarquée à Chenini où les poteaux et les câbles associés à l'électricité sont visibles.* La présence d'une architecture *Gsourienne* datant du XI[e] siècle et d'une installation électrique récente dans un même espace parait confronter deux paysages urbains distincts et mène à la déformation du premier aux dépens du second.

[35] Entretien exploratoire effectué le 17 juillet 2007 avec Mohamed Hédi Ghourabi, historien, président de l'association de sauvegarde du patrimoine de la ville de *Ghomrassen*.

CHAPITRE 3
IMAGES ET MÉDIATION CULTURELLE

3.1. La notion de médiation culturelle

La première partie de la thèse est consacrée à l'étude du lieu perçu à travers une série de photographies ayant servi, et dont certaines servent encore, de cartes postales.

L'étude sémiologique réalisée tout au long du chapitre précédent nous a permis de décrire une partie du territoire du sud-est Tunisien. À partir de cette analyse, un mode de vie transformé du passé au présenta été déduit .En plus, des spécificités culturelles propres au territoire *Gsourien ont été présentées*. En ce sens, nous considérons l'image en tant qu'outil de médiation que nous situons entre le lieu et son visiteur. Comment se présente la notion de médiation culturelle et dans quelle mesure peut-on l'appliquer à notre champ de recherche et terrain d'études ?

« La notion de médiation apparaît à chaque fois qu'il y a besoin de décrire une action impliquant une *transformation* de la situation ou du dispositif communicationnel, et non une simple interaction entre des éléments déjà constitués » (Davallon, 2003 : 44). Cette transformation suppose le changement du schéma de la communication pour qu'il y ait un élément tiers nommé médiateur et placé entre émetteur et récepteur. Ce dernier va servir à expliciter, vulgariser, voire dans quelques cas modifier la nature du message à transmettre.

Dans son ouvrage traitant d'une éthique de la médiation, Jean Caune (1999 : 21) en développe trois approches :

- la médiation concerne les usages socio-politiques du terme, elle joue une fonction idéologique : elle apparaît comme un moyen que se donne l'institution pour maintenir le contact avec ses administrés et imposer des représentations et des relations sociales ;
- elle est d'ordre théorique et consiste à transformer la notion du sens commun en un instrument de pensée, c'est-à-dire un concept. Produire une signification partagée dans une communauté ;
- elle apparaît comme un ensemble de pratiques sociales qui se développe dans des domaines institutionnels différents et qui visent à construire un espace déterminé et légitimé par les relations qui s'y manifestent.

De ces trois approches, la seconde nous paraît le mieux convenir à notre champ de recherche. En ce sens, précisons que les cartes postales retenues reflètent une même architecture *Gsourienne* et permettent l'émergence d'un sens commun et qui concerne la représentation picturale et iconographique de l'architecture du sud-est Tunisien. Suite à l'étude interprétative entamée précédemment, nous déduisons la transformation du sens commun en un instrument de pensée : ce n'est plus une simple architecture ayant servi aux besoins de la population à une période donnée mais plutôt un patrimoine architectural qui se nourrit des différentes formes culturelles propres au sud-est Tunisien.

Dans le même ouvrage, Jean Caune (1999 : 12) explique que « la médiation permet de poser les relations ternaires entre la pensée, les signes qui les manifestent et le monde de référence qu'ils désignent ». Pour revenir à notre terrain d'étude, nous associons ce

monde de référence à celui des *Gsour*. La pensée se manifeste à travers les représentations picturales de ce dernier et qui, dans notre cas, se présentent sous la forme de cartes postales représentatives du territoire *Gsourien*. Quant aux signes, ils découlent du rapport établi entre ces deux composants – la pensée et le monde de référence –, leur signification apparaît grâce aux analyses sémiologiques qui s'y rapportent.

Pour analyser cet aspect de médiation culturelle, on présente dans ce qui suit ses acteurs principaux. Ensuite, on reviendra sur la carte postale afin de la décrire en tant qu'outil de médiation à part entière ; permettant la promotion d'un lieu, la construction d'un stéréotype géographique et la mise en place d'une forme de communication touristique.

3.1.1. Les acteurs de la médiation culturelle

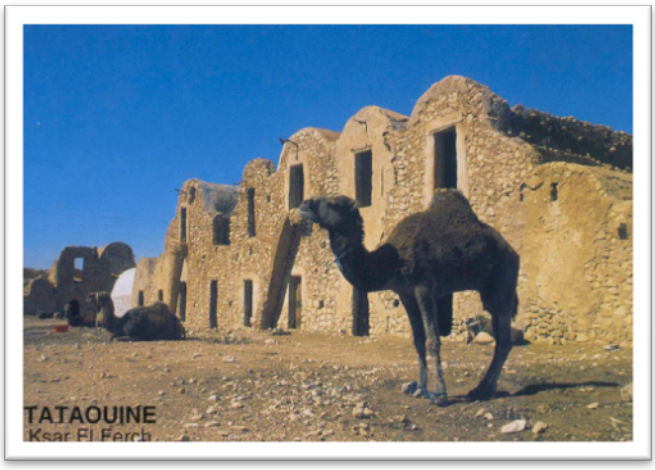
Pour avoir lieu, la médiation requiert un dispositif technique ainsi que des acteurs inclus dans un contexte socio-culturel. Ces derniers vont permettre l'échange et la circulation de l'information. Prenant notre cas d'étude, le dispositif en question se présente sous une forme papier ; il s'agit du support graphique de la carte postale. Quant aux acteurs, ils se considèrent en tant qu'intermédiaires qui s'emploient à relier le reste des éléments intégrant le système de médiation. Par ces éléments, on se réfère aux acteurs nécessaires à la mise en place de tout acte de communication, à savoir les deux sources émettrice et réceptrice du message. Et enfin, c'est du cadre socio-culturel que va dépendre le choix du dispositif de médiation et le degré d'assimilation du message à transmettre.
Pour expliquer davantage la notion de médiation culturelle et l'appliquer à la région du sud-est Tunisien, attardons-nous sur l'image représentative des *Gsour* et sur l'entité ayant décidé de sa diffusion ; ceci en les considérant en tant que médiateurs et en les situant entre le lieu et son visiteur.

L'image se présente sous différents aspects, ayant plus qu'une source de diffusion (le livre, l'affiche publicitaire, la brochure touristique, la diapositive, la télévision, l'Internet, etc.). Ici, nous désignons l'image en tant qu'acteur principal de la médiation culturelle, en la plaçant entre le lieu et son visiteur, et nous l'étudions essentiellement à

travers la carte postale. Cette image, « on la sent, elle émeut, elle touche, […], elle influence, elle manipule, elle dicte conduites, jugements et comportements » (Joly, 2005 : 98). En ce sens, l'image se dote d'une multiplicité de fonctions qui seront explicitées tout en les appliquant au visuel de la carte postale.

L'image qui apparaît dans toute carte postale est avant tout « une image synonyme de "représentation visuelle" » (Joly, 2006 : 29). Pour la décrire, Jacques Aumont (1990) en ressort trois aspects : le premier est d'ordre esthétique, ralliant différentes techniques pour que le lieu revête un aspect artistique. Le second est épistémique, mentionnant des informations s'y rapportant. Et le dernier est symbolique, renvoyant aux spécificités culturelles du territoire photographié. Nous proposons d'appliquer ces trois aspects – épistémique, esthétique et symbolique – au contenu de la carte postale insérée ci-dessous :

Image 30
Gasr El Ferch



- un aspect esthétique s'obtient tout en combinant les différents composants plastiques de l'image. Nous relevons tout d'abord un contraste clair obscur obtenu par la couleur de la bâtisse et le noir des ombres ; et puis un second contraste chaud froid réalisé par le bleu du ciel et la couleur terre de l'édifice ;
- l'aspect épistémique s'associe à ces élévations qui fournissent une première information quant au modèle de construction adopté et qui est le modèle vernaculaire. Et puis, ce même aspect est déchiffré à partir du texte – *Tataouine, Tunisie* – qui vient désigner le bon niveau de lecture de ces éléments plastiques

et qui nous renseigne sur le nom de la région et puis du pays d'appartenance de cet édifice ;

- l'aspect symbolique s'attribue aux animaux présents dans la scène et qui renvoient à un mode de vie associé aux occupants des *Gsour*, fait essentiellement de transhumance.

La carte postale, nous la considérons en tant que représentation visuelle renfermant des spécificités plastiques, iconiques et linguistiques. Cette dernière « rassemble et coordonne, au sein d'un cadre (d'une limite), différentes catégories de signes : des "images" au sens théorique du terme (des signes iconiques, analogiques), mais aussi des signes plastiques : couleurs, formes, composition interne, texture, et […] aussi des signes linguistiques, du langage verbal » (Joly, 2006 : 30).
D'une part, en abordant la notion de cadre, ce dernier a la capacité de limiter le lieu pris en photo mais décide également du format et des dimensions de sa représentation. En fait, la taille de l'image est « parmi les éléments fondamentaux qui déterminent et précisent le rapport que le spectateur va pouvoir établir entre son propre espace et l'espace plastique de l'image » (Aumont, 1990 : 105). En prenant le cas de la carte postale, une petite taille la caractérise. Pour la percevoir, une courte distance la sépare de son spectateur ; ceci « permet d'engager avec l'image un rapport de proximité, de possession » (*Ibid.* : 105).

D'autre part, le cadre a la faculté de limiter le lieu pour ne percevoir qu'une parcelle. Ici, nous ne faisons plus appel à la taille de l'image mais plutôt au cadrage qui permet de nommer l'échelle du plan retenu. Cette spécificité dépend des performances de l'outil mis en œuvre ; à savoir : l'appareil photographique. En effet, ce dernier a largement évolué, de l'argentique au numérique, sans oublier les améliorations techniques permettant une prise de vue de plus en plus recherchée. L'appareil photographique a pris de l'élan avec l'apparition du cinéma et la maîtrise de nouvelles méthodes de prises de vue et de techniques de cadrage.

En nous intéressant à la période de diffusion des cartes postales, allant des années 20 jusqu'à nos jours, les techniques de prise de vue ont fortement évolué. Pour illustrer cette évolution, nous présentons deux cartes postales ayant été prises pendant deux périodes différentes. Ainsi, remarquons-nous que la carte postale émise en noir et blanc

se fait à partir d'un plan large pour une présentation générale du territoire. Par ailleurs, l'amélioration du dispositif technique a permis de modifier le contenu iconique de l'image. En fait, en plus du passage à la couleur, nous remarquons qu'il n'est plus question de représenter le territoire incluant paysage naturel, urbain et humain. C'est à partir des plans rapprochés que seulement des parcelles architecturales sont perçues et mises en valeur. Ce plan dit rapproché « joue sur la taille relative de l'image et de l'objet représenté. […] Il transforme le sens de la distance amenant le spectateur à une "intimité". […] Il accentue le volume imaginaire de l'objet filmé » (Aumont, 1999 : 105-107).

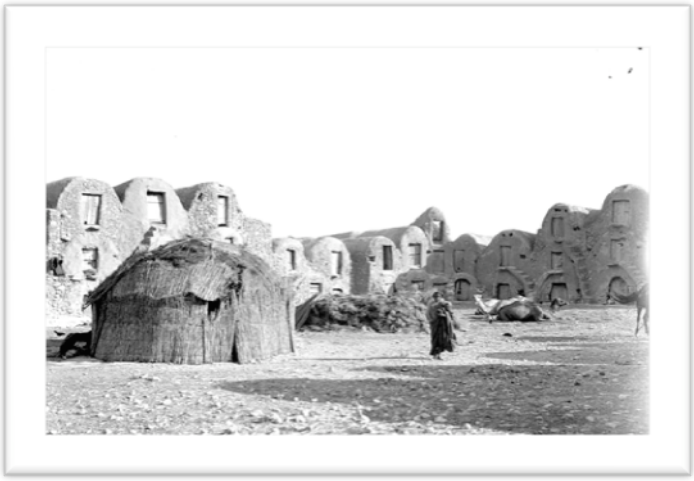


Image 31
Gasr El Ferch

Image 32
Gasr Ouled Soltane

De ce fait, la carte postale nous permet de constater la transformation de l'objet référentiel – les *Gsour* – en un objet sémiotique, et plus précisément iconique.
À ce sujet, on fait référence à un travail d'analyse et d'interprétation effectué à partir d'un corpus de cartes postales représentatives de la Tour Eiffel pour retenir le passage où on lit que « de telles représentations de la Tour sont […] produites à partir d'une substance narrative en partie mémorielle, en partie imaginaire de l'ordre de "ceci est une Tour caractéristique de Paris, qui …, que …, dont …" […]. Toute image de la Tour "raconte" donc Paris, et par la même la France, ou plus précisément, une certaine francité » (Lindekens, 1991 : 43, 44). Dans notre cas d'étude, cette image, celle des cartes postales, raconte les *Gsour* et nomme leur territoire : le sud-est Tunisien ; elle « influence plus que le langage verbal car on se rappellerait mieux les images que les textes » (Joly, 2005 : 161). Cette dernière agit efficacement sur le spectateur et permet, par une simple représentation visuelle, de parcourir le lieu et de mémoriser ses principaux composants. En ce sens, une lecture ordonnancée de l'espace peut être appliquée ; elle permet son exploration de l'époque de son occupation jusqu'à celle de son délaissement.

En la plaçant entre le lieu et son visiteur, cette image fournit des indices essentiels pour connaître une société et percevoir une culture. Ainsi, la couleur terre devient-t-elle parmi les principales icônes identitaires à valeur symbolique forte pour désigner le patrimoine *Gsourien* du sud-est Tunisien. Aussi, les personnes présentes dans la scène renvoient-elles à un mode de vie spécifique propre à une époque mais aussi à un territoire donné.
Pour assimiler cette notion de médiation, un travail de montage peut avoir lieu à partir de l'ensemble des cartes postales recueillies. Ce montage, nous le qualifions de linéaire dans la mesure où il permet de lire une histoire selon une linéarité temporelle, mais aussi de présenter une société et de décoder quelques-uns de ses aspects culturels. Cet outil de médiation devient aussi un outil de valorisation dans le sens où cette même image va servir à la transmission et à la sauvegarde du patrimoine *Gsourien*. Ainsi, la carte postale se dote-t-elle d'une nouvelle fonction ; en plus d'être informative, elle est promotionnelle et participe à promouvoir l'espace représenté.

3.1.2. Les décideurs de l'image

Les usagers de l'image promotionnelle des *Gsour* comptent aussi parmi les acteurs de la médiation culturelle dans la région du sud-est Tunisien. Tout d'abord, nous proposons d'expliciter cette expression – usagers de l'image – dans laquelle nous incluons toute personne qui tend à émettre ou à recevoir des messages spécifiques à travers les représentations visuelles.

Les touristes visiteurs de la région sont considérés en tant qu'usagers de l'image. Concrètement, cette entité renvoie aux récepteurs des cartes postales destinées à représenter le lieu. À ce stade d'avancement, nous choisissons d'exclure les touristes de notre étude et ce pour une insuffisance de données les concernant mais aussi pour se focaliser sur un seul pôle médiateur ; celui des émetteurs. En effet, ces derniers décident de l'image diffusée ; laquelle favorise la promotion d'un lieu, permet la construction d'un stéréotype géographique et mène à la mise en place d'une forme de communication touristique. On s'attardera sur chacun de ces trois points séparément dans une phase ultérieure.

Les émetteurs auxquels nous faisons référence sont les créateurs de l'image promotionnelle des *Gsour*. Ces derniers ont pour objectif de transmettre des messages publicitaires et ce en ayant recours aux icônes les plus attractives et représentatives du lieu. Leurs principales fonctions consistent à attirer l'attention, éveiller l'intérêt et inciter à l'exploration et à la visite du territoire mis en photo. En ce sens, l'image « joue un rôle essentiel dans la médiation du réel […], elle [le] réduit à quelques icônes, à quelques stéréotypes » (Viallon, 2004 : 195).

Concernant notre terrain, ce sont les réalisateurs de la carte postale qui décident de l'image représentative et valorisante des *Gsour*. Explicitement, en Tunisie, c'est au Ministère des technologies de la communication que revient la décision de diffuser des cartes postales. En fait, les entretiens effectués avec les responsables du service de la communication de l'office du tourisme en Tunisie[36] nous ont permis de comprendre les modes de conception et de diffusion de la carte postale. Précisons que les photographies représentatives du lieu peuvent aussi bien être prises par le service de la communication de ce Ministère que par celui de l'office du tourisme. Ceci posé, le choix final de telle

[36] Entretiens réalisés le 10 décembre 2009 et le 15 janvier 2010, service de la communication de l'office du tourisme, Tunis.

représentation et la décision de diffuser telle carte postale revient essentiellement et prioritairement au Ministère cité plus haut.

En plus de la carte postale, nous nommons les brochures touristiques conçues et émises par les tours opérateurs en vue d'une meilleure présentation du territoire à visiter et une proposition de quelques circuits permettant son exploration. Ces émetteurs décident du contenu plastique de l'image. Un message défini se met en place. Il s'agit d'un message publicitaire touristique qui favorise la présentation du lieu, que ce soit par le texte ou par l'image. Dans ce cadre, la description minutieuse du lieu sera faite en articulant des mots clefs, des phrases d'accroche et un ensemble d'icônes symboliques et identitaires du lieu. Cette description vise « à séduire ou à persuader le partenaire de l'échange communicatif de telle sorte que celui-ci finisse par entrer dans l'univers de pensée qui sous-tend l'acte de communication, et partage aussi l'intentionnalité, les valeurs et les émotions dont il est porteur » (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 92-93).
On s'attardera sur la construction ainsi que la lecture du message publicitaire touristique conçu pour la promotion du sud-est Tunisien dans la troisième partie de la thèse (*cf.* Chapitre 7, pp. 231-261).

3.2. Les finalités de la médiation culturelle

Dans quelle mesure, pouvons-nous considérer la carte postale en tant qu'outil de médiation culturelle permettant la promotion des *Gsour* et la mise en place d'un stéréotype géographique ?

Une carte postale est avant tout un outil de communication. Elle sert à transmettre un message personnalisé à travers l'écriture qui vient sur son verso. Mais la carte postale est aussi un outil de médiation : tout en se positionnant entre le lieu et son visiteur, son recto reflète une représentation visuelle à multiples valeurs territoriales et culturelles. En prenant le cas du corpus retenu, cette dernière illustre les *Gsour* du sud-est Tunisien.

Les représentations visuelles perçues à travers l'image présentent une forme d'écriture ; une écriture d'un espace, d'une histoire et d'une société. Cette écriture se charge de sens

que Roland Barthes définit en étant « toujours un fait de la culture, un produit de la culture » (1991 : 259). En procédant à la lecture de la carte postale, ce sens acquiert des significations multiples dont leur analyse va dépendre des codes de perception partagés entre émetteurs et récepteurs. Ceci va permettre la construction d'un stéréotype géographique composé d'icônes identitaires et symboliques propres au lieu en question.

3.2.1. La promotion du lieu

Dans quelle mesure l'image insérée dans la carte postale sert-elle à promouvoir les *Gsour* du sud-est Tunisien ? Pour y répondre, quatre cartes postales de par leurs contenus plastiques et iconiques permettent de promouvoir le lieu tout en misant sur des aspects principaux que nous citons dans ce qui suit. En fait, les quatre images retenues se classifient selon le cadrage choisi : nous commençons par les plans larges, et tout en s'approchant de la scène, nous percevons les plans rapprochés et les cadrages serrés.

D'abord, cette architecture *Gsourienne* se présente en se situant dans son paysage environnant (*cf.* Image 33 ci-après). Le bleu du ciel, la couleur terre de la bâtisse et les teintes sombres dues aux ombres sont les principaux éléments plastiques à retenir. Dans ce cadre, un aspect général se donne à voir et s'obtient grâce aux plans larges et aux vues d'ensemble. Cet aspect permet de nommer le lieu et d'y percevoir une architecture particulière. La couleur terre, les formes courbes et la texture granuleuse deviennent les trois principales icônes identitaires du *Gasr*.

Image 33
Gasr El Ferch

À présent, attardons-nous sur un nouvel élément plastique présent dans la scène : en plus de l'architecture et de son territoire d'appartenance, nous citons l'habitant. En fait, c'est grâce aux plans rapprochés que des personnages se perçoivent. Il s'agit de l'habitant, de la personne originaire du sud-est Tunisien, celle qui a fréquenté, à une période donnée, les *Gsour*. À partir des deux cartes postales retenues, cette population locale se présente sous deux aspects différents :

Image 34
Gasr Metameur

Image 35
Gasr Ouled Soltane

- tout d'abord, à travers les illustrations faites en noir et blanc, l'autochtone parait pris en photo sans aucune mise en scène. En se réunissant à l'entrée d'un *Gasr*, arrangeant la marchandise sur le dos des dromadaires ou la rangeant dans l'un des coins de la bâtisse, les différentes prises de vue monochromes présentent un fragment de la vie quotidienne dans la région du sud-est Tunisien. En ce sens, l'image ci-dessus décrit des individus qui, pour subvenir à leurs besoins vitaux, vivent de transhumance et exploitent les *Gsour* en tant que grenier d'ensilage des récoltes saisonnières. Cette image traduit l'aspect fonctionnel de la bâtisse et présente son exploitation par les autochtones de la région ;
- en nous arrêtant sur le contenu plastique des cartes postales polychromes, une autre logique pour présenter l'habitant est retenue. En fait, il ne s'agit plus de

transposer un mode de vie existant ; la recomposition et la réorganisation de la scène sont plutôt remarquées. Nous notons une intentionnalité à transmettre des messages spécifiques plutôt qu'une simple présentation du territoire. Pour expliquer ce point, rappelons que l'évolution du contexte économique du pays à partir de l'année 1956, date de son indépendance, a permis la mise en place d'une nouvelle stratégie de peuplement. Cette dernière se conçoit dans l'objectif d'encourager la sédentarisation et d'arrêter la transhumance des individus. De ce fait, la fonction d'ensilage associée aux *Gsour* des plaines disparaît progressivement. Ainsi, ces derniers se détachent-t-ils du contexte social et du mode de vie emprunté par les originaires de la région. Pour transposer ces informations à l'image, nous soulevons une transformation dans la présentation de l'habitant. Explicitement, il s'agit d'une scénographie plaquée au devant d'un décor *Gsourien* (*cf*. Image 35 ci-dessus). Ce n'est plus le territoire tel qu'il peut être exploité par son occupant qui est pris en photo, il est plutôt question d'esquisser une image transmettant un message spécifique. Ce dernier permet de véhiculer des formes culturelles propres à la région du sud-est Tunisien ; citons la tenue vestimentaire ou quelques scènes folkloriques (principalement les danses).

En conclusion, nous remarquons l'évolution de ces édifices à travers l'image : nous passons d'une scène animée illustrant un fragment de la vie quotidienne des autochtones (l'image en noir et blanc), à une autre où le mouvement s'obtient par une mise en scène ajoutée et conçue selon les spécificités culturelles de la région (l'image polychrome).

Enfin, citons les prises de vue réalisées à partir des plans très rapprochés. Ce cadrage permet d'exposer quelques caractéristiques de l'architecture *Gsourienne*. Un jeu de vides et de pleins se construit grâce à ces élévations multipliant courbes, arcades et ouvertures. L'habitant est de nouveau absent de la scène. En fait, à partir de ces prises de vue, ni le territoire d'appartenance de cet édifice, ni le comportement de ses occupants ne sont montrés. Une apparence restaurée en ressort : bien que ces bâtisses se détachent de leurs aspects fonctionnels, ils demeurent existants et renvoient à un patrimoine architectural caractéristique d'une partie de la région du sud.

Pour récapituler, la promotion du lieu se fait selon trois phases essentielles. D'abord, on commence par ancrer l'architecture dans son territoire d'appartenance. Ensuite, on passe à la représentation de son occupant pendant une époque du passé et une autre du présent. Enfin, on mise sur les particularités architecturales de ces édifices. Des plans d'ensemble aux plans serrés, tout en passant par les plans rapprochés, l'étude du lieu à partir des cartes postales permet de décrire l'évolution d'une société dans le temps. Aussi, des spécificités architecturales et quelques fragments des festivités culturelles se donnent-ils à voir. En ce sens, la méthode de représentation visuelle vise essentiellement une valorisation architecturale et une remise en scène culturelle.

Image 36
Gasr El Ferch

Afin de promouvoir le lieu, tout en se référant à l'ensemble des cartes postales collectées, on remarque une intentionnalité à véhiculer des messages définis. Pour les présenter, nous avançons qu'à travers l'image, trois notions clefs sont transmises. Ces dernières consistent à évoquer une architecture fonctionnelle, qui renferme une dimension esthétique et démontre des aspects culturels se ralliant à quelques-unes des coutumes de la région.

En évoquant cette architecture fonctionnelle, rappelons que les *Gsour* ont été créés pour servir de lieu de conservation des récoltes saisonnières des nomades effectuant la transhumance. En fait, « Les gens ont des activités qui requièrent un cadre architectural

approprié, […]. Il va de soi qu'un bâtiment est déterminé par les actions qui se passent entre ses murs » (Schulz, 1988 : 78). Des formes architecturales bien spécifiques en ressortent et dépendent à la fois de la finalité de l'objet construit mais aussi de son territoire de construction ; ces formes « ne sont pas autonomes mais conditionnées par un lieu pré ordonné auquel participe la nature » (Norberg-Schulz, 1997 : 49).

Pour illustrer cette fonction associée aux *Gsour*, on retient une carte postale dont son contenu traduit l'acte même de transporter la marchandise vers son lieu d'ensilage (*cf.* Image 37).

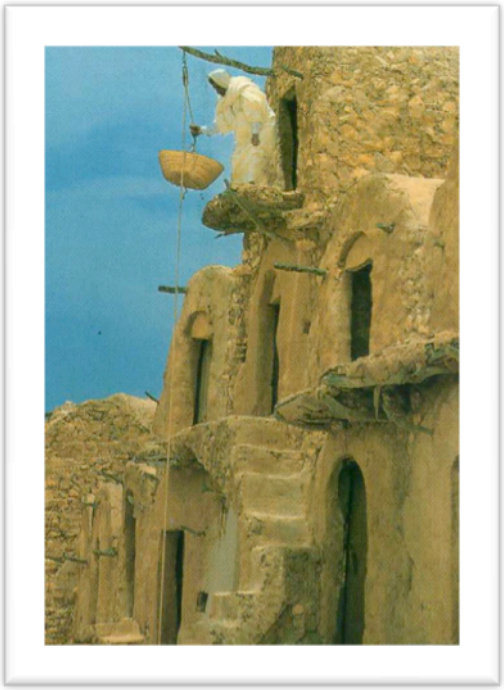


Image 37
Gasr Ouled Soltane

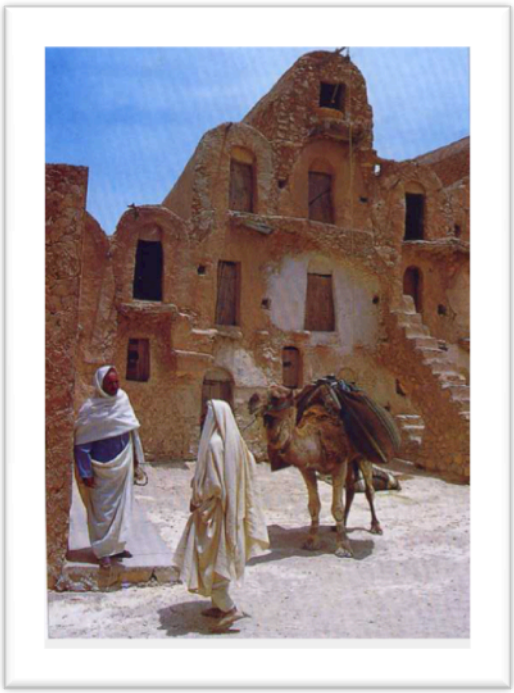


Image 38
***Gasr* à Tataouine**

Par ailleurs, le contenu plastique de la carte postale expose une autre utilité associée au *Gasr*. En effet, cet espace a favorisé la rencontre de la population locale et le partage d'un même cadre de vie (*cf.* Image 38). Il devient synonyme de lieu de rencontre et de repos. En ce sens, l'architecture est elle-même « un objet culturel, un produit humain servant des activités humaines communes » (*Ibid.* : 49).

En parcourant la majorité des cartes postales représentatives des *Gsour*, une dimension esthétique en ressort. Cette dernière prend forme à partir du rapport réalisé entre la couleur, la forme et la texture de la bâtisse. Pour décrire la couleur, nous remarquons un

contraste chaud froid obtenu par la transposition des différentes teintes de la couleur terre auprès du bleu opaque du ciel. Un contraste clair obscur prend forme grâce au blanc de la chaux qui revête quelques-unes de ces bâtisses et le noir des ombres projetées. En plus, cette dimension esthétique se matérialise à travers la texture granuleuse qui décrit les matériaux de construction de ces édifices et qui sont le bois et la pierre principalement.

Pour récapituler, nous déduisons que la promotion du lieu à travers la carte postale se fait en diffusant trois messages principaux. On constate une intentionnalité à représenter le *Gasr* en tant que lieu d'ensilage et de conservation des produits agricoles. Cette bâtisse se présente aussi à voir en tant qu'espace de rencontre de la population. Et puis, tout en se dotant d'une dimension esthétique, une culture propre au sud-est est associée à cette architecture.
De ce fait, les cartes postales permettent respectivement l'ancrage dans le passé, la représentation de l'habitant et l'exposition de quelques fragments culturels propres à la région.

3.2.2. La construction d'un stéréotype géographique

Pour le développement de ce chapitre, nous rappelons que nous sommes parties de la définition de la notion de médiation culturelle pour l'appliquer à la région du sud-est Tunisien. Par la suite, nous avons identifié les principaux médiateurs qui se relient à l'image des *Gsour* pour nous focaliser sur l'étude de la carte postale. En ce sens, nous montrons comment l'image de la carte postale acquiert le rôle de médiateur en se plaçant entre le territoire visité et le touriste visiteur. Cette image permet la promotion du lieu avec une intentionnalité de transmettre des messages de valorisation architecturale et de promotion de quelques-unes des facettes culturelles de la région.

À travers cette étude, l'aspect publicitaire qui décrit la carte postale est déduit. En effet, cette dernière « vise à construire, renforcer, modifier, voire infirmer une image […], elle doit garantir une image durable du lieu » (Lugrin, 2005 : 238). La notion de durabilité mène à la mise en place d'un stéréotype géographique propre à la région des *Gsour*.

En fait, la présence matérielle de l'architecture *Gsourienne* dans toutes les cartes postales recueillies, que ce soit en noir et blanc ou en couleurs, explique la volonté de promouvoir le lieu en misant particulièrement sur ses spécificités architecturales. Il s'agit d'un modèle de construction propre à la région du sud-est Tunisien. Ceci posé, la majorité des *Gsour* repris à travers l'image ne présente pas de signes de dégradation visuelle. Un fragment du passé se transmet tout en étant transformé par le présent et faisant abstraction à tout signe de détérioration.

Ainsi, le stéréotype mis en place acquiert-il deux caractéristiques principales. Il permet d'indiquer une appartenance géographique : le sud-est Tunisien, et décrit une architecture spécifique à symbolique sociale, culturelle et religieuse que nous expliquons dans ce qui suit tout en nommant les icônes identitaires du lieu.

Pour présenter ces icônes, on s'arrête sur le contenu de trois cartes postales. Ces dernières servent à nommer le lieu et participent à la construction d'un stéréotype géographique à travers le temps.

En fait, une première prise de vue s'obtient par un plan général et permet de désigner le paysage environnant des *Gsour*. Quant aux deux photographies qui suivent, elles s'obtiennent par des plans rapprochés et permettent de déceler trois éléments essentiels et identitaires du lieu : l'architecture, l'individu et l'animal :

- en citant l'architecture : en dehors des *Gsour*, un autre modèle de construction se perçoit : la mosquée. Cette dernière se décrit par sa couleur blanche et l'élévation de son minaret. En parcourant la totalité des cartes postales recueillies, nous déduisons la représentation de l'environnement urbain au sud-est Tunisien à travers deux éléments architecturaux essentiels : le premier désigne un monument historique (le *Gasr*), et le second indique une appartenance religieuse (la mosquée) ;
- en évoquant la présence humaine à l'avant d'un décor *Gsourien*, précisons qu'aucune prise de vue n'a été faite en gros plan. Les traits de visage ou les accessoires qui accompagnent les individus photographiés ne peuvent être déduits. Toutefois, nous dénotons des hommes vêtus d'un habit artisanal aux couleurs tantôt claires tantôt foncées et qui les couvre de la tête jusqu'aux pieds.

À l'opposé des cartes postales émises en noir et blanc, l'absence de l'habitant dans les cartes postales polychromes nous mène à déduire l'abandon de la bâtisse. En fait, l'être humain est presque absent de la scène, à l'exception de quelques images où l'occupant parait être confronté à un environnement aride (*cf*. Images 39 et 40 ci-après) ;

- en plus de l'architecture *Gsourienne* et de la présence humaine, citons une troisième icône identitaire du lieu et qui se traduit par une présence animale. Plus précisément, des chameaux se perçoivent (*cf*. Image 41 ci-après). Cet animal se trouve transportant de la marchandise, conduisant une mariée ou se reposant seul ou en présence de son maître dans l'un des coins de l'édifice.

À ce stade, on peut noter que les touristes visiteurs du sud-est Tunisien n'ont pas été montrés à travers l'image. En parcourant la totalité des cartes postales, nous remarquons une absence totale des randonnées chamelières, ou des circuits touristiques organisés aux environs des *Gsour*.

Des montagnes, une architecture *Gsourienne*, quelques habitants de la région et des chameaux sont les principales icônes qui permettent d'identifier une partie du territoire du sud-est. Ces dernières participent à la construction d'un stéréotype géographique doté d'une dimension symbolique qui sera détaillée dans ce qui suit.

Image 39
Gasr Hadada

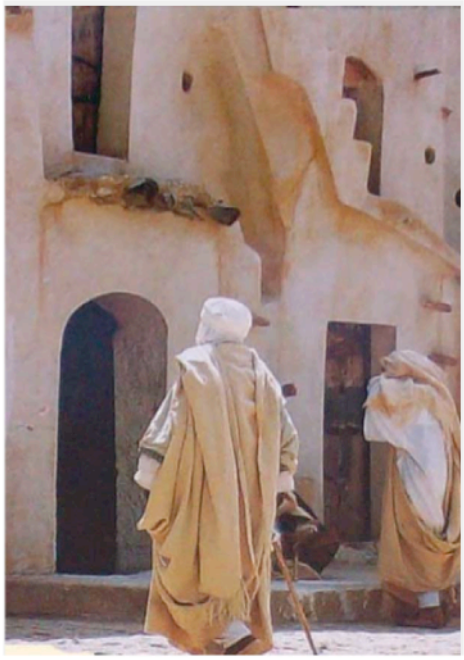


Image 40
Un Gasr du Sud-est Tunisien

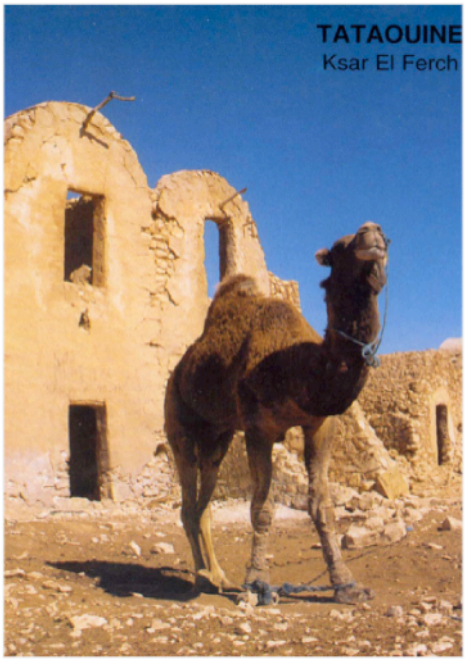


Image 41
Gasr El Ferch

C'est à partir des icônes identitaires du lieu que nous ressortons une dimension symbolique se liant au territoire, à l'urbain, à la culture et à la société autochtone. En ce sens, les icônes déduites des cartes postales analysées permettent de noter :

- un paysage qui est à la fois désertique et déserté. Il s'agit d'une zone aride qui reflète des conditions de vie difficiles : les montagnes ont servi de lieu de refuge pendant les diverses invasions et les plaines se décrivent par une faible végétation ;
- un modèle urbain vernaculaire construit « en utilisant les matériaux qui sont à disposition [des usagers] et une technologie largement partagée » (Sommer, 2003 : 198). Les *Gsour* ont été construits en état d'insécurité, comparés au modèle urbain actuel, ces constructions sont imposantes ;

- une culture arabo-musulmane est déduite par la présence des mosquées aux environs des *Gsour*. Le lieu se lie au sacré, au religieux et au culte ;
- une société segmentée où hommes et femmes forment deux mondes séparés. Ces derniers peuvent se partager les mêmes tâches sans avoir à se réunir dans un même cadre spatial.

À travers cette même série de cartes postales, nous ne pouvons percevoir l'expression de visage des personnes photographiées. Toute l'atmosphère de convivialité et d'hospitalité qui, généralement peut être déduite à travers les traits de visage, le regard ou le sourire de l'autochtone, demeure absente. En outre, aucun habitant de la région, qu'il soit homme ou femme, n'a été pris en photo dans l'exercice de sa fonction ; citons le travail de la laine associé aux femmes ou les activités de menuiserie et de forgerie réalisées, dans la période d'occupation des *Gsour*, par des hommes artisans à l'entrée de la bâtisse. Ce savoir-faire artisanal a été souvent nommé et décrit par les anthropologues ayant travaillé sur cette région. À cet effet, on lit que « chaque *Ksar* est muni d'une officine réservée au forgeron et un atelier de menuiserie. […] Le travail manuel et artisanal est attribué à quelques personnes de classe très moyenne de la tribu ou à des étrangers » (Zaïed, 2006 : 101). Ce détail n'apparaît pas dans l'image.
En plus, l'usage actuel des chameaux pour des randonnées touristiques et la présence du touriste aux alentours des *Gsour* comptent parmi les éléments absents de l'image de la carte postale.

3.3. Pour une communication touristique

En partant de la définition accordée à la communication par le sémiologue Jean-Marie Klinkenberg (2000 : 43), on retient qu'un « émetteur envoie à un destinataire, le long d'un canal, un message à propos de quelque chose, message confectionné à l'aide d'un code donné ». En s'intéressant particulièrement à la communication touristique, on s'arrêtera sur chacun de ces acteurs (émetteur, référent, récepteur, canal, code et message) afin de les nommer séparément tout en les appliquant à notre champ de recherche.

En premier, citons l'émetteur qui se présente comme étant le décideur du message à diffuser. Dans toute communication, « il peut y avoir une chaîne d'instances émettrices » (*Ibid.* : 44). Si nous prenons l'exemple de la carte postale, cette chaîne ainsi nommée se dirige par le Ministère des Technologies de la communication. Et les instances émettrices seront composées par une panoplie d'acteurs ; citons : le photographe (qui choisit le cadre, le cadrage et la mise en scène), le graphiste (qui retouche l'image et ajuste son code chromatique), l'imprimeur, l'éditeur, etc. Ces dernières réalisent des étapes successives et complémentaires pour aboutir à la fin à la mise en forme de la carte postale.

En second, nommons le récepteur qui est la personne pour qui le message a été conçu. Pour le cas de la carte postale, nous notons l'existence de deux pôles récepteurs ; le premier est celui qui choisit la carte à partir de son lieu de vente et le deuxième sera le destinataire pour qui cette dernière sera postée. Ensuite, nous nommons le référent. Pour le définir, retenons qu'il s'agit de « "ce à propos de quoi on communique", ce dont on communique le sens » (*Ibid.* : 45). En nous intéressant à notre terrain d'étude, le référent sera les *Gsour* du sud-est Tunisien. Quant au canal permettant la diffusion de la carte postale, on le présente en tant qu'un support papier, cartonné, dont la surface consacrée à l'image est lisse et celle dédiée à l'écriture est mate. Pour énoncer le message principal émis à travers les cartes postales, on représente une architecture *Gsourienne* ancrée dans son territoire d'appartenance. Ce message se construit tout en combinant une série de codes (et c'est le dernier acteur de la communication) que nous résumons sous deux catégories : le code chromatique composé par la dominance du bleu, du blanc et du jaune ocre et le code architectural démontrant des formes courbes et répétitives d'une part et l'élévation d'un minaret parfois accompagné d'une coupole d'autre part. Cet ensemble codé participe à la construction du message qui est « au fond, une portion de référent transformée par un code, et dans lequel se noue l'interaction des partenaires de la communication, ce qui la rend transmissible par un canal » (Klinkenberg, 2000 : 52). En fait, ce message vise essentiellement la valorisation de l'architecture des *Gsour* à partir d'une visée touristique. Nous proposons d'analyser la dimension touristique appliquée à cette architecture *Gsourienne*.

3.3.1. La carte postale : un produit touristique

La carte postale, par son contenu plastique, iconique et linguistique, est un instrument de la communication touristique. Ainsi, doit-elle être en mesure de refléter une image représentative et attractive du lieu et se défaire de tout élément menant à sa déformation. En fait, la carte postale représentative des *Gsour* du sud-est Tunisien expose à la fois un paysage architectural, culturel et social. Ce dernier « évoque tout à la fois la configuration du lieu et ses diverses composantes, soit naturelles, soit construites ou aménagées par l'homme » (Lazato-Giotart, 2006 : 51). De ces composantes naturelles, notons la présence d'un territoire désertique régi par un climat aride à ressources hydrauliques limitées et à risque d'aggravation du phénomène de désertification. Pour nommer les composantes construites ou aménagées par l'homme, interpellons essentiellement le bâti *Gsourien* instauré depuis le XI^{e} siècle et qui demeure existant jusqu'à l'époque actuelle grâce aux travaux de restauration réalisés. Les efforts de sauvegarde et de conservation de ce patrimoine matériel, architectural et monumental mènent à la mise en forme d'une image attractive du lieu. Son usage en tant que carte postale permet de la considérer en tant que produit touristique distinctif de la région.

Toutefois, en portant notre intérêt sur les travaux de restauration réalisés, notons l'ajout de quelques composantes qui mènent, parfois, à la production d'une image déformée plutôt qu'attractive et promotionnelle du lieu. En ce sens, on lit que « la fragilité des paysages et des sites s'accommode souvent mal des modifications et des destructions d'origine humaine, au point que les "murs de béton" qui ont dénaturés de nombreux [paysages] sont considérés comme l'un des impacts les plus négatifs du développement touristique » (Lazato-Giotart, 2006 : 51). Parmi ces nombreux paysages, citons les *Gsour* qui deviennent dénaturés par l'ajout de nouvelles matières – autres que les pierres des montagnes faites de calcaires et de marnes et qui constituent les matériaux de base ayant servi à la construction de ces édifices – essentiellement le béton. Ce dernier se caractérise par une couleur terne, le gris, qui ne peut être harmonieuse avec le reste de la palette chromatique décrivant cet environnement *Gsourien*.

Pour illustrer ce point, nous prenons l'exemple d'une carte postale représentative de *Gasr Hadada* (*cf*. Image 42 ci-après). À partir de la composition plastique obtenue, un

rejet plutôt qu'une attraction touristique est remarqué. D'une part, cette architecture singulière se présente au devant du minaret et de la coupole d'une mosquée ; l'arrière plan est fait d'un ciel bleu dégagé. D'autre part, cette même architecture se voit déformée par la présence de la couleur grise du béton ajoutée sur l'une de ses parois extérieures. Dans l'objectif de restaurer cette bâtisse, on aboutit à sa dégradation visuelle et ainsi à la dévalorisation de ce patrimoine matériel.

Image 42
Gasr Hadada

À partir des formes architecturales observées et déduites des cartes postales démonstratives des *Gsour*, nous expliquons dans ce qui suit leur rapport au tourisme caractéristique de la région du sud-est Tunisien.

3.3.2. Les *Gsour* : quelle architecture pour quel tourisme ?

Pour analyser ce point, nous rappelons l'énoncé de la première hypothèse sur laquelle porte toute cette partie de la thèse. En fait, nous sommes parties du constat que l'image associée aux *Gsour* privilégie l'aspect architectural et favorise l'ancrage au passé pour vérifier qu'une valorisation patrimoniale se fait à travers l'image plutôt dégradée que restaurée des *Gsour*, et ce en nous arrêtant sur les sens qu'elle porte et les valeurs qu'elle communique.

Dans l'avancement de la rédaction, tout en analysant le corpus retenu, en revenant sur quelques notions théoriques et en se référant à l'ensemble des entretiens effectués, nous déduisons la construction d'une image représentative d'un objet bien spécifique ; celui des *Gsour* du sud-est Tunisien. La valorisation patrimoniale du lieu se fait essentiellement à travers cette construction vernaculaire aux formes imposantes. Ces aménagements sont construits avec les matériaux locaux de la région pour répondre à la fois à ses exigences climatiques et aux besoins vitaux de ses occupants. En ayant perdu progressivement sa fonction initiale, cette architecture demeure imposante et caractéristique d'une partie du sud-est Tunisien. La valorisation de ce patrimoine culturel et architectural va se faire tout en lui procurant de nouvelles fonctions ; en faisant essentiellement appel au secteur du tourisme. En effet, après avoir répondu à une fonction défensive, agricole et sociale, nous notons à présent la mise en place d'une fonction touristique et qui vise l'attraction du plus grand nombre de visiteurs. C'est en ce sens que *Gasr Hadada* « a été judicieusement transformé : les *Ghorfas* ont été aménagées en chambre et équipées d'eau courante et d'électricité ; une chaussée dallée permet de se promener à travers l'ancien *Ksar*. Un restaurant a été fait du groupement de plusieurs anciennes chambres d'ensilage » (Louis, 1975 : 339).
Pour illustrer cette transformation, citons également l'exemple de *Gasr* Médenine dont une partie a été réaménagée en *souk* exposant les produits de l'artisanat de la ville. Toujours au centre ville de Médenine, une partie d'un autre *Gasr* s'exploite depuis l'année 2006 en tant qu'un musée privé des traditions de cette même ville.

En citant ces quelques exemples, nous déduisons le nombre restreint et limité des *Gsour* exploités actuellement. Dans ce cadre, on lit que « ces espaces *Ksouriens*, à potentiel culturel important, sont faiblement intégrés dans le système touristique Tunisien » (Souissi, 2007 : 118). En effet, ces derniers ont souvent fait objet d'une mise à l'écart ; d'un délaissement plutôt que d'un réaménagement touristique adéquat aux spécificités de la région du sud-est. Cette indifférence peut être déduite à partir de la quantification du nombre des *Gsour* exploités actuellement (*cf.* Tableau ci-après).

	Nombre	Pourcentage
***Gsour* existants dans le sud-est Tunisien**	111	_____
***Gsour* restaurés**	33	30 %
***Gsour* intégrés dans un circuit touristique**	15	13,6 %

Tableau 2
Classement des *Gsour* exploités au sud-est Tunisien

Source : Abichou H., Jouve A., Sghaïer M., 2009, « Le tourisme saharien au sud-est Tunisien, menace ou vecteur de développement durable des zones marginales », *in* : Khatteli H. dir, *Sociétés en transition et développement local en zones difficiles*, Médenine, Institut des régions arides, pp. 299-309.

Avant d'analyser le rapport liant l'architecture des *Gsour* au secteur du tourisme, proposons un bref aperçu quant au développement touristique dans le contexte national Tunisien. En effet, en Tunisie, la dimension touristique a commencé à prendre de l'élan « à partir des années 70 [qui marquent] la création du ministère du Tourisme et la mise en place d'une infrastructure touristique » (Ben Mahmoud, 2009 : 8). Toutefois, un constat a été soulevé lors d'un débat réalisé en juin 2009[37] autour du rôle de l'architecture dans le développement du tourisme, notant que « la nature du produit touristique lui-même est défaillante. Ces zones, touristiques telles qu'elles ont été créées dans les années 70, est un concept, aujourd'hui, mort. […] Les architectes sont appelés à constituer des équipes de travail et à s'entourer de designers, de scénographes et de décorateurs. […] L'association avec de telles disciplines permet d'avoir une architecture de qualité et un projet cohérent, imposant ainsi un style architectural » (Smaoui, 2009 : 89). En revenant sur cette dernière expression, notons la présence d'un style architectural caractéristique du sud-est Tunisien ; il s'agit du modèle *Gsourien*.

Dans quelle mesure pourrions-nous repenser ce modèle selon des normes définies et des fonctions précises et à visée touristique ? En fait, il est question de repenser différemment les services touristiques autour de cet objet patrimonial. Ainsi, doit-on travailler sur la signalétique et tout le système de signes qui facilite la visite du lieu, l'échange de l'information, le mode de circulation et la présentation des valeurs

[37] En juin 2009, l'université Tunis Carthage a lancé un débat autour du rôle de l'architecture dans le développement du tourisme. Les invités présents étaient des architectes, des cadres de l'administration du tourisme et des étudiants en architecture.

culturelles propres à cet espace. En d'autres termes, promouvoir ce territoire consiste à le concevoir autrement sans pour autant le déformer. Une transformation va se faire dans l'objectif de promouvoir les dimensions historique et esthétique propre au lieu tout en répondant aux besoins ainsi qu'aux exigences de ses visiteurs. Dans ce cadre, les *Gsour* se conçoivent en tant qu'un modèle capable de relier une architecture (mariant formes, courbes et couleurs) à une fonction touristique. Ainsi, permettent-ils la conservation des traditions du passé tout en faisant preuve d'une créativité et d'une maîtrise des outils et des techniques aboutissant à une adaptation aux nécessités du présent. Cette phase de transformation se fait dans l'objectif de « penser les relations entre les humains, leurs objets et leurs environnements » (Quinton, 2006 : 48). Ceci nous mène à introduire la notion de design qui, tout en agissant sur un même cadre spatial, permet la mise en forme d'une entité territoriale capable de satisfaire les besoins de sa population. Cette notion sera développée dans la troisième partie de la thèse (*cf.* Chapitre 8, pp. 262-289).

En rappelant les spécificités géographiques et climatiques de ce territoire inscrit dans une zone aride et désertique, nous pensons que le développement de la dimension touristique doit se faire dans une perspective de développement durable. D'une part, interpelle-t-on un tourisme respectueux de l'environnement et des conditions climatiques gérant cet espace. D'autre part, le tourisme dans la région des *Gsour* se décrit comme culturel ; et ce en présentant toute l'atmosphère sociale et économique ayant régi ce territoire et due essentiellement à la rencontre et au brassage des deux cultures arabe et berbère.

Le tourisme est parmi l'un des principaux secteurs capable de refléter et de promouvoir la culture d'un pays voire parfois d'une région. En effet, « le tourisme peut contribuer à valoriser les patrimoines locaux aussi bien culturels qu'environnementaux [à partir] d'une politique de développement raisonnée et maîtrisée » (Lazato-Giotart, 2006 : 60). En Tunisie, « une nouvelle stratégie relative à la promotion de ce secteur [consiste à] introduire de nouveaux produits ; l'émergence du tourisme culturel saharien en est un exemple » (Abichou, 2009 : 299). Cette stratégie vise à atteindre un développement local et durable en réduisant des enjeux environnementaux, économiques et territoriaux qui menacent la région tout en valorisant son patrimoine naturel, architectural et

culturel. En ce sens, les *Gsour* du sud-est Tunisien se considèrent en tant qu'un bien patrimonial à conserver et à valoriser.

En reprenant cette notion de durabilité appliquée au secteur touristique, cette dernière « vise également à rendre les produits compatibles aux sociétés locales et à les faire bénéficier des impacts économiques. […]. De nombreuses formes de tourisme durable peuvent en ce sens être identifiées comme le tourisme vert, le tourisme de nature, le tourisme culturel, etc. » (*Ibid.* : 301). Pour appliquer la notion de tourisme culturel à notre terrain d'études, on s'attarde sur deux facteurs fondamentaux et nécessaires et qui sont de l'ordre de l'esthétique et de l'éthique. Ces deux derniers ont été énoncés et minutieusement expliqués au forum universel des cultures[38] (Diene, 2004) où on note que :

- le facteur esthétique concerne la connaissance d'une religion, de la cuisine, du vestimentaire, de la musique, du folklore, et de toute la profondeur culturelle de l'habitant qui les a produits ;
- et le facteur éthique dénote la connaissance et la compréhension des valeurs profondes de l'habitant du pays visité ;

Pour interpréter ces propos tout en les appliquant au contexte *Gsourien* et en se référant au corpus retenu, on déduit que le facteur esthétique est le plus apparent. Ce dernier englobe les formes architecturales, les couleurs du paysage environnant, les habits tissés et les bijoux fabriqués d'une manière artisanale et propres au sud-est Tunisien. En introduisant le facteur éthique à ces ingrédients, nous parvenons à comprendre les valeurs profondes émises par chaque objet ou site, construites à travers le temps et l'espace pour devenir à la fois singulières et authentiques.

[38] « Tourisme interculturel », 2004, *forum universel des cultures*, tourisme, diversité culturelle, développement, Barcelone.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Pour conclure, nous retraçons le cheminement adopté pour la rédaction de cette première partie de la thèse tout en précisant les méthodes de travail retenues et développées en rapport avec notre corpus. Cette partie comporte trois chapitres, lesquels ont permis d'étudier le lieu, les signes plastiques, iconiques et linguistiques déduits à partir de l'image représentative du lieu et puis l'aspect de médiation culturelle qui en découle.

Parties du constat suivant : l'image démonstrative du lieu privilégie l'aspect architectural et favorise l'ancrage au passé, notre objectif est de vérifier qu'une valorisation patrimoniale peut être déduite à travers l'image, particulièrement dégradée, et les valeurs qu'elle communique.

Avant de traiter l'image représentative des *Gsour*, nous avons commencé par une mise en contexte de ce patrimoine. À cet effet, nous avons consacré le premier chapitre à la description générale de notre objet d'études, les *Gsour*. Ainsi, avions-nous étudié l'histoire de la Tunisie, pour nous intéresser par la suite à l'histoire du sud-est Tunisien et puis celle des *Gsour* particulièrement. Cette démarche a permis d'expliquer, à partir d'une première étude théorique, le contexte social et économique qui a mené à la naissance de ce modèle architectural et puis le brassage culturel qu'il a engendré. Dans un second lieu, nous avons exposé l'évolution de ce modèle urbain à travers le temps et les raisons principales menant à son délaissement.

Pour revenir sur les notions clefs développées dans le premier chapitre, rappelons que, initialement, on s'est arrêté sur la notion de territoire (qui présente le troisième axe du programme de recherche LOTH) et sur celles de délaissement, de transformation et de déformation. Ces dernières décrivent l'évolution de ces bâtisses de la période de leurs premières occupations jusqu'à l'époque actuelle.
Dans ce cadre, nous rappelons avoir accordé au territoire des dimensions géographiques, et donc matérielles, mais aussi des dimensions immatérielles qui se composent de l'ensemble des valeurs sociales, économiques ou culturelles caractérisant une partie de l'espace. Cette définition a été appliquée à la région du sud-est Tunisien et ce, en précisant, ses caractéristiques géographiques et climatiques ainsi que ses spécificités architecturales et culturelles.

Le terme *Gsour*, qui renvoie aux constructions alvéolaires du sud-est, a été minutieusement expliqué au premier chapitre de la thèse. Cette phase explicative a été réalisée à partir des données théoriques et des entretiens exploratoires effectués. En fait, les *Gsour* font référence à un modèle urbain régi par des spécificités culturelles et sociales. Ce dernier peut être perçu directement sur les lieux. Il peut également être décrit à travers les écrits des chercheurs et anthropologues s'y étant penchés ou exposé par la photographie.

L'étude du lieu à travers l'image a fait l'objet du deuxième chapitre de la thèse. En fait, nous avons choisi de traiter l'image photographique et, plus précisément, celle qui apparaît dans la carte postale. Cette dernière, en plus d'être un instrument de communication, permet de véhiculer toute l'atmosphère du lieu photographié. L'analyse de ce corpus photographique a été faite en privilégiant une méthode sémiologique. Après avoir présenté les cartes postales recueillies et dressé un tableau descriptif des outils techniques maniés pour leur mise en œuvre, une analyse qualitative a été effectuée. Dans ce cadre, nous avons expliqué dans quelle mesure la prise de vue adoptée permet-elle de percevoir une architecture, d'intercepter une population et de déduire une mise en scène et des aspects culturels propres à la région du sud-est Tunisien. Ainsi, déduisons-nous des icônes identitaires du lieu ; citons la couleur terre que revêt le paysage *Gsourien* ou les formes courbes et répétitives composant le *Gasr*.

L'analyse sémiologique effectuée permet de classifier l'image démonstrative des *Gsour* sous trois catégories principales : la première décrit une architecture dégradée, la seconde restaurée et la troisième apparaît déformant l'aspect initial de la bâtisse. À ce stade, précisons que la valorisation du patrimoine *Gsourien* se fait prioritairement par l'intermédiaire de l'image dégradée et ce, en reflétant des fragments du passé, en faisant référence à l'historique de la bâtisse et aux modes de son exploitation et enfin, en exposant une architecture authentique.

À partir du troisième chapitre de la thèse, on a présenté l'aspect de médiation culturelle associé à l'image représentative du lieu. En effet, l'image descriptive de la carte postale prend place entre le lieu et son visiteur. Elle favorise la promotion des *Gsours* ainsi que la valorisation de ce patrimoine.

À partir des trois premiers chapitres, le lieu et l'image du lieu ont été étudiés. Dans la partie qui suit, on s'intéressera toujours au lieu ; cette fois en étudiant son image cognitive. Cette étude se réalise à partir d'une enquête sur terrain, de la diffusion d'un guide d'entretien, et de l'analyse de contenu des données recueillies.

DEUXIÈME PARTIE

LANGAGES, CULTURE ET PATRIMOINE

« Ensembles, hommes et femmes tissent le quotidien d'une vie restée là comme un îlot de sage dépouillement dans notre monde hanté par la turbulence et l'inquiétude…» (Louis, 1975 : 12).

En portant notre intérêt sur la forme d'image cognitive produite par les individus originaires du sud-est Tunisien, cette partie vient répondre à la deuxième hypothèse qui suppose la construction d'une mémoire collective autour d'un même objet patrimonial et au sein d'une même population[39].
Pour cette deuxième partie, le recueil des données s'est effectué à partir de l'élaboration d'un guide d'entretien diffusé auprès d'une partie de la population du sud-est. Les détails de sa rédaction, de la formulation des interrogations ainsi que de sa diffusion ont été précisés dans la partie méthodologie (*cf*. Introduction, pp.32-42).

On étudiera les spécificités d'une culture partagée par deux générations distinctes. Cette étude va se réaliser à partir d'une enquête terrain dans l'objectif de cerner l'imaginaire collectif répandu dans la région des *Gsour* ; sans doute nourri par les récits, l'histoire et les mythes communs à une même population.

Le guide d'entretien proposé à notre échantillonnage sera divisé en quatre parties :

- pour commencer, on aborde les langages tout en s'arrêtant sur les discours oraux et les légendes répandues dans le sud-est ;
- ensuite, on présente les objets en privilégiant l'étude d'un patrimoine immatériel et en se focalisant sur les coutumes héritées et transmises à travers les générations ;
- en troisième lieu, on s'intéresse aux territoires et plus précisément aux *Gsour* en tant qu'une construction du passé, une architecture à restaurer et un patrimoine à valoriser ;
- enfin, on évoque les formes de l'hospitalité tout en essayant d'expliquer la notion de partage et sa matérialisation dans le sud-est actuel.

Ce guide d'entretien sera suivi d'un recueil de données et de leur quantification. Les pourcentages obtenus vont être interprétés afin de déduire le mode de transmission intergénérationnelle d'une même culture *Gsourienne*.
En dernier lieu, nous proposerons une redéfinition des *Gsour* et ce, tout en précisant l'importance de sauvegarder et puis de transmettre ce patrimoine à la fois matériel et immatériel à travers les générations.

[39] Cette population se compose d'individus tous originaires du sud-est Tunisien, appartenant à deux générations distinctes et que nous avons rencontrés dans les région de Médenine et de Tataouine.

CHAPITRE 4
DÉCRIRE UNE SOCIÉTÉ

4.1. Les représentations sociales dans la région des *Gsour*

Les représentations sociales renvoient à la construction du monde social. Ce dernier est celui de la subjectivité, de la projection des pensées, de la diffusion des connaissances, de l'appropriation des territoires et de la transformation de la réalité. Une représentation sociale renvoie à l'image d'une réalité, ainsi qu'à son interprétation par un groupe social identifié. En ce sens, une représentation sociale correspond à une image cognitive partagée par un même groupe d'individus. Sa transmission se fait à travers les générations. C'est ici que nous retrouvons la notion d'héritage qui comprend la création, ou l'invention de nouvelles formes représentatives à partir d'un même langage modelé et remodelé à travers le temps.

La classification des représentations sociales « est relative à l'appartenance de l'individu à des catégories bio-psychologiques (le sexe, l'âge), à des groupes socioculturels (ethniques, régionaux, nationaux, professionnels, etc.) » (Lipiansky, 1992 : 114). En appliquant ces spécificités à notre terrain d'étude, nous présentons une entité sociale qui dépend d'une catégorie bio-psychologique (l'âge) et qui inclut des groupes sociaux d'une même nationalité, d'une même région mais d'origines ethniques et professionnelles différentes. En fait, c'est à partir d'une étude théorique et d'une enquête terrain que nous proposons d'analyser la forme de représentation sociale transmise à travers les générations et liée aux *Gsour* ; ceci dans l'objectif de déduire la sauvegarde d'un même ensemble de valeurs héritées du passé et ainsi la conservation d'un patrimoine culturel *Gsourien* et la construction d'une mémoire collective.

La transmission d'une représentation sociale du passé au présent forme « une organisation d'opinions socialement construites relativement à un objet donné (présentant d'ailleurs un certain nombre de spécificités) ; [et] résulte d'un ensemble de communications sociales […] qui permettent de maîtriser l'environnement […] et de se l'approprier en fonction d'éléments symboliques propres à son ou à ses groupes d'appartenance » (Bonardi, Roussiau, 2001 : 18). Ici, précisons que l'organisation d'opinions socialement construites et relatives à un objet donné va dépendre des circonstances économiques qui ont permis la naissance et la mise en forme de cet objet mais aussi des valeurs culturelles qui le contournent.

4.1.1. Un contexte socio-économique

L'évolution du contexte socio-économique dans la région du sud-est a eu lieu et s'est développée vers la fin des années 50, avec l'indépendance de la Tunisie et la fin du colonialisme Français. Un nouveau modèle urbain a pris forme et a favorisé l'attachement au lieu, la sédentarisation et l'arrêt de la transhumance. En fait, un même modèle urbain a été repris dans chacune des villes de la Tunisie. Son organisation permet la construction des maisons auprès des institutions nécessaires au bon déroulement des activités économiques et sociales de la population. De ces institutions, citons le bureau de poste, les établissements éducatifs, la mosquée et le poste de police.

Grâce à leur présence à l'échelle régionale, ces dernières permettent la mise en place d'un cadre de vie décrit par l'échange de l'information, le droit à l'éducation et la présence d'un état de sécurité. Le partage de ce nouveau mode de vie par une même population permet d'atteindre un code moral spécifique. Ce dernier a évolué à partir de trois périodes principales :

Tout d'abord, une première période se présente à partir du XII^{e} siècle (*cf*. Chapitre 1, pp.46-54) et se décrit par :

- des invasions diverses qui atteignaient la région du sud-est du pays. Le *Gasr* se construit sur le sommet du relief montagneux et sert d'un abri et de refuge assurant la survie hors des zones du danger ;
- un acte de transhumance qui se concevait comme étant nécessaire pour subvenir aux besoins vitaux des autochtones. Toutes les récoltes qui ne pouvaient servir pendant leur absence étaient maintenues à l'intérieur des *Gsour*. Cette construction se multipliait à flanc des montagnes et assurait l'ensilage et la conservation des différents produits alimentaires.

Ensuite, la deuxième période s'étend jusqu'au début du XX^{e} siècle pour que :

- arabes et Berbères deviennent les deux principales ethnies présentes dans la région des *Gsour*. Un cadre social régi par des particularités berbères et autres arabes se crée. Ceci posé, une segmentation se réalise par tribus. En fait, la tribu constitue « l'élément de référence d'un individu à son groupe social » (Louis, 1979 : 21). Les spécificités de chacune des tribus prennent forme à partir de la langue et des langages. Elles peuvent aussi être déduites de la relation entretenue avec les objets et outils de travail, ou encore observées à partir du mode d'occupation du territoire. L'autorité de la tribu s'attribue à la personne qui s'impose par sa valeur ou son courage. Cette dernière est connue sous le nom de *Cheikh* ou chef de la tribu. Un système de langage codé se développe au sein d'une même tribu ; citons comme exemple le langage adopté par le *Cheikh* pour communiquer avec le reste des individus de sa tribu. En fait, « l'insigne de [sa] fonction est le tambour. Chaque coup a un sens précis : arrivée de l'ennemi, nouvelle importante à annoncer, réunion, etc. » (Louis, 1979 : 33) ;

- en évoquant le *Gasr*, en plus de sa fonction principale de grenier collectif, cette bâtisse devient lieu de rencontre et favorise des échanges et des communications entre les individus d'une même tribu ou de tribus différentes : son image n'est plus restreinte à une utilisation autochtone. Il s'agit plutôt d'un usage de groupes où l'échange des marchandises se fait entre les différentes tribus de la région.

Enfin, une troisième période prend forme à partir des années 50 :

- l'indépendance du pays permet la mise en place d'un nouveau cadre de vie : un régime standardisé pour tout le territoire Tunisien. Arabes et Berbères occupent un même territoire et se partagent les mêmes conditions de vie ;
- on abandonne progressivement les *Gsour* de montagnes. On assiste à « une efflorescence de villages, […], la baisse du commerce caravanier, une meilleure distribution de l'eau, une sécurité assurée par l'État et la suppression des barrières ethniques » (*Ibid.*: 72) ;
- on n'évoque plus de transhumance mais plutôt une migration vers la capitale de la Tunisie ou vers quelques pays de l'Europe.

À partir de ces trois périodes, on déduit que, géographiquement, l'évolution du phénomène *Gasr* s'inscrit dans un mouvement de descente du sommet du relief montagneux vers les étendues des plaines. Sur le plan économique, on note l'évolution des modes d'échange et l'entrée progressive de la région dans un système régi par des normes nationales.

À ce stade, nous rappelons que la transmission d'une représentation sociale dépend des circonstances économiques qui ont permis sa naissance et sa mise en forme mais aussi des valeurs culturelles qui lui sont associées. Comment se construit cet ensemble de valeurs culturelles ? comment définir la notion de culture et puis l'appliquer à la région des *Gsour* ?

4.1.2. Des valeurs culturelles

Des six définitions accordées à la culture par Michel de Certeau (1993 : 163) dans son ouvrage *La culture au pluriel*, retenons celles qui s'appliquent le plus à notre terrain d'étude et qui désignent :

- « un patrimoine des "œuvres" à préserver, à répandre ou par rapport auquel se situer ;
- l'image, la perception ou la compréhension du monde propre à un milieu (rural, urbain, indien, etc.) ».

Par "œuvres", on se réfère aux bâtisses imposantes construites selon un modèle architectural spécifique et nommées *Gsour*. L'image du monde sera celle qui reflète des modes de vie et des comportements autour de ce modèle urbain. Ainsi, la culture dans la région du sud-est Tunisien est-elle à la fois entité d'un patrimoine à conserver et le reflet d'un lieu à sauvegarder. Ses spécificités dépendent justement de ce lieu mais aussi de la population qui l'occupe et du mode de vie qu'elle adopte.

Une culture se construit progressivement ; elle « se nourrit des mémoires à travers lesquelles se racontent des croyances ou des pratiques communes » (Boubaker, 2005 : 75). En évoquant les mémoires, pour leur mise en forme, ces dernières font appel « au mythe, à l'histoire, à l'écriture et au récit » (*Ibid.* : 75). En reprenant chacune de ces entités séparément, nous commençons par présenter l'écriture en tant qu'outil fondamental pour la conservation et la transmission de tout acte culturel. Contrairement à la parole, l'écriture laisse trace. Le sémiologue Jean-Marie Klinkenberg[40] affirme que *l'unique fonction de l'écriture est de noter le caractère oral : l'écriture renferme tous les signes qui représentent des caractères directs, répétitifs et ordonnés dans une structure spatiale.* Cet outil permet le passage d'un acte mémoriel oral, transmis grâce à une méthode narrative verbale, à un autre écrit, conservé dans tous ses détails et pouvant faire appel aux faits historiques propres à un territoire ou à un peuple donné.

L'histoire présente le texte fondamental qui permet de se positionner par rapport aux faits passés et présents. Élaborée à partir d'un vécu, l'histoire doit énoncer des

[40] Jean-Marie Klinkenberg, Professeur de rhétorique et sémiotique à l'Université de Liège. Conférence intitulée "Petite sémiotique de l'écriture : linéarité et spatialité" et présentée le 18 janvier 2006 au Celsa, paris IV- Sorbonne.

événements ayant eu lieu et se baser sur des informations exactes et précises. Ainsi, l'histoire d'un territoire ne doit pas mettre en doute l'origine première de sa population, son appartenance ethnique et religieuse ou le nom de ses envahisseurs et les différentes invasions l'ayant affecté.

Le récit prend forme à partir des mémoires collectives et individuelles construites dans un même espace urbain ; « chaque mémoire s'inscrit dans une temporalité singulière et les mémoires collectives peuvent se décomposer en une myriade de mémoires individuelles, chacune avec son propre décor, son inscription sociale, culturelle ou historique » (Boubaker, 2005 : 78). Le récit relève d'une expérience quotidienne et permet l'appropriation des actions au moment de les raconter. Ce dernier s'inspire des faits historiques mais peut également se nourrir des phénomènes mythiques ayant eu lieu.

Le mythe présente « une forme d'expression culturelle dont la forme littéraire est à la fois le reflet d' [un] mode de vie et d'une certaine conception du monde véhiculé par les contes et autres légendes qui nourrissent l'imaginaire des hommes » (Daghari Ounissi, 2002 : 81). Ceci posé, le mythe permet d'identifier un peuple et le munir de certaines caractéristiques culturelles. En effet, « toutes ces histoires constituent un grand paysage culturel, largement autonome, peuplé de paroles anciennes, habité par des voix qui se répondent, par des récits qui se font écho à travers les continents et d'un millénaire à l'autre. Une culture de la parole, livrée assurément à l'interprétation des lettrés, mais dont ne voudrait douter qu'elle a plus à faire avec l'oreille et la mémoire qu'avec la lettre et l'écriture » (Detienne, 2005 : 48, 49). En ce sens, le mythe se nourrit des récits oraux, se transmet dans la plupart des cas verbalement et permet de repenser quelques détails, de les modifier et ainsi de raconter l'histoire autrement.

Tout en assurant la transmission et l'héritage des légendes, le mythe se considère en tant que « système de communication, c'est un message […]. C'est un mode de signification, c'est une forme. Il faudra plus tard poser à cette forme des limites historiques, des conditions d'emploi » (Barthes, 1957 : 193). Modifié par la transmission orale, le mythe doit garder un seuil d'informations qui ne change pas et qui se construit dans l'imaginaire collectif d'une même population. Le mythe peut ainsi être défini en étant « un produit naturel et régulier de l'esprit humain réagissant à certains

faits, dans la mesure compatible avec l'état du peuple qui l'a imaginé » (Detienne, 2005 : 35). Dans sa construction, le mythe fait appel à la fois à l'écriture, à l'histoire et au récit.

En reprenant ces quatre principales notions (récit, mythe, écriture et histoire), une mémoire prend forme et s'associe à un groupe d'individus déterminé. Ce dernier est à la fois homogène – par son appartenance à une même partie du territoire, le partage d'une même histoire et d'un même ensemble de valeurs culturelles – et hétérogène par le fait d'inclure différentes tranches d'âge et diverses catégories socio-professionnelles.
En nous intéressant au territoire, donc au lieu, on présentera les significations qui peuvent émerger à partir de son étude. Tout en se référant au territoire du sud-est Tunisien, on choisit de s'arrêter sur les sens attribués à la légende des sept dormants à *Chenini* et à l'origine de l'appellation de la ville de *Ghomrassen*. Dans un premier temps, ces deux points seront traités à partir des références théoriques recueillies. Dans le chapitre qui suit, on s'y penchera tout en intégrant les données déduites et quantifiées à partir des guides d'entretien diffusés à la population originaire de la région du sud-est Tunisien.

4.2. Présenter lieu : produire une signification

La représentation du lieu sera expliquée à partir d'une étude réalisée autour des noms attribués aux villes et aux villages du sud-est Tunisien. En effet, des noms propres ont toujours servi pour désigner les *Gsour* de la région. Leurs origines remontent à la première tribu ayant occupé le territoire ; citons *Gasr Hadada*, *Gasr Ouled Debbab* ou *Gasr Béni Barka*. À cet effet, on lit que « les noms propres creusent des réserves de significations cachées et familières. Ils "font sens" ; autrement dit, ils impulsent des mouvements, à la façon de vocations et d'appels qui tournent ou détournent l'itinéraire en lui donnant des sens » (de Certeau, 2008 : 156).
Une fois sur les lieux, en visitant le territoire du sud-est Tunisien, nous percevons une signalétique écrite en deux langues : arabe et française. Cette dernière sert à indiquer et à nommer les régions parcourues. De ces dernières, on s'arrête sur le village berbère de *Chenini* et la ville de *Ghomrassen*.

4.2.1. Un village berbère : *Chenini*

Des trois villages berbères du sud-est Tunisien – *Chenini*, *Douirèt* et *Guermessa* – nous présentons *Chenini* de Tataouine. Pour le décrire, on lit que, « comme une forteresse accolée à la montagne […], le site est féerique. […] Il a été témoin des luttes entre Berbères et Arabes et offre le double caractère des villages du Sud : l'habitation troglodyte et le *Ksar* avec ses *Ghorfas* » (Louis, 1964 : 12-13).

Depuis les années 60, le *Gasr* de *Chenini* n'est plus habité. André Louis explique que « le Berbère n'a plus à s'y réfugier pour fuir l'invasion des nomades arabes […], les *Chenana* s'enfoncent dans la pierre friable et y creusent des grottes magnifiques » (*Ibid.* : 14). Progressivement, cette montagne se voit sculptée selon les besoins de la population pour servir de lieu d'habitation (*cf.* images ci-après).

Image 43
Le village de *Chenini*

Image 44
Constructions Berbères à Chenini

Chenini se place en retrait du reste des villages de la région (*cf*. Image 45 ci-après), « en venant de Tataouine, [*Chenini*] n'est guère éloignée que de 16 kilomètres vers le Sud-Ouest [et] ne montre qu'un flanc de relief déchiqueté » (Louis, 1975 : 46).

À partir des deux représentations photographiques retenues (*cf*. Images 43 et 44 ci-dessous), des habitations paraissent délaissées. Toutefois, un entretien effectué en mars 2009[41] avec l'un des guides touristiques de la région prouve le contraire. En effet, cette personne nous affirme que *ces habitations demeurent occupées jusqu'à l'époque actuelle* ; « c'est souvent une indélicatesse d'y pénétrer sans être accompagné par une personne de la région » (Louis, 1975 : 338).

Image 45
Carte géographique indiquant les distances qui séparent *Chenini* de *Guermessa*, de *Douirèt* et deTataouine

Chenini est un village berbère qui se décrit par un système de langues et un langage spécifiques. En fait, le caractère berbère est perçu à travers les langages et dialectes empruntés par les habitants de la région. Une fois on y est, « on a l'impression d'entrer dans une autre société. L'isolement, la pratique de la langue berbère ont conservé aux coutumes leur originalité » (Louis, 1964 : 13). Ce n'est qu'à partir de leur scolarisation que les habitants de *Chenini* apprennent des langues nouvelles ; citons « l'arabe dialectal qui est la langue véhiculaire, l'arabe littéraire et le français, qui sont des langues de culture » (Louis, 1964 : 390).

[41] Un déplacement d'une semaine au sud-est Tunisien a été effectué en mars 2009 pour assister au festival international des *Gsour*, réaliser des visites sur terrain et diffuser notre guide d'entretien.

Actuellement, à *Chenini*, la langue berbère demeure la langue officielle d'échange et de communication. À cet effet, ce même guide touristique affirme que *le berbère se pratique couramment. Cette langue s'apprend à la maison, dès le plus jeune âge, en tant que langue maternelle. Quant à la langue arabe, elle s'apprend à l'école, une fois scolarisé.* […]. *La langue arabe est secondaire ; on y fait appel quand on s'adresse aux visiteurs étrangers à la région. Quand on l'exerce, c'est comme quand vous faites appel au français pour discuter avec un touriste qui ne peut comprendre la langue arabe.* Ainsi, déduisons-nous la mise en place d'un ensemble de signes et de symboles propres à la langue berbère et qui permettent la création d'un système de communication précis et appartenant à cette partie du territoire.

De la langue et des langages, nous passons aux modes de vie et aux rapports sociaux qui lient les habitants de *Chenini.* Dans ce cadre, précisons qu'à partir des écrits parcourus, des visites du terrain et des entretiens effectués, l'existence d'une société segmentée où hommes et femmes ne peuvent partager les mêmes activités est déduite. En effet, « un partage du monde, de la maison, des représentations [s'effectue] en deux sphères que l'on pourrait regrouper sous les égides masculin, féminin. Il y a le monde des femmes avec ses rites, ses interdits ; et celui des hommes avec son honneur et ses combats » (Pardo, 1999 : 10).
Pour décrire la population de *Chenini* dans le passé, André Louis (1964 :13) énonce que « la plupart des hommes sont à Tunis où […] ils vendent des journaux. Les femmes […] tissent le *houli*, le *burnous* ; quelques-unes montent les nattes d'*Alfa* ». Pour décrire le quotidien des femmes à l'époque actuelle, nous faisons référence à l'entretien effectué avec le guide originaire de *Chenini* qui ajoute que *tous les produits artisanaux exposés à l'entrée du village et vendus aux visiteurs sont conçus par des femmes du village. Ces dernières ont pu conserver et exercer ce savoir-faire artisanal sans avoir à se déplacer ou à quitter leur demeure.*

En continuant à décrire la population de *Chenini*, on retient qu' « en 1840, ce village ne compte plus que 2000 habitants, tous sédentaires. En 1975, un millier d'habitants […] occupe les alvéoles de cette vaste termitière » (Louis, 1975 : 46-49). En moins d'un siècle cette population s'est rétrécie de la moitié. En rejoignant ces propos, le même guide explique que *les familles, dans son village, se font de plus en plus rare. La migration vers la Capitale ou vers les pays de l'Europe est la principale cause menant*

au dépeuplement progressif de Chenini. Actuellement, on compte seulement près de quatre vingt familles encore installées sur les lieux. L'été, la saison des mariages, favorise la rencontre des autochtones.

En fait, le phénomène de dépeuplement est remarqué dans la plupart des régions du sud-est Tunisien. Ces dernières, du fait de l'aridité de leur climat et des changements environnementaux qui les atteignent, se décrivent de zones difficiles[42]. Nous revenons ultérieurement sur ce point pour l'appliquer à la ville de *Ghomrassen* (*cf. 4.2.2.* Une ville qui se dépeuple : *Ghomrassen,* p. 159).

Après avoir cité les langues, les langages et le mode de vie décrivant *Chenini*, nous proposons dans ce qui suit de décrire un objet culturel spécifique et propre à ce même lieu : la légende des sept dormants. Dans une première phase, il s'agit d'étudier un territoire, des langages et des objets à partir des références théoriques collectées et des visites du terrain effectuées. Dans une seconde phase, nous analyserons le mode de transmission de cette même légende à travers deux générations distinctes (*cf*. Chapitre 5, pp. 170-177). Ainsi, déduirons-nous une perte d'informations, ou dans le cas contraire la construction d'une mémoire collective et la sauvegarde d'un patrimoine culturel.

La place des sept dormants à *Chenini* présente l'une des escales incontournables et souvent incluses dans les circuits touristiques organisés dans la région du sud-est Tunisien et se lie à une légende héritée à travers les générations. Afin de la présenter, on propose une description détaillée de cet espace tout en se référant aux données théoriques s'y rapportant et à une série de photographies prises sur les lieux[43].

Le lieu, la place des sept dormants, se trouve à *Chenini*, en bas de la montagne. Parmi les principaux éléments architecturaux qui s'y trouvent, on remarque une mosquée composée essentiellement d'un minaret et de plusieurs coupoles (*cf*. Image 46 ci-après).

[42] En avril 2009, le laboratoire d'économie et sociétés rurales de l'institut des régions arides de Médenine a organisé un colloque international sous le thème « Sociétés en transition et développement local en zones difficiles » afin de traiter la problématique de développement local durable des zones difficiles. Ces dernières doivent faire face à davantage de défis engendrés par le nouveau contexte de mondialisation, de bouleversement des marchés des produits alimentaires et de changements environnementaux notamment climatiques. Djerba – Tunisie, du 22 au 24 avril 2009.

[43] En mars 2009, un déplacement au sud-est Tunisien a été effectué pour permettre, entre autres actions, la visite des villages berbères Chenini et Douirèt, d'une série de *Gsour* à Tataouine (*Gasr Ouled Debbab*, *Gasr Degharghra* et *Gasr Ouled Soltane*) et du musée des amis de la mémoire de la terre.

Pour la décrire, on lit qu'il s'agit d'une « curieuse mosquée, *Djemaa Q'dîma*, reconstruite à partir d'un oratoire plus ancien, excavé dans le flanc de la montagne » (Louis, 1975 : 47). En la nommant *Djemaa Q'dîma*, une expression traduisible en français par *l'ancienne mosquée*, un premier repère historique nous est délivré et nous renseigne sur l'ancienneté de cet édifice.

À cet effet, Habib Belhèdi, président de l'association des Amis de la mémoire de la terre à Tataouine nous explique lors d'une visite guidée à *Chenini*[44], que *ce même lieu était précédemment occupé par des chrétiens. Il servait de chapelle jusqu'à l'année 1423. Avec l'arrivée de l'Islam et son expansion, ce lieu devient fréquenté par les musulmans pour servir de mosquée. L'extension de cet espace a été faite en fonction du nombre des pratiquants occupant le territoire. Ceci a engendré l'accroissement du nombre des coupoles ; initialement, on n'en comptait que trois.*

Image 46
La mosquée de *Chenini*

D'une couleur blanche, la mosquée contraste le reste du paysage d'une dominante couleur terre. Afin de nommer le plan de construction retenu pour la réalisation de cette bâtisse, on a exploré les modèles empruntés pour la mise en forme des édifices religieux musulmans pour déduire que l'architecture retenue est celle de la mosquée de Kairouan. En fait, cette mosquée est « l'une des premières réalisations de l'architecture islamique qui sert de modèle pour les édifices religieux du Maghreb » (Grover, 2006 : 14). La

[44] Visite guidée du musée « Mémoire de la terre à Tataouine » et du village berbère *Chenini*, avec Habib Belhèdi, président de l'association des Amis de la mémoire de la terre et fondateur du musée. Présence des chercheurs du programme LOTH, du laboratoire d'économie et des sociétés rurales (Lesor) de l'ira de Médenine et du centre de recherche sur les médiations (Crem) de l'université de Metz, Tataouine, 19 avril 2009.

ressemblance établie entre la mosquée de *Chenini* et celle de Kairouan est déduite à partir de la forme du minaret qui se construit sur un plan carré, fixé sur ses quatre côtés, renvoyant à l'équilibre et à la stabilité. Sans la moindre ornementation ou l'ajout d'autres matériaux de décoration, la forme du minaret renvoie à une ascension vers le ciel. Son sommet attire l'attention par sa forme légèrement inclinée dans la direction du reste de la bâtisse et donc des coupoles. Ces mesures inexactes traduisent la nature des outils de maçonnerie utilisés à l'époque de sa construction.

Près de cette mosquée, deux cours renfermant des tombes d'une longueur remarquable sont perçues. Ces dernières sont faites par la juxtaposition des pierres entremêlées par de la chaux blanche (*cf.* Image 47 ci-après). Sur ces tombes, ni le nom, ni la date de naissance ou de décès de leur occupant ne sont inscrits. Pour les décrire, André Louis (1975 : 47-48) note qu'il s'agit de « curieuses tombes, de plus de quatre mètres de long, disposées au pied de la mosquée ; [elles] viennent illustrer dans la mentalité populaire une légende qui semble avoir son origine dans un mélange de traditions chrétiennes et musulmanes ».

Image 47
Une partie de la mosquée et des tombes

Dans ce même ouvrage, cette légende fût énoncée tout en précisant qu'« en butte à la persécution des valets de l'Empereur, des chrétiens autochtones se retirent là. […] Quatre siècle plus tard, se réveillant comme d'un long sommeil, après la destruction des murs de leur caverne, ces "Dormants", dont le corps avait continué à grandir, trouvent le pays changé : ils n'y connaissent plus personne, personne ne les reconnaît. Après s'être convertis à l'Islam, ils meurent. Et la tradition veut que soient enterrés là, tout près de la "Vieille Mosquée", dans des tombes proportionnées à leurs corps de géants, ces "Gens de la Caverne" » (Massignon cité par Louis, 1975 : 48).

Cette légende cite des chrétiens qui ont pu survivre pendant quatre siècles enfermés dans une caverne et qui en sortent géants, se convertissent à l'Islam, meurent et furent enterrés dans des tombes imposantes. La caverne citée ci-haut est un édifice qui demeure existant actuellement dans cette même partie du territoire. Pour en percevoir une partie, il suffit d'accéder à l'intérieur de la mosquée (*cf.* Image 48 ci-après). Presque dépourvu de toute lumière naturelle ou artificielle, l'intérieur est sombre. Au fond de la bâtisse, des bougies illuminent deux creux d'un mur blanchi par de la chaux. La légende veut que ce mur forme la partie apparente du rocher ayant enfermé les dormants à l'intérieur de la caverne.

Image 48
Une partie de l'intérieur de la mosquée

À ce stade, précisons que l'ensemble de ces éléments photographiques a été pris sur les lieux pendant notre présence à *Chenini* en mars 2009. Ces images nous permettent d'obtenir une continuité narrative et de retracer les faits de la légende des dormants de *Chenini*. En plus, ces fragments architecturaux que nous percevons à travers l'image et qui demeurent présents actuellement sur les lieux renvoient aux faits ayant été accomplis dans cet espace dans une époque lointaine.

En continuant à évoquer ces dormants, une inscription murale appliquée à l'entrée de la mosquée est présentée. Cette dernière indique qu'il s'agit de sept dormants précisément. En fait, cette inscription nous renseigne sur le nom de l'édifice : Mosquée des sept dormants (*cf*. Image 49 ci-après).

Image 49
Inscription murale

Explicitement, on présente *Chenini* comme étant un village berbère composé de constructions vernaculaires et d'un objet architectural particulier : une mosquée blanche entourée de tombes imposantes et décrite par un système de signes spécifique duquel nous dénommons la légende des sept dormants.

Du haut de la montagne, la mosquée, les tombes qui la contournent et la clôture qui les assiège et les délimite se distinguent (*cf*. Image 50 ci-après). Afin de présenter la légende des sept dormants, et suite aux références théoriques consultées, on remarque que le récit qui prend forme et qui se raconte, se nourrit à la fois des traditions

chrétiennes et musulmanes. En effet, dans sa description des faits, André Louis se réfère aux versets du Coran (XVII, 8-25) où sont cités "ces gens de la caverne" ou *ahal al-kâ'f*[45].

En reprenant la continuité narrative et la succession des faits tels qu'ils ont été énoncés à travers la légende, nous essaierons de vérifier dans quelle mesure peut-on interpeller cette sourate, ou du moins quelques-uns de ses versets et les appliquer aux faits ayant eu lieu à *Chenini.*

Image 50
La mosquée et les tombes à *Chenini*

Afin de situer le cadre temporel, nous rappelons que la légende explique que des chrétiens s'étaient endormis pendant quatre siècles. S'interrogeant sur le temps passé dans la grotte, on lit dans le Coran plus qu'une indication temporelle : « Pendant nombreuses années, un jour ou une partie d'un jour, trois cent ans ou encore trois cent ans et neuf années » (XVII, 8-25). Ces indications renvoient aussi bien à une courte qu'à une longue durée.

En commençant par expliquer cette courte durée, nous retenons que « ces jeunes sont entrés dans la caverne au début d'une journée et se sont éveillés à la fin d'une autre. Sans s'apercevoir de la durée de leur sommeil, ils déduisent qu'ils y étaient pendant un jour ou une partie d'un jour » (Dimachki, 2002 : 162). Quant à la longue durée, deux dates sont énoncées avec un écart de neuf années (300 et 309 années). Ce dernier relève

[45] Des 114 sourates du Saint Coran, sourate *al- kâ'f* est la 18ème et comporte 110 versets.

des spécificités de chacun des deux calendriers grégorien et lunaire. Une différence de trois années est notée à la fin de chaque siècle. Ainsi, les trois cent ans ont été comptés par le calendrier grégorien et les trois cent neuf années reviennent au calendrier lunaire.

En poursuivant l'analyse de la légende des jeunes dormants, un dernier point est soulevé et concerne leur nombre. En fait, la légende racontée décrit sept dormants. Ce même chiffre est retenu pour nommer la mosquée de *Chenini*. Par ailleurs, ce nombre demeure incertain dans le texte du Coran. Ainsi, on lit qu': « ils étaient trois et le quatrième était leur chien. Et ils diront en conjecturant sur leur mystère qu'ils étaient cinq, le sixième étant leur chien et ils diront sept, le huitième étant leur chien » (XVII, 8-25).
En conclusion, entre la légende racontée et les éléments présents dans sourate *al- kâ'f*, des différences peuvent être notées et concernent essentiellement le temps passé dans la caverne, le nombre des dormants et leur espèce (humaine et animale). Ces différences reviennent à la définition même de la légende car « signes, secrets cachés, animaux ou personnages bizarres à qui l'on prête des vertus prophétiques, ce sont aussi ces éléments qui font la légende » (Bou Yabès, 1993 : 24).

En plus de la légende des sept dormants, on propose de s'attarder sur la ville de *Ghomrassen*, l'origine de son appellation et ses principales particularités.

4.2.2. Une ville qui se dépeuple : *Ghomrassen*

Ghomrassen est une ville du sud-est Tunisien. Elle se situe à 20 km de Tataouine et à 80 km de Médenine (*cf*. Image 51). Avant de présenter le territoire actuel, précisons qu'avant l'indépendance de la Tunisie, cette ville était bâtie sur les hauteurs. En fait, *l'ancien village se trouvait suspendu sur le flanc abrupt de la montagne* "*Sidi Arfa*" *qui le protégeait tout en rendant son accès très difficile. À cette époque, il s'appelait* "*Kalaât de Niffik*"[46].

[46] Entretien exploratoire effectué le 08 juillet 2007 avec Anas Ghrab, membre de l'association *Ibn Arafa* à Tunis (*cf*. Annexe II, document 5, p. 11).

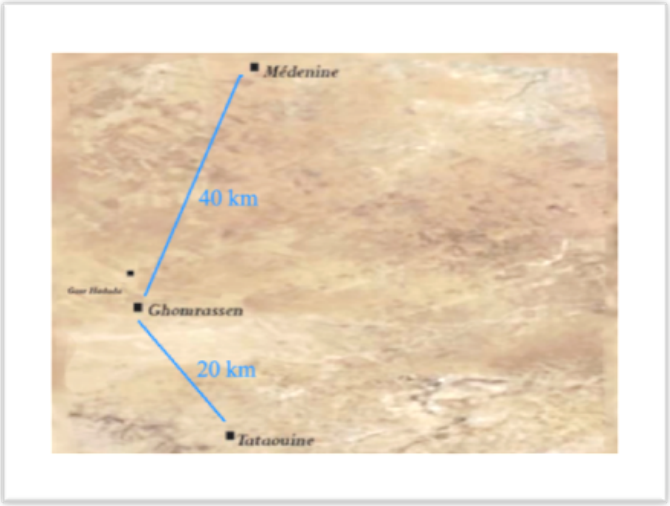


Image 51
Carte géographique indiquant les distances
qui séparent *Ghomrassen* de Médenine et de Tataouine

Depuis l'indépendance du pays, la population du sud-est a connu un accroissement remarquable et ce, avec la sédentarisation des nomades, la scolarisation obligatoire des enfants et l'amélioration du niveau de vie des citoyens. Toutefois, « le passage pour les régions du Sud, d'une économie de subsistance à une économie de marché et l'accès à des techniques de faire valoir plus modernes ne permettent plus d'assurer du travail aux catégories actives d'une population soumise à une pression démographique élevée » (Louis, 1974 : 60). Peu à peu, ces régions deviennent synonymes de zones difficiles et se décrivent par un phénomène de dépeuplement. Parmi les facteurs les plus répandus qui entraînent une émigration vers la capitale de la Tunisie, vers les pays voisins (essentiellement l'Algérie) ou encore vers l'Europe, nous notons « la volonté de dépasser un système d'auto-subsistance qui ne peut satisfaire les besoins essentiels » (*Ibid.* : 61). Des plus affectées par ce phénomène de dépeuplement, citons la ville de *Ghomrassen où on compte un nombre élevés d'émigrés*[47].

[47] Entretiens exploratoires effectués le 17 juillet 2007 et le 23 octobre 2009 avec Mohamed Hédi Ghourabi, historien, président de l'association de sauvegarde du patrimoine de la ville de *Ghomrassen* (*cf.* Annexe II, document 10, p. 25).

Plus précisément, un exode rural a touché majoritairement la délégation de *Ghomrassen*. En fait, contrairement aux villes voisines, cette région n'a pas su répondre aux besoins croissants de sa population : « les hommes de *Ghomrassen* [étaient] souvent obligés d'émigrer dans le Nord, [à Tunis], pour faire vivre leur famille » (Jeuge-Maynart, 1997 : 458).

Pour schématiser la régression progressive des résidents de la ville de *Ghomrassen*, on se réfère aux recensements réalisés par l'Institut national des statistiques en Tunisie pour dresser le tableau ci-après. En prenant l'exemple de trois délégations voisines du sud-est Tunisien (Tataouine nord, Tataouine sud et *Ghomrassen*), ce tableau révèle un nombre d'habitants qui s'accroit depuis l'année 1994 dans les deux premières délégations et qui diminue dans la troisième. La régression de la population *Ghomrassni* entraîne un savoir-faire agricole mais aussi artisanal qui se dissout progressivement.

Année de recensement	**1994**	**2004**
Nombre des résidents dans la délégation de Tataouine nord	47 475	54 362
Nombre des résidents dans la Délégation de Tataouine sud	32 780	33 783
Nombre des résidents dans la Délégation de *Ghomrassen*	20 754	18 355

Tableau 3
La régression de la population dans la ville de *Ghomrassen*

Source: Recensement général de l'habitation et de l'habitat, années 1994 et 2004. Spécificités de l'habitation, des habitants et des familles selon les communes : le territoire du sud. Édition de l'Institut national des statistiques en Tunisie.

En nous intéressant maintenant aux spécificités territoriales de *Ghomrassen*, nous retenons que *des structures nationales et des promoteurs du secteur privé investissent aux environs de la ville sans avoir la moindre idée des particularités territoriales ou de l'historique de la région. L'exploitation excessive et même abusive des biens de la zone mène automatiquement à l'aggravation du phénomène de désertification*[48].

Désertification et dépeuplement deviennent les deux principaux phénomènes qui décrivent ce territoire.

[48]Entretien exploratoire effectué le 18 mars 2008 avec Pierre Krebs, spécialiste en écologie et environnement, membre de l'association des Amis de la mémoire de la terre à Tataouine (*cf.* Annexe II, document 16, p. 38).

En présentant le territoire de *Ghomrassen*, on retient que « sur le sommet de la montagne [s'élève] la mosquée de *Sidi Bou Arfa*. À flanc de montagne, des grottes sont aménagées. Plus haut, autour de la mosquée, le *Ksar* devait servir de défense au moment des attaques des nomades, et de magasin à provisions lors des périodes de paix » (Louis, 1964 : 10).

À ce propos, le président de l'association de sauvegarde du patrimoine de *Ghomrassen*[49] nous explique que *dans le passé, ce village se comparait à une petite forteresse naturelle, difficilement prenable par les ennemis. Cette dernière est traversée par un Oued et son accès se faisait uniquement à travers trois canyons. Ses habitants vivaient surtout de l'agriculture de la plaine qui prend la forme d'une cuvette naturelle entourée des montagnes. Après l'indépendance du pays, ces villageois se sont peu à peu installés dans la plaine, sur l'Oued. Aujourd'hui, les Ghomrassennis occupent* toute *la plaine alluviale*[50].

Ghomrassen est un terme qui renvoie à deux explications distinctes. La première relève de la traduction étymologique du mot. En fait, *Ghomrassen* est un terme d'origine berbère. Il se compose de deux syllabes qui, assemblées, signifient chef de tribu.

Quant à la seconde explication, elle traduit une légende héritée du passé. Ses faits racontent que « le chef Idrissite Moussa Ben Abdallah arrivait au Sud accompagné de six "frères" avec pour mission de ré islamiser la région. À sa mort, le premier des "frères" refuse de quitter la région et de partager la terre qu'il cultive. Pour se défendre contre les réclamations de ses autres frères, il se "couvre la tête" du pan de son vêtement, *nghemm râssi*. D'où le surnom de *Ghomrassen* donné à ses descendants » (Louis, 1979 : 16). Ici, il est à préciser que l'expression *nghemm râssi* se traduit en français par "je me couvre la tête".

Afin de connaître la perception de la population actuelle faite autour de ce même lieu, et dans l'objectif d'étudier la culture héritée à travers les générations, ce point sera repris dans le chapitre qui suit. Ces deux interprétations, en plus des deux récits propres à la légende des sept dormants, seront proposées aux originaires du sud-est et ce, selon un guide d'entretien qui sera détaillé ultérieurement.

[49] Mohamed Hédi Ghourabi, historien, président de l'association de sauvegarde du patrimoine de la ville de *Ghomrassen*. Entretiens exploratoires effectués le 17 juillet 2007 et le 23 octobre 2009.
[50] *Ibid*.

4.3. Conjuguer le lieu

Ghomrassen et *Chenini* occupent avant tout des parties de territoire, se situent par rapport à un espace géographique et se définissent en étant des lieux.

Le lieu, se perçoit à la fois en tant qu'un langage, un récit et une médiation (*cf.* Figure 9 ci-après). En ce sens, le lieu se dote de fonctions, acquiert des sens et des significations que nous proposons d'expliquer successivement.

Figure 9
Décrire le lieu

Le lieu s'inscrit dans un système de communication régi principalement par une source émettrice, une cible réceptrice et un mode d'expression. En fait, c'est à partir du modèle de communication élaboré par Roman Jakobson, (*cf*. Chapitre 2, p.70), repris et détaillé par Jean Caune (1992 : 339-341) dans son ouvrage *la culture en action*, que six fonctions linguistiques ont été nommées et sur lesquelles on va s'arrêter :

- la fonction expressive se caractérise par une intention de « vouloir dire », d'informer sur l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle. Cette fonction s'attribue à l'émetteur, cette personne productrice de sens et de signification à l'intention de son interlocuteur. C'est par l'intermédiaire de la fonction expressive que des légendes propres au territoire *Gsourien* circulent à travers les générations ;
- la fonction conative ou d'effet sur le récepteur concerne toute expression artistique qui s'adresse à un destinataire et qui vise à exercer sur lui des effets sensibles. Ici, nous attribuons au bâti, à cet ensemble architectural propre au village de *Chenini*, cette expression artistique qui se reflète à travers les formes et les couleurs qui s'alignent, se composent et se décomposent ;
- la fonction référentielle sert à designer les objets ou à leur attribuer des significations. En l'appliquant à notre terrain d'étude, cette fonction prend forme à partir des langues et des langages. Il s'agit d'un système de signes qui sert à nommer les objets et à traduire leur utilité ;
- la fonction poétique met l'accent sur le message et son contenu. En ce sens, cette fonction fait appel aux trois précédentes, expressive, conative et référentielle pour permettre l'assimilation ainsi que la diffusion du message aux individus ciblés ;
- la fonction métalinguistique se fonde sur deux niveaux de langage : le « langage-objet » qui parle des objets et le « métalangage » qui concerne le discours centré sur le code. Cette fonction concerne prioritairement ce langage composé d'un système de signes codé dont son décodage dépend de la culture partagée entre émetteurs et récepteurs ;
- la fonction phatique consiste à établir ou à prolonger l'acte de la communication. Tout le travail de restauration et de réhabilitation de l'ensemble architectural hérité du passé se fait dans l'objectif de maintenir l'acte de communication dans la région du sud-est Tunisien.

La liaison entre ces six fonctions permet la mise en place d'un langage spécifique, propre à une région donnée. Pour comprendre l'évolution d'un même langage à travers le temps et dans un même cadre spatial, nous prenons le cas de *Chenini* et commençons par évoquer ses premiers habitants, les Berbères qui construisent ces bâtisses tout en les sculptant sur les sommets de la montagne. Ce même langage se transmet et se modèle selon les conditions sociales et économiques qui ne cessent d'évoluer à travers le temps. Des formes langagières en découlent et décrivent une société hétérogène ; composée de plus qu'une ethnie et incluant diverses civilisations (*cf.* Chapitre 1, pp.46-71).

En plus du lieu, nous présentons le récit du lieu. À travers cette société de plus en plus modernisée et influencée par les technologies de l'information et de la communication, comment arrive-t-on à transmettre et à sauvegarder des récits légendaires propres à un lieu donné ?

4.3.1. Évoquer le lieu par le récit

En commençant par définir le récit, on retient que « pour Paul Ricœur, le récit est la structure de base de notre expérience du temps […]. En effet, personne ne peut se soustraire à la création d'un récit qui installe dans le temps un soi et qui se compose d'éléments hétérogènes et disparates qui s'y insèrent comme autant d'épisodes d'une même histoire » (Saki, 2005 : 147). Le récit se morcèle à travers le temps et permet la mise en place d'une mémoire collective (appartenant à une même population), et d'une autre historique (reprenant des faits du passé).

En prenant l'exemple de la légende des sept dormants à *Chenini*, rappelons que cette dernière présente des faits qui remontent à une époque très lointaine. Dans sa construction narrative, cette légende fait appel à la fois au texte saint du Coran mais aussi à quelques actes qui ne peuvent être accomplis actuellement, citons la survie de personnes géantes enfermées dans une grotte pendant plusieurs siècles. Un lieu, appartenant à une époque antérieure, est décrit dans le cadre spatiotemporel du présent. Raconter la légende des sept dormants consiste à décrire des gestes, nommer des personnes et étaler une succession de faits à partir des fragments iconographiques et des éléments architecturaux encore présents sur les lieux. Dans ce contexte, Michel de

Certeau (2008 : 156-159) explique dans son ouvrage *L'invention au quotidien* que les mots qui permettent la narration lient gestes et pas, fraient sens et directions et permettent « d'articuler une géographie seconde, poétique, sur la géographie du sens littéral ». Il s'agit de conserver une continuité narrative qui tient ses actes au sein d'un lieu qui ne cesse de se modeler. En citant *Chenini*, rappelons que cette région montagneuse a vu la succession de diverses civilisations : celles des Berbères, des Romains ou des Arabes (Louis, 1975) et a permis l'évolution d'un peuple christianisé et puis islamisé et arabisé.

Bien que cette légende remonte à un passé éloigné, elle a pu se maintenir ; principalement dans le sud-est Tunisien. En ce sens, Michel de Certeau (2008 : 161) accorde une grande importance au fait de se raconter des légendes. Ces pratiques, il les expose en étant des pratiques inventrices de l'espace. Dans ce cadre, nous nommons un espace qui s'invente doublement. D'abord, par l'intermédiaire des faits racontés, propres à la légende et transmis à travers les générations. Ensuite, ce même espace s'invente et se remodèle selon les conditions géographiques et climatiques qui le régissent. Son invention devient à la fois matérielle et immatérielle.
Cette dernière dimension d'immatérialité suppose la participation de toute la population. De ce fait, « les récits des lieux sont des bricolages. Ils sont faits avec des débris du monde » (de Certeau, 2008 : 161). Des constructions et des reconstructions perpétuelles des faits ayant été réalisés s'articulent et s'acheminent à travers les individus appartenant à cette partie du territoire. Dans leur déroulement, quelques détails se créent et d'autres s'effacent pour permettre la description ainsi que la transmission du lieu par le récit.

4.3.2. Transmettre le lieu : le rôle de la mémoire

Pour éclaircir ce point, nous partons de la définition accordée au lieu par Michel de Certeau (2008 : 162) où on lit que « la définition même du lieu [illustre] ces récits de déplacements et d'effets entre les strates morcelées qui le composent ». La notion de déplacement est déduite du travail de transmission qui se fait à travers les générations. Il s'agit d'un déplacement ou d'une évolution de sens, dus aux spécificités de la transmission orale. En effet, transmettre un récit par l'oralité consiste à raconter des

faits appartenant à un même contexte spatiotemporel et selon une continuité narrative propre au narrateur. Notons en ce sens un jeu de langages qui privilégie un mode d'expression orale et qui prend forme prioritairement entre les deux pôles émetteur (le narrateur) et récepteur (son interlocuteur). Ce jeu de langages permet la reconstruction du passé qui « s'opère par le changement du point de vue sur ce passé. Il n'est pas question de la réalité, mais de l'interprétation d'un vécu » (Lachaussée, 2005 : 16).

Cette transmission se fait entre « les strates morcelées qui composent le lieu » associées aux générations qui se fractionnent, par leurs catégories sociales et les spécificités culturelles qui les décrivent. La circulation de l'information à travers ces générations se fait en incluant une part d'interprétation et permet ainsi d'atteindre le déplacement du sens premier, sans pour autant détourner le sens global du récit. Des répliques verbales se composent, se décomposent et se recomposent ; « elles s'articulent par des lacunes. Elles produisent donc, dans l'espace structuré du texte, des anti-textes, des effets de dissimulation […], des possibles de passage à d'autres paysages » (de Certeau, 2008 : 161). En plus de présenter un processus de transmission, nous citons la médiation du récit qui « n'est pas la transmission de sa signification : elle construit une relation avec celui qui la reçoit ; elle ouvre une brèche, celle de l'interprétation » (Caune, 1999 : 266). Ici, nous rappelons le rôle de la mémoire pour la sauvegarde d'un ensemble de faits hérités du passé. Dans un ouvrage consacré à la mémoire historique, on retient que « les modalités de la souvenance, terme qui convient pour préciser l'avènement de la mémoire, sont essentiellement la parole et l'écriture » (Lachaussée, 2005 :15). En fait, aussi bien la parole que l'écriture sont indispensables pour la transmission de la légende : la parole permet d'établir une relation entre émetteur et récepteur, et l'écriture participe à la sauvegarde de cette légende et sa transmission dans le temps.

Pour récapituler, notons que la construction du récit se fait progressivement ; elle permet la transmission d'informations incluant la perte de certains détails et l'interprétation d'autres. Ce processus fait appel à la mémoire qui instaure et modèle les fragments du passé tout en étant « traversée par du désordre, de la passion, des émotions et des affects » (Candau, 2005 : 58). Cette mémoire se définit en étant d'une part collective, appartenant à toute une population, et d'une autre individuelle, concernant chacun de ses individus.

En prenant le cas de la transmission du récit, la mise en forme d'une mémoire collective permet d'atteindre la continuité dans les faits. Par ailleurs, la mémoire individuelle, bien qu'elle demeure socialement orientée, autorise la production des grilles d'interprétation. La légende, qui est une forme de récit oral, se partage entre les individus d'une même société, se transmet à travers les générations, raconte des faits, décrit des personnages et permet d'établir un contact dans le présent de la narration entre l'émetteur, celui qui narre, et le récepteur, cette source auditrice. C'est à travers ce processus de communication que « se noue une triple compétence : savoir-dire, savoir-entendre et savoir-faire » (Caune, 1999 : 268). Nous proposons dans le chapitre qui suit de décrire cette même société du sud-est Tunisien et d'expliquer comment se transmet une forme culturelle bien spécifique à travers plus qu'une génération et se rapportant à une même partie du territoire.

CHAPITRE 5
TRANSMETTRE UNE CULTURE

5.1. Cerner le lieu

Dans la continuité du chapitre précédent, nous poursuivons l'étude du lieu tout en intégrant les données recueillies à partir du guide d'entretien présenté à la population du sud-est Tunisien (*cf*. Annexe VI, document 31, p. 90). Il s'agit de déduire une transmission d'une même forme culturelle et de ce fait la construction d'une mémoire collective ou alors la mise en forme d'une culture modifiée et transformée. En fait, le facteur temps est essentiel pour la poursuite de cette étude puisque on s'adressera à deux générations distinctes : une première et une deuxième génération.

En commençant par proposer une brève définition de la notion de culture, nous retenons qu'il s'agit de « l'ensemble des représentations collectives propre à une société » (Ory, 2007 : 8). Ces dernières se composent de langues, de langages, décrivent des objets et ne peuvent s'exprimer en dehors d'un territoire. Ceci posé, leur mise en forme ainsi que leur évolution se fait essentiellement à partir d'un système de signes partagés entre un groupe d'individus définis. Explicitement, on note qu'il est « impossible de décrire la société, de comprendre la culture, sans la langue » (Caune, 1995 : 27).

En nous intéressant à la transmission de ces représentations à travers les générations, nous citons les travaux de Luca Cavalli-Sforza (2005 : 157) pour présenter deux niveaux de transmission : « le modèle le plus simple est celui de la transmission verticale, des parents aux enfants. La transmission horizontale [est celle] où le rapport de parenté ou d'âge a une importance limitée ou nulle ». Concernant notre cadre d'étude, nous privilégions la transmission verticale tout en portant notre intérêt sur les degrés de conservation qui s'effectuent à travers le temps. Ainsi, analyserons-nous le mode de transmission et de conservation d'une même culture dans un même cadre spatial (le sud-est Tunisien) tout en parcourant une certaine temporalité (vingt cinq ans au moins séparent les deux générations).

Pour le développement de ce chapitre, on fera appel aux résultats obtenus à partir du guide d'entretien diffusé à la population en question. Nous reviendrons sur quelques chiffres et pourcentages, et reprendrons les propos de quelques-uns des personnes interrogées dans l'objectif d'aboutir à l'énonciation d'un discours identitaire propre à la région des *Gsour*. Ce dernier appartient au territoire du sud-est et se nourrit des langages, des objets et des formes d'hospitalité qui s'y développent.

En veillant à insérer notre étude dans le programme LOTH, ses quatre axes – langages, objets, territoires et hospitalités – seront abordés dans la continuité du guide d'entretien. En fait, les langages et les objets seront étudiés simultanément. Les langages seront abordés à partir du discours oral et de la transmission des légendes dans la région des *Gsour*. Les objets se présentent seront présentés sous un aspect culturel ; qu'il soit du domaine du vestimentaire, du religieux ou du culinaire. Pour expliquer la corrélation ayant lieu entre langages et objets, on se réfère aux travaux de Roland Barthes (1985 : 249 - 250) qui énonce dans son ouvrage *L'aventure sémiologique* qu' « on n'a jamais de

systèmes signifiants d'objets à l'état pur ; le langage intervient, toujours, comme relais ». En fait, c'est à travers les langages que les objets sont nommés et puis analysés. Ces derniers ne sont pas étudiés en tant qu'élément de consommation reproduit « à des millions d'exemplaire dans le monde, à des millions de copies [pour qu'il] ne s'échappe plus vers l'infiniment subjectif mais vers l'infiniment social » (Barthes, 1985 : 251). Les objets se considèrent en tant qu'entité singulière qui dépend du contexte social favorisant sa mise en forme et sa diffusion mais qui renferme aussi et avant tout une grande part de subjectivité lui permettant d'avoir, en plus de la finalité d'usage, une faculté à définir un peuple et une capacité à produire de la signification. C'est en ce sens que Roland Barthes affirme qu' « il y a toujours un sens qui déborde de l'usage de l'objet » (*Ibid.* : 252). Ce dernier, sera étudié suivant deux variables essentielles : la première concerne le territoire visé et la seconde s'intéresse à la population interrogée.

5.1.1. Comprendre des langages

Citer des langages et des objets consiste, tout d'abord, à les inscrire dans un territoire donné. Le pays, la région, la ville ou le village forment des parties territoriales aux caractéristiques à la fois communes et singulières ; lesquelles dépendent des langages maîtrisés et des objets utilisés par leurs populations. En prenant le cas de la ville, cette dernière « est une écriture ; celui qui se déplace dans la ville, c'est-à-dire l'usager de la ville […], est une sorte de lecteur » (Barthes, 1985 : 268). Pour se faire, cette lecture se nourrit de l'observation du lieu ou du territoire aux spécificités visuelles, et donc architecturales, mais aussi sociales dépendant du mode comportemental, des coutumes et des traditions échangées par ses autochtones. La lecture de la ville prend également forme à partir des discours oraux et des échanges effectués entre ses différents individus. Ainsi, la ville acquiert-elle un langage spécifique fait par des signes et des symboles partagés par une même population. Ce dernier se répartit en plus qu'une unité significative qui dépend de son mode de transmission et de sauvegarde mais aussi des degrés d'analyse et d'interprétation adoptés par chacun de ses usagers.

Cette unité significative permet la diffusion et la propagation de l'information, produit du sens et conduit à l'émergence de nouvelles significations. Pour détailler ce point, nous analysons le mode de circulation d'une même information à travers deux

générations distinctes. Plus explicitement, nous avons repris les deux versions narratives propres à la légende des sept dormants ainsi que les deux explications attribuées au nom de la ville de *Ghomrassen* pour les présenter aux personnes interrogées. En les formulant, « ces histoires représentent une succession de combinaisons parmi toutes celles que rend possibles l'organisation synchronique d'un espace, de règles, de donnes, etc. » (de Certeau, 2008 : 41).

Nous rappelons ci-après les textes proposés à nos interlocuteurs :

A- La légende des sept dormants à *Chenini* raconte que

1-Au début de l'ère chrétienne, sept chrétiens qui, pour échapper aux persécutions romaines, se réfugièrent dans une grotte où ils dormirent pendant deux siècles. En sortant, ils découvrirent une société chrétienne. Ayant du mal à s'intégrer, ils retournèrent dormir dans leur grotte.

2-Des géants de plus de sept mètres ont construit une mosquée à *Chenini*, y ont habité et prié jusqu'à leur mort.

B- Pour expliquer le nom attribué à la ville de *Ghomrassen*

1-Le chef Idrissite Moussa Ben Abdallah arrivait au Sud accompagné de six « frères » avec pour mission de ré islamiser la région. À sa mort, le premier des « frères » refuse de quitter la région et de partager la terre qu'il cultive. Pour se défendre contre les réclamations de ses autres frères, il se « couvre la tête » du pan de son vêtement, *nghemm râssi*. D'où le surnom de Ghomrassen donné à ses descendants.

2- Composé de ***ghom*** qui veut dire **la tribu** et **sen** qui veut dire **le chef**. **Ghomrassen** signifie **le chef de tribu** et le même nom était porté par le fondateur de l'état de Bani Abd Eloued à Tlimcen à l'ouest de l'Algérie : Ya Ghomrassen Ben Sayane.

En présentant ce même contenu narratif à deux générations distinctes et en quantifiant les réponses recueillies tout en gardant les mêmes variables proposées aux individus interrogés ; des points communs et d'autres divergents pour la mise en place d'une forme de mémoire collective sont déduits. Ainsi, décrivons-nous aussi bien une continuité qu'une discontinuité pour la transmission intergénérationnelle des récits propres à une même partie de territoire.

En commençant par expliquer cette continuité narrative, on se reporte aux deux récits retraçant la légende des sept dormants. En évoquant un repère spatial bien précis (la mosquée des sept dormants à *Chenini*), des faits surnaturels sont cités. En fait, ces derniers « se déploient […] dans un espace excepté et isolé des compétitions quotidiennes, celui du merveilleux, du passé, des origines » (de Certeau, 2008 : 42). Les résultats du guide d'entretien nous permettent de déduire l'ancrage d'une même histoire dans la mémoire des autochtones de la région (*cf*. Tableau 4 ci-après).

	Deuxième génération	**Première génération**
Première proposition	55 %	57 %
Deuxième proposition	39 %	28 %

Tableau 4
Perception de la légende des sept dormants

En essayant de fournir plus de détails, très souvent, les personnes interrogées se réfèrent aux versets de Sourate *El Kahf* : quelques-unes précisent que le temps écoulé à l'intérieur de la grotte est de 309 années et qu'en plus de la présence humaine, un chien occupait les lieux[51].

[51] De Sourate *El Kahf*, nous retenons les versets qui permettent d'identifier les personnages présents et de préciser le cadre temporel racontant l'histoire :
Verset n°22 : Ils diront: « ils étaient trois et le quatrième était leur chien ». Et ils diront en conjecturant sur leur mystère qu'ils étaient cinq, le sixième étant leur chien et ils diront: « sept, le huitième étant leur chien ». Dis : « Mon Seigneur connaît mieux leur nombre. Il n'en est que peu qui le savent ».
Verset n°25 : Or, ils demeurèrent dans leur caverne trois cent ans et en ajoutèrent neuf (années).

Les personnes interrogées ne remettent pas en question les faits déroulés à l'intérieur de la grotte. Cependant, elles sont incertaines ou doutent quant à leur cadre géographique et à leur localisation effective : *Chenini* de Tataouine en Tunisie, une partie du territoire Marocain ou encore Iraquien ont été cités. En plus, ni l'historique de la région, ni les monuments encore présents sur les lieux n'ont été indiqués par nos interlocuteurs. Cet « *art de dire* populaire » (de Certeau, 2008 : 43) ne prend pas en considération l'ensemble des propos hérités des parents ou des grand-parents. La manière de traiter le langage reçu se dissout progressivement : la majorité de la population du sud-est Tunisien interrogée expose une culture qui se nourrit du Coran et qui se réfère à la religion. Il ne s'agit plus d'une légende héritée grâce au discours oral transmis à travers les générations mais dont ses faits renvoient à quelques versets coraniques (Sourate *El Kahf ;* Coran, XVII, 8-25).

Une continuité peut être déduite à partir des réponses recueillies. Cette dernière se définit tout en incluant « une certaine constance dans le temps » (Lipiansky : 1992 : 96). Une constance qui s'explique en tant qu'une construction narrative stable à travers un cadre temporel qui évolue et qui progresse.

Par ailleurs, une discontinuité est déduite à partir des réponses recueillies quant à l'explication attribuée au nom de la ville de *Ghomrassen*. En effet, deux avis complètement divergents sont obtenus (*cf.* Tableau 5 ci-après).

	Deuxième génération	**Première génération**
Première proposition	25 %	74 %
Deuxième proposition	71 %	14 %

Tableau 5
L'explication attribuée au terme *Ghomrassen*

En revenant sur le contenu textuel des deux interprétations présentées, rappelons que la première proposition fait appel aux faits historiques ayant eu lieu dans cette région. Quant à la deuxième, elle propose la division du terme en syllabes, lesquels sont expliqués séparément et puis toute l'expression est reprise pour être définie en entier.

En se référant aux résultats obtenus par la première génération, notons que quelques faits historiques sont aussitôt évoqués. En ce sens, en s'arrêtant sur la première proposition, l'une des personnes interrogées explique que chacun des sept frères s'est installé dans une partie du territoire du sud-est. Outre que *Ghomrassen*, *Wederni* et *Jlidi* ont fondé *Tataouine*, *Touzni* s'est installé à *Médenine*, *Houioui* à *Béni Khedache*, *Khzouli* à *Oum Ettemr* et enfin *Tarhouni* est parti en Libye et a fondé la ville de *Tarhouna*.

Par ailleurs, la deuxième génération interrogée développe un autre avis quant à l'explication donnée au terme *Ghomrassen*. Cette dernière affirme qu'il s'agit d'un nom composé dont sa traduction renvoie au terme chef de tribu. Sans avoir à citer des repères historiques, ou à se remémorer quelques faits ayant eu lieu dans le territoire du sud-est, la proposition retenue peut être appliquée à tout cadre spatiotemporel.

Les résultats conclus de la deuxième et de la première génération renvoient à une double configuration du même lieu. D'une part, ce dernier se conçoit en tant qu'espace ayant été régi par des actions de sujets historiques. D'une autre, il se dote d'une simple signification étymologique. La lecture de l'espace que Michel de Certeau (2008 : 173) différencie du lieu et le définit en étant « le lieu pratiqué » acquiert plus qu'un système de signes.

Aussi, déduisons-nous une discontinuité dans la transmission des récits populaires, voire même une absence d'héritage de ce type de discours oral. Ceci mène à la régression des liens sociaux qui peuvent unir une même population. En fait, « le lien social ne peut se tisser qu'au travers des multiples jeux de langage qui s'expriment dans les récits, les prises de parole, les savoirs narratifs » (Caune, 1999 : 266). La perte des récits populaires conduit à la segmentation de la société et à l'accentuation de l'écart qui peut exister entre ses différentes générations.

Des langages, passons aux objets pour étudier leur circulation à travers les générations.

5.1.2. Nommer des objets

Pour la rédaction du guide d'entretien, nous avons inclus dans le volet « Objets » tout ce qui relève des coutumes, des traditions et des arts populaires réputés dans le sud-est Tunisien. Ces derniers présentent une palette d'activités particulières, allant des récits oraux, des chants, des danses, des arts et des techniques du tissage aux coutumes matrimoniales ou pratiques religieuses. L'ensemble de ces activités contribue à la mise en place d'une culture propre à la région du sud-est Tunisien. Notre objectif est de déterminer comment se fait la conservation ainsi que la transmission de cette culture à travers les générations.

Afin d'identifier les principaux facteurs de changements des liens sociaux en Tunisie et dans la région des *Gsour* plus précisément, rappelons le rôle de l'école « qui s'est progressivement imposée comme lieu de socialisation complémentaires, porteuse de messages, de modèles de comportements souvent très différents de ceux transmis par le milieu familial, messages et modèles dont la caractéristique essentielle est d'être les mêmes en milieu rural et en milieu urbain, pour toutes les catégories sociales » (Ben Salem, 2007 : 50). Ainsi, avançons-nous que les nouvelles conditions de vie proposées aux autochtones défavorisent l'apprentissage et l'initiation à ces savoirs et savoir-faire manuels et artisanaux qui étaient autrefois indispensables pour répondre aux besoins vitaux de la population. Dans ce contexte, André Louis (1974 : 60) explique que l'existence d' « un point de vente, des magasins, un quartier commercial parfois, offrent des possibilités d'achat, tant sur le plan de l'alimentation que celui des vêtements : [la femme du sud-est Tunisien] n'est plus tenue, de ce fait, aux longs rythmes de la mouture du grain ou du tissage des vêtements ». Ce travail manuel se voit « déconnecté de son environnement traditionnel et [devient] sans rapport direct avec la vie quotidienne des populations » (Lazato-Giotart, 2006 : 73). En Tunisie, étant conscients de la nécessité de sauvegarder ce savoir-faire du passé qui allie des produits naturels à l'authenticité du terroir et qui reflète des spécificités identitaires et culturelles tant du pays que de chacune de ses régions, un office national de l'artisanat a été créé depuis 1959 et œuvre actuellement sous la tutelle du ministère du Commerce et de l'artisanat.

Ceci posé, les enquêtes réalisées sur terrain permettent de déduire l'abandon des coutumes de génération en génération (*cf*. Tableau 6 ci-après). En effet, 39 % des personnes âgées interrogées confirment que les arts populaires sont encore existants et répandus dans le sud-est Tunisien tandis qu'un nombre considérable des plus jeunes affirment le contraire.

Dans le sud-est Tunisien, les coutumes héritées sont de moins en moins répandues ?	**Deuxième génération**	**Première génération**
Oui	39 %	14 %
Non	50 %	71 %

Tableau 6
La conservation des traditions dans le sud-est Tunisien

En rappelant que « la survie des véritables arts et traditions populaires n'[est] possible que dans le maintien d'un cadre de vie traditionnel » (Lazato-Giotart, 2006 : 73), nous précisons que ce dernier n'est plus maintenu par la population autochtone mais plutôt régi par un cadre institutionnel et recréé par l'intermédiaire du secteur de l'artisanat. Ce nouveau contexte spatial, né du besoin économique et social, permet la conservation, partielle, de l'ensemble des coutumes du sud-est Tunisien. Ces dernières perdent de leur authenticité mais permettent toutefois de refléter une partie du patrimoine immatériel de la région. C'est dans ce cadre que le musée privé des traditions de la ville de Médenine est évoqué. Ce dernier a été fondé par un originaire de la région, a pour vocation de restituer quelques-unes des traditions de la ville et ce en recréant un décor et une mise en scène inspirée des coutumes du passé (*cf*. Image 52 ci-après).

La présence d'une telle institution à vocation muséologique permet de percevoir et de définir une identité, participe à la construction d'une mémoire collective et à l'ancrage d'un ensemble de valeurs culturelles qui tendent à disparaître à travers le temps. À ce propos, on lit qu' « il faut nommer comme première cause de la fragilité de l'identité son rapport différent au temps, difficulté primaire qui justifie précisément le recours à la mémoire, en tant que composante temporelle de l'identité, en conjonction avec

l'évaluation du présent et la projection du futur » (Ricœur, 1998 : 27). Dans ce même contexte, les réponses recueillies justifient la perte d'une identité. Et justement, la présence du musée permettra la sauvegarde d'une partie de cette mémoire et de ce fait la conservation d'une identité propre à la population du sud-est.

Image 52
Coutumes matrimoniales au sud-est Tunisien

Source : http://www.museemedenine.com; consulté le 05 avril 2010.

Pour revenir au déroulement de ces coutumes actuellement, ces dernières prennent forme essentiellement pendant les mariages (*cf.* Tableau 7 ci-après). En effet, cette fête tient toujours une importance dans la société du sud-est Tunisien ; toute la communauté se sent concernée. Dès lors, « toute la vie de travail s'arrête et la fête […] entraîne l'ensemble du groupe dans le réseau parfois compliqué d'un rituel multiséculaire, auquel on se plie, d'ailleurs, avec joie » (Louis, 1974 : 60).

Les coutumes héritées dans la région du sud-est Tunisien sont encore prises en compte pendant	**Deuxième génération**	**Première génération**
Les fêtes religieuses	28 %	28 %
Les mariages	78 %	71 %
Les récoltes saisonnières	22 %	28 %

Tableau 7
Les coutumes héritées à travers les générations

Dans cette atmosphère de fête, les résidents de la région font preuve d'une cohésion sociale où « les festivités du mariage concernent, non seulement le quartier d'origine de l'un ou l'autre conjoint, mais le village tout entier » (Louis, Sironval, 1972 : 93). Ces festivités nous renseignent sur l'origine ethnique de chacun. D'après les réponses recueillies, on retient qu'une distinction ethnique se voit prioritairement au niveau de la tenue vestimentaire (*cf.* Tableau 8 ci-après). L'une des personnes interrogées ajoute que *c'est au niveau du visage et des accessoires portées par la mariée qu'on arrive à identifier l'ethnie en question*.

Par ces coutumes, on arrive à distinguer l'origine ethnique de chacun ?	**Deuxième génération**	**Première génération**
Oui	78 %	57 %
Non	11 %	28 %
Ces coutumes concernent prioritairement		
Le vestimentaire	78 %	86 %
Le culinaire	22 %	43 %
Le discours oral	39 %	57 %

Tableau 8
La classification des coutumes selon les origines ethniques

En évoquant le discours oral, nous déduisons encore une fois la régression de sa sauvegarde et de sa transmission intergénérationnelle. En fait, seulement 39 % de la deuxième génération interrogée approuve la mise en forme des coutumes et des traditions par l'intermédiaire de l'oralité. Ici, nous faisons référence à la poésie, « qui est traditionnellement déclamée en arabe dialectal ou en berbère. Généralement récitée [et] rarement écrite » (Daghari Ounissi, 2002 : 84), aux chants et à la musique qui forment un art permettant « une lecture sociale que l'on peut faire à partir des instruments utilisés » (*Ibid.* : 85). Pour expliquer cette dégradation, rappelons que l'entrée du pays dans le rythme d'une économie ouverte a permis le développement de nouveaux types de liens sociaux, cette fois régis par un modèle institutionnel standardisé et hiérarchisé sur le niveau national. La relation qui se dresse entre les langages et les objets se transforme selon l'appropriation du lieu par ses autochtones et la lecture de l'espace qu'ils y exercent.

5.2. Écrire l'espace

Les territoires auxquels on se réfère concernent prioritairement les *Gsour*. Ces bâtisses ont été majoritairement détériorées après l'indépendance du pays où « il fallait détruire le tissu urbain traditionnel et le remplacer par des constructions en béton » (Boukrâa, 2007 : 187). À travers les questions proposées, il faut s'arrêter respectivement sur le cadre spatio-temporel ayant permis l'apparition de ces constructions *Gsouriennes*, leurs fonctions essentielles, l'origine ethnique de leurs premiers occupants et les travaux de restauration et de valorisation qui leur ont été consacrés. En s'intéressant à ce patrimoine bâti, on essaiera de définir une mémoire territoriale qui réunit ou, dans le cas contraire, distingue chacune des deux générations interrogées.

Afin de guider notre interlocuteur pour la poursuite du guide d'entretien, une logique a été empruntée dans l'enchaînement des questions. Cette dernière consiste à :

- quantifier le nombre des *Gsour* existants, dans une première phase, et puis ceux qui ont été visités, dans une phase ultérieure ;
- revenir sur le volet historique : le choix du territoire où s'élève la bâtisse, son aménagement, ses premiers occupants ainsi que ses principales fonctions ;

- demander la description des *Gsour* à l'époque actuelle ;
- s'arrêter sur les raisons de leur restauration et puis celles de leur valorisation.

5.2.1. Mise en contexte du territoire

En commençant par recueillir les données qui se rapportent au nombre total des *Gsour* existants actuellement dans la région du sud-est, un premier constat est soulevé. En fait, la majorité des personnes interrogées affirment que ce nombre varie entre 40 et 79. Hors, « le sud Tunisien comptait presque 150 *ksour*. Une partie de ce patrimoine a été détruite avec le temps, à présent on [compte] 110 *ksour* répartis sur les deux gouvernorats de Médenine et de Tataouine » (Abichou, 2009 : 302). Ainsi, le nombre exact ou même approximatif de la totalité des *Gsour* de la région n'a-t-il pas pu être précisé par la majorité de la population autochtone interrogée. Ceci montre des connaissances limitées quant à la situation actuelle des *Gsour*. Aussi, ce constat nous renseigne-t-il sur l'écart de plus en plus profond qui se crée et se développe entre le territoire occupé dans le passé et celui du présent. La pratique du lieu met en forme deux espaces distincts décrits respectivement d'espace délaissé, celui des *Gsour*, et autre peuplé et habité, celui des villes.

Pour évoquer les villes, nous rappelons l'élan qu'a pris le projet d'urbanisation et de restructuration du territoire Tunisien après l'indépendance et ce, selon un modèle standardisé à l'échelle nationale. Dans ce cadre, « des espaces ont été détruits et reconstruits ou simplement rasés au nom de la rénovation urbaine » (Boukrâa, 2007 : 187). En s'intéressant à la région du sud-est Tunisien plus particulièrement, rappelons les propos de l'un des originaires de la ville de *Ghomrassen*[52] qui nous explique que *dans les années 90, afin de poursuivre le traçage de la route qui mène de Ghomrassen vers Béni Khédache, le maire de la région n'a pas trouvé autres solutions que la démolition de Gasr Ababsa.*

Nous passons maintenant au nombre des *Gsour* visités par ce même échantillonnage interrogé. Une divergence et un écart remarquable quant aux résultats obtenus sont remarqués. En fait, la plupart des jeunes n'ont pas pu évoquer plus qu'une dizaine de

[52] Entretien exploratoire effectué le 08 juillet 2007 avec Anas Ghrab, membre de l'association Ibn Arafa, Tunis (*cf*. Annexe II, document 5, p. 13).

Gsour visités ; tandis que les personnes les plus âgées ont énuméré plus qu'une trentaine (*cf*. Tableau 9 ci-après).

Actuellement, le nombre des *Gsour* existants dans la région du sud-est Tunisien varie entre	**Deuxième génération**	**Première génération**
1-39	33 %	14 %
40-79	39 %	43 %
80-110	11 %	14 %
≥ 111	11 %	28 %
Le nombre des *Gsour* visités est		
≤ 10	72 %	28 %
Entre 10 et 30	17 %	28 %
≥ 30	12 %	43 %

Tableau 9
Nombre actuel des *Gsour* dans le sud-est Tunisien
Nombre des *Gsour* visités par la population autochtone

Afin d'interpréter ces résultats, nous justifions le délaissement progressif du lieu, de ce territoire du passé, des *Gsour*. Sa visite effective, et surtout par les jeunes, devient limitée. À cet effet, ayant demandé à nos interlocuteurs de nommer quelques-unes de ces bâtisses visitées, on note la notoriété que prend *Gasr Ouled Debbab* et surtout chez la deuxième génération. En se trouvant à sept kilomètres du sud de Tataouine, ce *Gasr* de plaine date du début du XX^{e} siècle, est repris depuis quelques années par un promoteur du secteur privé pour être restauré et intégré dans l'un des circuits touristiques de la région. Le réaménagement du lieu et son animation par la mise en place d'un restaurant et d'un café a favorisé sa visite par la deuxième génération.

Aussi, *Chenini* et *Douirèt* ont-ils été mentionnés en étant parmi les sites touristiques les plus fréquentés. Ces deux villages berbères, le premier situé à vingt kilomètres à l'ouest de Tataouine et le second à neuf kilomètres de *Gasr Ouled Debbab*, ont été partiellement restaurés pour servir de relais touristiques et ainsi contenir des espaces

d'exposition et de vente des produits locaux et artisanaux, en plus des restaurants et des cafés.
Par ailleurs, *Gasr Ouled Mohamed* qui se situe à une dizaine de kilomètres de la ville de Tataouine, qui contenait une huilerie à son nord et une mosquée de son côté est et qui est actuellement en ruines n'a pas été cité.

Après avoir quantifié les données qui se rapportent au patrimoine *Gsourien* et propres à la deuxième génération interrogée, nous déduisons une connaissance réduite quant à l'historique et à l'évolution des *Gsour* dans le temps. En fait, les résultats obtenus décrivent des bâtisses qui ont été construites sur les hauteurs pour servir de refuge ou de lieu d'ensilages des produits agricoles. Ces dernières ont été associées à la civilisation et à l'ethnie la plus ancienne ayant existé dans la région ; celle des Berbères. Leur abandon s'est fait bien avant l'indépendance du pays (*cf*. Tableau 10 ci-après).
Cette même génération lie les *Gsour* à un passé lointain et affirme que leur construction remonte au XI^{e} siècle. Quant à leur délaissement, il date de la moitié du siècle dernier. Ni le territoire d'occupation des *Gsour* ni leurs fonctions initiales ne peuvent servir actuellement.

Ces données prouvent que les *Gsour*, selon cette deuxième génération, se perçoivent en tant qu'une entité à part entière appartenant à un même cadre spatial et ayant été construite pendant une même et seule période. Ainsi, précisons-nous que toute la classification territoriale et les particularités ethniques faites autour des *Gsour* sont ignorées. Aussi, 50 % des jeunes interrogés précisent que ces bâtisses ont été abandonnées bien avant l'indépendance du pays. Cette information est inexacte car leur abandon s'est accompli progressivement et ne peut être associé à une date antérieure à 1956. En effet, André Louis (1975 : 338) énonce que, dans les années 75, « de très nombreux *ksars* servent encore ».

Les constructeurs des *Gsour* sont	**Deuxième génération**	**Première génération**
Les arabes	45 %	71 %
Les berbères	83 %	43 %
Autres civilisations	17 %	14 %
Les *Gsour* ont été construits		
Dans les montagnes	83 %	86 %
Dans les plaines	39 %	86 %
Au sahara	22 %	28 %
Les *Gsour* se considèrent en tant que		
Lieu de résidence	33 %	28 %
Lieu d'ensilage	83 %	85 %
Lieu d'abri contre l'ennemi	67 %	57 %
Espace de rencontre	39 %	14 %
L'intérieur des *Gsour* est-il communiquant ?		
Oui	33 %	14 %
Non	61 %	86 %
Les *Gsour* ont été délaissés		
Depuis l'indépendance du pays	11 %	43 %
Bien avant	50 %	-
Après l'indépendance	39 %	57 %

Tableau 10

Les constructeurs des *Gsour*
Leurs territoires d'appartenance
Leurs fonctions
L'aménagement de leurs intérieurs
Dates de leur délaissement

En outre, un peu plus que le un tiers des jeunes interrogés valide que l'intérieur du *Gasr* soit communiquant. Hors, cet intérieur se forme par la juxtaposition des *Ghorfas* qui « sont des sortes de cellules oblongues […], affectent à peu près la forme d'un demi-cylindre, clos à ses extrémités, mais dont l'une serait percée d'une porte » (Louis, 1975 : 50). Décrit de la sorte, cet intérieur ne peut être communiquant, chaque *Ghorfa* est aménagée séparément ; « leur ensemble [est] réparti sur un ou plusieurs étages entourant une cour intérieure de forme géométrique en général » (Zaïed, 2006 : 23).
En continuant à interpréter les données recueillies, nous déduisons que toute l'évolution architecturale et sociale développée autour des *Gsour* n'a pas été prise en compte : les Arabes et les Berbères arabisés qui ont pu cohabiter un même territoire, dans les montagnes et surtout dans les plaines du sud-est Tunisien, n'ont pas été cités.

Les jeunes interrogés conçoivent leur société selon deux entités séparées :

- une population autochtone du passé : des Berbères qui occupaient les hauteurs des montagnes et se servaient des *Gsour* pour se défendre des diverses invasions ;
- et une autre du présent : des individus qui s'offrent un cadre de vie modernisé décrit par « une sécurité assurée par l'état, la suppression des barrières ethniques, la création d'écoles ou de marchés » (Louis, 1979 : 72). De ce fait, les changements culturels profonds qui atteignent la population *Gsourienne* sont estompés.

À l'inverse, la première génération présente des personnes informées et bien conscientes du rôle des *Gsour* dans l'évolution culturelle et sociale de la région. En ce sens, quelques-unes précisent, à travers leurs réponses, que les *Gsour* des montagnes s'associent majoritairement aux Berbères tandis que ceux des plaines reviennent aux Arabes. Elles ajoutent que l'évolution de leur construction s'est faite des hauteurs des montagnes aux étendues des plaines tout en passant par les collines. Pour citer quelques *Gsour* visités, en plus de ceux ayant été évoqués par les jeunes individus, les plus âgés ont cité *Gasr Ezzahra*, *Gasr Mguebla* ou encore *Gasr Mastouria*. Ces deux derniers, l'un de plaine et le second de montagne ne sont ni restaurés ni valorisés. Bien qu'ils soient délaissés, qu'ils soient en ruines et qu'ils ne se dotent pas de spécificités touristiques comme *Chenini*, *Douiret* ou *Gasr Ouled Debbab*, ces derniers ont été mentionnés. Ces mêmes individus précisent que l'abandon et le délaissement progressif

de ces bâtisses peut être remarqué après l'indépendance du pays et plus précisément à partir des années 70.

Pour interpréter ces données, on souligne le souci des personnes interrogées à soulever quelques-unes des particularités propres au patrimoine des *Gsour* et ne pas se contenter des généralités énoncées dans le guide d'entretien. Citons comme exemple la partie qui se rapporte au territoire *Gsourien* : à l'opposé des jeunes individus dont la majorité a retenu une seule réponse associant ces bâtisses aux montagnes, plusieurs des personnes de la première génération questionnée nous ont expliqué le développement progressif du modèle *Gsourien*.

Pour conclure, et en se rapportant aux données propres à la description des *Gsour* et à leur transformation à travers le temps, on remarque que chacune des deux générations interrogées conçoit sa propre représentation autour d'un même patrimoine architectural du passé. Dans ce cadre, rappelons que les personnes âgées commentent les réponses proposées, argumentent leurs propos et ne se suffisent pas à un seul élément de réponse permettant d'identifier le territoire d'appartenance des *Gsour* . Ces dernières tentent de nommer quelques-uns de ces édifices tout en précisant leur localisation. Par ailleurs, les jeunes individus interrogés ne fournissent pas de précisions dans leurs réponses : entre les plaines, les montagnes et le Sahara, 83 % des jeunes expliquent que les *Gsour* ont été construits dans les montagnes sans indiquer leur développement en rapport avec l'évolution du contexte économique et social de la région. En associant ces bâtisses au territoire montagneux, et puis en affirmant leur délaissement bien avant l'indépendance de la Tunisie, nous déduisons que, dans l'imaginaire collectif des jeunes générations, les *Gsour* appartiennent à une époque du passé. Toutes les transformations de sens et de formes par lesquelles sont passées ces constructions depuis leurs premières occupations jusqu'à l'époque actuelle n'ont pas été racontées ou citées.

En continuant la présentation et l'analyse des perceptions faites par une même population autour d'une partie du patrimoine de leur région, on s'intéressera aux phases de restauration et de valorisation des *Gsour*.

5.2.2. Restaurer et valoriser les *Gsour*

En dépassant la phase de construction et d'occupation, quel avenir peut-on promettre à l'ensemble du patrimoine *Gsourien* ? À travers les questions formulées, on essaiera de connaître comment ces bâtisses sont-elles décrites actuellement, pour quel objectif sont-elles restaurées et à quoi mène leur valorisation (*cf*. Tableau 11 ci-après).

Décrire les *Gsour* consiste à évoquer	**Deuxième génération**	**Première génération**
Une architecture en ruines	28 %	-
Une partie du passé délaissée	-	-
Un bien à revaloriser	83 %	100 %
La valorisation des *Gsour* engendre		
Une restitution du passé	55 %	57 %
L'articulation de nouveaux sens	40 %	28 %
Une déformation du sens premier	17 %	14 %
Le *Gasr* est restauré et valorisé pour		
Servir de produit touristique	94 %	86 %
Reprendre ses fonctions principales	-	-
Devenir un patrimoine muséologique	16 %	29 %

Tableau 11
La description des *Gsour* par la population autochtone
La valorisation des *Gsour* : pour quels objectifs ?

Les données recueillies à partir du guide d'entretien nous permettent de déduire que, selon la population interrogée, décrire les *Gsour* consiste à évoquer un bien à revaloriser. Une nécessité d'agir face à un patrimoine urbain, mais aussi humain, majoritairement abandonné et qui part en ruines est ressentie. Il s'agit de mettre en place un processus de valorisation autour des *Gsour ;* lequel va permettre de transmettre, d'entretenir et de faire durer une mémoire du passé.

En fait, ce processus de valorisation doit traduire l'importance de ce patrimoine matériel mais aussi expliciter son rapport avec le temps. Pour ce, rappelons les analyses faites dans la première partie de la thèse et qui nous renseignent sur le rôle de l'image dégradée des *Gsour* et son utilité pour la valorisation de ce patrimoine. En effet, la représentation dégradée de la bâtisse permet de percevoir « la pierre [qui] symbolise la filiation, le passage identitaire qui prend corps dans le bâti, qui se construit et se détruit, et qui quelquefois donne une fissure du temps, une blessure vive de ce qu'on appelle le *temps* » (Sibony, 1998 : 33).

De ce fait, le processus de valorisation des *Gsour* inclut un travail de restauration qui se réalise en aval et dans une logique de sauvegarde de ce patrimoine urbain tout en tenant compte de l'importance du facteur temps : « un temps qu'il s'agit de retraduire, de transférer, d'interpréter » (*Ibid.* : 34). Aussi, dans sa continuité, ce processus doit-il inclure la transmission d'un ensemble de faits, d'actes et d'actions ayant été vécu à une époque antérieure dans une partie d'un territoire appartenant aux générations du présent. Transmettre devient une manière d'écrire l'histoire et de représenter le territoire. Cette écriture se nourrit aussi bien des archives que des discours oraux propres au territoire en question et permet de sauvegarder une trace, une emprunte du passé. En ce sens, l'écriture se définit comme « une pratique itinérante, progressive et régulée » (de Certeau, 2008 : 200). Dans sa progression, cette pratique trace une trajectoire, dessine un chemin et retrace une histoire. Régie par un cadre spatiotemporel, elle permet de restructurer quelques faits historiques et de produire des références du « ce qui a été » (Barthes, 1980 : 44).

En évoquant la région du sud-est Tunisien, cette écriture se perçoit sous trois aspects principaux : tout d'abord, citons les photographies démonstratives des *Gsour*, ensuite, nommons la restauration du lieu et enfin, sa valorisation. En fait, nous présentons comme écriture tout travail ou épreuve qui permet la sauvegarde et la transmission du lieu à travers le temps. Ceci posé, chacune de ces trois formes d'écriture requiert un langage spécifique. Ainsi, l'écriture par la lumière, ou la photographie, interpelle-t-elle le langage des formes et des couleurs. La restauration s'associe au langage des architectes, se nourrit du visuel, de l'authentique et de l'esthétique. Et la valorisation suppose la restauration du lieu, se fait partiellement grâce

à la photographie mais aussi par l'intermédiaire d'autres processus permettant la sauvegarde et la conservation de ce patrimoine *Gsourien*.

Pour revenir aux travaux de restauration des *Gsour*, précisons que ces derniers se conçoivent tant avec l'aide des spécialistes du domaine de l'architecture et de l'urbanisme que celle des connaisseurs de la région et de son passé. Ce travail de restauration ne doit pas s'arrêter sur l'aspect matériel du patrimoine. Ainsi, rappelons-nous le souhait des deux générations interrogées à restituer le passé tout en restaurant ces bâtisses abandonnées. En fait, cette démarche va permettre d' « éclairer la relation qui s'[est] dessinée entre la forme de l'habitat ou de l'habitation et le genre de vie ou l'environnement des populations contraintes de tirer le meilleur à partir de leur espace vital » (Louis, 1979 : 249). Restituer le passé consiste à restaurer la bâtisse en gardant ses formes et ses couleurs sans avoir à la déformer par l'ajout de matériaux non conformes au visuel initial. Cette restitution traduit tout un vécu, un savoir et un savoir-faire du passé. Elle illustre quelques faits qui vont permettre de se remémorer les fragments de l'histoire. En ce sens, explique-t-on comment ces bâtisses construites dans le passé, améliorées à travers les siècles, modifiées selon les circonstances et amplifiées selon les besoins ont servi une population et favorisé le brassage de deux cultures et de deux civilisations. De ce fait, « le patrimoine [sera] conservé et restauré pour identifier quelques éléments du passé » (Landel, 2007 : 184).

En s'intéressant maintenant aux principales raisons de restauration et de valorisation de ce patrimoine *Gsourien*, une grande partie des individus interrogés explique la capacité des *Gsour* à répondre à un besoin économique, social et culturel ; tout en soulignant le rapport à entreprendre avec le secteur touristique. Une nouvelle fonction se voit associée aux *Gsour* ; il ne s'agit plus d'un espace d'ensilage des produits agricoles ou d'un lieu défensif en période d'insécurité mais plutôt d'un produit touristique capable de refléter la société du passé et de servir celle du présent. Cette démarche se présente dans une logique de valorisation de la bâtisse et du patrimoine de la région plus généralement. Ce point sera détaillé dans le chapitre qui suit (*cf*. 6.3.1. Recomposer l'espace *Gsourien*, p. 219).

En conclusion, l'ensemble des données recueillies permet de retenir deux points essentiels participant à identifier une culture et à nommer une identité. En premier, nous revenons sur l'historique des *Gsour* et notons une divergence dans les réponses obtenues des deux générations interrogées. Cette dernière nous permet de déduire la segmentation de la société ; dûe essentiellement aux transmissions orales limitées, voire estompées au profit de l'écrit et à l'entrée de la société dans un système de communication orchestré par les technologies de l'information. Ces deux principaux facteurs participent de la décomposition de la société et à la mise en forme d'un écart de plus en plus accentué entre les deux générations. Ceci mène à une perte progressive de l'information que nous signalons aussi bien au niveau des discours oraux que des connaissances historiques propres à un même cadre spatial ; celui des *Gsour*.
À ce stade, précisons que l'information qui se diffuse autour de ces bâtisses prend la forme d'une communication partagée par une même génération plutôt qu'une transmission intergénérationnelle. Ici, nous faisons la différence entre ces deux notions de communication et de transmission en se référant aux travaux de Régis Debray (1997 : 17) pour qui « si la communication est essentiellement un transport dans l'espace, la transmission est essentiellement un transport dans le temps ».

À partir de ce constat, nous déduisons la transformation de la forme culturelle et des représentations sociales construites par la population du sud-est Tunisien. En effet, nous ne percevons plus de culture partagée par une même société, « elle n'est plus réservée à un milieu, elle n'est plus stable et définie par un code reconnu par tous. […] Il convient de prendre en compte dans la culture l'activité propre de l'individu, l'appropriation des langages et des valeurs, la transformation de son identité » (Caune, 1995 : 46, 47). Ces modifications sont dûes essentiellement au changement des activités de l'individu et au développement de la relation qui le lie à son espace d'habitation et au reste des éléments urbains qui composent son territoire.

Le deuxième point retenu concerne une convergence dans les avis et l'aboutissement à un même point de vue quant à la vie présente et future qui devrait se faire autour des *Gsour*. Il s'agit de la présence d'une population consciente de la nécessité de restaurer et de valoriser un patrimoine descriptif du territoire du sud-est. Ceci va se faire dans l'objectif de servir le secteur touristique tout en incluant la sauvegarde des *Gsour*. Nous

développerons ce point dans la troisième partie de la thèse à partir de l'étude et de la conception d'une stratégie publicitaire précise.

À travers le guide d'entretien préparé et présenté à la deuxième et à la première génération de la région du sud-est Tunisien, nous avons fait appel aux langages, aux objets, aux territoires et aux formes d'hospitalité hérités du passé et transmis par ce présent. Ces derniers permettent d'identifier un patrimoine propre à la région du sud-est Tunisien. D'abord, en sauvegardant les territoires, un patrimoine à la fois naturel et architectural est transmis. Ensuite, tout en conservant les langages, les objets et les formes d'hospitalité, un patrimoine immatériel est sauvegardé. La corrélation qui se fait entre cet ensemble matériel et immatériel mène à la mise en place d'un patrimoine culturel. Pour le préserver, différents acteurs doivent « mener de front des opérations de protection, de restauration, de mise en valeur et de promotion » (Patin, 2005 : 21).

5.3. Définir un patrimoine *Gsourien*

La notion de patrimoine évoque « ce qui est censé mériter d'être transmis du passé pour trouver une valeur dans le présent » (Baud, Bourgeat, 2003 : 612). Cette transmission inclut l'héritage des biens matériels (une architecture, des sites et des objets), mais aussi immatériels (des langages, des savoir-faire et des traditions).

Le patrimoine immatériel se lie très souvent à la culture. Pour le définir, on rappelle la description qui lui a été attribuée par l'Unesco et publiée dans la convention pour la sauvegarde du patrimoine immatériel cultuel où on lit qu'« on entend par "patrimoine culturel immatériel" les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire, - ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés - que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel » (2003 : 3-7). En prenant le cas de la Tunisie, des structures institutionnelles permettent la mise en place du processus de patrimonialisation et veille à sa sauvegarde. Parmi ces structures, citons les musées et les bibliothèques, d'un côté, les associations et les institutions chargées de

la culture, d'un autre. La bibliothèque de l'Institut des belles lettres arabes[53] à Tunis, en est un exemple concret. Elle contient une grande partie des archives écrites descriptives du sud-est Tunisien.

Pour justifier la nécessité de conserver toute donnée écrite à propos des *Gsour*, nous rappelons que ces derniers forment un bien matériel du passé, reflètent des spécificités architecturales mais aussi sociales et culturelles de moins en moins héritées à l'époque actuelle. En ce sens, on lit que « l'intérêt patrimonial d'un site ou d'un objet découle soit de son unicité, soit de son exemplarité et de son caractère esthétique ou historique […]. Il peut également être dû à la raréfaction et à la menace de disparition complète d'objets jadis communs et usuels » (Varry, 1997 : 69). En effet, le nombre régressif des *Gsour* et l'état dégradé des bâtisses encore existantes prouvent la menace de disparition de cet objet patrimonial. À cet effet, des tentatives muséologiques prennent forme et tentent de remettre en place des fragments de vie du passé, ceci par la collecte des ustensiles ayant servi pendant la période d'occupation des *Gsour*. Tel est le cas du musée de la mémoire de la terre à Tataouine ou du musée des coutumes et des traditions de la ville de Médenine. Chacune de ces institutions a été fondée par un promoteur du secteur privé. La première participe à définir et à faire connaître le patrimoine naturel et archéologique de la région tandis que la seconde met en scène quelques modes de vie du passé.

Par ailleurs, l'Institut des régions arides à Médenine abrite un écomusée où sont conservés des écrits et plusieurs ustensiles du domaine de l'agriculture, de la ferronnerie, de la menuiserie ou encore du culinaire. De même, quelques-unes des techniques ayant été maîtrisées dans le passé sont exposées ; citons comme exemple le procédé d'ensilage des graines ou de production de l'huile d'olive.

En présentant ce même cadre institutionnel, nommons l'Institut national du patrimoine qui œuvre sous la tutelle du ministère de la Culture et de la conservation du patrimoine et dont ses actions concernent prioritairement la restauration et la réhabilitation des

[53] Fondé à Tunis en 1926, cet institut comprend une bibliothèque consacrée aux chercheurs, regroupe divers ouvrages écrits essentiellement en langues arabe et française et a pour principal objectif de faire connaître et diffuser la culture Tunisienne dans tous ses aspects. Cette structure nous parait des plus importantes pour la conservation des fonds théoriques écrits sur les *Gsour*. Le 05 janvier 2010, un incendie détruisait environ 14 000 livres et beaucoup de périodiques de la bibliothèque de l'Ibla.

Gsour en ruines tout en veillant à respecter les spécificités de ce patrimoine à la fois naturel, urbain et social[54].

5.3.1. Un patrimoine naturel, des différences ethniques

En commençant par présenter le patrimoine du sud-est Tunisien, nous précisons que ce dernier a été régi par deux principales ethnies, se décrit par son architecture singulière faite par des constructions vernaculaires nées du besoin, ayant servi pendant une époque donnée et transformées dans le temps.

D'abord, les *Gsour* appartiennent à un patrimoine naturel. En effet, ces derniers ont aussi bien occupé les plaines que les montagnes du sud-est. Ce territoire, plaines et montagnes, s'approprie une terminologie déterminée qui permet de le diviser en trois parties distinctes (*cf.* Image 53 ci-après) : le *Dahar*, le *plateau* et la *Jeffâra*. Dans ce cadre, Saïd Ghrab[55] nous explique que *les Gsour ont tout d'abord été bâtis dans le plateau ou la falaise. La Jeffâra, comprise entre les piémonts et le golfe de Gabès, contenait la plaine et la mer et enfin le versant ouest ou le Dahar, présente le dos du plateau où on ne vit pas*.

Image 53
Nommer le territoire du sud-est

[54] Parmi les actions de l'Inp, on cite le projet de mise en valeur du village de *Chenini* à Tataouine qui vise la préservation des éléments patrimoniaux du village et l'exploitation de son patrimoine culturel en vue d'encourager et de maitriser le tourisme culturel. Source : http://www.inp.rnrt.tn.

[55] Entretien exploratoire effectué le 10 juillet 2007 avec Saïd Ghrab, secrétaire général au rectorat de la Manouba, originaire de la ville de *Ghomrassen* et membre de l'association non gouvernementale *Ibn Arafa* à Tunis (*cf.* Annexe II, document 8, p.22).

Initialement, *Jeffâra* et plateau ont été occupés par deux peuples distincts. Une segmentation de la population s'est faite pour que les Berbères, ces autochtones sédentaires, s'associent aux montagnes alors que les Arabes, ces pasteurs nomades, soient les habitants des plaines, donc de la *Jeffâra*. En ce sens, on lit que « tandis que le nomade "Arabe" mène dans la plaine sa vie agro-pastorale, le Berbère cherche à organiser sa vie dans les reliefs montagneux » (Louis, 1979 : 121).

Cette division s'est progressivement estompée, « avec l'indépendance de la Tunisie, ces différences ethniques ne sont plus marquées, et seuls, quelques villages berbérophones gardent encore la conscience parfois aigue de leur appartenance à une autre ethnie » (Louis, 1975 : 31). De ces villages, citons *Chenini* qui a fait l'objet d'une étude détaillée dans le chapitre précédent (*cf*. 4.2.1. Un village berbère : *Chenini*, pp. 152-161).

En revenant sur la nécessité de sauvegarder et de conserver ce patrimoine naturel, rappelons les principales transformations et dégradations l'ayant atteint et qui sont dues essentiellement aux changements climatiques et aux spécificités géographiques de ce milieu aride. Afin d'œuvrer à sa préservation, diverses actions ont été réalisées par les institutions régionales et visent prioritairement la lutte contre la désertification. En fait, ce phénomène « a pour principal auteur l'homme dont la pression sur le milieu s'accroît brutalement en période de sécheresse » (Demangeot, 2001 : 245). Quelques dégradations environnementales ont pu atteindre une partie de la *Jeffâra* : « [sa] végétation a connu une dynamique régressive dont les résultats majeurs se sont manifestés par une extrême raréfaction de sa végétation arbustive » (Ouessar, 2006 : 57).

C'est au sein de cet environnement naturel que s'élèvent les *Gsour*. Dans leur apparence, ces derniers reflètent un patrimoine matériel, et plus précisément architectural, qui nécessite plus d'intérêt aussi bien de la part des autorités territoriales que de la population locale.

5.3.2. Vers un aspect muséologique

Dans une phase antérieure, nous avons minutieusement décrit ces bâtisses, précisé le cadre spatial qui les situe, analysé leurs fonctions et rappelé les populations ainsi que les ethnies qui s'y sont succédées (*cf.* 1.2. Un territoire particulier : le sud-est Tunisien, pp. 54-61). À présent, nous proposons de revenir sur les principaux détails qui ont permis de classer cette architecture parmi les biens matériels à conserver.

Les *Gsour* présentent des agencements hérités du passé. Étant dans l'incapacité de fournir une date précise quant à leur première construction, nous retenons que « très approximativement, leur apparition remonte à la deuxième moitié du XI^{e} siècle » (Daghari Ounissi, 2002 : 133). À des périodes différentes, ces bâtisses ont pu être occupées, exploitées, délaissées, désertées, ruinées, détruites, restaurées, réaménagées, valorisées, ou encore dénaturées. Nommés dans cet ordre, ces adjectifs étalent les différentes phases par lesquelles ont passé ces bâtisses. Aussi, ces derniers décrivent-ils un héritage qui partage à la fois une motivation de sauvegarde et un penchant vers l'oubli.

En commençant par justifier les initiatives de conservation de ce patrimoine matériel, précisons que les *Gsour* se sont construits selon une architecture qui ne compte plus parmi les modèles urbains reproduits actuellement. En faisant appel aux matériaux locaux, leurs bâtisseurs ont fait preuve d'un savoir et d'un savoir-faire entremêlés à un génie artistique et à une part de créativité. Une architecture qui perdure malgré son délaissement, qui fait face aux conditions climatiques ardues de la région et qui renferme des biens immatériels spécifiques mérite d'être classée parmi les édifices patrimoniaux à conserver.

Suite à nos multiples visites du terrain et aux entretiens exploratoires effectués avec les responsables des collectivités territoriales des deux secteurs institutionnel et associatif, on ne peut nier l'effort de chacun pour la sauvegarde des *Gsour*. Des initiatives sont menées par les institutions régionales et les associations locales du sud-est pour sauvegarder ces constructions et empêcher leur détérioration totale. Citons l'exemple de l'association des jeunes de *Zammour* qui participe à la restauration de *Gasr Zammour* :

en 2007, 15 % de sa surface a été restaurée[56]. C'est à l'Institut national du patrimoine que revient la décision de réhabiliter les *Gsour* ; *ce passage à la restauration ne peut se faire que si la détérioration est estimée à moins de 50 % et doit se réaliser en dehors de l'utilisation du béton et des briques*[57].

Concrètement, pour quantifier ce travail de restauration, nous reprenons une carte représentative d'une quarantaine de *Gsour* réalisée dans les années 70 par le père André Louis afin d'entamer un second recensement de ces mêmes bâtisses selon des données actualisées quant à leur état présent, fournies par le commissariat régional de la culture et de la conservation du patrimoine à Tataouine (*cf.* Image 54 et tableau 12 ci-après).

Image 54 : état des lieux des *Gsour*

[56] Rencontre et entretien effectués avec trois membres de l'Association des jeunes de *Zammour* ; *Béni Khédache*, 17 juillet 2007 (*cf.* Annexe II, document 11, p.28).

[57] Propos de Houcine Lahwèl ; responsable de la direction régionale de la culture et de la conservation du patrimoine de Tataouine, entretien effectué le 18 mars 2008 (*cf.* Annexe II, document 15, p.36).

Sites restaurés seulement	Sites restaurés et valorisés	Sites ni restaurés ni valorisés	Aucune indication
2	10	17	14

Tableau 12 : quantification d'un nombre de *Gsour* réhabilités dans la région du sud-est Tunisien

À partir de ces données, on constate que les *Gsour* valorisés présentent un nombre réduit par rapport à ceux qui sont en ruines ou qui se sont complètement délaissés. La détérioration totale de plusieurs *Gsour* et l'absence d'informations concernant leur historique, le contexte ainsi que les raisons de leur démolition justifient les connaissances limitées des jeunes générations interrogées. De ce fait, le processus de conservation du patrimoine *Gsourien* doit prendre en considération cet ensemble architectural mais aussi les spécificités sociales et culturelles liées à ce lieu.

La conservation des *Gsour* se fait selon une triple logique de restauration, de transmission et de valorisation :

- restaurer le lieu sans pour autant le déformer par l'ajout de matériaux de construction qui nuisent au visuel ; citons la brique, le béton ou les installations électriques apparentes ;
- transmettre l'ensemble des biens hérités, aussi bien matériels qu'immatériels, qui reflètent une société et un mode de vie ayant existé dans une époque passée ;
- valoriser le lieu en faisant appel aux deux phases de restauration et de transmission sans oublier tout le travail de traitement des données (visuelles, graphiques, écrites et orales) pour aboutir à la sauvegarde du patrimoine *Gsourien*. Nous préciserons ce point dans la troisième partie de la thèse.

La transmission des biens immatériels participe de la sauvegarde de la langue, des langages, des objets et des formes d'hospitalité propres à la région des *Gsour*. Si la population actuelle se perçoit en étant homogène, unie par une même langue et appartenant à une même religion, il ne faut pas omettre de citer les divers dialectes qui

rendent cette langue spécifique à chacune des régions du sud-est. Aussi, rappelons l'existence d'une langue antécédente à l'arabe, le berbère, qui se diffuse et se pratique encore dans quelques villages du sud-est, citons *Chenini*, *Douirèt* et *Guermessa*. Autres spécificités à mentionner et qui font partie du patrimoine de la région : l'ensemble des signes et des symboles graphiques, iconiques et visuels qui se perçoit dans quelques intérieurs des *Gsour*. Pour les décrire, une étude a été effectuée par les chercheurs de l'association des amis de la terre à Tataouine afin de préciser que *l'unité élémentaire de base de ce langage Ksourien est tout simplement "le point". Ces points trouvent avec la multitude de lignes digitales qui parcourent les murs des Ghorfas de part en part une interprétation qui a trait aux échanges commerciaux par le troc intertribal et le circuit caravanier trans saharien qui caractérisait l'univers Ksourien du sud Tunisien*[58].

L'assemblage qui peut se faire entre un patrimoine architectural, matériel, et un autre immatériel donne lieu à une offre muséologique capable de proposer « des mises en scène thématiques qui alternent approches scientifiques, ethnologiques, techniques et interactives [selon] un principe d'aménagement [et] un remarquable éclairage [qui] suggère le cheminement et la découverte des lieux, tout en mettant en scène des groupes d'objets de manière très vivante » (Patin, 2005 : 28-29). Dans la région des *Gsour*, cette offre muséologique est réduite et en difficultés. En effet, « sur une quarantaine de sites et de musées gérés par l'agence de mise en valeur du patrimoine et de promotion culturelle, seulement cinq sont dans le sud-est Tunisien, […]. Leur fréquentation est dérisoire » (Ouled Belgacem, 2006 : 114).

En ce sens, la muséologie se considère en tant qu'acte de médiation se situant entre une population du passé et une autre actuelle. En effet, « le musée est un instrument de construction d'une identité collective de caractère national ou autre. Son rôle est d'établir et d'entretenir les liens qu'une société donnée cultive avec un passé réel ou imaginé. Le musée construit et représente un patrimoine […] faisant preuve de l'ancienneté, de l'originalité et de l'unicité d'une culture donnée » (Maure, 2007 : 126). Ici, la transformation des *Gsour* – cette architecture délaissée, ce lieu déserté – en espace à caractère muséologique peut se faire dans l'objectif de sauvegarder et de transmettre une culture du passé, de moins en moins présente dans la mémoire des jeunes générations du sud-est Tunisien. Ceci posé, le *Gasr* devient le dispositif de

[58] Habib Bèlhèdi, « *Dessins et formes ; la culture à l'intérieur des Gsour* », colloque international des *Gsour* sahariens, 23 mars 2008, Tataouine (*cf.* Annexe IV, document 23, p.54).

médiation que nous plaçons entre deux sociétés distinctes afin de permettre la transmission intergénérationnelle d'un patrimoine propre à cette partie du territoire.

CHAPITRE 6
SAUVEGARDER UN PATRIMOINE

6.1. Expliquer l'évolution des *Gsour*

À travers ce dernier chapitre de la deuxième partie, une forme de médiation culturelle sera énoncée. Cette dernière se positionne entre le lieu et son visiteur et a pour principal objectif la valorisation du patrimoine *Gsourien*.

En fait, cette deuxième partie a porté sur la lecture de l'image cognitive partagée par une même population et autour d'un même patrimoine. Comment une population représente-t-elle son territoire et par quels moyens évoque-t-elle son histoire ?

Pour répondre à ces deux questions et après avoir établi une étude théorique explicitant les notions clefs de cette recherche, un guide d'entretien a été élaboré. En s'intéressant aux deux régions de Médenine et de Tataouine, le volet historique auquel nous avons fait référence concerne les *Gsour* principalement. Ces constructions renvoient à un passé, à un vécu et à une histoire. En intégrant le patrimoine du sud-est Tunisien, ces dernières méritent une identification, une restauration et une conservation.

Les trois phases que nous venons de citer se perçoivent différemment par la population interrogée. Et c'est essentiellement la première phase (l'identification des *Gsour*) qui demeure incomplète et méconnue par la majorité des jeunes individus du sud-est. Dans ce contexte, nous avons expliqué, au chapitre précédent, que l'identification des *Gsour* par la deuxième génération renvoie à un ensemble d'informations générales, qui manquent de précisions, quant à leur date de construction, leur état actuel et les raisons de leur délaissement.

6.1.1. Ancrer une culture

En considérant les *Gsour* en tant qu'objet patrimonial à conserver, nous les plaçons entre deux temporalités distinctes : la première est celle du passé ; la seconde, du présent. Toute l'évolution de ces bâtisses depuis leurs premières constructions jusqu'à leur délaissement appartient au passé. Quant au présent, il concerne leur état actuel. D'une époque passée à une autre présente, le *Gasr* se place en tant que médiateur : il décrit une culture qui devrait demeurer présente dans la mémoire collective d'une même population. C'est justement le déficit soulevé au chapitre précédent : une mémoire collective s'estompe progressivement pour laisser place à une perte d'informations liée notamment à une régression dans la transmission intergénérationnelle d'une même culture *Gsourienne*.

En ce sens, l'identité accordée aux *Gsour* se transforme. Il s'agit d'une transformation faite par le temps mais aussi par la population de la région. Il ne s'agit pas d'identité stable et permanente propre à un patrimoine *Gsourien*, on fait plutôt appel à une identité recomposée à travers le temps.

En commençant par définir cette notion, on lit que « l'identité est, d'une part, relative à l'époque dans laquelle elle a été construite et dépend, d'autre part, de son créateur (l'individu ou la collectivité) » (Toussaint, Zimmermann, 2001 : 178). Ceci posé, l'identité des *Gsour* dépend aussi du mode de sa transmission à travers les générations. En effet, ce déficit émane de la transmission limitée de l'information. Cette dernière est faiblement propagée[59], voire parfois inaccessible par les jeunes générations qui n'arrivent plus à situer les *Gsour* ni à décrire le contexte de leur apparition (*cf*. Chapitre 5, pp. 171-201). Dans ce cadre, rappelons le manque d'informations et de documentation une fois sur les lieux. En fait, les *Gsour* préservés et encore présents font référence à un patrimoine essentiellement architectural. Toutes les données racontant la transformation du *Gasr*, les raisons de son délaissement et le contexte de sa restauration demeurent inexistantes. Toutefois, nous ne pouvons omettre de citer les efforts des collectivités territoriales et leurs soucis à promouvoir une partie de ce patrimoine. En effet, suite à nos visites multiples à Médenine et à Tataouine, quatre types d'exploitation d'un nombre de *Gsour* sont déduits :

- des *Gsour* réaménagés en boutiques d'exposition et de vente d'objets artisanaux. Citons à titre d'exemple le *Gasr* situé au centre-ville de Médenine dont la majorité de ses *Ghorfas*, toutes au rez-de-chaussée, permet aux artisans d'exposer des objets artisanaux identitaires de la région ;
- des *Gsour* exploités en musée par des promoteurs du secteur privé : une partie de *Gsar Ouled Debbab* sur la route de Tataouine et le musée des traditions et des coutumes de la ville de Médenine. Ce dernier a été fondé en 2006 par une personne originaire de la région en tant qu'un espace pouvant réunir un ensemble d'objets et d'ustensiles ayant servi dans le passé. La cour extérieure ainsi que quelques-unes de ses *Ghorfas* ont été réaménagées en vue de faire revivre une partie de la mémoire du passé. Ces réaménagements s'organisent par thème : présenter les ustensiles de cuisine, exposer l'usage de la laine ou encore les outils de la ferronnerie (*cf*. image 55 ci-après).

[59] À ce propos, nous rappelons l'évolution du mode de vie en Tunisie et dans le sud-est particulièrement : la scolarisation des jeunes générations et leur déplacement en dehors de leur territoire réduit des échanges sociaux et des rencontres pouvant avoir lieu entre les jeunes individus et les personnes âgées.

Image 55

L'aménagement des *Ghorfas*
du musée des traditions et des coutumes de la ville de Médenine

Source : http://www.museemedenine.com; consulté le 05 avril 2010.

- quelques *Gsour* servent de restaurants et peuvent contenir des aires de détente. Ceci est le cas de *Gasr Ouled Debbab* dont une partie de sa cour a été réaménagée en restaurant ;
- d'autres peuvent être exploités pendant le festival international des *Gsour* sahariens. Ce dernier se déroule chaque année dans la ville de Tataouine et permet l'organisation de soirées de chants, de poésie et d'épopée dans la cour de quelques-unes de ces bâtisses. Citons comme exemple la soirée de la poésie et du folklore organisée en mars 2010 à *Gasr Ezzahra*, pendant le déroulement de la 32ème session du festival.

Ces réalisations témoignent d'une motivation et traduisent les efforts fournis pour faire renaître ces architectures. Toutefois, cette renaissance est limitée à une simple mise en scène. Tout en parcourant l'espace, nous ne percevons pas de continuité ou de ligne directrice qui permet de retracer une histoire propre aux *Gsour*. Aussi, tout le volet culturel qui permet de comprendre l'évolution de ces bâtisses, de l'époque de leur construction jusqu'à la période actuelle, n'est-il pas pris en compte une fois sur les

lieux. Par ailleurs, des photographies représentatives du territoire du sud-est Tunisien peuvent être perçues. Ces dernières sont exposées à l'intérieur de quelques *Gsour* sans pour autant renvoyer à une succession logique expliquant leur évolution dans le temps.

La dispersion de ces fragments culturels est parmi les facteurs principaux qui mènent à une régression dans la transmission intergénérationnelle d'une même culture *Gsourienne*. Tous les éléments plastiques, iconiques et linguistiques qui décrivent le *Gasr* et traduisent ses dimensions sociales, territoriales et culturelles ne sont ni cités ni exploités afin de promouvoir ce patrimoine. En fait, l'existence d'un patrimoine ne suffit pas pour garantir sa survie ; un processus de communication doit être réalisé.

Comment parvient-on à faire renaitre cette culture héritée du passé, à la représenter et à la diffuser à partir d'un même cadre spatial : le *Gasr* ?
Pour y répondre, on commence par placer le *Gasr* entre deux entités temporelles. D'une part, son architecture et ses formes vernaculaires indiquent une société du passé. D'autre part, cette même architecture expose un lieu à visiter et à explorer dans le présent.
C'est à travers cette architecture qu'une culture peut être racontée. L'organisation des *Ghorfas*, l'élévation des étages et tout le modèle urbain encore existant renvoient à un système de signes et de symboles propre à une époque passée. Afin de garantir sa sauvegarde et sa transmission à travers les générations, nous proposons d'attribuer au *Gasr* le rôle de médiateur. En ce sens, pour favoriser la présence des langages et des objets dans un même territoire, nous faisons appel à la muséologie.
Il s'agit de choisir un territoire, de nommer un édifice et de le réaménager tout en concevant un mode de circulation adéquat répondant à sa finalité d'usage. Ainsi, le *Gasr* se transforme-t-il en « un lieu où des choses et les valeurs qui s'y attachent sont sauvegardées et étudiées, ainsi que communiquées en tant que signes pour interpréter des faits absents » (Schärer, 2007 : 110). À cet effet, nous énonçons quatre phases essentielles décrivant cet aspect muséologique :

- d'abord, il est question de choisir un *Gasr* parmi ceux qui demeurent encore existants dans le sud-est Tunisien. Ce choix va dépendre aussi bien des spécificités du territoire en question que de la taille et de l'état de la bâtisse. En effet, cette dernière doit disposer d'un accès facile. Il serait préférable de choisir

un *Gasr* de plaine qui se situe sur une route aménagée. Ce dernier serait d'une taille suffisante pour permettre à la fois une disposition adéquate des objets collectés et un mode de circulation défini ;

- ensuite, des études exploratoires propres au *Gasr* choisi et à son territoire d'appartenance doivent être mises en œuvre. Les données récupérées vont nous renseigner sur la période de construction de la bâtisse, ses premiers occupants et le mode de vie qu'ils empruntaient. Aussi, toute la transformation ayant atteint le *Gasr* sera-t-elle précisée. Une première distinction doit être citée. Cette dernière nous renseigne sur les spécificités ethniques des premiers occupants des *Gsour*. En effet, il sera question de mentionner les deux modes de vie qui se sont développés et qui ont permis la cohabitation d'un peuple sédentaire occupant les montagnes (les Berbères) et d'un autre semi-nomade vivant dans les plaines (les Arabes). Un brassage culturel en découle et peut être déduit aussi bien à travers la spécificité de cet héritage architectural qu'à partir de la mémoire collective orale récupérée. Cette dernière nous renseigne sur un savoir-faire local et des aspects culturels propres à la région du sud-est.
- après avoir choisi le territoire en question et collecté les principales données historiques le concernant, nous passons à son réaménagement. Sans oublier l'objectif de départ : faire du *Gasr* un dispositif de médiation culturelle, la réorganisation de l'espace doit respecter un système de signes défini et répondre à la fois aux normes de restauration de ce patrimoine matériel et aux contraintes de mise en place du musée. Un éclairage, une sonorisation et une signalétique précise seront à prévoir. Ces derniers feront appel, pour leur conception et leur mise en forme, aux métiers du design image, du design espace et du design produit (*cf*. Chapitre 8, pp. 261-288).
- nous arrivons à la phase de collection des objets et celle de leur disposition à l'intérieur du *Gasr*. Ces deux phases vont dépendre du même objectif cité ci-haut : atteindre une médiation culturelle. En fait, chacun des objets collectés se dote d'une fonction, d'une utilité et d'une finalité d'usage qui devrait être explicitée aux visiteurs. En se plaçant entre l'action et l'individu, l'objet exposé devient à son tour médiateur de valeurs culturelles, esthétiques et symboliques propres à un contexte défini et à une période donnée. Pour argumenter ce point, on se réfère aux travaux de Roland Barthes (1991 : 249-253) sur la sémantique de l'objet où il précise que tout objet sert à véhiculer du sens et à communiquer

des informations. Une simple exposition de l'objet ne suffit pas pour faire connaître sa fonction, énumérer ses spécificités et décrire son évolution. Ce dernier doit être accompagné d'informations précises sous une forme textuelle ou sonore. La répartition de ces objets doit également tenir compte de leurs tailles. De ce fait, aussi bien l'intérieur que l'extérieur du *Gasr* pourra servir et être exploité pour disperser différents fragments.

Pour récapituler, quatre phases sont à retenir pour attribuer au *Gasr* un aspect muséologique : commencer par choisir la bâtisse en fonction de son état, de sa taille et de sa localisation ; effectuer une étude exploratoire concernant le contexte de son apparition et celui de son évolution ; collecter les objets ayant servi pendant une période donnée et propres à cette même partie du territoire et finir par organiser l'espace en y disposant ces objets tout en permettant la visite du lieu selon un mode de circulation adéquat et dûment réfléchi par le concepteur du musée.

6.1.2. Présenter un aspect muséologique

Un musée se définit en étant « un lieu public où l'on se rend pour découvrir un espace global, une ambiance, des parcours ainsi que des regroupements de choses matérielles visibles, mises là en représentation, à l'intention de ceux qui s'y déplacent durant un certain temps, au rythme qu'ils choisissent d'adopter » (Montpetit, 2005 : 114). Nous considérons ces choses matérielles visibles en tant qu'objets qui se dotent d'une signification propre à un lieu, caractéristique d'une histoire, d'une société et d'un vécu. Cette signification raconte un territoire, expose une architecture et décrit un ensemble d'objets et tout un environnement ancré dans une temporalité précise, celle de la période d'occupation et d'exploitation des *Gsour* par les autochtones de la région.

L'architecture du *Gasr* présente en elle-même l'une des composantes principales du musée. En effet, cette dernière renvoie à quelques événements ayant modelé l'histoire de la bâtisse. En lui accordant un aspect muséologique et en lui attribuant une fonction de médiation culturelle, cette architecture devient en elle-même porteuse de sens. Dans ce cadre, on lit que « la signification de l'objet […] se produit dès que l'objet est produit et consommé par une société d'hommes, dès qu'il est fabriqué » (Barthes, 1991 : 252).

Ceci posé, cette architecture raconte une histoire, expose une civilisation et renvoie à une époque du passé. Sa restauration, en plus des objets mis en scène, permet de reconstituer une partie de l'histoire du sud-est Tunisien.

En continuant à définir le musée et à exposer ses caractéristiques, ajoutons que tout en manipulant espace, lieu et objets, trois types de plaisirs sont procurés au visiteur : « plaisir de l'ambiance ("être là"), plaisir de déambuler (le parcours) et plaisir de regarder (les choses exposées) se conjuguent » (Montpetit, 2005 : 116). Ces trois derniers seront additionnés au plaisir de comprendre une histoire faite autour d'un territoire et composée d'un ensemble de langages et d'objets. En ce sens, en procurant au *Gasr* une fonction muséologique, et en plus du réaménagement de ses *Ghorfas* en salle d'exposition, une bibliothèque peut être conçue. Cette dernière constitue un lieu d'information et de documentation qui abritera la majorité des références théoriques et des travaux de recherche traitant du patrimoine des *Gsour*. Des archives écrites, mais aussi orales, seront à collecter et à réunir dans un même cadre spatial afin de présenter des informations précises et détaillées quant à l'histoire et à l'évolution des *Gsour*. Dans ce même contexte, nous retenons les propos du sociologue Mohamed Néjib Boutaleb[60], président de l'association des *Gsour* des plaines à Tataouine, qui explique qu'*il est temps de constituer une archive de toutes les études entamées sur la région du sud-est et de permettre sa consultation par tout chercheur intéressé par ce domaine dans le souci d'avoir des travaux comparatifs plutôt que répétitifs. Il est à rappeler, en ce sens, la nécessité de mettre en place un centre de recherche propre aux Gsour du sud-est Tunisien*.

La description que nous venons d'effectuer concernant l'aspect muséologique attribué au *Gasr* amène aux trois fonctions principales dédiées au musée et qui sont « la fonction patrimoniale, la fonction éducative, et, ce qui ne saurait être vraiment une fonction, […], le plaisir » (Aboudrar, 2000 : 19). Pour leur développement, précisons que la fonction patrimoniale s'attribue tout d'abord au lieu ; le *Gasr* est connu en tant que patrimoine architectural de la région. Ensuite, cette même fonction prend forme à partir des objets présents dans ce lieu. Il s'agit d'une collection précise qui renvoie à une

[60] « Les aspects sociaux et culturels liés aux *Gsour* du sud-est Tunisien », communication tenue par Dr Mohamed Néjib Boutalèb ; directeur de l'institut des sciences humaines à Tunis, président de l'association des *Gsour* des plaines à Tataouine - festival international des *Gsour*, 30ème session, 23 mars 2008 (*cf.* Annexe IV, document 23, p.54).

époque, à une histoire et à une culture singulière. Cette fonction patrimoniale « est sans doute, historiquement, la première raison du musée » (Aboudrar, 2000 : 20).

Quant à la fonction éducative, elle se nourrit à la fois du patrimoine matériel et immatériel exposé. Cette dernière s'obtient par la réunion d'une représentation visuelle et d'une autre linguistique ; ceci dans l'objectif de traduire la nature ainsi que l'utilité de chacun des objets exposés. Par l'intermédiaire du texte, un processus de vulgarisation d'un nombre d'informations se réalise. Ce dernier permet de véhiculer des connaissances précises et, de ce fait, le rôle éducatif est accompli.

En plus de la fonction patrimoniale et de la fonction éducative, une visite au musée doit procurer du plaisir. Ainsi, ce musée doit-il permettre des interactions entre le lieu, les individus qui le parcourent et les objets qu'ils perçoivent. Ces dernières aboutissent à la transmission d'un ensemble de connaissances tout en procurant aux visiteurs « un certain bien être, un certain savoir, du plaisir et du sens, ainsi que le désir d'en connaître davantage » (Montpetit, 2005 : 114).

En conclusion, faire du *Gasr* un dispositif de médiation culturelle et l'exploiter en tant qu'un musée permet la conservation d'une partie de l'histoire des *Gsour*. Ainsi, une mémoire collective pourrait-elle se mettre en place. Cette dernière prend forme tout en se référant au lieu, aux objets qui y sont installés et aux éléments plastiques, iconiques et linguistiques qui le décrivent. Des objets et des langages se regroupent dans un même territoire afin de permettre la construction d'une mémoire collective propre à un même groupe d'individus.

On peut, de la suite, répondre au déficit souligné au chapitre précédent et qui concerne la transmission intergénérationnelle d'une même culture *Gsourienne*.

6.2. Les finalités de la médiation culturelle

En transformant le *Gsar* en musée, comment peut-on atteindre les finalités de la médiation culturelle ? préalablement, de quelles manières peut-on les décrire ?
En fait, accorder au *Gasr* une fonction de médiation culturelle vient répondre au besoin d'une population de conserver une culture *Gsourienne* qui disparaît et se dissout à travers les générations. Ceci posé, cet aspect de médiation s'accomplit progressivement et permet respectivement de faire découvrir, de faire comprendre et de transmettre une même culture propre au sud-est Tunisien (*cf.* Figure 10 ci-après).

Figure 10
Les trois finalités de la médiation culturelle

Tout d'abord, la phase de découverte permet d'établir un premier contact avec le territoire en question. Cette dernière est essentielle mais insuffisante pour connaître le lieu et comprendre ses spécificités. En mentionnant la cité comme exemple de lieu parcouru, on lit que « la cité est un discours, et ce discours est véritablement un langage » (Barthes, 1991 : 265). À partir de cette définition, nous énonçons la deuxième finalité de la médiation culturelle. Cette dernière permet de faire comprendre les spécificités du territoire et ainsi de construire un discours propre au lieu en question. En fait, c'est par l'intermédiaire des objets et des langages qu'un discours précis peut être présenté afin d'accéder à une culture donnée.
Nous énonçons maintenant la troisième finalité de la médiation culturelle et qui concerne la transmission du patrimoine architectural et culturel de la région. Cette phase

va servir essentiellement à la sauvegarde et à la conservation d'une culture *Gsourienne* héritée du passé et caractéristique d'un patrimoine qui tend à disparaître et à se dissoudre à travers les générations. En fait, il est question de transmettre une information précise, qui sera partagée par un même groupe d'individus. La transmission se fait après avoir découvert le lieu, parcouru les objets qui le décrivent et assimilé les langages qui les racontent.

Nous proposons d'expliciter chacune des trois finalités, séparément, tout en les appliquant au territoire du sud-est Tunisien.

6.2.1. Faire découvrir, faire comprendre

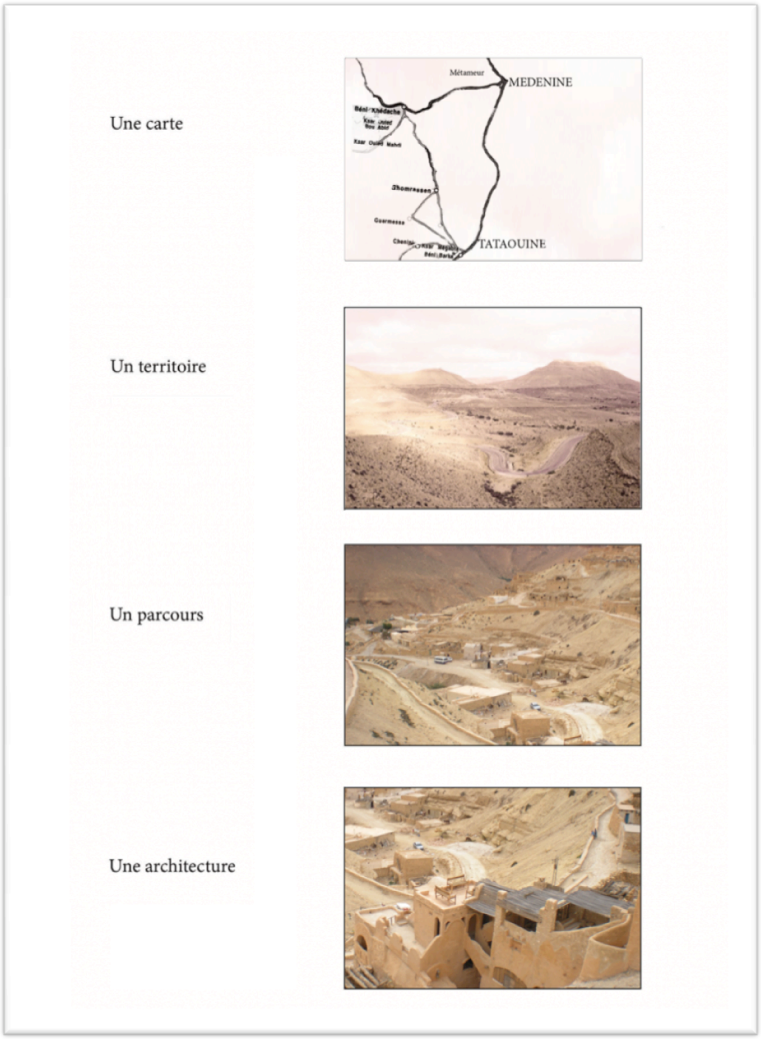


Figure 11
Quatre phases pour découvrir le lieu

À partir du schéma dressé ci-dessus (*cf*. Figure 11), une découverte progressive du lieu se réalise. D'abord, tout en considérant la distance qui sépare le lieu de son visiteur, une perception s'effectue grâce à la lecture d'une carte géographique ou à l'exploration d'une carte postale ou d'autres documents promotionnels du lieu. Ensuite, un territoire s'identifie. En troisième lieu, des parcours sont montrés et enfin une architecture est décodée.

Entre autres documents, la carte géographique sert à localiser le lieu, à nommer ses régions et à les désigner. Pour revenir à notre cadre d'études, la carte retenue renvoie à un pays (la Tunisie), représente un territoire (le sud-est) et nomme ses principales régions (Médenine et Tataouine). La Tunisie, le sud-est, Médenine et Tataouine deviennent des termes clefs pour une première présentation du territoire. À partir de l'image insérée (*cf*. Un territoire, figure 11 ci-dessus), son aspect désertique et son immensité sont remarqués.
En fait, la lecture d'une carte géographique ne permet pas de connaître toutes les spécificités du lieu représenté. Les *Gsour*, par exemple, ne peuvent être cités à ce stade de perception. La phase qui suit le décodage d'une carte, tout en se rapprochant du lieu, un territoire se présente aux visiteurs. Ce dernier est fait d'une succession de montagnes et se décrit par une couleur terre.

La visite du territoire s'effectue en suivant des parcours et des itinéraires précis. En ce sens, des circuits thématisés se conçoivent et se classifient selon les spécificités architecturales, artisanales ou culinaires propres à chacune des parties du territoire du sud-est Tunisien. Ici, nous faisons référence aux travaux menés en communication territoriale et interculturalité[61] pour la conception de deux routes nommées : au cœur des *Gsour* et l'aventure du sud-est Tunisien. Ces deux circuits reflètent « un type de voyage qui s'inscrit dans un tourisme durable car concerne des aspects environnemental, économique et socioculturel. […] Ce type de voyage s'inscrit également dans le cadre d'un tourisme équitable, c'est-à-dire qu'il inclut les communautés locales et les bénéfices sont équitablement partagés et permet également des projets de développement avec les populations d'accueil » (Coquet, Faess, Hallinger, Ritz, Seddati, 2007 : 64).

[61] Mémoire de Master 2 professionnel en communication territoriale et interculturalité (M2P CTI). Février 2007, UFR sciences humaines et arts, Université Paul Verlaine, Metz.

La richesse du territoire du sud-est permet la multiplicité des circuits proposés. Dans leurs itinéraires, ces derniers privilégient la visite des *Gsour* les mieux conservés et qui sont exploités par des promoteurs du secteur privé pour le développement touristique de la région. Nous présenterons ultérieurement quelques-uns des circuits conçus par des tours opérateurs français (*cf*. Chapitre 7, pp. 230-260).

Ces parcours mènent à la visite effective du lieu et, de ce fait, à la découverte d'une architecture caractéristique du sud-est. Il s'agit d'une présentation faite par des élévations singulières, d'une couleur terre et des formes particulières. Héritée du passé, cette construction renvoie à « un patrimoine urbain [qui] témoigne de l'art architectural, de la religion, des activités passées et présentes, de la qualité et des niveaux de vie » (du Cluzeau, 1998 : 62). Ceci posé, afin de comprendre tout le système de signes et de symboles qui décrit cette architecture, on doit se référer à un langage spécifique. Ce dernier s'exprime « dans les récits, les prises de paroles, les savoirs narratifs » (Caune, 1999 : 266).

En considérant le *Gasr* en tant que dispositif de médiation culturelle, nous lui attribuons une deuxième finalité qui consiste à fournir au visiteur les informations nécessaires pour faire comprendre son évolution dans le temps. Toute la logique de construction, d'occupation, de délaissement, de restauration et de valorisation de ce patrimoine *Gsourien* doit être explicitée une fois sur les lieux.

L'existence d'un patrimoine ne suffit pas pour le faire connaître, dans une première phase, et pour le valoriser dans une phase ultérieure. Des informations précises doivent être produites afin de traduire la culture de la région et ses principales mutations. Ces dernières se présentent au récepteur selon une continuité narrative qui apparaît tout en parcourant l'espace.

Ces informations seraient composées des archives écrites et descriptives du lieu, mais aussi en tenant compte des témoignages et des propos de la population autochtone. Dans ce cadre, rappelons l'importance de sauvegarder le patrimoine immatériel de la région. Comme exemple, les légendes racontées dans le sud-est Tunisien et dont l'héritage à travers les générations devient de plus en plus restreint. Les informations proposées au visiteur doivent également être nourries du discours oral propre à la population en

question. De ce fait, « l'individu est lui-même de la matière sociale, un fragment de la société de son époque, quotidiennement fabriqué par le contexte auquel il participe » (Kaufmann, 2004 : 49).

L'individu auquel on se réfère, cet habitant de la région des *Gsour*, a su s'adapter aux conditions géographiques et climatiques du milieu. L'évolution de son mode de vie fait que les objets et ustensiles utilisés dans le passé perdent leur finalité d'usage et deviennent porteurs de valeurs patrimoniales. Une fois exposés, et afin de faire comprendre leur utilité et le contexte de leur utilisation, un document explicatif doit les accompagner et sera constitué d'un ensemble de codes plastiques, iconiques et linguistiques. En ce sens, « un musée peut être considéré comme un document, de nature différente et beaucoup plus complexe qu'un texte ou une image. […] Il constitue un signe producteur et porteur d'information et de connaissance » (Zerouali, 2008 : 444).

En se référant aux travaux de Roland Barthes (1991 : 255-257) réalisés sur la sémantique de l'objet, on considère le *Gasr* en tant qu'objet à part entière et proposons de citer les principales informations à retenir et qui vont permettre de faire comprendre le système de signes qu'il renferme. En fait, il s'agit de présenter, respectivement, une culture arabe et une autre berbère, de décrire le brassage effectué entre ces deux populations et de déduire le délaissement progressif de ces architectures. En ce sens, on doit citer les unités matérielles caractéristiques de cet objet – le *Gasr* – et qui sont essentiellement sa forme et sa couleur. Vient ensuite le sens symbolique que nous lui accordions et qui renvoie à une société définie : d'une part, le *Gasr* traduit un mode de vie fait de transhumance dûe essentiellement au contexte socio-économique de l'époque de son occupation. D'autre part, les *Gsouriens* se décrivent par leur hospitalité souvent considérée en tant qu'un « devoir sacré […]. Dans leur nomadisation aussi bien que dans leurs points de station, les gens du Sud savent faire honneur à l'hôte » (Louis, 1979 : 247).

Ainsi, le *Gasr* acquiert-il des significations particulières ; lesquelles sont « attachées à des collections d'objets, à des pluralités organisées d'objets ; ce sont les cas où le sens ne naît pas d'un objet mais d'un assemblage intelligible d'objets : le sens est en quelque sorte étendu » (Barthes, 1991 : 256). Pour illustrer ce point, précisons que ce n'est pas

seulement le *Gasr* en tant qu'une articulation de formes et de couleurs qui renvoie à une culture du passé ; mais c'est également toute cette architecture ancrée dans un territoire donné et l'ensemble des objets et des ustensiles qui y ont été présents pour servir et répondre aux besoins d'une population. Une classification est donc à prévoir dans l'objectif de thématiser les objets et de les regrouper selon leur utilité. Cette démarche a été retenue par le fondateur du musée des traditions de la ville de Médenine, qui a essayé, à partir d'une installation dans les *Ghorfas* du *Gasr* réaménagé en musée, de présenter les objets renvoyant à une même utilité dans un même espace. On peut retenir deux mises en scène parmi celles qui s'y apparaissent[62] :

- une *Ghorfa* consacrée au *Meddèb* et ses fonctions. Il s'agit de la personne qui veille à faire apprendre la lecture, l'écriture et les bases de la religion aux enfants de la région (*cf*. Image 56 ci-après) ;
- une autre *Ghorfa* s'intéresse aux métiers de la ferronnerie qui permettent la mise en forme de l'ameublement nécessaire aux intérieurs (meubles ou ustensiles de cuisine), (*cf*. Image 57 ci-après).

Image 56
Aménagement d'une *Ghorfa*

[62] Musée des coutumes et des traditions de la ville de Médenine ; rencontre et entretien avec son fondateur ; Fethi Salmouk ; Médenine, 17 mars 2008 (*cf*. Annexe II, document 13, p. 32).

Image 57
Collection des objets fabriqués en fer

La visite du lieu s'effectue progressivement, tout en permettant l'accomplissement de trois phases successives. Tout d'abord, l'espace, son architecture et les objets qui y sont exposés sont perçus. Ensuite, le visiteur est amené à lire tous les éléments plastiques, iconiques et linguistiques qui composent le décor. Et en dernier, un travail déductif sera réalisé.

En somme, la deuxième finalité de la médiation culturelle consiste à fournir les éléments essentiels à la compréhension de la culture développée autour des *Gsour*. Ces derniers doivent être transmis et sauvegardés à travers les générations, ceci dans l'objectif de construire une mémoire locale collective.

6.2.2. Transmettre

En fait, il est question de transmettre une information faite de textes et d'images, porteuse de signes et de symboles et productrice d'une signification précise et descriptive des *Gsour*. Concrètement, nous présentons une transmission qui doit prendre en considération aussi bien les sources écrites que les archives orales propres au territoire du sud-est Tunisien. En effet, ces informations doivent préciser les différentes phases énonciatives de l'évolution du *Gasr*.

Il faut donc concevoir un processus de transmission à partir de quatre principales temporalités : la première renvoie à la construction de cet édifice ; la deuxième expose son exploitation ; la troisième raconte son délaissement et enfin la quatrième

temporalité se présente à l'heure actuelle et concerne les stratégies de valorisation patrimoniale réalisées.

Afin d'expliquer ces quatre temporalités, rappelons qu'une première phase de transmission vise à expliquer le contexte de construction du *Gasr* ainsi que les spécificités du territoire occupé. Ainsi, précisons-nous que cette construction est née du besoin d'une population à se protéger des invasions diverses et de la nécessité d'ensiler des produits alimentaires en période de transhumance. La phase de construction et, à la suite, celle de l'exploitation du *Gasr* appartiennent à deux temporalités successives et indissociables. Ces deux phases reflètent un mode de vie ayant existé dans la région du sud-est Tunisien et décrivent une population qui a su se protéger contre l'agressivité des conditions climatiques tout en exploitant leur territoire d'appartenance dans une logique de développement local et durable. En somme, il est question d'illustrer l'ingéniosité des *Gsouriens* et de transmettre leurs savoirs et savoir-faire. Des savoirs qui ont permis la réunion du naturel et du bâti pour former une unité indissociable. Cette dernière reflète et justifie même la relation profonde qui s'est nouée entre l'individu et son territoire.

Nous énonçons maintenant la troisième temporalité qui concerne le délaissement et la dégradation de cette architecture. Ici, un travail d'explication et d'interprétation de l'ensemble des symboles descriptifs de l'état de ces bâtisses doit s'effectuer. Car tout symbole, dans sa mise en forme, « s'interprète, crée un rapport, assure une transmission » (Caune, 1995 : 70). Ce travail d'explication vise à montrer comment le *Gasr* est devenu symbole de ruines et d'effondrement.

Afin de sauvegarder une partie de ce patrimoine, une quatrième temporalité vient décrire l'évolution des *Gsour* et concerne la phase de sauvegarde de cet héritage urbain, architectural, social et culturel. Pour la présenter et la transmettre à la population ciblée, cette dernière temporalité doit inclure, dans sa mise en forme, les trois précédentes tout en exposant un ordre précis justifiant la nécessité de conserver ce patrimoine.

6.3. Redéfinir les *Gsour*

Redéfinir les *Gsour* consiste à repenser tout le modèle urbain qui régit la région du sud-est Tunisien. En fait, à partir des résultats déduits et mentionnés au chapitre précédent, nous rappelons avoir noté un déficit dans la transmission intergénérationnelle d'une même culture *Gsourienne*. Afin de réduire de ce déficit, nous accordons au *Gasr* un rôle de médiateur et ce, en favorisant la découverte du lieu, le partage d'un ensemble de connaissances et la transmission d'une culture.

6.3.1. Recomposer l'espace *Gsourien*

Les réponses recueillies à partir du guide d'entretien diffusé permettent d'identifier un espace *Gsourien* de moins en moins présent dans la mémoire collective d'une même population. En fait, le *Gasr*, que nous percevons en tant que dispositif de médiation culturelle, est progressivement gommé de la mémoire de ses habitants.
En considérant cet édifice en tant qu'objet monumental et patrimonial spécifique, ce dernier doit traduire « l'expression de l'art et la tradition architecturale [de la région], tout en constituant "un lieu" qui condense et conserve, au sens propre de musée, l'art et les savoir-faire "ancestraux" de [ses bâtisseurs] » (Catterda, 2000 : 103,104).
En ce sens, la recomposition d'un espace accessible à tous doit avoir lieu. Le *Gasr* doit plutôt se considérer en tant qu'objet patrimonial chargé de symboles culturels définis. Cette recomposition va dépendre de l'habitant et des relations qu'il entretient avec cet espace *Gsourien*.

À ce stade, rappelons la transformation des *Gsour* à travers le temps : nous ne citons plus de finalité d'usage mais davantage une exploitation à raison touristique. Les *Gsour*, qui sont nés du besoin d'une population à répondre à ses nécessités vitales tout en tenant compte des particularités climatiques de son territoire, se transforment afin de répondre à une finalité de médiation culturelle. Ce n'est plus le grenier d'ensilage des récoltes saisonnières, ni le lieu de rencontre de quelques résidents de la région. Ce n'est pas l'espace de repos des nomades effectuant la transhumance ou la bâtisse délaissée,

détériorée et en ruine. Il s'agit plutôt d'un espace conçu et aménagé pour servir de dispositif de médiation culturelle.

En fait, le déplacement de sens s'effectue une fois le lieu est pratiqué. Nous passons d'un espace délaissé à un autre restauré dans l'objectif de répondre à une fonction de médiation. Ainsi, cet espace sert-il à la diffusion d'un ensemble de valeurs culturelles et à la restitution d'une partie du passé. Des sens nouveaux composent cet espace et se présentent sous une forme narrative. Il s'agit des récits qui accompagnent les objets présents dans l'espace muséologique et qui se décrivent en tant que « contrats narratifs et compilations de récits […] composées avec des fragments tirés d'histoires antérieures et "bricolés" ensemble » (de Certeau, 2008 : 180, 181). Ces récits interpellent des archives écrites et orales qui, une fois installées sur le lieu, participent à composer l'espace et à déplacer ses frontières.

Pour pallier au déficit remarqué dans la transmission intergénérationnelle d'une même culture *Gsourienne*, nous pensons que les différentes entités sociales appartenant à cette même région doivent percevoir les *Gsour* en tant qu'élément indissociable du reste des composants de leur espace urbain. En plus de permettre la sauvegarde et la transmission d'une culture spécifique, ce dispositif de médiation culturelle favorisera la mise en place et le développement d'une communication touristique.

En effectuant « un déplacement [qui permet] la découverte d'un patrimoine et de son territoire » (Origet du Cluzeau, 2005 : 3), le tourisme se décrit comme culturel. À la différence du tourisme balnéaire, qui vise essentiellement le divertissement et la détente, cette forme de tourisme culturel permettra la transmission d'un ensemble de messages en rapport avec les spécificités historiques, sociales et architecturales de la région visitée. Dans ce cadre, le passage par les *Gsour* devient indispensable pour découvrir et comprendre tous les savoirs et les savoir-faire hérités du passé et transmis à travers ce dispositif de médiation.

Le développement d'une communication touristique se fait à partir de la diffusion de trois messages précis en vue d'informer, de sensibiliser et de valoriser ; nous les associons aux trois finalités de la médiation culturelle et les présentons comme suit :

- un message informatif sera acquis dans la phase de découverte du lieu ;
- un message de sensibilisation se réalise après avoir fait comprendre la signification de ces bâtisses, les raisons de leur construction et le contexte de leur délaissement. Ce dernier vise la conservation du patrimoine matériel et immatériel des *Gsour* ;
- la transmission d'une même culture *Gsourienne* se fait dans l'objectif de diffuser un message de valorisation (*cf*. Figure 12 ci-après).

Figure 12
Trois messages pour une communication touristique

6.3.2. La part du tourisme

Le tourisme est porteur de dynamiques et de retombées économiques importantes. La notion de tourisme se conjugue avec l'urbain, le social, le culturel, l'écologique ou encore le durable. Son évolution dépend à la fois des ambitions du visiteur et des offres du pays visité. Cette visite, pour qu'elle y ait lieu, commande l'organisation d'un déplacement. Pour expliciter cette notion, on retient que « primitivement, l'homme se déplaçait par contrainte lorsque les conditions de vie mettaient en péril sa survie […]. Le travail et les loisirs étaient mêlés dans la vie quotidienne et leur rythme était imposé par la nature, la tradition et la religion » (Cuvelier, 1998 : 19). De ce fait, le déplacement d'un territoire à un autre se fait pour répondre à un besoin vital plutôt qu'à un désir de divertissement. Ce déplacement n'avait pas pour première finalité

l'exploration des lieux et des paysages. En effet, la survie des individus dépendait du déplacement effectué ou à venir. Peu à peu, quand des conditions de sécurité ont permis aux individus d'occuper un même territoire et d'en faire un lieu permanent de résidence, on n'évoque plus de déplacement imposé mais plutôt un voyage organisé. Ce dernier se voit « suscité par une soif de découvertes et de rencontres avec des populations étrangères (c'est-à-dire, qui ne sont pas du terroir) » (Cuvelier, 1998 : 23). Ainsi, un air de curiosité anime-t-il le voyage ; le déplacement ne se réalise plus par nécessité mais revêt plutôt une visée touristique.

À ce stade, nous énonçons l'une des définitions attribuées à la notion de tourisme qui nous a paru assez précise et adéquate pour décrire à la fois le déplacement, sa finalité et sa cible. En effet, le tourisme englobe « un ensemble de phénomènes résultant du voyage et du séjour temporaires de personnes hors de leur domicile en tant que ce déplacement satisfait, dans le loisir, un besoin culturel » (Boyer, 2007 : 38). En ce sens, la notion de tourisme invoque celle du séjour temporaire. Cette temporalité va dépendre tant des modes de déplacement que des modes de vie empruntés par le touriste. Des acquis culturels peuvent se construire progressivement et se développer à travers l'exploration du territoire, la découverte de sa population ainsi que de ses traditions. Le volet culturel participe fortement dans le choix de la destination en question ; car « la personnalité des habitants, leur accent, la qualité de leur cuisine […] typent une région et font partie des critères de reconnaissance et de satisfaction des touristes » (Moinet, 2000 : 102). Ici, nous n'abordons pas la notion de tourisme balnéaire, favorisant une activité de divertissement et de loisirs sur la base de prestations génériques. En fait, nous privilégions l'ensemble du paysage culturel qui décrit un pays. Ainsi, le tourisme compte-t-il parmi les principaux acteurs responsables de la diffusion et de la promotion des langages, des objets et des formes d'hospitalité propres à un territoire donné.

Concernant le territoire, on remarque qu'une attention particulière lui est attribuée dans le cadre du développement d'un tourisme durable. Ce dernier « tient compte du respect de la nature, de la préservation de l'environnement et de la qualité de vie » (*Ibid*. : 104). La notion de durabilité tout en l'appliquant à celle du tourisme, peut se présenter sous différentes formes pour englober « le tourisme vert, le tourisme de nature [et] et le tourisme culturel » (Abichou, 2009 : 301). En effet, le tourisme durable puise ses assises de la nature, de l'environnement et de la culture qui décrit la destination en question. Ce

dernier sera capable d'aligner les trois piliers environnemental, social et économique. D'une part, il se veut respectueux du paysage naturel du pays visité. D'autre part, il veille à maintenir les conditions de vie favorables qui répondent aux besoins de la population locale et de ceux de la génération future tout en prenant en considération les attentes du touriste visiteur.

À ce stade, nous situons la notion de tourisme par rapport à nos travaux actuels. En fait, notre objectif n'est pas d'entamer un travail approfondi sur l'évolution de cette notion en y intégrant des études de cas entamées par des collectivités territoriales et en faisant appel aux propos des touristes visiteurs de la Tunisie ou de son sud-est particulièrement. Ceci pourra faire l'objet d'un des développements futurs de nos recherches.
Le tourisme sera abordé en privilégiant les deux aspects culturel et écologique que nous pensons exploiter pour traiter l'objectif opérationnel de la thèse. Pour récapituler, retenons que la notion de tourisme s'inscrit dans un cadre temporel déterminé, requiert un déplacement vers un autre pays en vue d'une découverte, d'un loisir et d'un divertissement, le tout dans un cadre respectueux de son paysage naturel, urbain et culturel. Nous préciserons plus loin le rôle de l'image dans la promotion du secteur touristique (*cf.* 7.2.2. Une terminologie spécifique, p. 249). À présent, poursuivons l'étude de cette notion en nous focalisant sur le contexte national et, plus particulièrement, celui du sud-est.

Dans le contexte national Tunisien, le tourisme « s'effectue principalement sur la base de prestations génériques identiques à celles du modèle balnéaire : grands hôtels climatisés avec piscines, […], golf, activités récréatives, excursions en 4x4 et dromadaires » (Boukraa, 2007 : 128). En ce sens, soulignons l'importance des paysages naturels qui décrivent le pays, mais aussi leur exploitation massive par le secteur touristique. Ainsi, déduisons-nous l'existence d'une forme touristique qui ne se soucie pas, ou alors faiblement, des conditions environnementales, climatiques et sociales qui décrivent le pays et quelques-unes de ses régions plus particulièrement. Pour expliquer l'évolution du tourisme en Tunisie, on peut s'arrêter sur les chiffres et statistiques faites à partir de l'an 2000 et qui correspondent à la fréquentation des hôtels par les visiteurs non résidents (*cf.* Tableau 13 ci-après).

Année	Nuitées des non résidents pour toutes les catégories hôtelières
2000	33.168.450
2008	35.048.653

Tableau 13
La fréquentation des hôtels en Tunisie par les touristes non résidents et par an
Source : Office du tourisme en Tunisie ; avril 2010

Par ailleurs, en s'intéressant aux constructions à vocation touristique, on remarque que les recherches entamées récemment sur ce sujet mettent l'accent sur le manque d'originalité quant à la conception architecturale et aux constructions hôtelières actuelles. En effet, « l'hôtel devrait être vécu et conçu comme une ville que l'on découvre, chaque jour. Il devrait permettre aux clients de rêver, car en définitive, les vacances et le tourisme sont une invitation au rêve » (Bouslama, 2009 : 9).

Une nécessité de repenser le modèle urbain touristique en Tunisie tout en veillant à la préservation des ressources naturelles du pays a été ressentie par les autorités nationales. Ces dernières décident de redéfinir le secteur touristique afin qu'il soit le mieux adapté en termes de contribution au développement local. Autrement dit, leur objectif est d'atteindre un tourisme durable et de concevoir « des zones de tourisme respectueux de la nature et [qui] profitera de la nature » (Sfaihi, 2009 : 9).

À partir de cette brève étude consacrée à la notion de tourisme, nous déduisons qu'une stratégie de communication touristique appropriée au sud-est doit être conçue. Cette dernière tiendra compte des contraintes climatiques et environnementales de la région (citons la raréfaction des ressources hydrauliques et les menaces de désertification), et prendra en considération les spécificités du mode de vie de la population résidente. Ainsi, des activités touristiques seront-elles liées à une mise en valeur territoriale dans la mesure où un ensemble de biens et de services pourra contribuer à la satisfaction du touriste visiteur tout en impliquant la population locale, par ses savoirs et ses savoir-faire, le tout dans l'objectif de réaliser un développement local et durable.

En s'intéressant à la région des *Gsour* particulièrement, notons qu'une forme de tourisme d'expression locale a été évoquée par André Louis depuis 1975. Cet anthropologue précise que le mot a été lancé vers la fin des années 60 par la personne responsable de l'office du tourisme et du thermalisme en Tunisie. Pour présenter cette forme touristique, on lit que « les paysages des *ksars* et des villages de crête sont de très grandes valeurs touristiques. Il est certain également que les populations qui habitent ces régions sont très affables et savent accueillir l'hôte comme des " seigneurs " » (Louis, 1975 : 308). Aussi, peut-on déduire une étroite liaison entre les territoires, leurs occupants et les touristes visiteurs. En plus des spécificités territoriales et architecturales citées, des formes d'hospitalité sont aussi mentionnées et se décrivent en étant un devoir sacré. Ainsi, le tourisme d'expression locale intègre-t-il, dans sa démarche, le développement du sens de l'accueil et de la convivialité ; « bien que les gens du Sud aient peu de nourritures, ils sont cependant très hospitaliers. Et […] ils savent faire honneur à l'hôte » (Louis, 1979 : 247). Dès lors, le tourisme d'expression locale aura à développer le caractère d'hospitalité qui favorise le partage de la culture et des traditions de l'autre.

En s'intéressant au développement du tourisme dans la région du sud-est Tunisien, on poursuit nos recherches pour s'arrêter sur le volet publicitaire et ce en proposant une lecture de quelques circuits touristiques. En plus de l'image, on analysera le texte qui décrit le voyage et participe à la construction du message publicitaire touristique.

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

Cette partie a permis de caractériser les perceptions d'une même population faites autour des *Gsour*. En commençant par citer les représentations sociales qui se développent dans la région du sud-est, nous sommes arrivées à déduire un déficit dans la transmission intergénérationnelle d'une même culture *Gsourienne*.

En fait, nous étions amenées à réaliser un guide d'entretien que nous avons adressé à deux générations distinctes, originaires du sud-est. L'interprétation des données recueillies a été effectuée dans l'objectif de définir une mémoire collective propre à cette même population. Et justement, cette forme mémorielle demeure à développer.

Pour approfondir davantage l'analyse et l'interprétation des perceptions faites autour des *Gsour*, un acteur demeure absent de notre étude, il s'agit du touriste visiteur. Comment un touriste étranger à la région perçoit-il les *Gsour* ? dans quel registre inclut-il son déplacement ; de la découverte, du divertissement ou de l'apprentissage de nouvelles connaissances ? comment décrire et qualifier ce tourisme ?
La réalisation de cette étude, dans un travail futur, permettra d'identifier les perceptions construites autour des *Gsour* par une cible autre que la population locale ; il s'agit des touristes passagers.

En étudiant la notion de médiation culturelle, nous rappelons qu'à partir de la première partie de la thèse, nous avons pu décrire les images représentatives des *Gsour* en tant qu'outil de médiation culturelle que nous avons placé entre le lieu et son visiteur.
À présent, nous ajoutons que les *Gsour* encore existants peuvent aussi servir d'outil de médiation culturelle et ce, en leur accordant une fonction muséologique, tout en les incluant dans une stratégie de valorisation.
Précisons toutefois que cet aspect muséologique est très peu développé dans le sud-est. Aussi, toute la dimension information et communication relative aux *Gsour* reste-t-elle à travailler.

TROISIÈME PARTIE

PUBLICITÉ ET VALORISATION DES *GSOUR*

« C’est un pays à étudier à bien des points de vue, puisqu’il se rattache à un passé romain, qu’il a été témoin des luttes entre Berbères et Arabes et qu’il offre le double caractère des villages du Sud : l’habitation troglodyte et le *ksar* avec ses *Ghorfas* … » (Louis, 1964 : 13).

Le but de cette troisième et dernière partie est d'aboutir à la réalisation de l'objectif opérationnel de la thèse. Ce dernier consiste à concevoir un message publicitaire pour la valorisation des *Gsour*.

Ce travail débute par l'étude et la présentation des fondements théoriques de trois notions clefs : la publicité, le tourisme et le design. Nous présenterons aussi un nouveau corpus comprenant un ensemble de circuits touristiques proposés par trois tours opérateurs différents.

En effet, il s'agit d'examiner la construction du message publicitaire touristique appliqué à la région du sud-est. Les éléments de discours énoncés à travers les circuits proposés seront étudiés en effectuant une analyse de contenu qualitative.

Cette partie présente la phase opérationnelle de la thèse et s'inscrit dans le programme LOTH en venant répondre à une demande spécifique de valorisation du patrimoine *Gsourien*. Une stratégie de communication sera conçue pour transmettre une image représentative des *Gsour* à partir d'une démarche de valorisation et dans une logique de médiation culturelle. Les données énoncées et analysées dans les parties précédentes seront prises en compte afin de présenter un territoire, de décrire une société et de transmettre un message publicitaire défini.

L'étude d'une image matérielle déduite à partir de la carte postale et d'une autre cognitive reflétant certaines représentations sociales nous a permis d'énoncer l'objectif opérationnel. Ce dernier consiste, principalement, à représenter le lieu, la société et les signes par l'image. Le lieu reste le point de départ de notre étude, il s'agit des *Gsour* du sud-est Tunisien. La société, nous la divisons en deux générations distinctes. Et les signes découlent du rapport entretenu, ou le cas échéant, à entretenir entre le lieu et la société en vue d'atteindre une valorisation patrimoniale.

Pour la conception de ce message publicitaire, un acteur demeure encore absent de notre étude et de nos enquêtes sur terrain ; il s'agit du touriste visiteur de la région. Étant un acteur important pour la construction et la transmission du message publicitaire touristique, nous ne pouvons le décrire à partir d'un seul chapitre de la thèse et en nous référant seulement aux données théoriques existantes. En ce sens, un travail futur pourra être développé en gardant les mêmes axes étudiés dans la thèse et les appliquer aux touristes visiteurs du sud-est.

CHAPITRE 7
TOURISME ET DISCOURS PUBLICITAIRE

Avant de développer l'objectif opérationnel, qui constitue un des aboutissements de cette recherche, commençons par rappeler le cheminement de la thèse et les principaux points retenus.

En nous inscrivant dans les quatre axes majeurs, langages, objets, territoires et hospitalités du programme LOTH, nous avons commencé par étudier le lieu. Il s'agit d'un lieu aride, désertique et aux conditions de vie difficiles. Un lieu où les *Gsour* se sont élevés pour permettre la rencontre de deux ethnies arabe et berbère. Ces deux dernières ont construit ingénieusement, occupé longuement, servi humainement et délaissé progressivement ces espaces.

Dans une première phase, nous sommes parties du constat suivant : les cartes postales représentatives des *Gsour* participent à la valorisation du patrimoine architectural de la région. Ainsi, avions-nous formulé l'hypothèse qui suit : la valorisation de ce patrimoine peut se faire par l'intermédiaire de l'image dégradée représentée à travers la carte postale.

Pour vérifier cette hypothèse, nous avons choisi d'analyser un corpus photographique représentatif de ces mêmes bâtisses. Dans une phase initiale, nous avons parcouru des photographies prises par des touristes visiteurs de la région, diffusées essentiellement sur l'Internet, à travers des *blogs*. Ensuite, nous avons exploré des affiches publicitaires événementielles appartenant à des organismes institutionnels ou à des agences de voyage et servant de produit de promotion touristique. De cet ensemble, on s'est focalisé sur la carte postale. Pour constituer ce corpus, on s'est référé à une base de données diffusée sous un format numérique grâce à l'outil Internet et à une autre qui apparaît sous le format papier ; récupéré directement sur les lieux, aussi bien à Médenine qu'à Tataouine. Afin de justifier ce choix de corpus, précisons que la carte postale présente une facilité d'acquisition que se soit sur les lieux ou par l'intermédiaire de l'Internet. En plus, ce corpus iconographique a la particularité d'appartenir à une instance institutionnelle spécifique qui décide de sa diffusion. En effet, le ministère des Technologies de la communication, en collaboration avec l'office du Tourisme en Tunisie, effectue la sélection des clichés photographiques à produire en cartes postales. En plus, une grande partie de ces cartes demeure minutieusement conservée, à l'inverse des affiches publicitaires faites autour des *Gsour* qui ne disposent pas de fond d'archivage ou de lieu de consultation spécifique et dont la conservation ne se fait que rarement (*cf*. 2.1. L'image outil, pp. 73-83).

Après avoir étudié l'image représentative des *Gsour* à travers la carte postale, nous en ressortons trois points :

- l'ensemble du corpus se partage diachroniquement pour refléter, d'un côté, un territoire, un cadre de vie et une population ayant vécu pendant l'époque coloniale (les cartes postales anciennes diffusées en noir et blanc) et, de l'autre, une architecture qui survit actuellement et qui se dresse dans la région du sud-est Tunisien (les cartes postales récentes émises en polychromie) ;

- les plans rapprochés illustrent des spécificités architecturales faites de formes et de couleurs caractéristiques des *Gsour* ;
- une mise en scène ajoutée devant cette architecture *Gsourienne* est représentée et permet de reconstituer quelques fragments du passé.

Cette étude sémiologique faite à partir de la carte postale nous mène à déduire une intention de diffuser un message de valorisation de la région. Toutefois, ce dernier demeure incomplet : des éléments linguistiques sont souvent non définis, une sélection iconographique paraît parfois mal faite et le choix de cadrage et de prise de vue est, quelques fois, non adéquat. Ceci nous amène à déduire des aspects de délaissement et de déformation du patrimoine *Gsourien*.
Par ailleurs, notons que la valorisation des *Gsour* se fait, en partie, à travers cet aspect dégradé et ces ruines entremêlées qui reflètent un savoir faire authentique et propre à une époque du passé. Nous comptons développer davantage ce point, dans un travail futur, à partir d'un prochain questionnaire qui traitera de la perception de la carte postale par les touristes visiteurs de ces espaces. Une comparaison entre la lecture d'une image démonstrative d'une bâtisse restaurée et d'une autre reflétant son aspect dégradé serait à prévoir. Pareil questionnaire n'a pas pu être réalisé pour la thèse mais fera l'objet d'une étude ultérieure qui viendra compléter nos travaux dans le cadre de la poursuite du programme LOTH.

De l'image photographique, nous sommes passées à l'étude des perceptions faites par la population du sud-est autour des *Gsour*, et ce afin de déduire un ensemble de représentations sociales propre à cette même entité (*cf*. 4.1. Les représentations sociales dans la région des *Gsour*, pp. 145-150). Le recueil des données a été réalisé à partir de l'élaboration d'un guide d'entretien et sa diffusion à un échantillon précis. La quantification des données recueillies a permis de décrire le lieu tel qu'il est perçu et représenté par les générations interrogées. Pour expliciter ce point, notons une divergence mais aussi une convergence dans la transmission intergénérationnelle de l'information. D'abord, cette divergence se rapporte au volet historique qui concerne l'évolution de l'espace *Gsourien*, allant de sa construction jusqu'à son délaissement tout en passant par la période de son occupation. Ensuite, une convergence concerne la valorisation et la sauvegarde du patrimoine architectural et culturel créé autour des *Gsour* (*cf*. Chapitre 5, pp. 171-201).

En rappelant que l'objectif opérationnel de la thèse vise la transmission d'un message publicitaire, commençons par situer le champ de la publicité tout en l'appliquant à notre cadre d'études. Pour des exemples concrets, on choisit de s'arrêter sur quelques documents de la publicité touristique ; ceci, en se rapportant à un ensemble de circuits conçus par trois tours opérateurs différents.
Dans une phase ultérieure, on justifiera ce choix tout en nommant le support de la communication retenu, détaillant et analysant son contenu.

7.1. Les attentes et les limites de la publicité

La publicité regroupe « l'ensemble des moyens de communication destinés à faire connaître un bien, un produit ou un service, et inciter le public à l'acquérir, par un moyen de communication de masse » (Lendrevie, 2008 : 102). En effet, une source émettrice décide de la formulation du message et du choix du moyen de communication de masse dans l'objectif de faire connaître un bien et inciter le public, ce pôle récepteur, à l'acquérir.

7.1.1. Mise en contexte

La publicité doit d'abord et avant tout présenter un aspect informatif. En ce sens, David Ogilvy[63] (1984 : 7) précise que la publicité ne peut être considérée « comme un divertissement ou un art mais comme un moyen d'information ». Une information qui se modèle dans un contexte déterminé afin de vendre un produit, d'opérer un changement d'images ou de comportements, d'influer sur les habitudes de la cible, etc. Cette information est faite par l'assemblage des éléments plastiques, iconiques et linguistiques dans une logique de création publicitaire. À cet effet, « la publicité utilise à la fois le rationnel et l'irrationnel : elle en appelle autant à notre objectivité qu'à notre subjectivité » (Lendrevie, 2008 : 104). L'articulation qui peut avoir lieu entre ces deux notions opposées permet d'inscrire la publicité à la fois dans le registre de la réalité et celui de l'imaginaire. Cette dernière transpose une partie de la réalité tout en la

[63] Fondateur de l'agence de publicité Ogilvy & Mather en 1949 à New York, devenue l'une des plus grandes agences de publicité du monde avec 140 bureaux dans 40 pays.

manipulant. Il s'agit d'une manipulation orientée qui permet l'exagération de quelques faits et la dissimulation d'autres, le tout par l'intermédiaire d'un processus constructif qui s'accomplit dans le cadre d'une culture et qui s'adresse à une cible définie dans un objectif de communication.

7.1.2. Un objectif de communication

Un message publicitaire se présente sous la forme d'« un ensemble de signes qui produisent du sens. Coder, c'est trouver les signes adéquats (on dit aussi "les signifiants") qui vont être décryptés dans le sens voulu par l'émetteur » (Lendrevie, 2008 : 27).

La phase de lecture du message ainsi formulé permet de saisir les informations transmises mais peut également favoriser l'émergence de nouveaux sens, des signifiés, et ce à partir d'un travail d'interprétation. Cette phase de lecture connotative se fait à des degrés différents et dépend de la culture de la cible mais aussi des connaissances qu'elle développe autour du produit et de son environnement.
En ce sens, l'émetteur, responsable de la construction du message, code un certain nombre d'informations que le récepteur s'engage à décoder. Un travail de codage et puis de décodage engendre la mise en place d'une relation signifiant/signifié. Pour qu'elle fonctionne, « il faut qu'elle soit construite sur une communauté de savoirs et de cultures entre l'émetteur et le récepteur » (*Ibid.* : 27). Afin d'illustrer ce point, on s'arrête sur l'ensemble des signifiants et des signifiés que peut renfermer cette carte postale représentative des *Gsour* (*cf.* Image 58 ci-après).

Image 58
Un *Gasr* du sud-est Tunisien

Dans un premier temps, on observe une construction imposante, aux formes courbes, s'élevant sur trois étages à l'avant d'un ciel bleu dégagé. Cette bâtisse, d'une couleur ocre, est faite par un entassement de pierres, dont quelques-unes débordent parfois pour créer du relief. En plus de la pierre, le bois a été exploité pour la conception des portes.
Décoder les éléments présents dans la carte postale consiste à fournir des précisions tout en interprétant ce même visuel. D'abord, précisons que cette construction se dote d'une terminologie spécifique : le *Gasr*. Ceci posé, la photographie à laquelle on se réfère présente l'une des façades d'un *Gasr*. Ce terme est employé en référence aux ouvrages théoriques ayant décrit ces bâtisses du sud-est Tunisien. Cette même image serait désignée autrement par une personne experte de ce modèle architectural mais d'une culture différente. Ici, nous retenons les propos de Nouri Wafi, un chercheur Marocain[64] qui explique qu'*au Maroc, le terme Gsour renvoie à une autre signification, complètement différente. Il s'agit du petit village situé dans un milieu rural. Quant à la construction similaire aux Gsour du sud-est Tunisien, elle se nomme Akadir en langue Amèzigh et Al Hèsn (le fort) en langue arabe. Ces bâtisses se situent au sud-est du Maroc ; ils peuvent également se trouver à son sud-ouest mais sous une autre forme architecturale et se nommeront dans ce cas Aghram*.

[64] Nouri Wafi, professeur à l'institut Maliki des études Amézigh au Rabat, Maroc. Communication intitulée : « Les *Gsour* au sud Maghrébin : rôles et fonctionnalités », présentée aux conférences du colloque international des *Gsour* sous le thème : « *Gsour* sahariens à Tataouine : ponts de communication et dialogue des civilisations » ; Tataouine, Tunisie, mars 2008 (*cf.* Annexe IV, document 23, p. 54).

En poursuivant l'interprétation de cette même image, et en s'intéressant cette fois aux éléments plastiques qui la composent, deux matériaux de construction essentiels sont perçus. Il s'agit de la pierre et du bois. Ces derniers ont été récupérés directement sur les lieux ou aux environs immédiats. En effet, la pierre « provient des montagnes composées essentiellement de calcaires et de marnes et le bois est celui des palmiers et des oliviers […]. Le bois de palmier est utilisé pour la conception des portes et le bois d'olivier sert à fixer le montant des panneaux en bois de palmier des portes ainsi que les serrures » (Kyoud, 2004 : 123).

En continuant à présenter ces deux éléments (la pierre et les branches de bois), les décoder consiste à les décrire et à les désigner autrement tout en mentionnant les termes spécifiques qui leur ont été attribués par leurs premiers constructeurs. En fait, le premier élément se nomme *roukiba* ; il se présente sous la forme d'une pierre plate encastrée dans le mur, saillante d'environ vingt centimètres. Cette dernière sert à poser le pied en effectuant la montée vers les *Ghorfas* de l'étage. Quant au deuxième élément, il se nomme *màalag* et présente un bout de tronc d'olivier encastré dans le mur au-dessus des portes des *Ghorfas* de l'étage. Cet élément sert à fixer la corde pour aider à faire monter les produits à conserver.

À partir de cette lecture, on déduit que toute image se conçoit dans l'objectif de communiquer des messages définis. Pour les assimiler, en plus de la dénotation, un travail de connotation doit avoir lieu et dépend de la perception ainsi que de la culture de chacun. Toutefois, un même ensemble de signes qui se partagent entre émetteurs et récepteurs doit exister car « un message formaté s'adresse pour tous et non pour chacun. [Il] recherche donc cette unanimité dans la compréhension » (Lendrevie, 2008 : 234).

Comment se construit une image publicitaire pour pareil lieu et comment s'opère sa lecture pour que le message soit assimilé par une majorité de récepteurs ? Précisons bien qu'on s'intéresse ici au message publicitaire touristique conçu pour promouvoir les *Gsour* du sud-est Tunisien.

7.2. Décrire une promotion touristique

Parmi les outils nécessaires à la transmission de tout message publicitaire, citons le canal ou le support de la communication. Bien qu'une fonction phatique lui est attribuée, en permettant d'établir et de prolonger le contact entre les deux pôles émetteur et récepteur, le canal est indispensable pour la diffusion de tout message publicitaire. Il s'agit du dispositif technique qui permet la matérialisation de l'information à communiquer. Dans le cadre de la publicité touristique, on s'attardera sur la lecture des messages diffusés par l'intermédiaire d'un support papier ; à savoir les brochures touristiques. Ici, nous prenons l'exemple de quatre brochures[65] appartenant à trois tours opérateurs différents.

Pour justifier ce choix, rappelons le travail exploratoire effectué afin d'identifier les produits touristiques offerts aux visiteurs et qui servent à promouvoir le sud-est Tunisien. Cette démarche exploratoire nous a permis de déduire une absence de documents graphiques propres à la promotion touristique de la région une fois sur les lieux. En effet, « le visiteur de différents sites du sud Tunisien ne risque pas de se procurer sur place une documentation digne d'intérêt se rapportant à l'histoire des villages en question, aux secrets de leur architectures, aux arts locaux ou au mode de vie des populations anciennes » (Ksibi, Malouche, 2007 : 243).

Pour étudier le message publicitaire conçu autour de la région des *Gsour*, nous avons pensé, dans un premier temps, construire un échantillonnage sélectif des touristes visiteurs de la région et élaborer une série d'entretiens directifs. Ceci pour permettre le recueil des données précises quant à la perception et à la lecture de l'image touristique représentative des *Gsour*. Cette enquête de terrain requiert une sélection d'un ensemble d'images déterminées et une présence effective sur les lieux que nous ne pouvons effectuer à ce stade d'avancement dans la thèse. Ainsi, avions-nous décidé d'entamer cette étude dans une phase ultérieure, à partir d'un futur travail de terrain.

[65] *Marmara*, Avril - octobre 2009. *Club Med* découverte, collections printemps - été 2009 et hiver 2009 - 2010. *Verdie voyages* 2009, version découverte.

À présent, nous portons notre intérêt sur l'étude du message publicitaire touristique diffusé par trois tours opérateurs différents. Il s'agit de présenter et d'analyser la construction de ce message afin de caractériser sa progression, sa continuité ou, le cas contraire, sa discontinuité.

En profitant de notre séjour d'études en France[66], on s'est procuré une série de brochures touristiques récentes (de l'année 2009). Elles sont gratuites et offrent un large choix de destinations classées par pays et par circuit. Entre autres circuits, des déplacements pour la Tunisie, en passant par son sud-est, sont proposés. Précisons que le même contenu textuel et iconique des brochures se trouve en ligne : une même information est disponible aussi bien au format papier qu'au format numérique[67].

En effet, en privilégiant une étude de contenu de quelques circuits touristiques sans pour autant mobiliser, à ce stade de nos recherches, l'avis de leur émetteur ni de leur récepteur, notre objectif est de décrire l'espace de lecture proposé et de définir les messages construits et mis en place à partir du texte et de l'image.

En retenant l'exemple des brochures touristiques, nous effectuerons une analyse de contenu des circuits organisés autour du sud-est Tunisien. Cette démarche va permettre de déceler les principaux éléments présents participant de la construction du message promotionnel du lieu.

7.2.1 Un contenu général

Parmi les actions menées par les tours opérateurs, il est question de « regrouper des clients, éditer des brochures, organiser des manifestations de charme pour influer sur le choix des destinations » (Ksibi, Malouche, 2007 : 207).

En fait, une brochure touristique se présente à partir d'un support papier, se fait par l'agencement des textes et des images et présente un territoire ou une partie du territoire dans l'objectif d'inciter à sa visite. En se situant entre le visiteur éventuel et le lieu à

[66] Séjour effectué avec une bourse d'alternance obtenue du ministère de l'Enseignement supérieur en Tunisie ; juillet, août 2009 ; France.

[67] Les circuits touristiques proposés par *Verdie* voyages et *Marmara* se trouvent respectivement sur Internet :
http://www.verdie.com/?page=svp&Filter=1&Menu=1&Destination=2&Budget=0;
http://www.marmara.com/Produit.aspx?CodeProduit=TNSSAH.

visiter, la brochure touristique permet la réalisation d'une rencontre entre cet univers à découvrir et le voyageur.

Ce document graphique propose un aperçu du déroulement du voyage touristique. Il précise la saison ainsi que la durée du séjour et indique la destination en question et les tarifs proposés. La segmentation des brochures se fait par thématique dont les principales sont : la découverte, l'exploration et l'aventure. Pour l'analyse de contenu que nous entamons, on a sélectionné les brochures qui invitent à la découverte et qui proposent des itinéraires précis et des circuits de voyage définis. Aussi, avons-nous limité notre corpus aux circuits portant sur la visite des *Gsour*.

La méthode de travail retenue consiste à s'intéresser, dans un premier temps, à l'organisation de cet espace graphique. On s'attardera, dans un second temps, sur le contenu plastique des images insérées et quantifierons, dans une phase ultérieure, les termes utilisés pour la description du circuit en question. Le tout dans l'objectif d'énoncer la nature des messages transmis.

Des trois brochures retenues, commençons par présenter celle proposée par le tour opérateur *Marmara*. Cette dernière est conçue pour une durée semestrielle et ce à partir du mois d'avril 2009. Les voyages vers la Tunisie se font à partir de sept circuits dont deux seulement proposent dans leurs itinéraires la visite du sud-est et des régions de Médenine et de Tataouine plus précisément. Les titres qui leurs sont proposés sont : « *la Saharienne »* et « *côté soleil »*. Le premier occupe deux pages de la brochure et le second se dresse à partir d'une seule.
Le circuit proposé du *« côté soleil »* se présente à partir de quatre paragraphes dont un seulement énonce la visite du sud-est. Ce dernier se présente dans la moitié gauche de la partie supérieure de la page (*cf*. Figure 13 ci-après). La description de Tataouine et de *Chenini* se fait à partir de trois lignes seulement : « un départ pour Tataouine et visite du marché aux épices. La visite de *Ghorfas* et du musée *Ksar Ouled Dabbab*. Et la découverte des villages berbères de montagne et du village semi-troglodytique de *Chenini* » (*Marmara*, 2009 : 115). En tenant compte du contenu restreint ainsi que de la brièveté des informations présentées, ce circuit ne sera pas retenu pour une analyse de contenu.

Figure 13
La maquette du circuit « côté soleil» *; Marmara*

Par ailleurs, nous analyserons les informations rédigées dans le circuit « *la Saharienne* » et ce, pour la description minutieuse du déroulement du voyage : sa présentation se fait par jour, en indiquant et en décrivant à chaque fois le territoire à visiter.
D'abord, nous commençons par effectuer une lecture globale de l'ensemble des éléments plastiques et linguistiques présents dans les deux pages consacrées à ce circuit. Pour ce, nous réorganisons cette surface selon les deux principales entités textes et images (*cf*. Figure 14 ci-après). La segmentation de cet espace graphique sert à le réorganiser suivant une typographie et un code couleurs qui aident à clarifier l'information délivrée et à déduire son degré d'importance.

À partir de ce travail de catégorisation, treize entités de dimensions inégales sont quantifiées : neuf sont dédiées aux textes et quatre aux images. En commençant par décrire les images insérées : elles sont organisées selon des dimensions différentes et présentées dans les deux pages descriptives du circuit. Ces dernières exposent essentiellement des dunes de sable, des palmiers, un ciel bleu, des randonnées chamelières et deux voitures tout terrain. Ces insertions viennent renforcer et argumenter le titre accordé à ce circuit ; ceci en représentant le territoire du *Sahara*. Par ailleurs, une partie de la carte de la Tunisie se situe dans la partie inférieure de la première page et retrace le circuit proposé au voyageur.

Figure 14
La maquette du circuit « la *Saharienne* » ; *Marmara*

Ces images indiquent la nature du territoire (sableux et désertique), exposent deux moyens de transport (les voitures tout terrain et les chameaux du *Sahara*) et démontrent un groupe de touristes par un cadrage large et un plan demi ensemble ne laissant apparaître que leurs silhouettes et postures (*cf.* Annexe VII, document 33, p. 101).
Ni les objets patrimoniaux, ni la population locale n'ont fait partie de ces éléments plastiques présents et cités ci-haut. Aussi, notons-nous l'absence d'une architecture spécifique et représentative de la région du sud-est Tunisien.

En poursuivant ce travail de catégorisation, on s'attarde à présent sur le lexique emprunté pour la description du circuit « *la Saharienne* ». En fait, un texte descriptif accompagne ces illustrations pour informer le voyageur du déroulement du circuit par journée et par lieu visité.
En choisissant de codifier les termes insérés selon deux principaux champs lexicaux : de la découverte et du voyage (*cf.* Annexe VII, document 37, p.105), l'usage répétitif du lexique décrivant le déroulement du voyage est remarqué. En contrepartie, les mots synonymes de découverte se font plus rares et moins fréquents. La codification de ce lexique permet de réorganiser le voyage à partir de la figure ci-après.

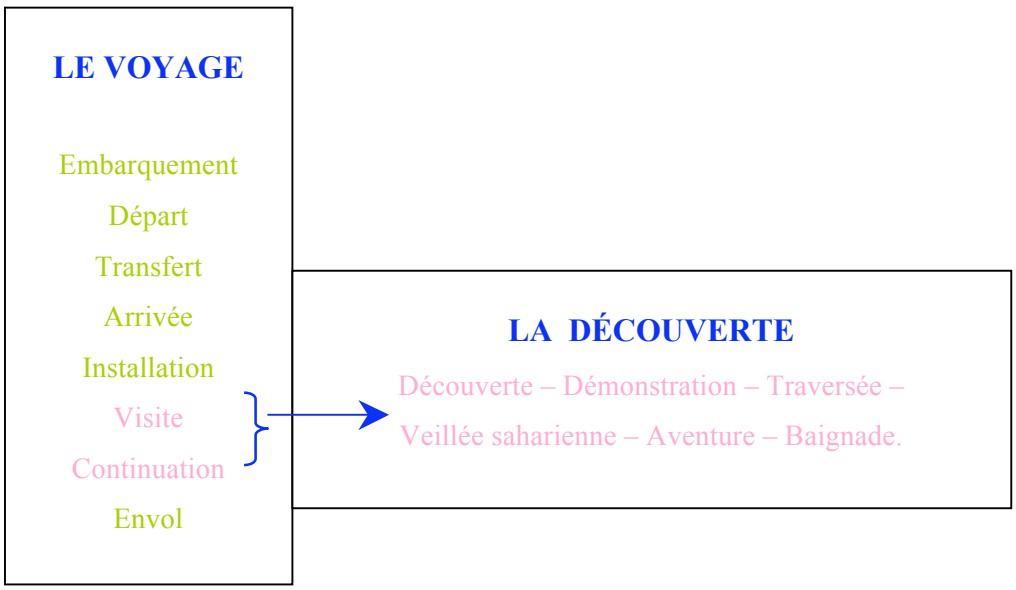


Figure 15
Le déroulement du circuit « la *Saharienne* »

Pour commenter cette figure, nous précisons que ce déplacement se déroule selon une logique de continuité : de l'embarquement vers le pays à explorer, à l'envol vers la destination du retour tout en passant par la visite du lieu. Ce voyage touristique, privilégie, dans sa conception, la visite et la pratique de l'espace selon un ordonnancement prédéfini où la notion de découverte ne figure qu'à partir de ses deux avant dernières phases (visite et continuation). C'est à travers la visite du lieu qu'une traversée ou une veillée saharienne peuvent être planifiées.

En passant à un second travail de catégorisation, et qui concerne cette fois les termes utilisés pour décrire le territoire du sud-est Tunisien, nous proposons une codification selon deux thèmes principaux : le premier décrit le territoire en question et le second concerne l'architecture des *Gsour* (*cf*. Tableau 14 ci-après).

	Le territoire du sud-est Tunisien	Fréquence d'apparition dans le texte	**L'architecture des Gsour**	Fréquence d'apparition dans le texte
Le sud-est Tunisien	Djerba	9	Ghorfas	2
	Ksar Ghilane	4	Formes alvéolaires	1
	Désert	3	Gsour	0
	Médenine	3	Gasr	0
	Saharienne	2	Semi troglodytique	0
	Chenini	2		
	Sud-est Tunisien	0		
	Berbère	0		
	Tataouine	0		
	Musée Ksar Ouled Debbab	0		

Tableau 14
Le champ lexical autour du sud-est Tunisien pour le circuit « la *Saharienne* »

En nous intéressant au sud-est Tunisien particulièrement, une terminologie limitée aussi bien pour la description du territoire que de son architecture est remarquée. Ainsi, les termes qui nomment le lieu comme Tataouine ou sud-est Tunisien, ou qui évoquent son architecture comme *Gasr* ou *Gsour* demeurent-ils absents. En fait, pour décrire le territoire *Gsourien* et le présenter aux touristes voyageurs à partir du circuit *la Saharienne*, on lit que « le départ [s'effectue] en 4*4 vers les *Ghorfas* de Médenine, bâtiments très particuliers aux formes alvéolaires » (*Marmara*, 2009 : 112). En ce sens,

les *Gsour* ont été assimilés aux *Ghorfas* et associés à la région de Médenine. Aucune autre description n'a été indiquée par le biais du texte.

À partir de cette analyse, nous déduisons la mise en place d'un circuit touristique qui privilégie la visite du territoire désertique décrit par ses dunes et ses palmiers. En contrepartie, la totalité du patrimoine *Gsourien* n'a pas été citée. Bien qu'un passage par la région de *Chenini* soit prévu au troisième jour du déroulement du circuit, aucune indication textuelle ou iconographique rappelant les spécificités architecturales, culturelles ou sociales de cette région n'a été mentionnée.
Le contenu plastique, iconique et linguistique fourni à travers le circuit « la *Saharienne* » se voit limité à quelques éléments représentatifs de la région à visiter.

En continuant à analyser les textes touristiques proposés pour le sud de la Tunisie, on s'arrête, à présent, sur le contenu de deux circuits conçus par *Club Med* et présentés à partir de deux brochures consacrées à la découverte[68]. Une même distribution des textes et des images est maintenue pour la présentation de ces deux derniers (*cf*. Figures 16 et 17 ci-après). Cette organisation graphique consacre la partie inférieure de la page aux images, tandis qu'une partie de la carte de la Tunisie est dressée du côté droit de sa surface supérieure. Le circuit à effectuer est tracé sur cette carte tout en nommant les lieux à visiter. En fait, un même titre est attribué pour les deux propositions : « *Sahara et Djerba la douce* ». Aussi, un même texte est-il maintenu pour la description du déroulement du voyage par jour et par territoires parcourus. Par ailleurs, une distinction peut être soulevée au niveau des éléments plastiques insérés : la première maquette expose une randonnée chamelière à partir d'un cadrage large qui laisse apparaître les étendues des dunes de sable. Tandis que la deuxième démontre trois représentations successives faites de deux paysages naturels (la *Sahara* et la mer) et d'un paysage architectural (une porte bleue entourée de verdure). Ces photographies sont prises à partir d'une focale courte et d'un cadrage large favorisant les vues d'ensemble. Ni l'habitant ni le touriste visiteur de la région ne sont présentés à travers des plans rapprochés ou des cadrages serrés.

[68] Brochures découverte du *Club Med*, collection hiver 2009 – 2010 et collection printemps – été 2009. Le *club Med* propose « un ensemble de services totalement intégrés, comprenant le transport, l'hébergement, la restauration et les activités culturelles, sportives et de loisirs, vendu sous la forme d'un forfait hebdomadaire tout compris » (Trigano, 1992 : 201).

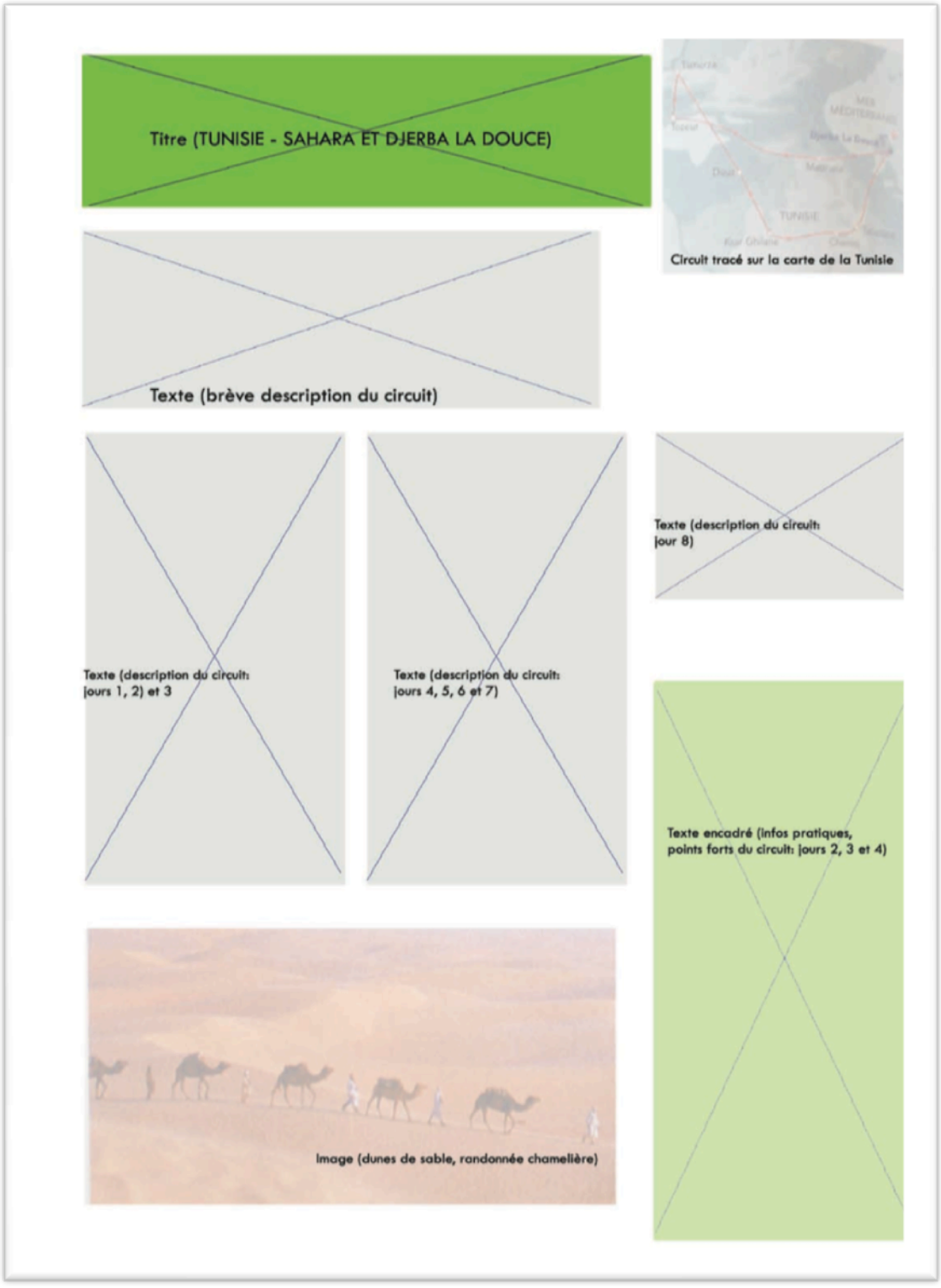


Figure 16
La maquette du circuit « *Sahara et Djerba la douce* » ; *Club Med*

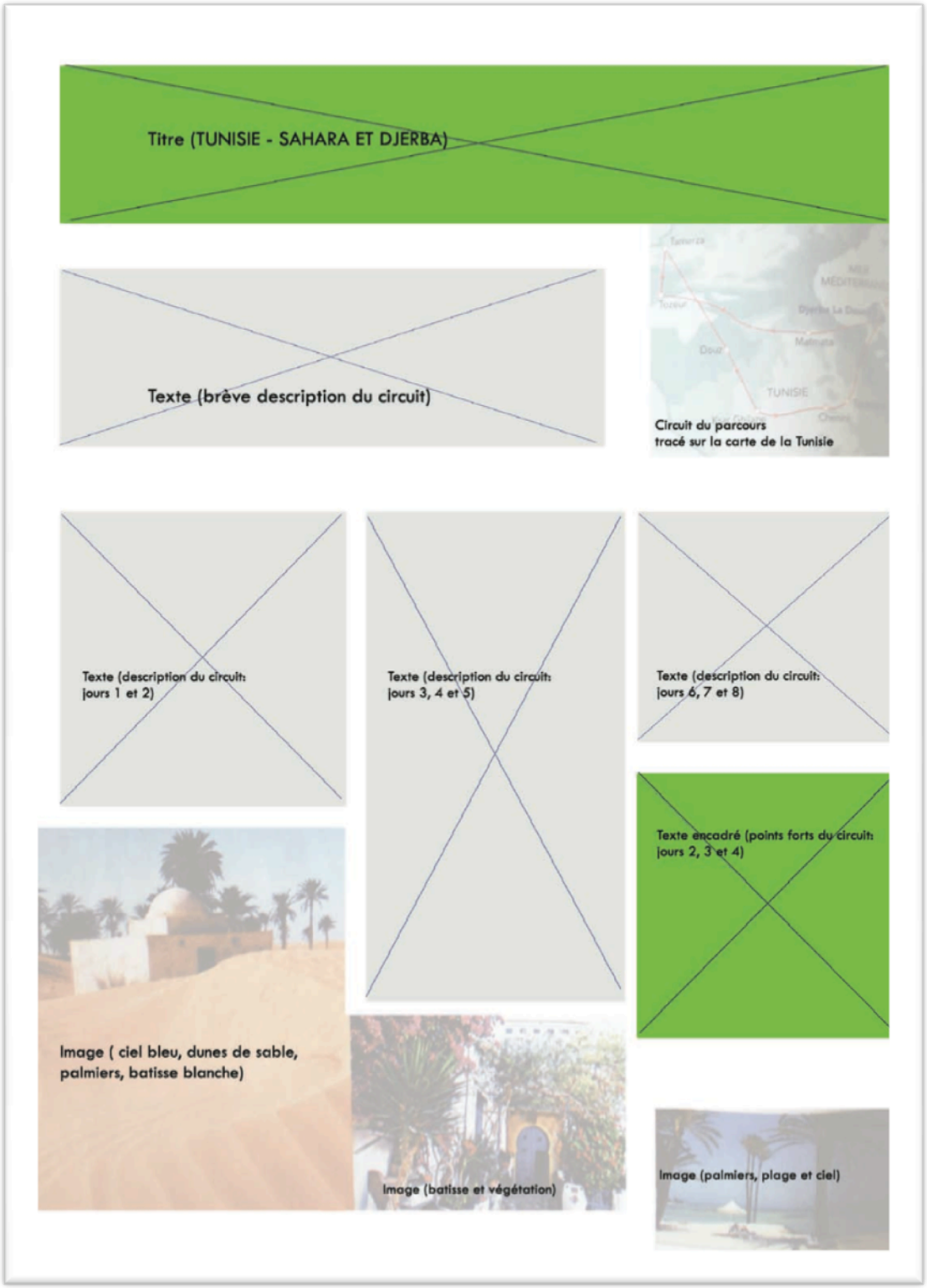


Figure 17
La maquette du circuit « *Sahara et Djerba la douce* » ; *Club Med*

À présent, en s'intéressant au texte descriptif du sud-est Tunisien et de l'architecture des *Gsour*, notons le recours à un lexique plutôt répétitif que riche et varié. Ainsi, précisons-nous que le nom de la ville Djerba a été utilisé 14 fois et le terme *Ksar* 3 fois. Par ailleurs, le lexique décrivant la population du sud-est, interpellant ses régions ou détaillant l'architecture des *Gsour* demeure absent (*cf.* Tableau 16 ci-après).

	Le territoire du sud-est Tunisien	Fréquence d'apparition dans le texte	**L'architecture des Gsour**	Fréquence d'apparition dans le texte
Le sud-est Tunisien	Djerba	14	Ksar	3
	Ksar Ghilane	3	Ksour	1
	Tataouine	2	habitations troglodytiques	1
	Chenini	1	Habitations creusées	1
	Sahara	1	Grenier collectif	0
	Berbère	0	Etroites cellules	0
	Arabe	0	Ghorfas	0
	sédentaire	0	Parois abruptes	0
	Médenine	0	Plusieurs étages	0
	Zarzis	0	Grenier à grains	0
	Ghomrassen	0		
	Métameur	0		
	Ksar Hadada	0		
	Désert	0		
	Sud-est Tunisien	0		

Tableau 15
Le champ lexical autour du sud-est Tunisien pour le circuit proposé par *Club Med*

Bien que les circuits proposés soient orientés vers le sud de la Tunisie, le reste du descriptif du voyage ne prévoit aucune indication quant à la population (arabe ou berbère) qui y résidait ou qui y réside actuellement. En outre, nous ne notons pas de descriptions précisant l'architecture caractéristique de la région ou le contexte de son évolution. Pour expliquer le rôle de l'architecture et de l'urbain pour la promotion touristique d'une région donnée, on retient que « la Tunisie […] dispose d'une variété de curiosités architecturales qui expriment son identité historique et qui rappellent les différents épisodes de son passé. Dans sa conception globale, le tourisme est un tout et les curiosités historiques et architecturales constituent un produit demandé qu'il faut mettre en valeur » (Ksibi, Malouche, 2007 : 239). Ceci posé, ces données historiques et architecturales sont très peu exploitées pour la présentation de ce territoire. En effet, un seul passage décrivant le sud-est peut être retenu : « piste jusqu'à Tataouine et visite du

village de *Chenini* : vision unique des habitations creusées dans les parois du cirque de montagne » (*Club Med*, 2009 : 74). Bien que cette information soit brève et présente une terminologie restreinte, la transmission d'un message de valorisation est déduite. En effet, le choix des termes spécifiques (vision unique) fait appel à la visite ainsi qu'à la découverte d'un territoire singulier, voire même unique dans sa conception (habitations creusées) et par rapport à son emplacement (les parois du cirque de montagne).

7.2.2. Une terminologie spécifique

Nous passons maintenant à l'analyse de deux autres circuits touristiques proposés par *Verdie voyages*. Il s'agit d'une agence de voyage implantée dans le sud-ouest de la France. Pour l'année 2009, cette agence a conçu cinq brochures thématiques dédiées aux voyages individuels. En s'intéressant à la brochure consacrée à la découverte, nous relevons trois circuits pour la Tunisie dont deux incluent le sud-est dans leur itinéraire. Le premier circuit se nomme « *évasion berbère* » et le second « *grand tour de la Tunisie* ». Une même maquette graphique est retenue pour la présentation de ces deux circuits (*cf*. Figures 18 et 19 ci-après). Pour leur agencement, les titres, les textes explicatifs du déroulement du voyage ainsi que les images démonstratives du territoire Tunisien occupent les mêmes espaces. Ce choix graphique et le respect d'un même code couleurs et d'une même typographie permettent au lecteur de percevoir, dans une phase initiale, une similitude dans l'organisation de l'espace. En retenant ces deux circuits, nous expliquons comment se construit un message spécifique et descriptif de la région des *Gsour*. Nous formulons ce constat en comparant le circuit proposé par *Verdie voyages* aux deux précédents proposés respectivement par *Marmara* et *Club Med*.

En commençant par décrire les éléments plastiques, un circuit indiqué sur la carte de la Tunisie se perçoit. Ensuite, les images insérées présentent des montagnes, des palmiers, des voitures et la silhouette de quelques personnages. Ces illustrations apparaissent sans légendes. Quant à leur contenu, à l'inverse du circuit proposé par *Marmara*, une présence architecturale (le minaret et les coupoles d'une mosquée) est remarquée. Cette icône renvoie à l'une des spécificités du pays, à savoir : sa culture arabo-musulmane.

Par ailleurs, en s'attardant sur le circuit « *évasion berbère* », nous remarquons l'absence des illustrations montrant l'architecture berbère ou encore cet habitant originaire du sud-est. Pour justifier l'importance d'insérer de telles images pour la diffusion d'un message touristique, on retient que « plus enracinés que toutes les autres composantes du patrimoine historique Tunisien, les sites berbères nous rappellent les origines lointaines d'une partie de la population, leur mode de vie, leur culture, leur ingénieuse faculté à s'adapter aux rudes conditions du sud semi désertique » (Ksibi, Malouche, 2007 : 239).

Toutefois, la pratique du lieu par son occupant demeure indéterminée. De plus, aucune image ne vient illustrer ou expliquer le titre proposé. Ici, on se réfère au terme « *berbère* » qui aurait pu être présenté par l'insertion d'une architecture, d'un objet ou d'un habit descriptif de cette culture.

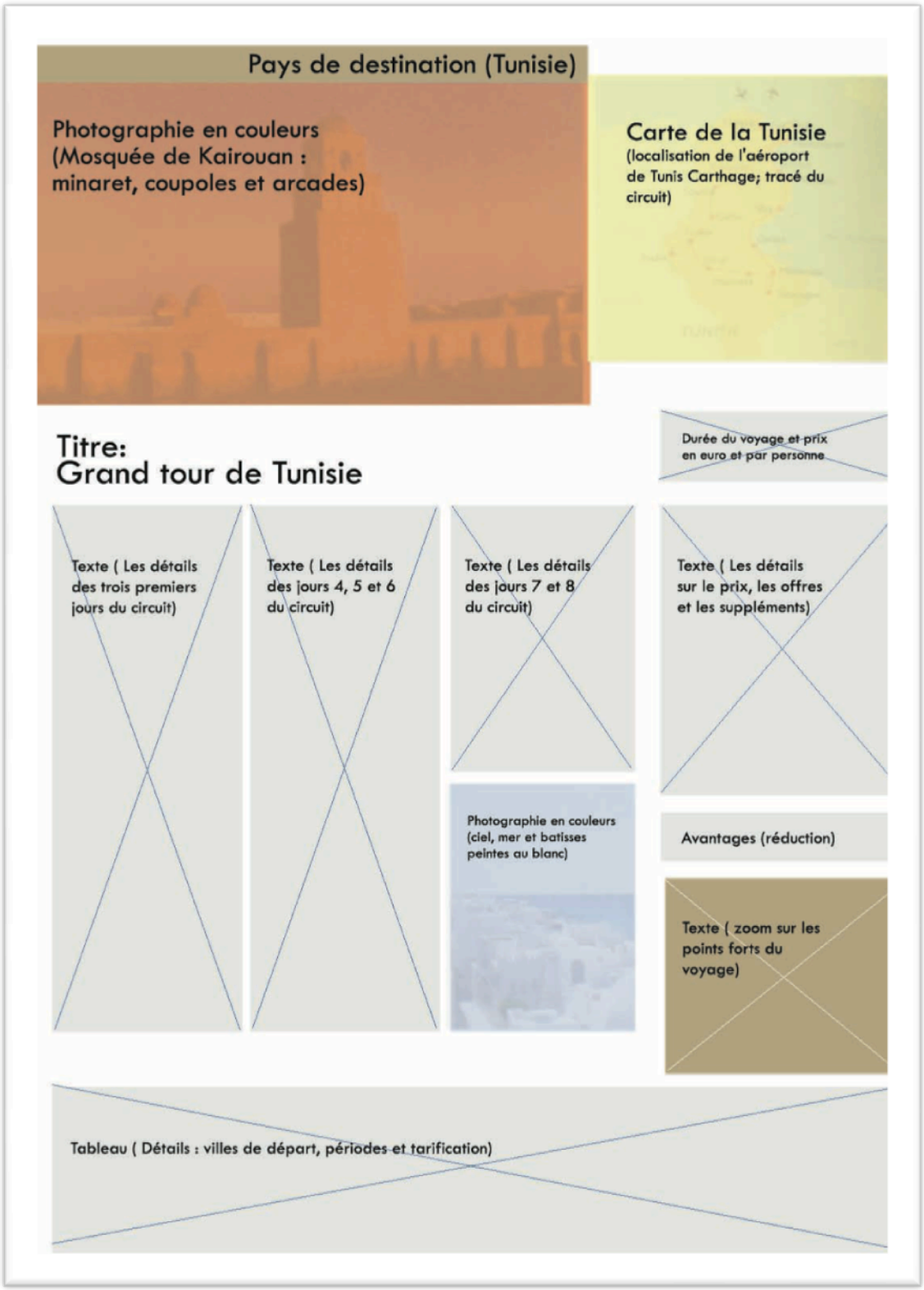


Figure 18
La maquette du circuit « *grand tour de la Tunisie* » ; *Verdie voyages*

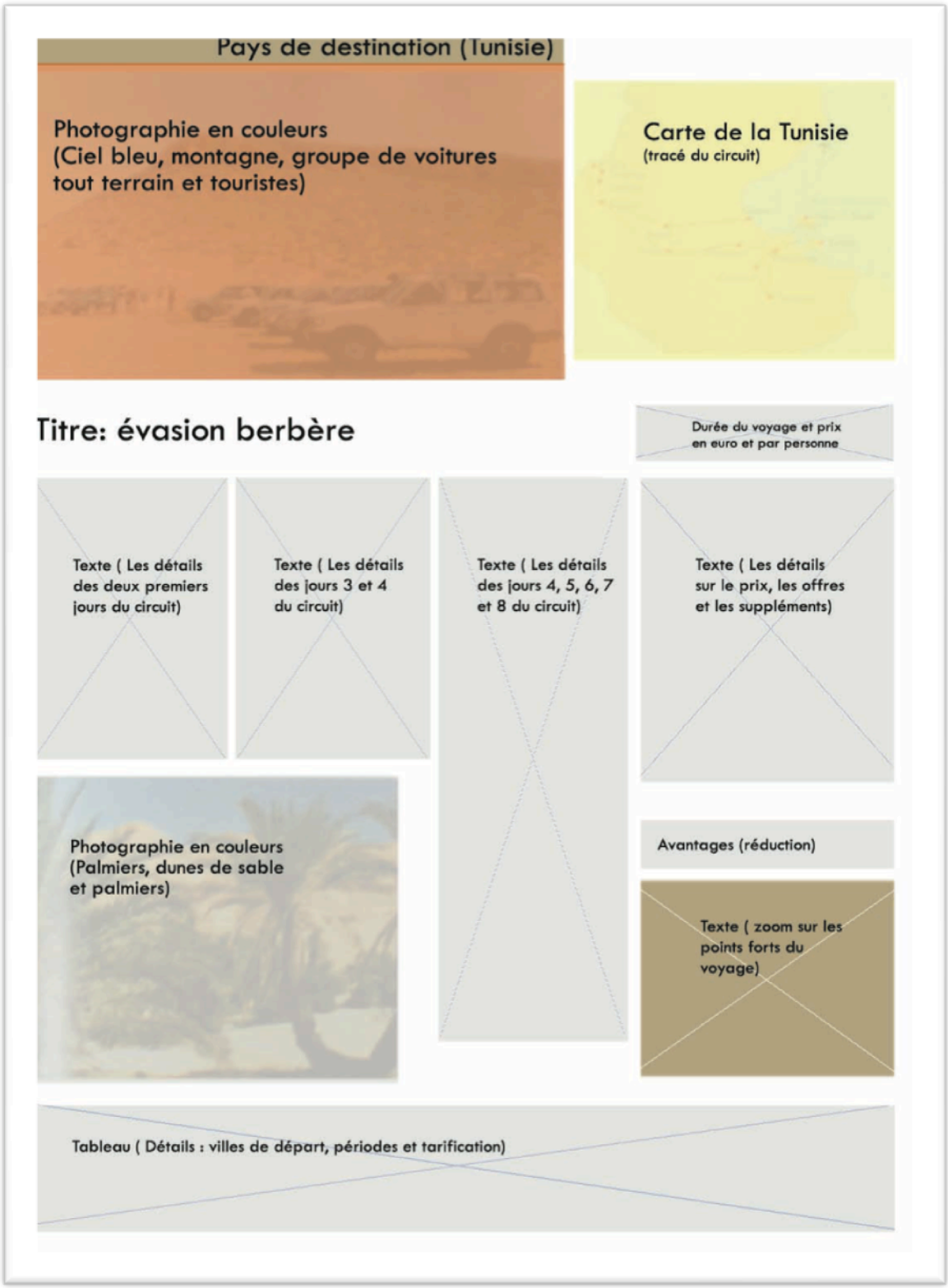


Figure 19
La maquette du circuit « *évasion berbère* » ; *Verdie voyages*

En s'arrêtant sur le lexique employé pour la description du circuit « *évasion berbère* », nous gardons la même méthode d'analyse de contenu présentée précédemment, et choisissons une catégorisation selon deux thématiques principales : du voyage et de la découverte. Suite à cette analyse, nous déduisons que le lexique décrivant le voyage est plus abondant que celui qui expose la découverte du territoire (*cf.* Annexe VII, document 42, p.110). À partir de la figure ci-après, nous expliquons le déroulement du voyage : il s'agit de parcourir l'espace selon un cadre temporel défini, celui du séjour touristique. Le terme « évasion », employé pour indiquer le titre du circuit, n'a pas été repris pour la description du voyage. Aussi, quelques-uns de ses synonymes, citons l'escapade, le rêve, le divertissement ou la détente n'ont-ils pas été mentionnés.

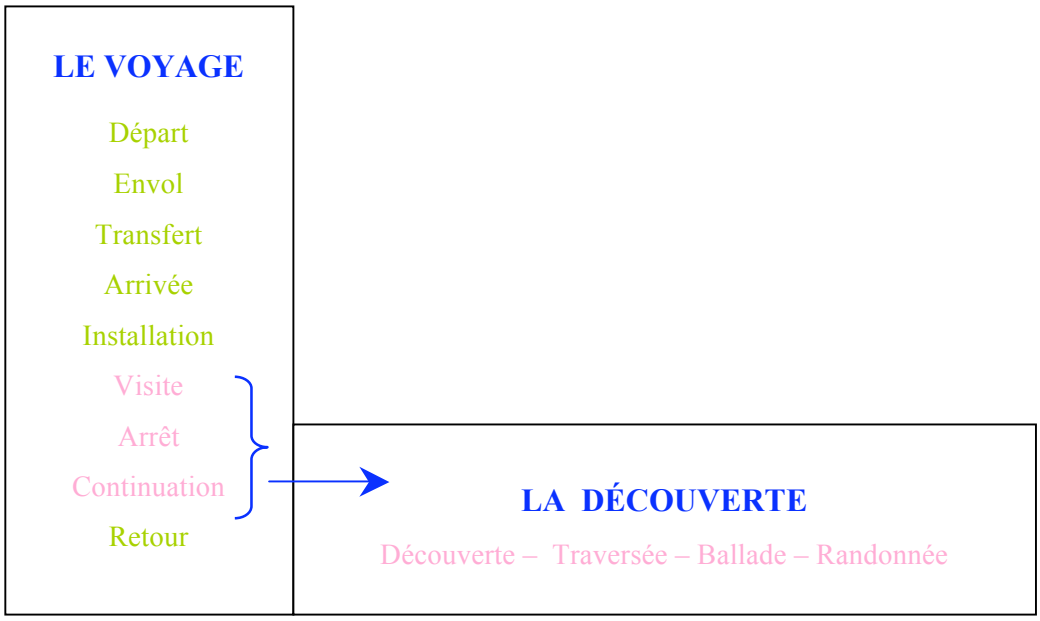


Figure 20
Le déroulement du circuit « *évasion berbère* » ; *Verdie voyages*

Pour présenter le texte qui décrit le sud-est Tunisien, en parcourant les deux circuits proposés, nous remarquons que les principales villes de la région sont nommées (Médenine, *Ghomrassen*, *Chenini* et Tataouine). Aussi, deux *Gsour* sont-ils cités (*Ksar El Farch* et *Ksar Hadada)*. Pour décrire ces territoires, on définit les *Ghorfas* comme « des anciens greniers à grain, qui se présentent comme d'étroites cellules voûtées construites sur plusieurs étages autour d'une place » (*Verdie*, 2009 : 127). Cette

description indique l'une des principales fonctionnalités ayant été accordée à ces édifices, et qui est celle de l'ensilage (des greniers à grain). Quelques indications architecturales sont mentionnées et renvoient à la fois à un espace réduit (étroites cellules) et imposant (plusieurs étages).

Par ailleurs, *Chenini* est présentée comme « un village aux maisons creusées dans les parois abruptes d'une crête rocheuse. […] Un ancien village berbère connu pour ses *Ghorfas* » (*Verdie*, 2009 : 127-128). Cette description énonce trois caractéristiques de *Chenini*, à savoir : l'origine ethnique de sa population (un village berbère), le modèle urbain qui le régit (des maisons creusées), et leur localisation et les spécificités de ce territoire (dans les parois d'une crête rocheuse).

En comparaison avec les circuits précédents, on note donc la présence d'un lexique plus dense et d'une description plus détaillée. En effet, à l'opposé de *Marmara* et de *Club Med*, *Verdie voyages*, fournit des indications et des adjectifs précis (*cf*. Tableau 16 ci-après) afin de permettre au lecteur d'imaginer le lieu à visiter. Ceci posé, ce texte ne s'accompagne d'aucune illustration qui schématise, pour les voyageurs étrangers à la région, ce que peut être une *Ghorfa*, ou encore une maison creusée.

Une distance se crée entre l'espace écrit, par l'intermédiaire du texte de la brochure, l'espace imaginé par le touriste, et l'espace qui sera pratiqué pendant le déroulement du voyage. De ce fait, une relation tripolaire relie le texte, les représentations cognitives qu'il suscite et l'objet réel auquel il renvoie. Pour la schématiser, et d'un point de vue sémiologique, nous associons le texte à cette entité visuelle écrite et nommée signifiant. Toutes les images qu'il suggère seront des signifiés et l'objet réel qui permettra d'arrêter la chaine flottante de sens sera le référent (*cf*. Figure 19).

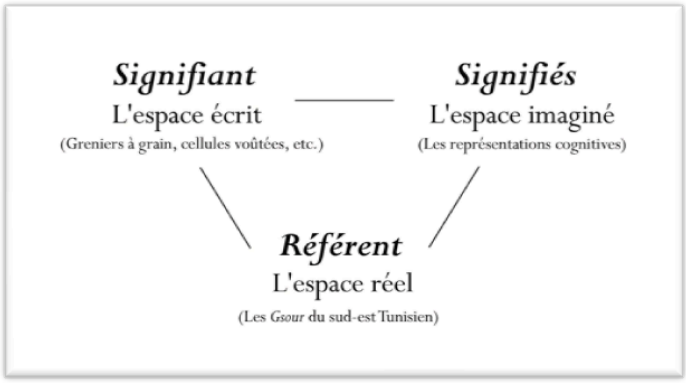


Figure 19
Représentation tripolaire de l'espace

En reprenant le texte inscrit dans les deux circuits touristiques « *évasion berbère* » et « *grand tour de la Tunisie* », précisons que les termes comme *Ghorfa* ou *Ksar Hadada* se perçoivent en tant qu'écriture signifiante qui renvoie à une multiplicité de signifiés et dont leur référent ne pourra être défini qu'une fois sur les lieux.

	Le territoire du sud-est Tunisien	**Fréquence d'utilisation**		**L'architecture des *Gsour***	**Fréquence d'utilisation**	
		p. 127	**p. 128**		**p. 127**	**p. 128**
Le sud-est Tunisien	Djerba	7	0	Ghorfas	3	1
	Chenini	4	2	Plusieurs étages	1	1
	Médenine	4	2	Grenier à grains	1	0
	Zarzis	3	0	Parois abruptes	1	0
	Berbère	2	0	Grenier collectif	1	0
	Tataouine	1	3	Etroites cellules	1	0
	Arabe	1	0	Maisons creusées	1	0
	sédentaire	1	0	Ksar	1	2
	Ksar El Ferch	1	1	Gsour	0	0
	Crête rocheuse	1	0	habitations troglodytiques	1	0
	Ghomrassen	0	2			
	Métameur	0	1			
	Ksar Hadada	0	1			
	Désert	0	0			
	Sud-est Tunisien	0	0			

Tableau 16
Le champ lexical autour du sud-est Tunisien pour le circuit proposé par *Verdie voyages*

À partir du tableau dressé ci-haut, nous déduisons le recours à un lexique riche et diversifié pour décrire le sud Tunisien. À cet effet, nous remarquons que les titres attribués aux deux circuits respectifs (*grand tour de la Tunisie* et *évasion berbère*) sont expliqués et développés beaucoup plus par un contenu linguistique que par un autre plastique.

Étant dans l'incapacité de nous entretenir avec les concepteurs de ces brochures, nous avançons que ce choix de communiquer un message promotionnel de la région sans pour autant citer quelques détails historiques ou culturels précis émane d'un souhait à transmettre des informations réduites qui ne feront que présenter lieu tout en incitant à sa découverte effective.

7.3. Produire un discours publicitaire

Dans son évolution, la notion de tourisme a toujours fait appel à celle de déplacement et de voyage « où la satisfaction naît de la vérification, de l'accord entre la représentation que l'on a eu d'un site par le biais de la lecture et le contact direct avec ses éléments » (Cuvelier, 1998 : 42). En plus du texte, les représentations du lieu par l'image se font de plus en plus abondantes. Textes et images donnent lieu à une forme de publicité touristique particulière. Cette dernière présente « une image flatteuse [capable] de transmettre clairement un message de qualité en harmonie aussi bien avec le destinataire du message qu'avec le produit » (Moinet, 2000 : 276). La particularité de ce message réside dans sa capacité à faire découvrir un pays, à dévoiler quelques-unes de ses spécificités et surtout à inciter à sa visite et à son exploration.

Dans ce cadre, comment se définit la notion de publicité touristique et de quelles manières peut-on décrire son message ? En commençant par définir la publicité, nous précisons que cette forme de communication sert à « influencer des attitudes ou des comportements. […] La publicité se distingue de l'information. Les messages sont brefs, denses et sélectifs » (Lendrevie, Baynast [de], 2008 : 68). Que ce soit par le texte ou par l'image, un choix précis des éléments plastiques, iconiques et linguistiques doit être effectué. Leur assemblage va permettre la transmission d'un message, mais pas seulement. En effet, un discours publicitaire se met en place. Ce dernier se conçoit « en fonction d'une visée du locuteur, [et] se développe dans le temps, de manière linéaire. Le discours se construit en effet en fonction d'une fin » (Maingueneau, 2000 : 38). Ainsi, expliquons-nous que le discours publicitaire touristique prend sens progressivement, vise la visite effective du lieu enchanté ; ceci, en regroupant un ensemble de messages selon une continuité que nous clarifions dans ce qui suit.

7.3.1. Écrire l'espace

En prenant l'exemple des brochures touristiques, nous notons une écriture progressive de l'espace. Cette dernière sert à présenter, et surtout à atteindre un objectif de valorisation du territoire à visiter. L'énonciation de cet objectif se fait progressivement

suivant une linéarité qui permet de tracer le voyage à effectuer. Pour présenter la construction du discours publicitaire à travers les brochures analysées, nous rappelons le recours à un langage plutôt générique que spécifique et la transmission d'un message touristique plutôt global que ciblé. Il s'agit d'une écriture graduelle de l'espace qui se fait en vue de favoriser la production d'un discours publicitaire autour d'un territoire donné. Ses spécificités dépendent à la fois du contexte de sa parution et des moyens empruntés afin d'y parvenir. Ici, nous rappelons le rôle du médium qui, en plus d'assurer la fonction phatique et de permettre la diffusion des informations, structure le discours en question. En effet, « le médium n'est pas un simple moyen de transport pour le discours, […] il contraint ses contenus et commande les usages qu'on peut en faire […]. Une transformation importante du médium modifie l'ensemble d'un genre de discours » (Maingueneau, 2000 : 57). En ce sens, rappelons les différences de contenu soulevées entre le message transmis à travers la carte postale et celui qui se diffuse par l'intermédiaire des brochures touristiques. Bien qu'un même support papier les caractérise, la surface de travail et les éléments insérés diffèrent et mènent à la construction de deux discours publicitaires différents.

Quel est le rôle de l'image et quelle sera la part du récepteur pour la construction du discours publicitaire touristique ? Une image est décrite de publicitaire quand elle vise une cible précise et permet la transmission d'un message spécifique. Ce dernier inclut la promotion d'un produit ou d'un service, la lutte pour une cause ou encore la sensibilisation et la prévention contre certains faits. Ainsi, une image publicitaire peut-elle revêtir une multitude d'aspects et se présenter sous diverses formes. En revenant à notre champ de recherche, précisons qu'une image publicitaire conçue pour promouvoir le terrain du sud-est Tunisien doit répondre à trois finalités essentielles :

- cette image doit désigner un produit : les *Gsour* ;
- elle doit permettre la promotion d'un service : le tourisme dans la région du sud-est Tunisien ;
- elle doit atteindre la cible et la sensibiliser pour la sauvegarde du patrimoine *Gsourien*.

Ces trois points seront retenus pour la conception d'une identité visuelle propre aux *Gsour* du sud-est Tunisien (*cf*. 8.3. Construire une identité visuelle, p. 282).

7.3.2. Préciser un contenu plastique

Une publicité touristique évolue dans un double espace temps. Dans une première phase, un message publicitaire se diffuse avec l'objectif de promouvoir le lieu et d'inciter à son exploration effective. Ensuite, un second message prend forme et se construit une fois sur les lieux et tend à transmettre des informations précises lesquelles vont guider le touriste pour parcourir l'espace. En revenant sur le premier espace temps, précisons, qu'avant d'effectuer le voyage, un message promotionnel est destiné au visiteur par l'intermédiaire de différents supports ; citons les guides de voyage ou les brochures touristiques. Dans les guides de voyage, « les textes explicatifs ont souvent laissé la place aux illustrations. La vie quotidienne, les traditions locales, les informations pratiques occupent une place beaucoup plus importante » (Patin, 2005 : 74). Cette publicité qui précède la visite du lieu doit être en mesure de présenter une image flatteuse et de convaincre le touriste pour effecteur son déplacement.

Une fois sur les lieux, une seconde campagne publicitaire peut être perçue. Cette dernière privilégie les supports graphiques, s'intéresse essentiellement à la signalisation et à la façon dont les informations sont transmises aux touristes. En fait, l'aménagement de l'ensemble du territoire visité participe à la mise en place de cette forme publicitaire. Par exemple, la présence ou la prolifération des poteaux métalliques est à exclure auprès des architectures du passé. Car ce paysage déformé participe au rejet du lieu visité, mène à sa dévalorisation touristique et nuit à sa promotion publicitaire.

Pour illustrer cet exemple, on propose de s'arrêter sur une photographie prise pendant nos déplacements sur les lieux et représentative d'une partie du *Gasr* de *Chenini* (*cf.* Image 59 ci-après). En fait, cette prise de vue ne peut pas servir à des fins touristiques : bien qu'un paysage architectural singulier est montré et paraît être sculpté sur les hauteurs des montagnes, des détails visuels viennent le défigurer. Il s'agit des installations électriques apparentes qui fragmentent l'image et nuit à sa lecture. En se rapportant au domaine de la communication touristique, on lit que « le facteur le plus important dans le succès d'une campagne publicitaire touristique tient au sujet [à] montrer » (Ogilvy, 1984 : 130). Le visuel transmis doit avoir la capacité d'atteindre la cible, de la séduire et de l'influencer afin qu'elle effectue sa visite et ainsi permettre le passage de l'espace perçu virtuellement au lieu pratiqué réellement.

Image 59
***Chenini* de Tataouine**

En conclusion, à partir de l'analyse de contenu effectuée et propre aux circuits touristiques incluant la visite du territoire du sud-est Tunisien et proposés par trois sources émettrices différentes, nous déduisons que la construction du discours publicitaire touristique se fait essentiellement à partir d'un texte descriptif du déroulement du voyage. Ceci posé, toutes les informations autour des spécificités culturelles et historiques du pays visité sont très peu développées.

Pour revenir sur le canal de transmission retenu, à savoir le support papier, ce dernier est faiblement exploité. Nous énonçons ce constat en rappelant le répertoire iconographique limité.

D'un autre côté, le contact établi entre le touriste et l'autochtone n'est pas évoqué. En ce sens, parcourir l'espace consiste à visiter des lieux, à explorer des paysages et à connaître un pays en dehors de sa population. Aucune valeur de proximité n'a été mentionnée. Ce même constat a été soulevé par Yves Winkin (2001 : 207) dans son ouvrage *L'anthropologie de la communication* où les productions touristiques se décrivent en tant que « travaux généralisants ; […] les interactions effectives entre touristes et autochtones sont rarement décrites et analysées ».

Pour récapituler, le discours publicitaire qui prend forme à partir du support papier et des brochures touristiques analysées se présente à partir :

- d'un texte explicatif de la progression du circuit à travers le temps : un voyage qui insère une découverte ;
- d'une représentation cartographique de la Tunisie retraçant l'espace parcouru par le touriste ;
- de quelques illustrations représentatives du paysage essentiellement naturel sans aucune référence à l'habitant, encore moins à l'état euphorique du touriste.

CHAPITRE 8
PUBLICITÉ ET DESIGN AUTOUR DES *GSOUR*

Avant d'entamer le dernier chapitre de la thèse et de proposer un modèle de publicité touristique appliqué au territoire *Gsourien*, nous présentons les éléments principaux et nécessaires pour sa construction ; le tout dans une logique de valorisation. L'ensemble de ces éléments sera déduit des chapitres précédents ; lesquels nous ont permis de déceler des points forts et d'autres manquants ou mal conçus quant aux représentations plastiques, iconiques et linguistiques faites autour des *Gsour*.

Bien avant, nous revenons sur quelques-unes des caractéristiques du récepteur auquel on va s'adresser. En fait, à travers la stratégie de communication à concevoir, notre cible se compose à la fois de la population locale et du touriste visiteur de la région.

Pour rappeler la motivation des originaires du sud-est Tunisien et leur volonté à produire des stratégies de valorisation, citons l'organisation du festival international des *Gsour* au mois de mars de chaque année et ce depuis 1978. Ce festival inclut, dans son déroulement, des conférences, des visites aux *Gsour*, des compétitions de chants et de poésies, le tout dans un objectif de valorisation du patrimoine matériel et immatériel de la région. D'autre part, la valorisation du lieu peut s'effectuer à partir des cartes postales présentant une facilité d'acquisition dans les régions de Médenine et de Tataouine. Ces dernières permettent la présentation du lieu et la description de ce patrimoine à travers l'image. Sans oublier un troisième outil de valorisation patrimoniale : les circuits touristiques qui intègrent dans leurs parcours la visite effective d'un nombre de *Gsour*.

Par ces exemples, on remarque que la promotion du lieu se fait prioritairement dans l'objectif d'attirer les touristes à visiter le territoire, à parcourir l'espace et à découvrir ses spécificités patrimoniales et culturelles. Par ailleurs, on note l'absence de campagnes publicitaires faites autour des *Gsour* et dédiées à l'habitant, à l'originaire du sud-est Tunisien. Ici, nous faisons essentiellement appel aux messages de sensibilisation qui peuvent, et doivent, être conçus pour une prise de conscience de l'importance de la sauvegarde, de la préservation et de la transmission de ce patrimoine à travers les générations.

La diffusion d'un message de sensibilisation est parmi les objectifs premiers du programme LOTH et de la stratégie de communication à concevoir en ce sens. Cette phase de sensibilisation doit permettre la présentation du patrimoine des *Gsour* et de sa transformation à travers le temps. En plus des informations précises doivent être transmises. Ces dernières vont traduire un mode de vie du passé, une culture et des représentations sociales ayant eu lieu et qui se sont progressivement dégradées dans l'oubli. Informer devient une première phase de sensibiliser. Il s'agit de transmettre et de construire une mémoire collective qui « est sans doute davantage la somme des oublis que la somme des souvenirs car ceux-ci sont avant tout et essentiellement le résultat d'une élaboration individuelle alors que ceux-là ont en commun, précisément, le

fait d'avoir été oubliés. […]. La mémoire collective s'emploie constamment à organiser et réorganiser le passé » (Candau, 2005 : 72, 73-110)

Dans l'objectif de satisfaire les attentes du voyageur sans pour autant nuire aux exigences de l'habitant, nous proposons un message publicitaire touristique précis. Il s'agit d'œuvrer à la valorisation du patrimoine *Gsourien* tout en répondant aux besoins présents et futurs de la population locale ainsi qu'à ceux du touriste visiteur. En fait, il sera question de fournir l'ensemble des informations décrivant l'état actuel du territoire, de sensibiliser le récepteur quant aux spécificités géographiques et climatiques qui le régissent, de le prévenir des conséquences irrémédiables d'un tourisme non responsable, mais aussi de valoriser le lieu et de promouvoir ses aspects architecturaux et culturels. Un premier objectif publicitaire en découle : l'enchantement du lieu. Ceci est essentiel, voire primordial pour une promotion touristique car « sans enchantement, pas de tourisme. Juste la réalité du monde, violente, brutale, vulgaire » (Winkin, 2001 : 222).

8.1. L'enchantement du lieu

Pour définir l'enchantement du lieu, on se réfère aux travaux d'Yves Winkin dans son ouvrage *L'anthropologie de la communication*. Dans son analyse, l'enchantement se dessine à partir des interactions réalisées entre le guide, les touristes, le lieu ou le paysage, et l'ensemble des mises en scène faites tout autour. Cet enchantement « se rapporterait à des lieux et paysages créés dans l'intention d'induire chez ceux qui les fréquentent un état de performance euphorique […]. Les "professionnels" du voyage y contribuent tout aussi activement par leurs activités : de la mise en place du bivouac (le feu, le pain, le thé, etc.) aux danses qui clôturent la soirée » (*Ibid.* : 216-220). En ce sens, le lieu enchanté ne prend pas forme à partir d'une simple visite du lieu. Il est plutôt question d'une mise en scène conçue autour d'un territoire donné et qui engendre un bien-être et une satisfaction de la part du touriste visiteur.

L'enchantement du lieu se lie à l'espace visité mais aussi à l'état d'euphorie atteint. Ce dernier devient un outil de valorisation. Dans ce cadre, deux points principaux seront à retenir :

- une image valorisante du patrimoine architectural doit être produite ;
- une publicité touristique doit se concevoir et se mettre en place.

Dans ce qui suit, on s'attardera sur l'ensemble des images et des formes de représentations sociales propres au sud-est Tunisien qui mènent à la mise en place d'une forme de publicité touristique ; le tout dans l'objectif d'atteindre une valorisation patrimoniale.

8.1.1. Décrire un contenu iconique

Dans une phase précédente, (*cf*. Chapitre 2, pp. 72-112) nous avons analysé un corpus photographique composé d'une série de cartes postales représentatives des *Gsour* du sud-est Tunisien. À présent, nous reprenons les images que nous qualifions d'indispensables pour présenter le lieu et communiquer ses spécificités territoriales, architecturales et culturelles. Ces dernières sont des photographies clefs pour écrire l'espace. En se limitant à la transcription des ingrédients plastiques et iconiques composant l'image, on effectuera une écriture progressive de l'espace tout en essayant de rappeler l'histoire, de nommer la société et de décrire l'aspect restauré, d'une part, et l'état dégradé, d'autre part, des *Gsour*. En somme, il s'agit de présenter l'évolution de ces bâtisses, selon un ordre chronologique, de la période de leur occupation à l'époque actuelle et ce à partir de la succession de six prises de vue.

1ère photographie
Un Gasr du sud-est

D'abord, cette première image décrit une construction alvéolaire, des ouvertures rectangulaires, des escaliers aux marches inexactes, une succession d'arcs, une cour cailloutée et conservée à son état brut. La silhouette d'une femme voilée se situe au premier plan de l'image. Une couleur jaunâtre apparaît aux extrémités du support et indique son usure.

Cette image présente une architecture, dans sa configuration initiale, ayant servi et répondu aux besoins d'une population à une époque donnée. L'aspect dégradé est déduit aussi bien à partir de l'état du support que de son contenu iconique. En fait, ce contenu expose la texture granuleuse de la bâtisse, l'inexactitude dans l'élévation de ses étages et la déformation de ses escaliers. Ce modèle de construction « marquant l'empreinte de l'Homme dans le paysage […] est en intégration parfaite dans le milieu naturel et l'environnement de la région » (Ben Ouezdou, 2001 : 33). La présence humaine au devant de ce décor *Gsourien* explique que cet espace a servi et a été exploité par les autochtones de la région. Ainsi, déduisons-nous que le *Gasr* a été bâti afin de répondre à une utilité sociale.

2ème photographie
Un *Gasr* à Médenine

La deuxième prise de vue renvoie à une même période du passé où le *Gasr* est peuplé et exploité pour l'ensilage des récoltes saisonnières. Sa cour intérieure, représentée au premier plan de l'image, permet la rencontre de la population ainsi que l'entrée et le repos des dromadaires qui transportaient les marchandises jusqu'aux portes des *Ghorfas*. Ces animaux, qui supportent les grandes distances, renvoient à une culture nomade faite de transhumance.

En dénotant cette même image, en plus du *Gasr*, un second élément architectural apparaît à l'arrière plan de la scène : il s'agit du minaret d'une mosquée. Cet élément indique une appartenance musulmane ayant existée depuis la période des transhumances. Le quotidien et le vécu propres à une période donnée sont retranscrits par l'image. Une authenticité ressort et se traduit à la fois par la présence des éléments architecturaux cités ci-haut, de la population originaire de la région sur les lieux et des animaux transporteurs des marchandises. Le code couleur, le contenu plastique ainsi que les composants iconiques déduits à partir de cette deuxième photographie communiquent une société authentique : il s'agit d'un peuple qui s'accorde, harmonieusement, avec son territoire ; il y invente une architecture spécifique qu'il exploite selon ses besoins.

3ème photographie
Gasr Ezzahra

En comparant la troisième prise de vue aux deux précédentes, en plus du passage à la polychromie, notons le recours à un cadrage rapproché qui permet une proximité avec le spectateur. Cette prise de vue frontale expose trois façades de l'édifice. Son entrée entretenue, à texture lisse, est contrastée avec la texture granuleuse du reste de la bâtisse. Des individus sont présents sur les lieux. Le même contenu plastique exposé dans l'image précédente semble être maintenu et se compose d'une partie d'un *Gasr*, d'une cour et d'une présence humaine. Toutefois, cette bâtisse semble être exploitée autrement : nous n'évoquons plus de grenier d'ensilage, il s'agit plutôt d'un lieu de passage qui favorise la rencontre et le repos de quelques-uns des originaires de la région.

En s'arrêtant sur les éléments plastiques composant la scène, et en continuant à comparer cette photographie aux deux précédentes, nous soulevons une différence d'ordre technique. En fait, une focale courte a été maintenue pour les deux visuels précédents afin de favoriser la présentation de l'aspect général de la bâtisse et de son cadre environnant. Par ailleurs, cette troisième prise de vue a été réalisée tout en ayant recours à une focale moyenne. Le plan rapproché obtenu expose une texture, un système de formes, des ombres et des lumières. Cette composition plastique expose une façade

et montre un aspect extérieur plutôt qu'un aménagement intérieur et un mode de circulation interne propre à cet édifice. De ce fait, une dimension esthétique est déduite. Toutefois, des traces de ciment peuvent être remarquées pour la réhabilitation du *Gasr*. En faisant partie des éléments plastiques composant la scène, cette couleur grisâtre s'interprète péjorativement et mène à la déformation du sens attribué à cet édifice. En fait, l'Institut national du patrimoine interdit le recours au béton. Aussi, *la restauration doit-elle se faire en dehors de l'utilisation des briques. L'ajout des matériaux de construction ne doit pas mener à une déformation apparente du Gasr*[69]. En ce sens, nous n'évoquons plus de patrimoine matériel propre à une époque du passé et restauré selon des normes précises. Il s'agit plutôt d'un patrimoine déformé.

Tout en interprétant ces mêmes éléments plastiques, nous constatons que bien que cet espace soit hérité du passé, aucune dimension historique ne peut être observée. En fait, les strates accumulées pour la restauration des parois du *Gasr* témoignent d'une volonté de maintenir un patrimoine matériel à travers le temps. Ceci posé, la restauration et les travaux d'entretien réalisés mènent à une reconstruction de cet édifice qui ne prend pas en compte toute la dimension historique qui s'y lie. En rappelant que « les bâtisseurs successifs [construisent] sur les ruines de leurs prédécesseurs » (Augé, 2009 : 55), et en se référant à cette troisième prise de vue, nous déduisons qu'une fois sur les lieux, aucune précision quant au contexte de construction et d'évolution du *Gasr* n'est mentionnée. Tout le volet historique est estompé. Ainsi, la visite effective du lieu permet-elle de nommer la bâtisse (*Gasr Ezzahra*), de percevoir un patrimoine architectural et de noter l'absence d'un nombre d'informations. Ces dernières concernent essentiellement les circonstances de construction et les raisons de délaissement de cet édifice.

À ce stade de l'analyse, et en gardant ce même ordre de succession d'images, une continuité narrative pour la description de ces édifices du passé est relevée. Il s'agit de passer d'un mode de vie ayant eu lieu autour des *Gsour* à un autre qui se fait à proximité. La volonté de sauvegarde de cet héritage engendre « la transformation d'un espace donné, délimité, construit, en une temporalité » (Beniamino, Roche, 1993 : 147).

[69] Entretien effectué le 18 mars 2008 avec Houcine Lahwèl ; responsable de la direction régionale de la culture et de la conservation du patrimoine à Tataouine (*cf.* Annexe II, document 15, p. 36).

En fait, le facteur temps mène à la transformation progressive du *Gasr*. Cette bâtisse acquiert des valeurs esthétiques et se détache progressivement de son environnement initial. Ainsi, cette construction ne se conçoit-elle pas en tant qu'édifice du passé, figé dans le temps, mais plutôt comme une architecture qui se remodèle selon le contexte économique et social de la région. Précisons que le *Gasr* assurait la fonction d'ensilage des récoltes saisonnières pendant la période de transhumances et « s'intégrait dans un système économique et un mode de vie fondé en partie sur le semi-nomadisme […]. Il assurait également une autre fonction qui est celle de la vie sociale, […], c'est un lieu de rencontre et de transactions commerciales » (Ben Ouezdou, 2001 : 36).

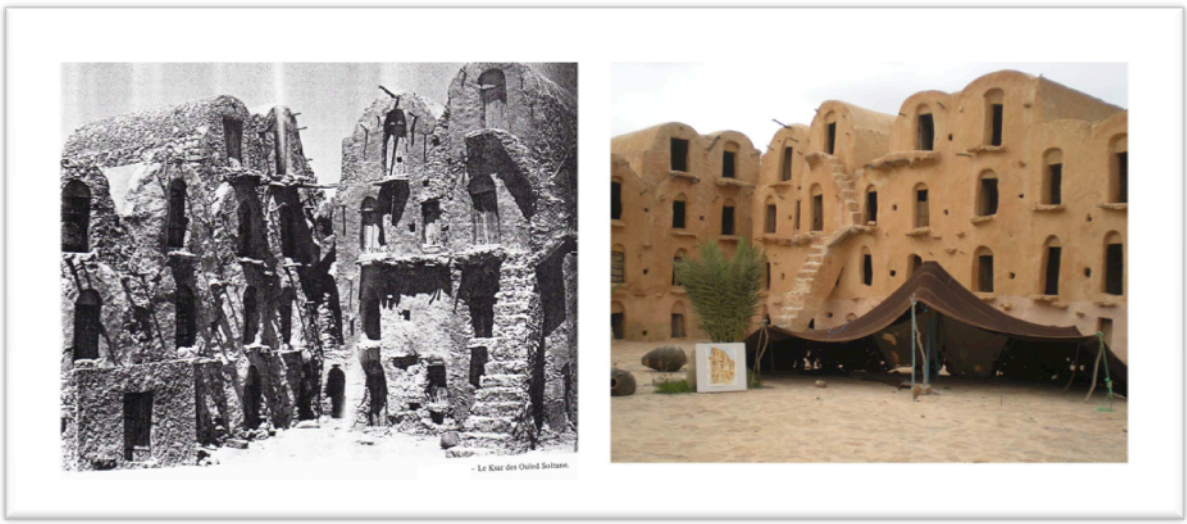
4ème photographie
Gasr Haddada

La quatrième prise de vue expose une bâtisse réhabilitée obtenue à partir d'un plan rapproché. Cette image renforce l'aspect transformé du lieu. En effet, le *Gasr* se détache progressivement du contexte historique qui le décrivait. En dénotant cette prise de vue, on remarque un contraste clair obscur obtenu par les ombres qui se joignent à la peinture blanche de la façade. De même, une dimension religieuse ressort et une appartenance musulmane se matérialise par la présence du minaret et de la coupole à l'arrière plan du *Gasr*.

En s'intéressant à cette même composition plastique, à l'opposé des trois précédentes, il n'y a pas de présence humaine. Ni la population autochtone ni les touristes visiteurs n'apparaissent dans la scène : le lieu est donc déserté.

À partir des couleurs et de la texture exposées, ce monument paraît restauré. La ruine en tant qu'élément hérité du passé n'est plus apparente. L'origine de cet édifice ainsi que toute la dimension temporelle qui en découle sont plutôt déduites de la singularité du modèle architectural. Les travaux de sauvegarde ont permis la mise en place d'une architecture restaurée où la ruine est absente et ne compte plus parmi les éléments plastiques qui constituent la scène. De ce fait, une reconstruction du modèle *Gsourien* peut être énoncée. Il s'agit de repenser le *Gasr*, de veiller à la sauvegarde de ce patrimoine matériel sans pour autant prendre en considération tout le volet historique auquel il s'attache.

Pour retracer l'évolution des *Gsour* à travers les prises de vue retenues, nous présentons d'une part un patrimoine matériel sauvegardé et restauré pour être transmis à travers les générations ; d'autre part, un patrimoine immatériel qui se dissout progressivement. Un écart se construit et se développe pour décrire la matérialité et l'immatérialité d'un même patrimoine. L'absence des personnages dans la scène et la présentation du paysage urbain en dehors de toute activité sociale contribuent à l'élargissement de cet écart. En fait, il est plutôt question d'exposer une architecture singulière qui a servi à une époque donnée et qui a pu se conserver à travers le temps tout en acquérant de nouvelles fonctions.

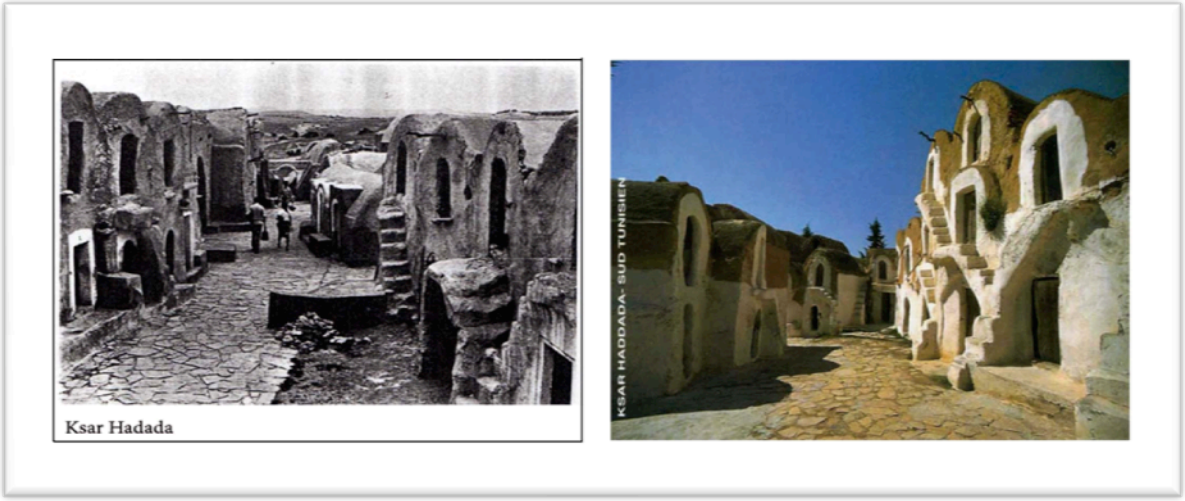


5ème photographie
Gasr Ouled Soltane

À présent, nous retenons deux images représentatives d'un même édifice[70], *Gasr Ouled Soltane*, traduisant la transformation l'ayant atteint. Nous passons d'une bâtisse construite selon des normes architecturales spécifiques, permettant de garder et d'ensiler les produits agricoles pendant de longues périodes, à une autre désertée et exploitée autrement. On ne note plus de présence humaine auprès du *Gasr*, mais plutôt sa restauration et l'agencement de sa cour extérieure, le tout dans l'objectif d'atteindre sa promotion touristique. Ces nouveaux ingrédients (des couleurs, une végétation et une mise en scène) mènent à la transformation de la bâtisse, mais aussi à la déformation de son usage initial. Cette déformation est accentuée par le manque d'informations une fois sur les lieux. En ce sens, rappelons que toute la partie informative, qui sert à présenter cet édifice, à le situer dans le temps et à décrire son évolution n'a pas été développée et demeure inexistante. Toutefois, à partir des recherches documentaires effectuées, on retient que « la cour de [*Gasr Ouled Soltane*] a accueilli dans les anciennes *Ghorfas* du premier niveau six à sept épiceries, une boulangerie, deux boutiques-cafés et un artisan » (Louis, 1975 : 109). De ce fait, nous déduisons que le *Gasr* s'est détaché progressivement de son environnement. Actuellement, son architecture et l'aspect esthétique qui en découle priment sur toute autre fonction.

[70] La photographie en couleur a été prise sur les lieux lors de l'un de nos déplacements au sud-est Tunisien ; Tataouine, avril 2009.

Parcourir de telles images ou effectuer une visite effective du lieu ne suffisent pas pour connaître l'utilité première de cette bâtisse et les raisons de sa construction. Ceci posé, en maintenant cet exemple et celui qui suit, et en se référant aux données bibliographies existantes, l'ensemble des éléments retraçant l'évolution des *Gsour* dans le temps sera décrit. En effet, les photographies représentatives d'un même lieu et prises pendant deux périodes différentes peuvent être utilisées pour faire connaître un fragment de son histoire. Car, « la photographie permet de dresser […] des documents que l'on peut sans cesse consulter, même lorsque les restaurations masquent des traces laissées par la ruine […]. Bien souvent on découvre sur une épreuve ce que l'on n'avait pas aperçu sur le moment même » (Violet-le-Duc cité par Soulages, 2001 : 296). Ceci est le cas du document qui suit, composée de deux prises de vue exposant le même édifice : *Gasr Hadada*.



6ème photographie
Gasr Haddada
Source : Louis, 1975 : 339

En gardant les mêmes cadrage et angle de prise de vue, ces deux images illustrent *Gasr Hadada* à partir d'un plan demi ensemble et d'une vue frontale. La transformation de cet édifice a été initié depuis les années 70 pour que « les *Ghorfas* [soient] aménagées en chambres et équipées d'eau courante et d'électricité » (Louis, 1975 : 339). Ces travaux de restauration et l'embellissement de cette architecture s'effectuent dans l'objectif de promouvoir le tourisme dans le sud-est Tunisien.

À ce stade de l'analyse, mettons l'accent sur l'importance des données plastiques, iconiques et linguistiques qui demeurent absents une fois sur les lieux. En effet, afin de présenter les phases successives et descriptives de l'évolution du modèle *Gsourien*, une écriture, faite de textes et d'images, aurait pour rôle de délimiter l'espace et de décrire son fonctionnement. Il s'agit de mettre en place un récit, construit progressivement, et capable de décrire une société en précisant ses spécificités culturelles et sa transformation. Ainsi, peut-on lire que « toute description est plus qu'une fixation, c'est un acte culturellement créateur » (de Certeau, 1990 : 181). En ce sens, nous sommes dans la création de l'espace à travers le texte et l'image. Un tel travail est inexistant une fois sur les lieux. Et c'est justement à partir de ce constat que l'objectif opérationnel de la thèse a été formulé. En effet, nous comptons joindre le texte à l'image afin de concevoir une stratégie de communication pour la valorisation des *Gsour* du sud-est Tunisien.

Pour identifier ce message publicitaire, tout en rappelant le contexte historique propre à l'évolution de l'espace *Gsourien*, il est important de mentionner le rôle de la population locale pour la valorisation de cette même partie du territoire.

8.1.2. Le rôle de la population locale

Les deux premiers chapitres de la deuxième partie de la thèse ont été consacrés à l'étude des représentations sociales dans la région du sud-est Tunisien. On s'est intéressée à deux générations distinctes pour la diffusion d'un guide d'entretien et le recueil d'un ensemble de données spécifiques et propres à l'évolution du modèle *Gsourien*. Pour ce, on s'est arrêtée sur trois points principaux :

- il a été question de définir les représentations sociales qui se construisent autour des *Gsour* ;
- nous avons précisé les limites de la transmission intergénérationnelle des savoirs propres à ce patrimoine;
- nous avons noté la motivation des originaires du sud-est Tunisien pour œuvrer à la valorisation patrimoniale de ces édifices. Ici, nous rappelons les principales déductions qui découlent de cette étude de terrain et qui seront exploitées pour la mise en forme du dernier chapitre de la thèse.

D'abord, nous avons constaté la perte d'un ensemble d'informations pour la description de l'espace *Gsourien.* En considérant les en tant que constructions du passé, ces objets, « issus de passés déchiffrables, […] ont des rôles d'acteurs dans la cité non pas à cause de ce qu'ils font ou de ce qu'ils disent, mais parce que leur étrangeté est muette, et leur existence soustraite à l'actualité » (de Certeau, 1994 : 193). Ceci posé, les jeunes interrogés ne peuvent citer des informations précises quant à cet espace *Gsourien*, le contexte de sa parution, les raisons de sa construction, de son occupation et puis de son délaissement. Parmi les raisons qui ont mené à ce déficit dans la transmission intergénérationnelle des données historiques autour des *Gsour*, citons la difficulté d'avoir une information précise les concernant une fois sur les lieux. En fait, la restauration de quelques-unes de ces bâtisses a permis l'amélioration de leur état apparent. Toutefois, rétablir une architecture pour échapper à son effondrement ne suffit pas pour préserver le patrimoine en rapport, aussi bien matériel qu'immatériel. Le récit descriptif de ces espaces demeure absent. Dans leur construction, « les récits manipulent des objets, ils les déplacent, ils en modifient les répartitions et les emplois. […] Ils inventent des collages en mariant des citations de passés à des extraits de présents » (*Ibid.* : 201).

Pour réparer ce déficit, des données essentielles doivent exister sur les lieux. Ces dernières vont permettre la mise en place d'une mémoire collective propre à un même groupe d'individus. Ces données concernent principalement la période de construction et d'occupation des *Gsour* ainsi que les principales ethnies et spécificités culturelles qui les ont décrites. Ainsi, le récit descriptif de ces édifices doit-il être présent selon un système de communication adéquat qu'on développera au chapitre suivant.

L'absence de ces données plastiques, linguistiques et iconiques engendre deux perceptions distinctes faites autour d'un même modèle *Gsourien*. Afin d'organiser ces données dans un même cadre spatial, nous faisons appel aux métiers du design. Ces derniers ont pour particularité la capacité de relier l'image, l'espace et le produit pour la diffusion d'un même message de communication.

8.2. L'apport du design

En présentant le design, nous allons fournir les éléments essentiels qui permettront de situer cette discipline et d'expliquer son utilité pour le traitement de l'objectif opérationnel de la thèse.

Le design est une discipline qui date du début du XX^{e} siècle et qui « vise une harmonisation de l'environnement humain, depuis la conception des objets usuels jusqu'à l'urbanisme » (Bony, 2004 : 3). Pour sa mise en œuvre, le design fait appel à une méthode, une méthodologie, un savoir, un savoir-faire, une innovation et une créativité. Dans ce cadre, « le designer s'attache à procurer un surcroît de sens ou de beauté à un objet fonctionnel, qui s'inscrit dans une réalité sociale » (*Ibid.* : 4). Cet objet, né du besoin d'un individu, d'une société ou de toute une population, se conçoit dans une finalité d'usage. Forme et fonction se combinent pour produire un objet à la fois utile et muni d'une dimension esthétique.

Pour expliquer le rapport reliant les *Gsour* à cette discipline, rappelons que leurs constructeurs ainsi que leurs premiers occupants ont mis en place un système de formes architecturales, d'objets et d'ustensiles dans le souci de répondre à leurs besoins vitaux. Il s'agit d'un processus de création qui prend en compte aussi bien la population locale que les spécificités territoriales de la région. Ces entités du passé se considèrent en tant que signes évocateurs d'une présence, porteurs de messages que nous avons présenté dans chacune des parties de la thèse. L'étude du rapport ayant existé entre l'objet, son usage, son usager, l'espace qu'il s'approprie et l'image qu'il reflète a été faite selon une analyse sémiologique. Cette dernière nous a permis d'expliciter le système de formes observées et, en même temps, de détailler les fonctions qui y sont associées. Présenter des productions utiles munies de valeurs esthétiques nous amène à la définition même du design.

Dans ce qui suit, on va décrire les *Gsour* tout en précisant les trois formes de design qui s'y joignent : le design espace, le design produit et le design image. Ces trois expressions sont retenues pour la description des formations universitaires proposées par les écoles de design en Tunisie. Pour les présenter, on retient que :

- le design espace est la discipline qui s'occupe de l'aménagement des espaces, de l'architecture d'intérieur et de la scénographie ;
- le design produit s'intéresse à la conception des formes industrielles et artisanales en tenant compte de l'amélioration de leurs fonctionnalités ;
- le design image concerne le domaine de la publicité. Il relie des éléments graphiques et linguistiques pour la construction d'un message publicitaire défini.

Appliquer trois formes de design à un même lieu consiste à combiner image, espace et produit au sein d'un même environnement et pour une même finalité. En d'autres termes, l'espace, l'image et le produit vont permettre la construction d'un objet particulier. Ce dernier aura la capacité de répondre aux besoins d'une société tout en reflétant une dimension esthétique. En se référant aux *Gsour*, rappelons leur appartenance à une même partie de territoire (le sud-est Tunisien). Ils se considèrent en tant qu'objet muni de fonctions précises et reflètent une image singulière faite de signes définis. Un design espace, un design produit et un design image peuvent-ils ainsi être maniés pour la valorisation patrimoniale des *Gsour*.

8.2.1. Articuler design espace et design produit

Le design espace consiste à aménager un espace intérieur selon un mode de circulation adéquat qui correspond aux finalités d'usage ainsi qu'aux exigences de ses usagers. Les designers des espaces doivent penser aux spécificités d'un territoire mais aussi aux besoins de ses occupants, le tout en joignant le fonctionnel à l'esthétique.
En citant les *Gsour*, leur aménagement obéit à un même mode de circulation. Il s'agit « d'une cour intérieure sur laquelle s'ouvrent toutes les *Ghorfas* disposées en rez-de-chaussée seulement ou en étage qui peuvent être au nombre de quatre. La forme de la cour dépend de l'exigence du site qui accueille le *Gasr* et de l'espace qui peut lui être réservé » (Ben Ouezdou, 2001 : 36). Parmi les spécificités architecturales de ces édifices, citons l'aménagement intérieur des *Ghorfas* qui se fait en ne comptant aucune ouverture exceptée la porte d'entrée. Ainsi, ces espaces sont-ils sombres de l'intérieur. Le déplacement des individus d'une *Ghorfa* à une autre ne peut se faire qu'en repassant par la cour de la bâtisse.

Pour présenter le design espace, on s'intéresse principalement à l'architecture descriptive de la bâtisse. Il s'agit de percevoir l'édifice à partir de ses composants essentiels (une couleur, une forme et une texture). Ces derniers, affectés par le temps, se présentent sous différents aspects. Le vieillissement qui affecte les bâtiments se traduit comme « l'expression d'une rencontre et des rapports originaux que cette rencontre engendre. Le transport d'un matériau soustrait à son milieu naturel, sa relation avec d'autres matériaux hétérogènes, l'exposition à un environnement naturel et humain, produisent altérations et transformations qui s'inscrivent dans le corps même d'un bâtiment, le singularisant et lui donnant, au fil du temps, […], visage et valeur mémorielle » (Schambach, 2008 : 46-47). De ce fait, nous décrivons le *Gasr* en tant qu'une entité mouvante. Sa couleur, son grain, sa texture et sa forme présentent des composants qui, tout en occupant un même cadre spatial, parviennent à se transformer à travers le temps.

Pour illustrer ce point, nous présentons neuf clichés pris à partir du recadrage de différentes cartes postales représentatives des *Gsour* (*cf.* Figure 20 ci-après). Ces derniers exposent une même échelle de plan et décrivent un même type de bâti aux multiples couleurs et textures. Une première lecture de ce visuel permet de déchiffrer les matériaux utilisés et apparents dans la scène : la pierre, le bois et la chaux.
Ces mêmes images traduisent des traces de délaissement et d'autres de restauration. En fait, l'accumulation d'un nombre de matériaux sur une même surface mène à une stratification qui « permet à la fois, l'actualisation du passé, l'intégration du présent et le rapport permanent de temps hétérogènes dans la rencontre des formes, des matériaux et des époques » (Schambach, 2008 : 47). En ce sens, décrire les *Gsour* de monuments consiste à déterminer le rapport qu'ils entretiennent avec le temps. D'une part, le *Gasr* devient un monument délaissé et s'associe à une époque du passé quand la dégradation du matériau est apparente (tel est le cas des clichés de la première colonne à gauche de la figure 22). D'autre part, cet édifice se considère en tant que monument restauré et ancré dans une société actuelle, quand des traces de réhabilitation sont relevées (tel est le cas des insertions de la première colonne à droite de cette même figure).

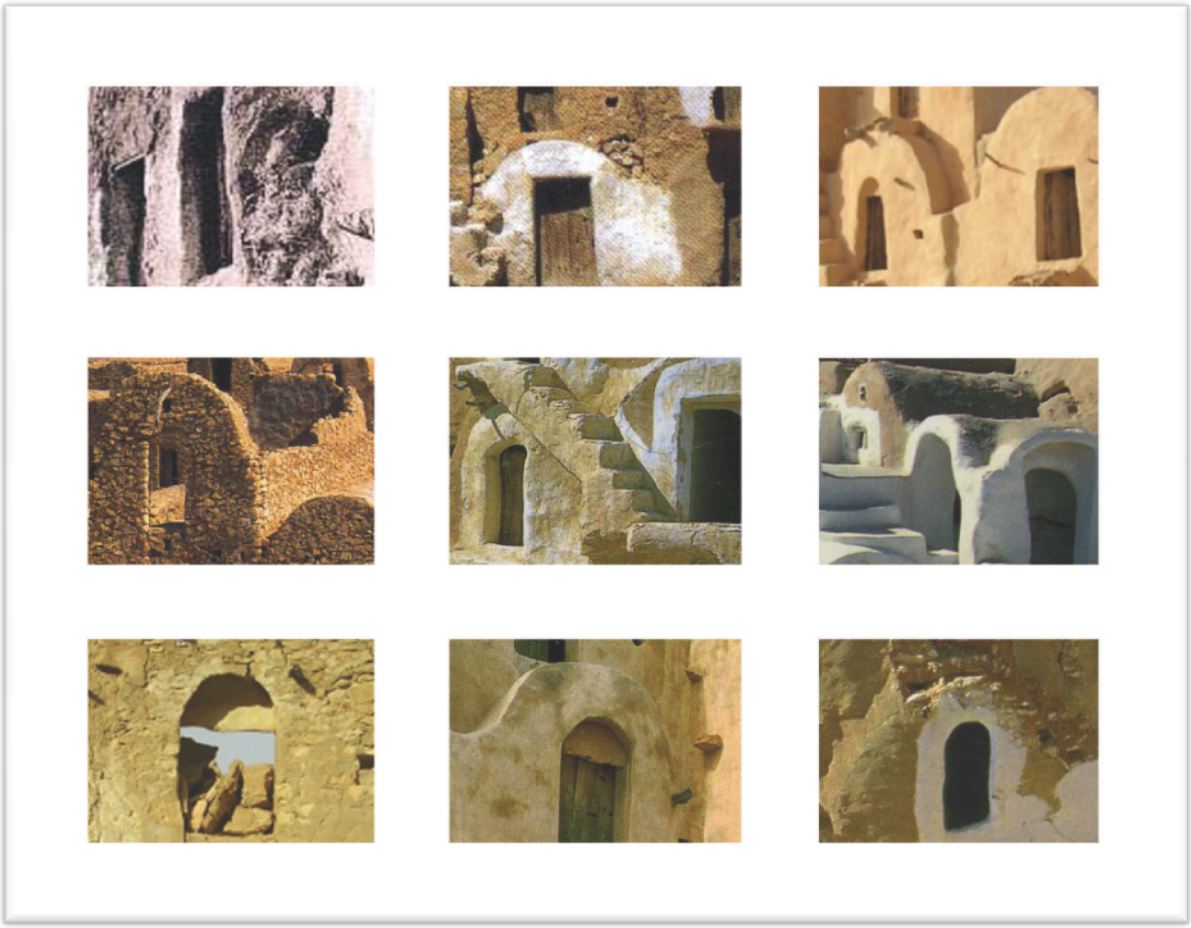


Figure 22
Différentes textures des *Gsour* du sud-est Tunisien

En continuant à expliquer le rapport entretenu entre le matériau et le facteur temps, nous présentons deux photographies représentatives d'un même *Gasr* et prises à deux époques distinctes. En fait, à partir de ces deux images, la présence de deux éléments plastiques différents est constatée. D'un côté, ce matériau, et qui est la pierre, parait vrai et authentique. D'un autre côté, les travaux de restauration entamés engendrent les notions de copie et d'imitation. Les formes inexactes et les textures granuleuses héritées du passé sont gommées. L'aspect dégradé et qui est dû essentiellement aux facteurs humains et climatiques n'est plus apparent. Ainsi, le *Gasr* restauré se détache-t-il de son aspect authentique et mène à la notion de copie. En plus, nous ne pouvons plus situer cet espace ou l'attribuer à une période donnée. L'aspect authentique est camouflé par un autre, esthétique qui estompe ses repères historiques.

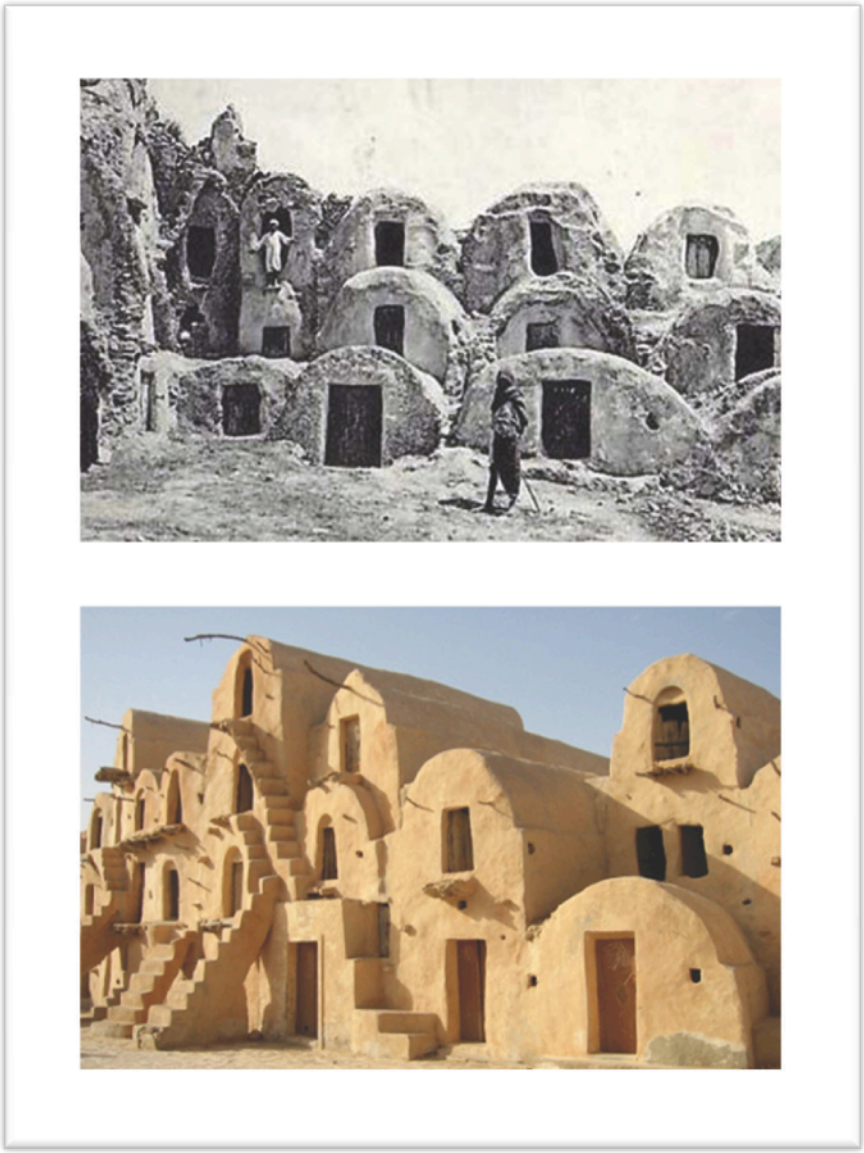


Image 60
Gasr Ouled Soltane

C'est en ce sens que le designer de l'espace, dans la phase de restauration de cet édifice du passé, doit effectuer une étude détaillée du contexte de sa parution ainsi que celui de son évolution. Le premier rapport entretenu avec cette architecture est d'ordre visuel. Il doit fournir un nombre minimum d'informations exactes quant à la nature du matériau utilisé et le rapport qu'il entretient avec le facteur temps. Il s'agit, entre autres finalités, d'identifier les spécificités et attributs esthétiques de ce matériau sans pour autant le déformer. Et justement, une déformation et un détournement de sens sont à souligner à travers une partie des travaux de restauration entamés à l'époque actuelle : il n'est pas question de maintenir l'aspect initial de la pierre ayant constitué le *Gasr* et qui traduit

une usure et une dégradation progressive du bâti. Nous notons plutôt une transformation de l'apparence du matériau ; que ce soit au niveau de la couleur, de la forme (qui devient aplatie) ou de la texture (rendue plus lisse).

En revenant au métier de designer, ce dernier doit aussi prendre en compte le système de signes et de symboles développé autour du *Gasr*. De ce fait, un même langage doit être maintenu. Pour le définir, nous retenons qu'il s'agit de « toute unité ou toute synthèse significative, qu'elle soit verbale ou visuelle […]. Les objets eux-mêmes pourront devenir parole, s'ils signifient quelque chose » (Barthes, 1957 : 47).

Bien avant d'aborder la forme et la fonction associées à l'objet, précisons que toute phase de création suppose le passage par des étapes préliminaires. Ces dernières permettent d'expérimenter le matériau, d'imaginer l'objet à concevoir, de rectifier ses facettes et de représenter ses spécificités techniques, fonctionnelles et esthétiques. Ceci posé, s'approprier un objet permet la mise en place d'une référence ; « souvent attaché à une région, voire à un pays, il finit par devenir l'objet symbole du pays, sa culture » (Bassereau, 2008 : 109). Ceci s'applique aux édifices du sud-est de la Tunisie. Ces derniers renvoient à un territoire défini et se munissent d'un langage spécifique. Tout en obéissant à une culture donnée, un objet, et dans notre cas le *Gasr*, devient dépendant d'un ensemble de rites : des coutumes s'y développent et se réalisent que ce soit lors de son occupation ou à l'époque actuelle.

Nous considérons les *Gsour* en tant qu'un objet architectural qui a pu répondre au besoin d'ensiler des produits agricoles pendant les périodes de transhumance. Dans son rapport avec le design, « réaliser un objet qui fonctionne bien implique l'étude de sa fonction, c'est-à-dire de son usage. La forme est la conséquence de sa fonction » (Bony, 2004 : 51). En appliquant ces propos au modèle *Gsourien*, précisons que les formes alvéolaires et répétitives de ces édifices sont la résultante de leur fonction initiale : des formes et des parois qui permettent le bon conditionnement des produits alimentaires. De ce fait, nous présentons une architecture où la fonctionnalité prime. Toutefois, une dimension esthétique a toujours existé et a souvent été interpellée dans les écrits décrivant les *Gsour*. En prenant le cas de *Chenini* comme exemple, on retient que « sur le pourtour d'une crête semi-circulaire, on la croirait surmontée de créneaux ou protégée par les restes de quelque antique fortification : ainsi se découpent sur le bleu du ciel les

masses aux tons fauves de l'ancien [*Gasr*], avec ses alvéoles démantelées. Les ocres des reliefs, les amas sévères de pierre et de rocailles trahissent à peine la vie » (Louis, 1975 : 46). Cette description minutieuse faite d'une succession d'adjectifs et de la désignation d'un ensemble de couleurs explique comment le fonctionnel et l'artistique peuvent-ils se lier selon une méthode et une créativité maîtrisées. En ce sens, nous déduisons que les constructeurs des *Gsour* sont les designers qui ont pu allier des formes et des couleurs pour produire des structures fonctionnelles à dimensions esthétiques au sein d'un même territoire.

8.2.2. Le design image : un langage visuel qui inclut espace et produit

Dans une phase précédente, nous avons étudié et présenté le design espace ainsi que le design produit à partir d'une architecture existante (celle des *Gsour*) et de l'ensemble des objets l'ayant contourné (les ustensiles utilisés dans la vie quotidienne des *Gsouriens*). Décrire ces deux formes de design nous a permis de mettre l'accent sur la créativité et l'ingéniosité maîtrisées aussi bien par les constructeurs des *Gsour* que par leurs occupants. En effet, l'articulation d'un ensemble de savoirs et de savoir-faire a mené à la réalisation d'objets fonctionnels aux attraits esthétiques. L'aspect design a, de ce fait, intégré la démarche de construction des *Gsour* ; un patrimoine caractéristique du sud-est Tunisien.

Comment présenter ce patrimoine selon une stratégie publicitaire et dans une logique de valorisation ? Pour y répondre, nous faisons appel au design image à travers lequel un ensemble de messages précis peut être conçu et diffusé. Le design image sert à concevoir des stratégies publicitaires tout en faisant appel à l'ensemble des techniques et des outils graphiques. En ce sens, rappelons que tout message se conçoit en prenant en considération les particularités d'une société donnée et les codes qui lui sont associés. Ainsi, une identité visuelle se crée-t-elle selon une méthodologie et une démarche appropriées. À ce stade, précisons que, suite aux recherches effectuées, nous constatons l'absence de toute identité visuelle propre aux *Gsour* du sud-est Tunisien. Ce point sera traité dans la dernière partie de ce chapitre (*cf*. 8.3. Construire une identité visuelle) afin de proposer une identité visuelle conçue spécialement pour ce patrimoine.

Sa création va dépendre des particularités du lieu ainsi que des caractéristiques de son cadre social passé et présent.

En poursuivant ce chapitre, nous rappelons que l'objectif opérationnel de la thèse vise la réalisation d'une stratégie de communication pour la valorisation des *Gsour*. L'apport de la signalétique et son usage pour une meilleure exploration de ce territoire sera essentiel. Bien avant, une étape préliminaire s'impose et consiste à concevoir une identité visuelle faite selon des codes internationaux et une charte graphique qui renvoie à l'historique et au riche patrimoine culturel de la région. En ce sens, le designer de l'image sera appelé à rassembler l'ensemble des signes plastiques, iconiques et linguistiques qui vont servir d'outil de communication capables de présenter ces constructions.

8.3. Construire une identité visuelle

Afin de concevoir une identité visuelle spécifique, les trois formes de design citées ci-haut seront interpellées simultanément et alignées pour une même finalité de valorisation patrimoniale. Il s'agit de mettre en place un ensemble de signes qui « appartiennent aux systèmes de communication visuelle plus ou moins conventionnels et stabilisés et qui relèvent de la signalétique » (Darras, 2008 : 125). Ces signes vont permettre la présentation du lieu, prennent forme à partir des images et des icônes particulières et remplissent à la fois un rôle d'information, de préservation et de promotion d'un même patrimoine. D'abord, il s'agit d'informer le visiteur du contexte de construction des *Gsour* et de leur mode d'évolution. Ensuite, il est question de préserver l'ensemble de ce patrimoine matériel, mais aussi immatériel et de veiller à sa transmission intergénérationnelle. Et enfin, nous serons amenées à promouvoir le lieu en tenant compte de ses spécificités territoriales et culturelles, ceci dans l'objectif de le sauvegarder et le conserver.

8.3.1. La part de la signalétique

La réalisation d'une signalétique appropriée doit prendre en considération « les questions du traitement de l'information, de l'attention, de la mémoire, de la reconnaissance, etc. » (Darras, 2008 : 129). Il s'agit de produire un système de significations composé de textes et d'images afin de le présenter au spectateur dans l'intention de transmettre des messages définis. En fait, nous comptons présenter trois messages à partir d'un même support de communication : un message plastique, un deuxième iconique et un dernier linguistique.
Le message linguistique contient du texte. Il sera facilement distingué des messages plastique et iconique lesquels prennent forme et s'articulent à travers l'image. Son rôle principal est d'expliquer l'image et de fournir des détails supplémentaires pour sa bonne réception.

En basant notre recherche sur l'étude de l'image représentative du lieu, on fera appel, pour l'élaboration du chapitre qui suit, à une série d'images ciblées et qui visent la valorisation patrimoniale *Gsourien*. À travers leur perception, des codes peuvent être déchiffrés. Ces derniers renvoient à une société et à l'ensemble des spécificités culturelles qui la caractérise.

8.3.2. L'évolution des formes pour produire une signification

Afin de concevoir une identité visuelle propre aux *Gsour* du sud-est Tunisien, commençons par présenter les différents éléments plastiques et les formes iconiques qui s'y rapportent. Leur évolution et la mise en place d'un ensemble de signes appropriés seront réalisés dans l'objectif « d'être repérés comme éléments de signalétique, de faciliter la reconnaissance […] et la mémorisation » (*Ibid.*: 129).

En premier, nous présentons une forme (*cf*. Figure 23 ci-après). Elle est déduite des recherches effectuées tout au long de la thèse. En fait, nous décrivons une entité géométrique faite de droites légèrement inclinées, de demi cercles et de quelques angles aigus. Cette forme n'est autre que celle d'un *Gasr*. Elle expose un modèle répétitif (au niveau des courbures) et reflète une inexactitude (au niveau des élévations verticales).

Ainsi, nommons-nous deux spécificités propres à cette construction vernaculaire : la répétition des formes et l'inexactitude de leurs contours.

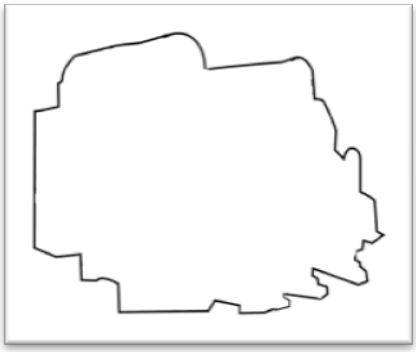


Figure 23
La forme extérieure du *Gasr*

Après avoir décidé de la forme extérieure, nous passons à son organisation. Il s'agit de reproduire les éléments principaux composant le *Gasr* et qui sont les portes des *Ghorfas* et les escaliers menant aux étages. Les deux spécificités nommées ci-haut demeurent présentes : en effet, la répétition s'illustre par la multiplicité des ouvertures et l'inexactitude est remarquée dans la succession des marches des escaliers (*cf*. Figures 24 et 25 ci-après). Les trois couleurs retenues pour dessiner cet édifice sont : le jaune ocre, le noir et le blanc. Pour expliquer ce choix, précisons que la couleur jaune renvoie au territoire d'appartenance des *Gsour*, au sud-est Tunisien : un territoire aride et désertique décrit par la couleur jaune ocre des montagnes, des plaines et des constructions du passé. Quant au recours au noir et au blanc – et qui sont deux valeurs opposées – c'est afin d'indiquer deux temporalités distinctes. D'une part, le blanc s'associe à une époque du passé où les *Gsour* étaient exploités et où un système social et économique les décrivait. D'autre part, le noir illustre ce présent où ces mêmes bâtisses sont délaissées et abandonnées. En gardant une même architecture, nous passons d'un cadre mouvant à un autre statique, éloigné de toute activité sociale. En ce sens, le noir traduit l'absence d'une vie à l'intérieur de cet espace. Il s'agit de démontrer le côté obscur associé à cette culture enfoncée dans l'oubli.

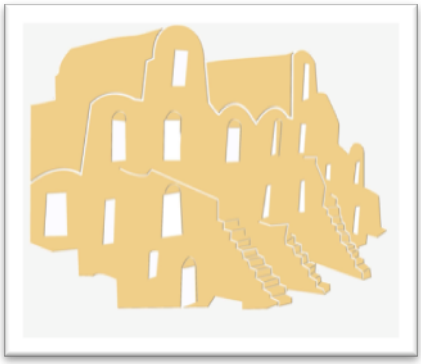


Figure 24
La représentation d'un *Gasr* exploité
(Dans le passé)

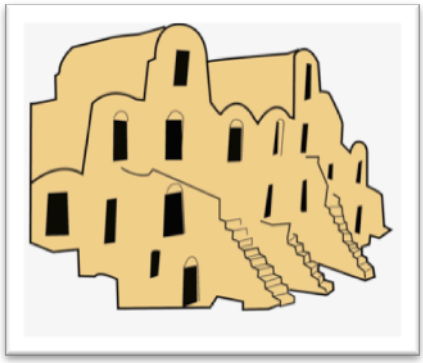


Figure 25
La représentation d'un *Gasr* déserté
(Dans le présent)

En avançant dans la conception de cette identité visuelle et tout en continuant à exposer l'évolution de ces bâtisses dans le temps, nous présentons une troisième composition plastique (*cf*. Figure 26 ci-après) où nous effectuons le dédoublement de la bâtisse. En fait, il est question d'illustrer un patrimoine dont l'aspect matériel prime. Toute la vie sociale ayant décrit cet environnement se met en retrait. Ici, nous la représentons dans l'arrière plan de la bâtisse et lui associons une couleur noire pour traduire son abandon (*cf*. Figure 27).

D'un autre côté, nous dessinons le principal matériau de construction du *Gasr* et qui est la pierre. En effet, en plus de la couleur ocre, une texture granuleuse apparaît et mène à la décomposition de la surface en formes à la fois inexactes et juxtaposées. Ces dernières s'estompent progressivement et la façade de la bâtisse se voit plutôt lisse que granuleuse (*cf*. Figure 28 ci-après). Pour expliquer cette démarche et justifier cet enchainement dans la succession des formes, rappelons les travaux de restauration entamés et qui visent la réhabilitation de ce patrimoine matériel. En fait, ces réalisations ont mené à l'embellissement de la bâtisse sans pour autant se soucier de son apparence initiale. L'aspect authentique propre à une époque passée s'est estompé progressivement pour laisser place à un autre esthétique qui ne prend en compte aucune dimension historique. Ainsi, l'entassement ainsi que l'organisation des pierres ne peuvent-ils plus être déchiffrés. Aussi, employons-nous la couleur noire pour remplir le reste de la surface du *Gasr* et ce, afin de décrire son état actuel : un patrimoine dont son aspect immatériel est délaissé.

Plus exactement, il s'agit d'une architecture dont on ne soucie que de son aspect extérieur, que du traitement de sa façade. Toute cette entité représentée en noir traduit les intérieurs de cet édifice qui sont majoritairement désertées et inexploitées. En plus, cette même couleur noire traduit l'abandon de ce patrimoine immatériel souvent méconnu par les jeunes générations originaires de la région et qui demeure, dans la plupart des cas, inaccessible par les touristes visiteurs.

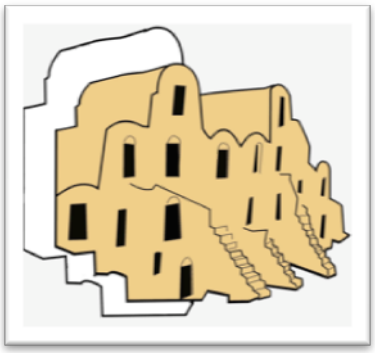


Figure 26
Le dédoublement du *Gasr*

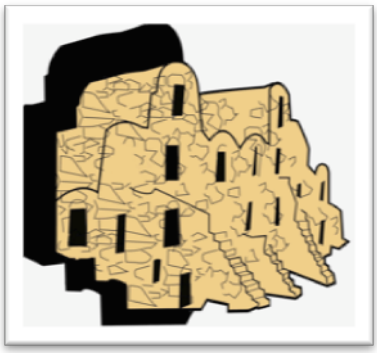


Figure 27
L'organisation des pierres

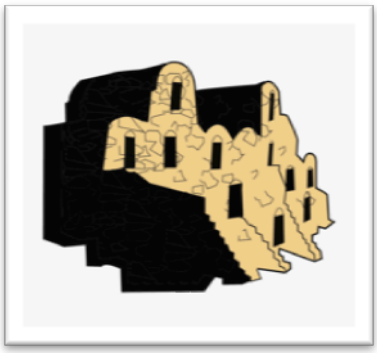


Figure 28
La division du *Gasr*

Pour récapituler, le *Gasr* se divise en deux formes juxtaposées. La première se trouve en retrait, complètement dans l'ombre, se présente en couleur noire et renvoie à une époque du passé, délaissée par ce présent. Et la deuxième présente cet édifice dans son état actuel : une façade restaurée et des *Ghorfas* inexploitées.

Après avoir énoncé l'évolution progressive des *Gsour* et en essayant d'illustrer cette transformation graphiquement, nous rappelons les points manquants et qui doivent faire partie de cette identité visuelle. En fait, notre objectif est d'atteindre la valorisation d'un patrimoine à la fois matériel et immatériel. Toutefois, une mise en valeur du patrimoine immatériel reste à réaliser. Il est question de faire revivre cette culture du passé, de décrire ces *Ghorfas* et tout le système économique qui les régissait. Afin d'expliquer cette démarche à travers l'image, nous associons à cette partie mise dans l'ombre des ouvertures successives qui renvoient aux intérieurs ayant été exploités dans le passé (*cf.* Figures 29 et 30).

Pour des raisons de visibilité et en tenant compte de la taille minimale accordée à l'identité visuelle, on décide de garder les deux couleurs représentatives du *Gasr* et de se passer des formes descriptives de la succession des pierres (*cf.* figure 29 ci-après).

Figure 29
La réorganisation du *Gasr* exploité

Figure 30
La simplification du graphisme retenu

En somme, quatre points principaux sont retenus pour concevoir une identité visuelle propre aux *Gsour* :

- nous dessinons une forme faite d'une répétition de courbes et divisée en deux parties représentées en deux couleurs différentes : le jaune ocre et le noir ;
- en suivant la même logique détaillée plus haut, nous expliquons que la partie noire traduit le passé enfoui dans l'oubli et la partie jaune représente cette architecture actuelle restaurée et sauvegardée ;
- concernant les deux ouvertures : la première renvoie à une *Ghorfa* du présent et la couleur noire justifie son abandon ; et la seconde se présente en jaune, s'associe à une époque passée et traduit la vie sociale qui s'y déroulait et l'ensemble des valeurs culturelles qui s'y développait ;
- enfin, un texte accompagne l'image et explique le graphisme retenu ; il s'agit l'identité visuelle associée aux *Gsour* du sud-est Tunisien.

Figure 31
L'identité visuelle retenue

CHAPITRE 9
CONCEVOIR UN DOCUMENT DE COMMUNICATION

9.1. L'évolution d'un objectif opérationnel

Dans ce dernier chapitre de la thèse, nous présentons l'objectif opérationnel mis au point par le collectif du programme LOTH, rectifié et reformulé en tenant compte de notre problématique, des hypothèses développées et de l'état réel et actuel du terrain.

Cette phase opérationnelle vise la valorisation du patrimoine *Gsourien* du sud-est à partir de la diffusion d'un message publicitaire. Reste à préciser son contenu et la manière d'y procéder.

Pour le développement de la thèse, nous rappelons que l'étude et l'analyse de l'image représentative des *Gsour* du sud-est Tunisien ont été privilégiées :

- en premier lieu, on s'est arrêtée sur les contenus plastiques, iconiques et linguistiques d'une image matérielle, déduite à travers la carte postale ;
- en second lieu, on s'est intéressée à l'image cognitive produite par la population du sud-est et nourrie des territoires, des langages et des objets descriptifs de ce même patrimoine ;
- enfin, nous avons analysé le discours publicitaire touristique conçu par trois tours opérateurs différents afin d'inciter à la visite effective du sud-est Tunisien.

Cette étude nous a permis de comprendre la transformation du lieu, d'une part, et l'évolution de la perception faite autour de ce même lieu, d'autre part. En ce sens, le passage d'un espace fonctionnel et peuplé à un autre délaissé et abandonné est déduit. Cette transformation permet la mise en avant d'une architecture dont l'aspect esthétique prime.
Aussi, l'évolution de cet espace à travers le temps a-t-elle mené à la mise en place de deux perceptions distinctes faites par une même population et autour d'un même lieu. Dans ce cadre, précisons qu'un ensemble de données historiques relatives aux constructions *Gsouriennes* du sud-est est très peu développé et, dans quelques cas, méconnu par les jeunes générations. De ce fait, une mémoire collective reste à développer.

En veillant à faire de l'objectif opérationnel un premier aboutissement de la thèse, nous n'avons cessé de reformuler et de réajuster son contenu. En fait, cette phase opérationnelle vient répondre à une utilité publique et une autre économique propres à la région des *Gsour*. Aussi, fallait-il penser dans une logique de promotion et de valorisation d'un patrimoine matériel et immatériel défini.

L'analyse plastique et iconique des cartes postales nous a permise de comprendre l'évolution de la représentation des *Gsour* : en passant des prises de vue en noir et blanc à celles émises en couleurs, nous avons déduit le passage d'une scène peuplée à une autre désertée et dont l'aspect architectural prime. En suivant cette même logique, nous avons effectué, à notre tour, une série de photographies qui serviront de cartes postales promotionnelles du lieu. Tout en veillant à valoriser ce même patrimoine, ces prises de

vue vont répondre à la première utilité de la carte postale dans le sens où « elles sont généralement composées comme des tableaux, à cette réserve près qu'elles montrent des sites régionaux célèbres […]. Ce sont presque toujours des paysages urbains […]. Elles font bien partie du répertoire collectif de la mémoire » (Cachin, 1993 : 474). Ceci posé, un tel support va permettre la mise en avant d'un contenu plastique aux dépens d'un autre linguistique. Dans ce cas, le texte serait mis en retrait, voir estompé. Toutes les spécificités historiques propres aux *Gsour* ne pourront être présentées à travers la carte postale à concevoir. Pour justifier l'importance du texte pour la conception d'une stratégie de valorisation patrimoniale, retenons que « la mémoire intime de chaque culture, avant ses monuments et ses textes, est déjà enfouie dans son lexique » (Rey, 1993 : 626). De ce fait, nous décidons de ne pas nous limiter à la conception d'une série de cartes postales pour la concrétisation de l'objectif opérationnel de la thèse.

En maintenant le même objectif de valorisation des *Gsour*, nous proposons la réalisation d'un support graphique qui serait accessible pendant la visite effective du lieu. Un message de promotion, un autre de valorisation et un troisième de sensibilisation seront dans ce cas à concevoir et à diffuser. À ce stade d'avancement, nous précisons qu'en dehors des circuits touristiques conçus par quelques agences de voyage ou tours opérateurs incluant dans leur parcours la visite du sud-est, nous ne trouvons pas de support publicitaire une fois sur les lieux. En fait, la visite des *Gsour* consiste essentiellement à explorer une architecture, déguster une gastronomie du terroir et découvrir quelques objets artisanaux exposés. Dans quelques cas, un guide touristique accompagne les visiteurs pour leur raconter quelques spécificités du mode de vie ayant été développé autour de ces édifices. En d'autres termes, parcourir ces espaces participe à faire connaître un patrimoine sans pour autant le sauvegarder. En dehors des photographies qui pourront être effectuées par le visiteur, l'absence de tout document graphique est à souligner. Ainsi, la réalisation de cet objectif opérationnel vient-elle répondre au besoin de situer ce patrimoine dans un cadre spatio temporel, de transmettre un nombre d'informations le concernant et de permettre la construction d'une mémoire collective propre à un même groupe d'individus.

9.1.1. Présenter un lieu de mémoire

L'évolution progressive du *Gasr* à travers le temps a permis le passage d'un espace *Gsourien*, à vocation sociale, à un lieu de mémoire, à attrait patrimonial. Cette spécificité sera détaillée et expliquée à travers une série de photographies prises pendant deux périodes différentes et insérées dans le document de communication à réaliser.

En présentant cet espace *Gsourien*, précisons que sa transformation progressive a permis la succession des fonctions et le passage d'un lieu de défense en période d'insécurité à un autre d'ensilage des récoltes saisonnières et de rencontres et de transactions. Les changements successifs ayant atteint cet édifice et l'évolution du mode de vie de la population du sud-est ont mené à son délaissement. De ce fait, nous déduisons le passage d'un espace multifonctionnel, fréquenté par une population locale à un lieu de mémoire déserté et pratiqué par des touristes passagers.
En ayant perdu leurs principales fonctionnalités, les *Gsour* deviennent les traces d'un lieu qui a servi à une époque donnée. Nous passons des espaces construits pour répondre aux besoins des individus autochtones à d'autres majoritairement abandonnés. Les édifices qui demeurent encore existants et non démolis reflètent un patrimoine matériel composé d'une architecture, de formes et de couleurs singulières qui se détachent du modèle urbain actuel. Ceci posé, toute la dimension immatérielle associée à ce même patrimoine est très peu développée. En fait, des données aussi bien historiques que culturelles propres à ces mêmes espaces doivent être indiquées et seront puisées auprès d'une population originaire du lieu et ayant vécu sa transformation, ou du moins une partie. En ce sens, nous retenons les propos de Maurice Halbwachs (1997 : 188) sur la construction de la mémoire collective où on lit qu' « on ne remonte pas du présent au passé en suivant en sens inverse et de façon continue la série des travaux, démolitions, tracés de voie, etc., qui ont modifié progressivement l'aspect de cette cité. Mais pour retrouver les voies et les monuments anciens, conservés d'ailleurs ou disparus, […], on s'y transporte en pensées, ce qui est toujours possible à ceux qui y ont vécu avant qu'on ait élargi et rebâti les vieux quartiers, et pour ces pans de murs restés debout, ces façades d'un autre siècle, ces tronçons de rues gardent leur signification d'autrefois ».

Afin de concrétiser l'objectif opérationnel de la thèse, commençons tout d'abord par préciser un parcours : quels *Gsour* va-t-on promouvoir ? comment les choisir ? et par quels moyens effectuer leur promotion ?

9.1.2. Préciser un parcours

Afin de réaliser une stratégie de communication pour la valorisation du patrimoine du sud-est Tunisien, nous décidons de concevoir un support graphique présentant, par le biais du texte et de l'image, des lieux visités par le touriste. En fait, nous considérons le lieu en tant qu' « espace temporalisé et habité par l'histoire » (Saison, 2003 : 59). Ainsi, indiquerons-nous sa transformation tout en citant les différentes fonctions qui lui ont été attribuées. En plus du texte, l'image va jouer un rôle très important pour raconter une partie du passé et décrire une mémoire. Pour la définir, on retient que « la mémoire réunit ce qui demeure éveillé d'un passé qui n'est plus là. […] C'est par le plaisir de retrouver et reconstruire un passé perdu que la mémoire s'éveille » (Kossentini, 2003 : 101). Ainsi, une image de *Gasr Ouled Soltane* par exemple, ayant été prise avant les travaux de restauration, aura-t-elle la capacité de refléter une architecture, d'indiquer un espace mais aussi de décrire son état. En ayant perdu toute sa fonctionnalité d'autrefois, cette architecture devient la trace d'un lieu qui n'est plus là. De ce fait, ce lieu acquiert une fonction indicielle. En effet, l'indice est « un signe ou une représentation qui renvoie à un objet parce qu'il est en connexion dynamique (y compris spatiale) et avec l'objet individuel d'une part et avec les sens ou la mémoire de la personne par laquelle elle sert de signe, d'autre part » (Pierce cité par Krauss, 1993 : 65). En ce sens, la ruine devient un élément essentiel pour raconter une histoire et indiquer la mémoire du lieu. En ce sens, on lit que « la ruine ne fait pas que rappeler, elle appelle […]. Les ruines se font lourdes d'énigmes, elles s'altèrent en créant ainsi le paradoxe d'un "ici" et d'un "ailleurs" » (Kossentini, 2003 : 103).

À ce stade d'avancement, précisons que nous n'allons pas effectuer la promotion d'un parcours existant. Nous décidons plutôt de concevoir un parcours précis, nourri des réflexions ainsi que des données récoltées tout au long de la thèse. Pour citer quelques parcours présents dans la région du sud-est, on rappelle les exemples des brochures touristiques (*cf.* Annexe VII, pp. 101-115) qui proposent trois circuits différents :

- *Tataouine – Gasr Ouled Dabbeb – Chenini* (pour *Marmara*) ;
- *Chenini – Ghomrassen – Gasr El Farch – Gasr Hadada* (pour *Verdie Voyages*) ;
- *Gasr Ghilane – Tataouine – Chenini* (pour *Club Med*).

Ces trois circuits permettent la visite d'un village berbère restauré (*Chenini*), d'une ville du sud-est (*Tataouine* ou *Ghomrassen*) et d'un *Gasr* restauré sans traces apparentes de ruines (*Ouled Dabbeb* ou *Hadada*). À travers ces trois parcours, le visiteur aura à découvrir une architecture singulière détachée du modèle urbain actuel. Néanmoins, toute la dimension historique qui s'y attache est estompée par les travaux de restauration exécutés.

Pour revenir au parcours à promouvoir, précisons que son choix s'est fait en tenant compte des spécificités géographiques du territoire mais aussi des particularités historiques et culturelles de chacun des édifices à visiter. En fait, nous choisissons la visite de quatre espaces successifs et qui sont : *Chenini*, *Douirèt*, *Gasr Ouled Dabbeb* et *Gasr Ouled Soltane* (*cf.* Figure 32 ci-après). Ainsi, parcourons-nous deux villages berbères, un *Gasr* de plaine et un autre de montagne. Ce choix permettra de présenter quatre constructions du passé, restaurées et exploitées différemment. La représentation de ce paysage par le texte et par l'image participera à la mise en place d'une mémoire collective. Cette dernière va servir à « l'appropriation collective, par l'image et les représentations, d'un ensemble géographique qui dépasse les expériences individuelles. Le paysage est alors objet de mémoire, carte mentale. En un autre sens, il devient source de connaissances, archive vivante ou matérielle : les aménagements et les dispositifs territoriaux recèlent la trace d'une histoire plus ou moins lointaine ou mouvementée » (Roncayolo, 1993 : 487).

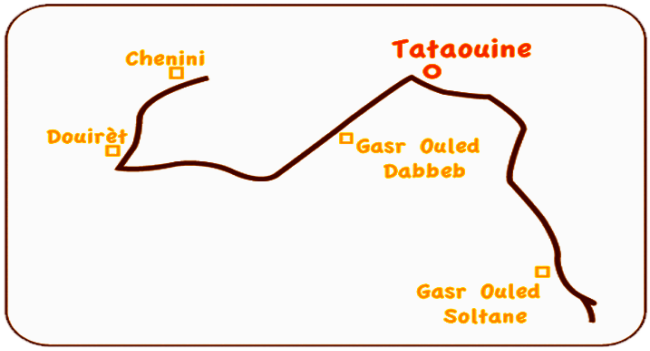


Figure 32
Le circuit de la route des *Gsour*

9.2. Le rapport au récepteur

En concevant un document de communication pour la promotion d'une route des *Gsour*, on s'adresse à la fois au touriste étranger à la région et à la population locale. Ce document sera diffusé sur les lieux visités. À travers son contenu, une présentation de l'état actuel du territoire (par les images insérées), ainsi que quelques précisions quant à l'historique de chacun des édifices visités (par les textes ajoutés) seront présentées.

9.2.1. Le touriste et la population locale

En s'adressant à la population locale ainsi qu'au touriste visiteur des *Gsour*, notre objectif est de transmettre un même message, lequel va servir à la construction d'une mémoire collective autour d'un même objet patrimonial. Ainsi, sommes-nous amenés à expliquer et à diffuser une culture faite autour d'une partie du territoire du sud-est, composée de langages, d'objets et de formes d'hospitalité spécifiques. Afin de sélectionner les informations à transmettre, on s'est référé, d'une part, aux données recueillies sur terrain et qui concernent la perception des *Gsour* par un même groupe d'individus originaires du sud-est. D'autre part, nous avons veillé à atteindre un tourisme culturel. En effet, « nombreux sont les touristes qui ne satisfont plus l'exotisme des paysages et des autochtones, mais cherchent à accroitre leur connaissance de la culture locale. Ainsi le tourisme culturel est-il celui qui conduit à visiter les musées de province, les sites archéologiques, les écomusées, les édifices religieux, les maisons d'écrivain » (Teklik, Mesnard, 2008 : 147).

9.2.2. Ancrer une mémoire

En réalisant ce document de communication, notre objectif principal est de permettre la construction ainsi que la transmission d'une mémoire collective propre à un même objet : les *Gsour* du sud-est Tunisien. En ce sens, un choix bien défini de textes et d'images doit être accompli. En fait, les images qui seront insérées dans le dépliant vont permettre de retracer l'histoire de ces édifices et de décrire leur transformation. Quant

au texte, il doit fournir des informations précises, proposer des dates, expliquer et définir des termes clefs pour présenter les *Gsour*.

Pour évoquer l'importance des photographies prises dans une période du passé, on retient un passage décrivant les peintres impressionnistes de la France du XIX^{e} siècle où on lit que « le paysage [se perçoit] à travers l'image qu'ils nous en ont donné […] Le XIX^{e} siècle n'a plus besoin de ruines pour évoquer la fuite du temps » (Cachin, 1993 : 463). En appliquant ces propos à la région des *Gsour*, nous ajoutons que, justement, la ruine, dans la plupart des cas, n'est plus apparente. Cet élément est plutôt camouflé sous une apparence restaurée. Ceci posé, l'image héritée du passé devient ce référent, cet indice qui indique une construction authentique ancrée dans un paysage naturel, mais aussi culturel défini. Cette image expose une architecture singulière et traduit un état et une apparence du passé. Il s'agit de percevoir une forme, une couleur mais aussi un matériau : la pierre. Pour la décrire, on lit que « la pierre a toujours accueilli la mémoire. Les monuments doivent à leur apparente indestructibilité le fait d'être considérés comme une mémoire minérale qui vaut pour l'éternité » (Candau, 2005 :123).

Par ailleurs, en présentant des photographies d'un même lieu prises pendant deux périodes différentes, une comparaison peut être effectuée. Cette dernière concerne l'état des *Gsour* pendant leur construction et suite à leur restauration. En citant les travaux de restauration et le traitement des édifices, on lit que « l'intervention peut être du beau travail et donner une satisfaction pour son auteur ; mais elle atteint le vif de l'œuvre, elle éveille un doute insupportable sur son authenticité, elle rompt la chaîne. Si on la juge intolérable, c'est qu'elle compromet la perception de "l'œuvre dans le temps" » (Chastel, 1993 : 430). Ceci est bien le cas d'une partie des *Gsour* restaurés. Et justement, l'image représentative de l'édifice dans une époque passée vient rectifier cette carence.

Les *Gsour* se décrivent de lieu de mémoire dans la mesure où ils permettent de raconter des faits, d'étaler une culture et de transmettre un ensemble de langages, d'objets et de formes d'hospitalité propres à un territoire donné.
Ces mêmes édifices se décrivent de lieu transhistorique. En effet, « il s'agit, avant tout, d'un lieu de passage où peu de personnes s'arrêtent longtemps » (Meyer, Walter, 2005 :

71). Précisons que les visiteurs des *Gsour* effectuent un arrêt temporaire. Un passage et une découverte caractérisent cette visite.

Pour conclure, nous avançons que la construction d'une mémoire collective autour d'un même objet suppose la présence et la réunion de trois éléments principaux :

- il faut connaître le lieu et le visiter. Ceci va permettre de percevoir une architecture et des formes caractéristiques d'une époque du passé ;
- il est question de présenter ce même lieu par l'image et de le montrer sous deux aspects différents appartenant à deux temporalités distinctes (du passé et du présent) ;
- un texte explicatif doit accompagner les images représentatives du lieu afin de fournir les éléments essentiels qui permettent de définir ce territoire et d'expliquer quelques termes clefs et indispensables à sa description.

9.3. Promouvoir une route des *Gsour*

Pour la concrétisation de l'objectif opérationnel de la thèse, nous concevons un document de communication pour la promotion d'une route des *Gsour*. Plus précisément, il s'agit de réaliser un dépliant composé de six volets dont deux sont consacrés à la première et dernière de couverture. L'identité visuelle conçue, présentée et détaillée au chapitre précédent (*Cf.* Chapitre 8, pp. 261-288) fera partie des éléments graphiques composant l'espace. Plus exactement, ce document va comporter :

- un titre : la visite des *Gsour* du sud-est Tunisien ;
- une identité visuelle propre à ces mêmes édifices ;
- un circuit retraçant les sites à visiter ;
- des images et du texte présentant et décrivant chacun des espaces à parcourir ;
- le nom et l'adresse électronique d'une association de Tataouine et d'un musée privée de Médenine pour avoir plus d'informations concernant le patrimoine du sud-est.

9.3.1. Le dépliant : présentation générale

Le dépliant se compose de six pages (trois au recto et trois au verso), quatre seront consacrées à la présentation des espaces à visiter, et deux aux première et dernière de couverture. En fait, les deux pages de couvertures sont travaillées selon un même modèle graphique.
D'abord, un titre est attribué au dépliant : la visite des *Gsour* du sud-est Tunisien. Ce dernier prend place dans la partie supérieure de chacune des deux pages. Ensuite, quatre images successives, d'une même dimension, sont insérées. Ces dernières illustrent les quatre lieux à visiter. Elles ont été prises pendant nos déplacements multiples au sud-est et exposent une architecture dans son état actuel.

Pour la première de couverture, un bref texte descriptif accompagne chacune de ces photographies. Et puis, pour la dernière de couverture, nous nommons ces quatre lieux respectivement. De la sorte, nous obtenons une illustration, son descriptif et sa désignation (*cf*. Figure 33 ci-après).

Figure 33
La désignation du lieu

En s'attardant sur la composition graphique de la première de couverture, en plus de l'identité visuelle, du titre attribué au dépliant, des quatre images successives et de leurs descriptifs respectifs, nous insérons le circuit à parcourir et ce, en mentionnant les quatre destinations tout en les situant par rapport à la ville de Tataouine (*cf*. Figure 34 ci-après).

Figure 34
Première de couverture du dépliant

D’autre part, deux courts paragraphes font partie des deux pages de couverture. Le premier explique comment ce paysage a été construit : « des siècles durant, le rude combat de l’HOMME et son dialogue, parfois, avec la substance minérale à taillé ce paysage dantesque ! » (Louis, 1975 : 9). Et le deuxième traduit la présence humaine dans ces lieux : « on croit l’HOMME absent de ce décor grandiose, et pourtant, il est partout, lui et son histoire, illustrée ici par les alvéoles où il met à l’abri son grain, écrite là dans les flancs de la montagne, où il s’est vu contraint d’habiter … » (Louis, 1975 : 10). Énoncés dans cet ordre, nous essayons, à travers le texte, de démontrer la présence effective de l’être humain auprès des *Gsour*. On n’évoque pas de patrimoine matériel délaissé et abandonné, on met plutôt l’accent sur le rôle de l’habitant pour la naissance de cette architecture et son évolution.

En dernier lieu, nous proposons au récepteur désirant s’informer davantage sur cette partie du territoire deux liens électroniques. Le premier est celui de l’association des amis de la mémoire de la terre de Tataouine, pour la présentation et la sauvegarde d’un patrimoine naturel. Et le second présente le musée privé des coutumes et traditions de la ville de Médenine, pour une meilleure connaissance d’une partie du patrimoine culturel de la région.

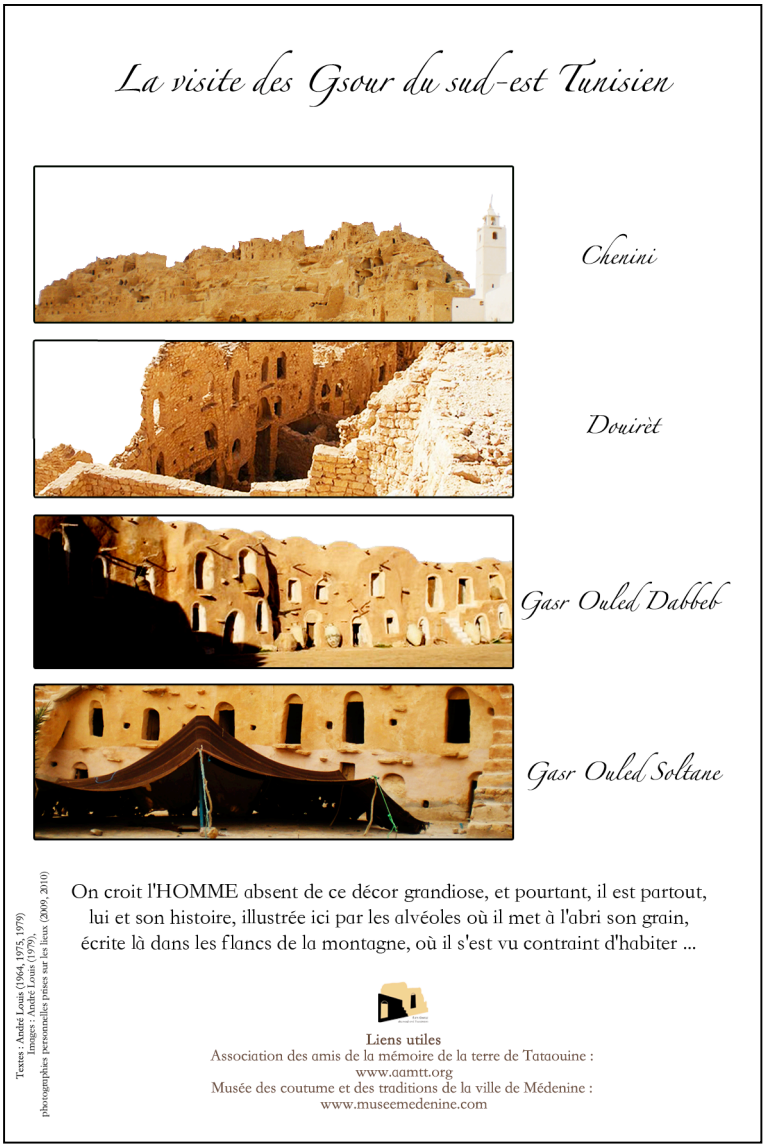


Figure 35
Dernière de couverture du dépliant

Pour décrire le contenu des quatre volets restants du dépliant, précisons qu'une même démarche a été maintenue pour la présentation des quatre sites à visiter. En commençant par présenter le texte, nous le divisons en trois entités successives :

- on indique le nom de la bâtisse ou du village à visiter ;
- un court paragraphe permet de localiser le lieu géographiquement et de préciser sa date de construction ;
- un second paragraphe présente la fonction essentielle ayant été attribuée à cet édifice : s'agit-il d'un lieu de défense ou d'ensilage des récoltes saisonnières ?

Quant aux images insérées, elles renvoient à deux temporalités distinctes : du passé et du présent. Pour les présenter, nous faisons appel à deux modes de couleur différents : les photographies polychromes renvoient à une époque actuelle et les images monochromes traduisent un fragment du passé. En effectuant la sélection de l'ensemble de ces photographies, nous avons tenu à démontrer le rapport qui lie ces espaces aux individus. Qu'il soit habitant originaire du sud-est, ou touriste visiteur de la région, une présence humaine sera remarquée auprès de l'édifice. Chacune de ces images sera expliquée et interprétée séparément au fur et à mesure que nous présenterons les lieux à parcourir.

Un arrière plan est prévu pour chacune des quatre pages. Ce dernier se présente en faible opacité et montre à chaque fois l'architecture descriptive du lieu en question. En fait, « partie prenante de l'environnement, l'architecture – scène où se développe la vie – intègre des idées, des connaissances et souvenirs propres à l'être humain, la nature ou la société » (Azulay Tapiero, Israel Garzón, 2008 : 42). Et justement, l'architecture des *Gsour* présente un élément dominant pour la conception du dépliant. Il s'agit d'un élément de transition, ayant été construit dans le passé et faisant partie de ce présent. En gardant un même ton de couleur et une même échelle de plan pour les quatre architectures retenues, une continuité sera obtenue pour l'ensemble du document (*cf.* Figure 36 ci-après).

Figure 36
L'arrière plan des quatre volets du dépliant

Les lieux à visiter présentent successivement deux villages berbères (*Chenini* et *Douirèt*), un *Gasr* de plaine et un autre de montagne (*Ouled Dabbeb* et *Ouled Soltane*). Ces quatre sites ont été restaurés, mais deux seulement sont valorisés (*Chenini* et *Gasr Ouled Dabbeb*). Pour les distinguer, nous dressons deux colonnes, de part et d'autre de la surface consacrée à leur description, faites d'une succession d'images prises sur les lieux (*cf*. Figure 37 ci-après). En effet, les travaux de valorisation entamés ont permis la réalisation de ces prises de vue qui deviennent « les nouveaux lieux de mémoire par lesquels peut s'accomplir le travail […] du souvenir » (Tornatore, 2008 : 33). Plus exactement, sept images sont retenues pour la présentation de chacun de ces sites. Ces dernières permettent de désigner le lieu et d'exposer l'architecture, l'habitant et les objets qui y sont présents.

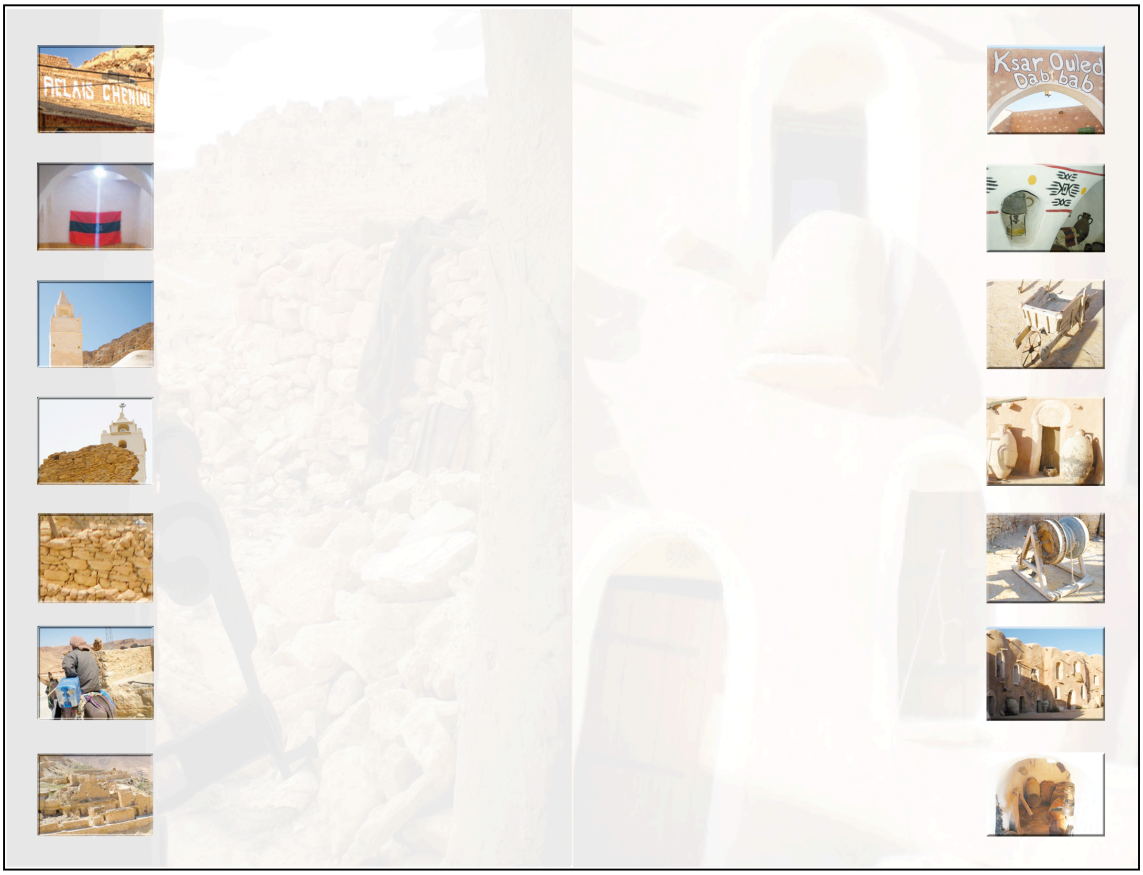


Figure 37
La présentation des sites valorisés

Pour justifier le choix des images insérées aux quatre volets du dépliant, précisons que ces dernières doivent principalement :

- montrer une partie du territoire en question (*Chenini*, *Douirèt*, *Gasr Ouled Dabbeb* et *Gasr Ouled Soltane*) ;
- décrire deux temporalités distinctes (du passé et du présent) ;
- traduire la pratique du lieu et présenter le rapport existant entre l'individu et l'espace parcouru.

Afin de désigner le territoire, un nom accompagne chacune des images retenues. Pour distinguer les deux temporalités, deux modes couleurs différents ont été utilisés. Pour expliquer la présence humaine dans la scène, nous remarquons deux situations

différentes : le même lieu est, d'une part, pratiqué et exploité par l'autochtone originaire de la région et, d'une autre, parcouru et visité par un touriste passager (*cf*. Figure 38 ci-après). Ces deux mises en scène permettent d'attribuer deux fonctions distinctes à un même territoire : la première répond aux besoins d'une population. Tandis que la seconde traduit la singularité de cet objet ; sa visite se fait dans l'objectif de découvrir une architecture et de déduire son authenticité.

Chenini *Gasr Ouled Soltane* *Gasr Ouled Dabbeb*

Figure 38
Présenter la pratique du lieu pendant deux périodes différentes

9.3.2. Le dépliant : présentation détaillée de son contenu

Afin d'effectuer une présentation détaillée du contenu du dépliant, chacun de ses quatre volets sera décrit séparément tout en justifiant le choix du texte et des images insérées.

D'abord, en commençant par parcourir deux villages berbères du sud-est Tunisien (*cf*. Figures 39 et 40), le touriste sera amené à comparer un site valorisé (*Chenini*) et un second partiellement restauré (*Douirèt*). En fait, *Douirèt* est un village berbère qui, à l'inverse de *Chenini*, est très peu exploité actuellement ; « une grande partie de ce patrimoine national est dans un état de décomposition avancée ; totalement déserté, l'ancien village de *Douirèt* est en ruines » (Ksibi, Malouche, 2007 : 242).

Figure 39
Deuxième volet du dépliant

À travers les éléments présents dans cette surface (*cf.* Figure 39 ci-dessus), nous essayons de faire connaître :

- un village berbère : *Chenini* ;
- une construction particulière qui s'élève dans les montagnes, où l'habitat épouse le terrain ;
- quelques valeurs de la société, citons le minaret d'une mosquée pour indiquer une appartenance arabo musulmane ; l'une de ses spécificités : la légende des sept dormants ;
- la pierre en tant que matériau de construction qui apparaît sans traces apparentes de déformation.

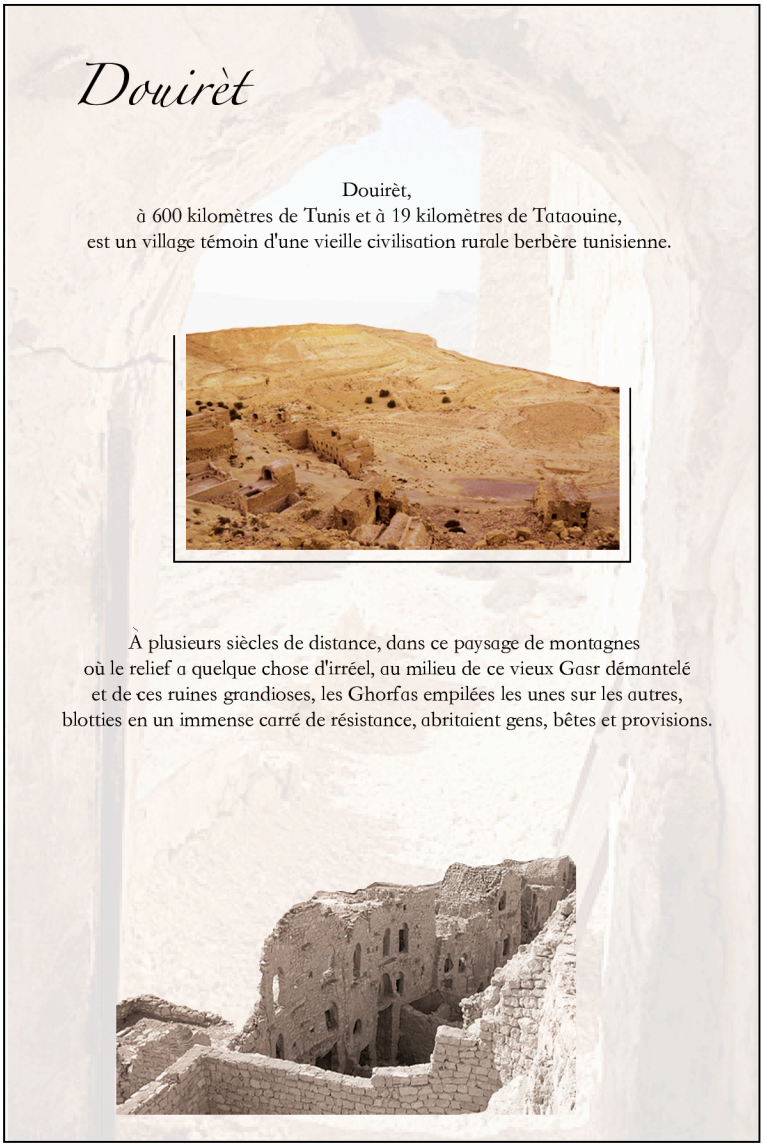


Figure 40
Troisième volet du dépliant

À l'inverse de *Chenini*, *Douirèt* présente un village berbère déserté et très peu exploité. L'image polychrome insérée (*cf*. Figure 40 ci-dessus) traduit l'état actuel de ces édifices du passé et encore présents sur les lieux. Il s'agit d'une architecture dégradée, délaissée et abandonnée.

À travers le texte inséré, nous essayons de situer ce territoire, d'indiquer ses fonctions principales et son utilité.

Figure 41
Quatrième volet du dépliant

Pour présenter *Gasr Ouled Dabbeb*, nous indiquons sa localisation et sa date de construction, dans une phase initiale. Dans une seconde phase, un élément clef pour décrire cet édifice sera présenté ; il s'agit de la *Ghorfa*. En fait, à travers le texte et l'image (*cf.* Figure 41 ci-dessus), nous expliquons comment une juxtaposition de plusieurs *Ghorfas* permet la construction du *Gasr*. Aussi, donnons-nous des informations exactes quant à la taille et à la dimension de cet espace.

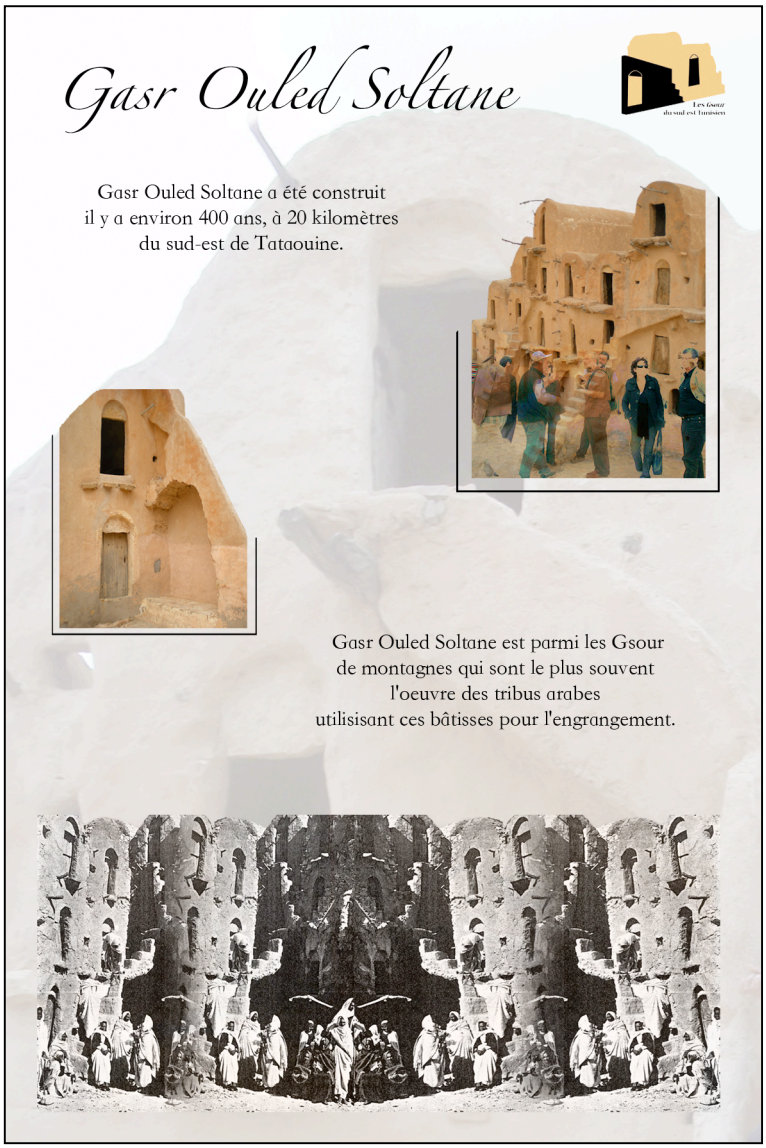


Figure 42
Cinquième volet du dépliant

Gasr Ouled Soltane est un *Gasr* de montagne, restauré, mais non valorisé. À traves les deux photographies insérées, nous remarquons deux pratiques différentes, voire opposées d'un même espace. En fait, une première image monochrome traduit l'aspect fonctionnel de la bâtisse : l'habitant, l'autochtone, l'originaire de la région occupe le lieu. Par ailleurs, une deuxième image polychrome décrit un lieu transhistorique, un lieu de passage où un groupe d'individus ne fait que passer afin de percevoir une architecture, de découvrir un espace sans pour autant l'occuper.

En conclusion, à travers ce document, trois messages principaux sont à transmettre :

- informer le récepteur de l'existence d'un patrimoine et préciser ses spécificités historiques et culturelles ;
- sensibiliser ce même récepteur pour une meilleure conservation et une transmission de l'ensemble de ce patrimoine matériel et immatériel ;
- valoriser cette partie du territoire et permettre la construction et puis l'ancrage d'une mémoire collective faite autour des *Gsour* du sud-est Tunisien.

En commençant par présenter la phase d'information, nous expliquons que les messages diffusés vont contenir un nombre d'informations exactes et précises. Ces dernières apparaissent sous une forme textuelle, plastique et iconique. La matérialisation de ces informations doit permettre la diffusion d'un message assimilé par une majorité d'individus. En ce sens, la langue empruntée doit être partagée et appropriée à la fois par la source d'émission et le récepteur ciblé.

Le message ainsi formulé « se compose d'un plan de l'expression (pour une langue naturelle nous dirons un lexique, une phonologie et une syntaxe) et d'un plan du contenu qui représente l'univers des concepts que nous pouvons exprimer » (Eco, 1994 : 35). Le plan de l'expression contient toutes les données nécessaires pour la mise en forme du message. Ces données se présentent en tant que signifiants partagés entre émetteurs et récepteurs. Ce plan permet la mise en forme d'un premier message constitué par des groupes de mots ou de phrases saisis dans leur littéralité pour l'émission d'une même information. De ces entités signifiantes émanent un second message composé par des signifiés multiples et regroupé dans le plan de contenu. Ces derniers peuvent renvoyer à plus qu'une interprétation et dépendent de la culture acquise par la cible ainsi que du contexte de leur diffusion. Une corrélation entre plan de l'expression et plan du contenu permettra la production d'une signification et la formulation du message à diffuser.

Informer est une phase essentielle pour faire connaître les *Gsour*, dresser leur histoire et décrire leur évolution. En ce sens, retenons que « la préservation et l'aménagement des espaces de mémoire [relèvent] d'une volonté de clarifier certaines spécificités historiques des lieux » (Louwagie, 2008 : 300). Ainsi, des repères historiques doivent

avant tout être présentés. Ces derniers sont indispensables d'abord pour faire connaître un patrimoine et ensuite pour le valoriser.

En fait, à travers cette phase informative, l'accent doit être mis sur la nécessité de sauvegarder et de conserver le patrimoine matériel et immatériel des *Gsour*. L'information ainsi formulée va servir à la diffusion d'un message de sensibilisation. Il s'agit d'expliquer et d'insister sur l'importance d'un tel patrimoine composé d'un ensemble de langages et d'objets spécifique. La phase de sensibilisation va permettre la préservation et la sauvegarde des *Gsour* et ce, dans l'objectif d'atteindre :

- une prise de conscience ;
- un changement de comportement ;
- et une meilleure compréhension du modèle *Gsourien* et de son évolution.

Pour conclure, précisons qu'une stratégie de valorisation des *Gsour* du sud-est Tunisien se réalise pour la transmission d'un ensemble de messages précis tout en prenant en considération l'état réel du territoire en question et les spécificités du récepteur auquel on s'adresse.

Figure 43
La face recto du dépliant ; dimensions réelles : 30/15 com.

Figure 44
La face verso du dépliant ; dimensions réelles : 30/15 com.

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE

Cette dernière partie a permis la réalisation de l'objectif opérationnel de la thèse en tenant compte des analyses et déductions des chapitres précédents. Publicité, design et valorisation patrimoniale sont les trois notions clefs que nous venons de développer.

La publicité a été étudiée d'un point de vue touristique. Concrètement, un corpus fait d'un ensemble de circuits proposés par trois tours opérateurs différents a été constitué et analysé. Cette démarche nous a permis de comprendre le discours publicitaire touristique émis et d'énoncer ses particularités.

Afin de promouvoir le sud-est et les *Gsour* plus précisément, nous avons fait appel aux métiers du design et ce, afin de favoriser la restauration et la valorisation de ce patrimoine sans pour autant le déformer. En effet, le design permet l'aménagement d'un espace, le traiment d'une image ou la conception d'un produit avec, à la fois, un aspect fonctionnel et un attrait esthétique. Espace, image et produit font partie du modèle *Gsourien* que nous avons traité dans une approche design.

À la fin, nous sommes arrivées à la conception d'un document de communication pour la valorisation d'une partie de la région des *Gsour*. Textes et images ont été assemblés pour permettre : de présenter un lieu, d'indiquer sa localisation, d'énumérer ses spécificités et de préciser sa transformation du passé au présent.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Pour conclure ce travail de recherche, commençons par faire le point sur les éléments qui nous semblent importants pour le développement de la problématique et des hypothèses. Nous reviendrons, ensuite, sur la notion de médiation culturelle afin de préciser son importance et son ancrage dans les sciences de l'information et de la communication. Enfin, nous présenterons les limites de cette étude.

À partir de cette recherche, nous avons montré comment des valeurs propres au sud-est se construisent à travers l'image : une image matérielle déduite des cartes postales et une seconde cognitive développée par une même population du sud-est. En outre, on s'est intéressé à la construction des messages publicitaires touristiques pour la promotion de ce même lieu. Plus précisément, une série de circuits touristiques a été analysée. Ces derniers sont conçus par trois tours opérateurs différents et proposent, dans leurs itinéraires, la visite de quelques *Gsour* et villages berbères.

Pour le développement de la thèse, nous sommes parties d'un questionnement de départ pour aboutir à la réalisation d'un objectif opérationnel. En résumé, nous avons étudié :

- les significations plastiques et iconiques produites à travers les cartes postales ;
- les représentations sociales développées par une même population autour d'une culture *Gsourienne* ;
- le discours publicitaire transmis à travers les brochures touristiques pour la promotion du sud-est.

Dans quelle mesure peut-on considérer les *Gsour* en tant qu'outil de médiation culturelle ? comment peut-on rassembler des éléments graphiques et linguistiques, composés d'un ensemble d'objets et de langages précis pour la promotion et la valorisation d'un territoire donné ? Tout en y répondant, l'objectif opérationnel de la thèse se réalise. Ce dernier consiste à concevoir un document de communication.

L'enjeu principal de cette recherche est de montrer que les *Gsour* servent d'outil de médiation culturelle et contribuent à la réalisation d'une stratégie de valorisation patrimoniale.

En fait, le développement de cette étude a été effectué en privilégiant une démarche inductive, tout en essayant de répondre aux questions de départ et de vérifier les hypoyhèses. Ainsi, nos déplacements multiples aux *Gsour* du sud-est Tunisien nous ont-ils permis de :

- tracer une histoire propre à cette partie du territoire ;
- comprendre et décrire la culture de la population du sud-est tout en citant le déficit remarqué dans sa transmission intergénérationnelle ;
- réaliser un document de communication pour la valorisation d'une partie de ce même patrimoine *Gsourien.*

En commençant par présenter, d'un point de vue général, les principaux faits historiques qui ont marqué la Tunisie et son sud-est, notre objet de recherche a été positionné dans un cadre spatio temporel précis. Aussi, avons-nous indiqué l'évolution des *Gsour* et le passage d'un lieu fonctionnel à un autre déserté, délaissé et décrit en tant qu'un espace « qui n'a plus de raison d'être » (Zaïed, 2006 : 38). Toutefois, nous pensons que cette description ne peut être appliquée à ce patrimoine matériel et immatériel riche en valeurs culturelles.

Dans une seconde phase, nous avons analysé un corpus photographique composé d'un ensemble de cartes postales recueillies sur les lieux et récupérées grâce à l'Internet. D'une part, on perçoit des plans larges, des *Gsour* exploités, une présence humaine et un mode de vie partagé par une même société (les cartes postales anciennes, émises en noir et blanc). D'autre part, on dénote des plans rapprochés, des *Gsour* désertés, une mise en scène ajoutée et, dans quelques cas, un aspect déformé (les cartes postales

polychromes). L'analyse de ce corpus divisé diachroniquement nous permet de déduire que la valorisation du patrimoine *Gsourien* par l'image se fait :

- à travers ces édifices du passé habités et exploités ;
- par l'aspect dégradé de la bâtisse, la ruine apparente et l'usure faite à travers le temps ;
- par l'aspect esthétique d'une architecture restaurée. Il s'agit d'une construction particulière ; faite de formes et de couleurs caractéristiques de ce territoire.

En conclusion, les images collectées et analysées désignent un territoire donné : le sud-est, nomment une architecture : les *Gsour*, reflètent des valeurs du passé : la transhumance ou l'ensilage des récoltes saisonnières et exposent quelques mises en scène du présent. La valorisation des *Gsour* à travers l'image se fait à travers l'aspect esthétique dégagé par ces couleurs spécifiques mais aussi grâce à cette apparence en ruine, ces édifices habités et cette société du passé. Il s'agit de faire connaître un mode de vie qui disparaît dans ce présent complètement modifié et remodelé.

Dans une troisième phase, nous avons analysé les représentations sociales produites par un groupe d'individus originaires du sud-est autour de ce même objet d'étude. Comment une même population perçoit-elle un patrimoine hérité du passé ? comment décrire ce patrimoine et pour quelles perspectives de sauvegarde et de transmission ?
Pour répondre à ces questions, un guide d'entretien a été réalisé. Ce dernier a abordé les langages, les objets, les territoires et les formes d'hospitalité partagés dans le sud-est et a été diffusé auprès d'un échantillonnage sélectif de cette même partie du territoire. D'une part, les informations sont limitées et des connaissances demeurent à préciser auprès d'une deuxième génération qui décrit les *Gsour* en tant qu'un héritage du passé sans fournir des détails quant à l'évolution ou la transformation progressive leur ayant atteint. D'autre part, les pesonnes âgées paraissent mieux informées. Elles nous livrent des dates précises et des éléments de l'histoire des *Gsour* justifiant leurs connaissances approfondies.

Pour revenir sur les représentations sociales, on retient que ces dernières « sont en effet définies comme étant non seulement mobilisées mais aussi produites dans les interactions et au cours de processus de communication » (Le Marec, 2002 : 80). Et justement, ce processus de communication est très peu développé ; un déficit de

transmission intergénérationnelle est plutôt déduit à partir des données recueillies et analysées. Toutefois, une même motivation de valorisation du patrimoine *Gsourien* est exprimée aussi bien par la première que la deuxième génération interrogée. Ceci posé, une mémoire collective demeure à développer afin de :

- transmettre des valeurs culturelles du passé ;
- ancrer, auprès des jeunes générations, des connaissances précises et exactes concernant la construction des *Gsour* et leur évolution dans le temps ;
- sauvegarder un patrimoine immatériel qui se dissout progressivement.

L'ancrage de cette recherche dans l'interdiscipline des sciences de l'information et de la communication a permis d'étudier et d'analyser l'image représentative des *Gsour* en faisant appel à plus qu'un champ de recherche. Ainsi, avons-nous fait référence aux travaux menés en sémiologie, en publicité ou encore en design afin de décrire l'aspect de médiation culturelle associé au modèle *Gsourien* et d'œuvrer pour une stratégie de valorisation.
Ainsi, a-t-on décrit une construction née du besoin, occupée et exploitée par deux ethnies arabe et berbère, transformée selon le contexte économique de la région et restaurée pour servir de bien matériel. Dans ce cadre, les *Gsour* se définissent en tant que dispositif précis qui se munit de valeurs territoriales et culturelles spécifiques ayant été développées tout au long de la thèse. C'est en ce sens qu'on a fait appel à la notion de médiation qui « apparaît à chaque fois qu'il y a besoin de décrire une action impliquant une *transformation* de la situation ou du dispositif communicationnel, et non une simple interaction entre des éléments déjà constitués » (Davallon, 2003 : 44).

Effectuer cette recherche dans le cadre d'une cotutelle internationale entre le Crem et l'Ipsi ; et en intégrant un programme de recherche interdisciplinaire mené en collaboration avec le laboratoire d'économie et des sociétés rurales de l'Ira à Médenine nous a permis d'approfondir nos recherches théoriques en ayant accès aux bibliothèques universitaires aussi bien en France qu'en Tunisie ; de participer aux séminaires transversaux organisés dans le cadre du programme LOTH au Crem, à l'Ipsi et au Lesor et d'avoir des facilités d'accès au terrain.

À travers cette étude, nous soulevons quelques mises au point à établir dans un travail futur, qui sera mené dans la continuité du programme LOTH. En effet, en tenant compte de la part du touriste pour la valorisation du patrimoine *Gsourien*, un travail de terrain doit être réalisé. Il s'agit d'étudier les perceptions faites autour des *Gsour* par un groupe d'individus, cette fois non originaires du sud-est. Ces derniers ne seront pas des connaisseurs de l'histoire de ce patrimoine, mais plutôt des visiteurs étrangers à la région. Cette étude va nous permettre de comprendre, dans une phase initiale, comment ces touristes passagers perçoivent-ils les *Gsour* et de déduire, dans une seconde phase, l'image cognitive contruite autour d'un patrimoine matériel et immatériel précis.

D'autre part, un second travail sur terrain doit être effectué et concerne cette fois la méthode de restauration et puis de valorisation des *Gsour*. En ce sens, il est à préciser qu'à travers nos recherches actuelles, nous avons étudié l'image représentative des *Gsour* ; qu'elle soit produite dans les cartes postales, développée par une même population ou présentée à partir des circuits touristiques. Ceci posé, une étude peut aussi être élaborée afin de comprendre dans quelle mesure les travaux de restauration des *Gsour* participent à la construction et à la transmission d'une image valorisante de ce patrimoine.

À la fin, nous proposons quelques pistes d'exploitation du document de communication conçu dans la troisième partie de la thèse. En fait, un message promotionnel mais aussi de valorisation du patrimoine *Gsourien* doit être émis. En fournissant des informations précises, en présentant des photographies prises sur les lieux et d'autres démonstratives d'une époque du passé, ce document participera à la transmission et à la sauvegarde d'une partie de ce patrimoine. Pour ce, et dans une première phase, nous proposons sa diffusion auprès des associations et des musées de la région afin qu'il soit transmis aussi bien aux habitants de la région et qu'à ses visiteurs. Dans une seconde phase, la visite effective de ces quatre sites – *Chenini*, *Douirèt*, *Gasr Ouled Dabbeb*, *Gasr Ouled Soltane* – peut être effectuée et ce en passant à la réalisation effective du circuit mentionné au dépliant. Cette visite permettra une meilleure mémorisation des informations proposées initialement.

TABLE DES IMAGES

Image 1 82
Un *Gasr* du sud-est Tunisien
Image 2 82
Gasr Metameur
Image 3 83
Gasr Ouled Soltane
Image 4 83
Un *Gasr* du sud-est Tunisien
Image 5 84
Un *Gasr* du sud-est Tunisien
Image 6 84
Le coin d'un *Gasr* du sud-est Tunisien
Image 7 86
Un *Gasr* du sud-est Tunisien
Image 8 88
Gasr à Médenine
Image 9 88
Chenini, Tataouine
Image 10 89
Chenini, Tataouine
Image 11 89
Chenini, Tataouine
Image 12 90
Gsour de Médenine
Image 13 90
Gasr à Médenine
Image 14 91
Gasr Kédim
Image 15 91
Un *Gasr* du sud-est Tunisien
Image 16 92
Gasr Ouled Soltane
Image 17 92
Gasr Ouled Soltane
Image 18 95
Un *Gasr* à Médenine
Image 19 96
Gasr Ouled Soltane
Image 20 96
Gasr Ouled Soltane

Image 21 99
Le texte dans la carte postale
Image 22 100
Un *Gasr* du sud-est Tunisien
Image 23 100
Gasr Haddada
Image 24 102
Inscription à *Gasr Kèdim*
Image 25 102
Motifs à l'intérieur d'un *Gasr*
Image 26 106
Gasr Haddada
Image 27 108
Gasr Ezzahra
Image 28 109
Gasr Oulèd Soltane
Image 29 110
Gasr Hadada
Image 30 116
Gasr El Ferch
Image 31 118
Gasr El Ferch
Image 32 118
Gasr Ouled Soltane
Image 33 122
Gasr El Ferch
Image 34 123
Gasr Metameur
Image 35 123
Gasr Ouled Soltane
Image 36 125
Gasr El Ferch
Image 37 126
Gasr Ouled Soltane
Image 38 126
Un *Gasr* à Tataouine
Image 39 129
Gasr Hadada
Image 40 130
Un *Gasr* du sud-est Tunisien
Image 41 130
Gasr El Ferch
Image 42 134
Gasr Hadada
Image 43 152
Le village de *Chenini*
Image 44 152
Constructions Berbères à Chenini
Image 45 153
Carte géographique

Image 46 156
La mosquée de *Chenini*
Image 47 157
Une partie de la mosquée et des tombes
Image 48 158
Une partie de l'intérieur de la mosquée
Image 49 159
Inscription murale
Image 50 160
La mosquée et les tombes à *Chenini*
Image 51 162
Carte géographique
Image 52 180
Coutumes matrimoniales au sud-est Tunisien
Image 53 195
Nommer le territoire du sud-est
Image 54 198
État des lieux des *Gsour*
Image 55 205
L'aménagement des *Ghorfas* du musée des traditions et des coutumes de la ville de Médenine
Image 56 216
Aménagement d'une *Ghorfa*
Image 57 217
Collection des objets fabriqués en fer
Image 58 235
Un *Gasr* du sud-est Tunisien
Image 59 259
Chenini de Tataouine
Image 60 279
Gasr Ouled Soltane

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Tableau 1 49
La succession des civilisations en Tunisie

Tableau 2 136
Classement des *Gsour* exploités au sud-est Tunisien

Tableau 3 163
La régression de la population dans la ville de *Ghomrassen*

Tableau 4 175
Perception de la légende des sept dormants

Tableau 5 176
L'explication attribuée au terme *Ghomrassen*

Tableau 6 179
La conservation des traditions dans le sud-est Tunisien

Tableau 7 181
Les coutumes héritées à travers les générations

Tableau 8 181
La classification des coutumes selon les origines ethniques

Tableau 9 184
Nombre actuel des *Gsour* dans le sud-est Tunisien

Nombre des *Gsour* visités par la population autochtone

Tableau 10 186
Les constructeurs des *Gsour*

Leurs territoires d'appartenance

Leurs fonctions

L'aménagement de leurs intérieurs

Dates de leur délaissement

Tableau 11 189
La description des *Gsour* par la population autochtone

La valorisation des *Gsour* : pour quels objectifs ?

Tableau 12 199
Quantification des *Gsour* réhabilités dans la région du sud-est Tunisien

Tableau 13 224
La fréquentation des hôtels en Tunisie par les touristes non résidents et par an

Tableau 14 244
Le champ lexical autour du sud-est Tunisien pour le circuit « la *Saharienne* »

Tableau 15 248
Le champ lexical autour du sud-est Tunisien pour le circuit proposé par *Club Med*

Tableau 16 255
Le champ lexical autour du sud-est Tunisien pour le circuit proposé par *Verdie voyages*

TABLE DES FIGURES

Figure 1 57
Évolution du mode de l'habitat au sud-est Tunisien

Figure 2 61
Les composants du *Gasr*

Figure 3 73
Schéma de la communication selon Roman Jakobson ; 1969

Figure 4 76
Affiches promotionnelles du festival international des *Gsour* des trois années successives 2007, 2008 et 2009

Figure 5 78
Les faces recto verso d'une carte postale émise de Tataouine

Figure 6 79
Photo de droite : *Ksar Béni Barka* photographié par Ernest Gobert ; préhistorien, médecin et ethnologue français installé au sud de la Tunisie de 1906 à 1958. Signatures des photos de gauche: *ND Phot*. : Les frères Étienne et Louis Neudrein.

Figure 7 82
Cercle chromatique

Figure 8 107
Gasr Hadada

Figure 9 165
Décrire le lieu

Figure 10 211
Trois finalités pour une médiation culturelle

Figure 11 212
Quatre phases pour découvrir le lieu

Figure 12 212
Trois messages pour une communication touristique

Figure 13 240
La maquette du circuit « côté soleil » ; *Marmara*

Figure 14 242
La maquette du circuit « la *Saharienne* » ; *Marmara*

Figure 15 243
Le déroulement du circuit « la *Saharienne* »

Figure 16 246
La maquette du circuit « *Sahara* et Djerba la douce » ; *Club Med*

Figure 17 247
La maquette du circuit « *Sahara* et Djerba la douce » ; *Club Med*

Figure 18 251
La maquette du circuit « Grand tour de la Tunisie » ; *Verdie voyages*

Figure 19 252
La maquette du circuit « évasion berbère » ; *Verdie voyages*

Figure 20 253
Le déroulement du circuit « évasion berbère » ; *Verdie voyages*

Figure 21 254
Représentation tripolaire de l'espace

Figure 22 278
Différentes textures des *Gsour* du sud-est Tunisien

Figure 23 284
La forme extérieure du *Gasr*

Figure 24 285
La représentation d'un *Gasr* exploité

Figure 25 285
La représentation d'un *Gasr* déserté

Figure 26 286
Le dédoublement du *Gasr*

Figure 27 286
L'organisation des pierres

Figure 28 286
La division du *Gasr*

Figure 29 287
La réorganisation du *Gasr* exploité

Figure 30 287
La simplification du graphisme retenu

Figure 31 288
L'identité visuelle retenue

Figure 32 294
Le circuit de la route des *Gsour*

Figure 33 298
La désignation du lieu

Figure 34 299
Première de couverture du dépliant

Figure 35 301
Dernière de couverture du dépliant

Figure 36 303
L'arrière plan des quatre volets du dépliant

Figure 37 304
La représentation des sites valorisés

Figure 38 305
Présenter la pratique du lieu pendant deux périodes différentes

Figure 39 306
Deuxième volet du dépliant

Figure 40 307
Troisième volet du dépliant

Figure 41 308
Quatrième volet du dépliant

Figure 42 309
Cinquième volet du dépliant

Figure 43 312
La face recto du dépliant ; dimensions réelles : 30/15 cm

Figure 44 313
La face verso du dépliant ; dimensions réelles : 30/15 cm

Figure 45 317
Le déroulement de la thèse

Figure 46 319
Présentation du corpus photographique

Figure 47 320
Présenter les perceptions d'une même population autour des *Gsour*

LISTE DES SIGLES ET DES ACRONYMES

AMTT : Amis de la mémoire de la terre de Tataouine.

CREM : Centre de recherche sur les médiations.

DRCCP : Direction régionale de la culture et de la conservation du patrimoine.

IBLA : Institut des belles lettres arabes.

INP : Institut national du patrimoine.

INS : Institut national des statistiques.

IPSI: Institut de presse et des sciences de l'information.

IRA : Institut des régions arides.

IRMC : Institut de recherche sur le Maghreb contemporain.

LESOR : Laboratoire des économies et sociétés rurales.

LOTH : Langages, Objets, Territoires et formes de l'Hospitalité.

M2R : Master 2 recherche.

SIC : Sciences de l'information et de la communication.

UPV-M : Université Paul Verlaine - Metz.

LIEUX DE CONSULTATION
Classés par ordre alphabétique

Bibliothèque d'études et du patrimoine, Toulouse, France.

Bibliothèque du musée du Bardo, Tunis, Tunisie.

Bibliothèque nationale, Tunis, Tunisie.

Bibliothèque publique d'information, centre Pompidou, Paris, France.

Bibliothèque universitaire de l'Arsenal, Toulouse, France.

Bibliothèque universitaire de l'École des Beaux arts, Toulouse, France.

Bibliothèque universitaire de l'École nationale d'architecture et d'urbanisme, Sidi Bou Saïd, Tunisie.

Bibliothèque universitaire de l'Institut supérieur des beaux arts, Nabeul, Tunisie.

Bibliothèque universitaire de l'Université Paul Verlaine, Metz, France.

Bibliothèque universitaire de l'Université du Mirail, Toulouse, France.

Bibliothèque universitaire du Celsa, Paris, France.

Institut des belles lettres arabes (IBLA), Tunis, Tunisie.

Institut de recherche sur le Maghreb contemporain (IRMC), Tunis, Tunisie.

Institut des régions arides (IRA), Médenine, Tunisie.

Institut supérieur d'histoire du mouvement national, Manouba, Tunisie.

Les archives nationales, Tunis, Tunisie.

Médiathèque Charles de Gaulle, Tunis, Tunisie.

Médiathèque José Cabanis, Toulouse, France.

BIBLIOGRAPHIE

Classement des auteurs par ordre alphabétique

Abichou H., Jouve A., Sghaier M., 2009, « Le tourisme saharien au sud-est Tunisien, menace ou vecteur de développement durable des zones marginales », pp. 299-309, *in* : Khatteli H. dir., *Sociétés en transition et développement local en zones difficiles*, Médenine, Institut des régions arides.

Al Hafed Abi Al Fida Ismail Ben Kouthair Al Kouraichi Al Dimachki, 2002, *Tafsir Al Coran Al Adhim*, 3ème volume, Le Caire, Ed. Dar Al Fajr Li Atourath.

Aboudrar B.N., 2000, *Nous n'irons plus au musée*, Paris, Alto aubier.

Ammar L., 2005, *Histoire de l'architecture en Tunisie. De l'antiquité à nos jours*, Tunis, livre édité à compte d'auteur.

Aumont J., 1999, *L'image*, Paris, Nathan.

Auge M., 2009, *Pour une anthropologie de la mobilité*, Paris, Payot.

Austin J-L., 1970, *Quand dire c'est faire, l'ordre philosophique*, Paris, Seuil.

Azulay Tapiero M., Israel Garzón E., 2009, « Geste mémoriel et geste architectural : Berlin, Barcelone, Sarrebruck », pp. 41-60, *in* : Fleury B., Walter J., dir., *Qualifier des lieux de détention et de massacre (2) territorialisation, déterritorialisation*, Nancy, Presse universitaire de Nancy.

Babou I., Callot P., 2007, *Les dilemmes du tourisme*, Paris, Vuibert.

Bachman C., Lindenfeld J., Simonin J., 1993, *Langage et communication sociale*, Paris, Hatier Didier.

Bardin L., 2007, *L'analyse de contenu*, Paris, Presse universitaire de France.

Barthes R., 1991, *L'aventure sémiologique*, Paris, Éd. du Seuil.

Barthes R., 1980, *La chambre claire,* Paris, cahiers du cinéma Gallimard Seuil.

Barthes R., 1984, *Le bruissement de la langue,* Paris, Éd. du Seuil.

Barthes R., 1972, *Le degré zéro de l'écriture,* Paris, Éd. du Seuil..

Barthes R., 2007, *L'*empire des signes, Paris, Points.

Barthes R., 1957, *Mythologies,* Paris, Éd. du Seuil.

Baud P., Bourgeat S., 2003, *Dictionnaire de géographie,* Paris, Hatier.

Beaud M., 1994, *L'art de la thèse*, Paris, Éd. de la découverte.

Bekkar R., 2000, « Compétences et savoir-faire des habitants à Bizerte (Tunisie) », pp. 63-78, *in* : Berry-Chikhaoui I., Deboulet A. dir., *Les compétences des citadins dans le monde arabe. Penser, faire et transformer la ville*, Tunis, Éd. de l'IRMC.

Ben Mahmoud W., 2009, « Des réflexes à oublier », in : *L'Hebdo touristique*, n° 1033, pp. 8-9, Tunis.

Ben Ouezdou H., 2001, *Découvrir la Tunisie du Sud. De Matmata à Tatouine : ksour, jessour et troglodytes,* Tunis.

Ben Salem L., 2007, « Famille et changements sociaux, révolution ou reproduction ?», pp. 49-60, *in* : Amri L. dir., *Les changements sociaux en Tunisie 1950-2000*, Paris, l'Harmattan.

Ben Shah A., 2007, « Définition du musée», pp. 79-83, *in* : Desvallées A., Mairesse F. dir, *Vers une redéfinition du musée*, Paris, l'Harmattan.

Biro, A., 1995, *Couleurs de la Tunisie. 25 siècles de céramique*, Paris, Broché, Institut du monde arabe.

Bonardi C., Roussiau N., 2001, *Les représentations sociales : état des lieux et perspectives*, Paris, Mardagua.

Bonello Y.H., 1998, *La ville*, Paris, Presse universitaire de France.

Bonville (de) J., 2006, *L'analyse de contenu des médias*, Bruxelles, Éd. De Bœck Université.

Bony A., 2004, *Le design*, Paris, Éd. Larousse.

Boularès H., Duvignaud J., 1955, *La Tunisie*, Paris, Presse universitaire de France.

Boukrâa R., 2007, « Acteurs sociaux et changement social en Tunisie 1956-1986 », pp. 183-190, *in* : Amri L. dir., *Les changements sociaux en Tunisie 1950-2000*, Paris, l'Harmattan.

Boukrâa R., 2007, « Le tourisme saharien entre le paradigme fonctionnaliste et le paradigme systémique », *in tourisme saharien et développement durable, enjeux et approches comparatives*, Université de Sousse- Tunisie.

Bourdieu P., 1982, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.

Bourdieu P., 1982, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.

Bourdieu P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éd. du Minuit.

Bouslama T., 2009, « Permettre le rêve», *in* : Haddad T. dir., *L'hebdo touristique*, Tunis, n°1033, pp. 8-9.

Boutigny H., 2008, « Carte postale, le rêve de toujours. Quelques repères historiques », pp. 6-8, *in* : Bakhtine M., dir., *Que nous disent les cartes postales*, Paris, Mémoire d'Afrique du Nord.

Boyer M., 2007, *Le tourisme de masse*, Paris, l'Harmattan.

Boyer M., Viallon P., 1994, *La communication touristique*, Paris, Presse universitaire de France.

Breton P., 2000, *La parole manipulée*, Paris, La découverte/Poche (essais).

Bruston A., ouvrage collectif, 2005, *Des cultures et des villes, mémoires au futur,* Paris, L'aube essai.

Buschini F., Moscovici S., 2003, *Les méthodes des sciences humaines*, Paris, Presse universitaire de France.

Caille A., 1996, « l'obligation de donner. La découverte sociologique capitale de Marcel Mauss », *in* : Mauss M., dir., *Revue du MAUSS semestrielle*, Paris, Mauss.

Cachin F., 1993, « Le paysage du peintre », pp. 463-480, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Caman M., 1989, *La Tunisie*, Paris, Presse universitaire de France.

Candau J., 2005, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Armand Colin.

Castells M., 1999, *Le pouvoir de l'identité*, Paris, Éd. Fayard.

Cattedra R., 2000, « De la symbolique monumentale à l'invention d'un espace », pp. 97-126, *in* : Berry-Chikhaoui I., Deboulet A. dir., *Les compétences des citadins dans le monde arabe. Penser, faire et transformer la ville*, Tunis, Éd. de l'IRMC.

Caune J., 1995, *Culture et communication. Convergences théoriques et lieux de médiation*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

Caune J., 1992, *La culture en action. De Vilar à Lang : le sens perdu*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

Caune J., 1999, *Pour une éthique de la médiation. Le sens des pratiques culturelles*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

Cavalli-Sforza L., 2005, *Évolution biologique, évolution culturelle*, Paris, Odile Jacob.

Certeau (de) M., 1993, *La culture au pluriel*, Paris, Éd. Du seuil.

Certeau (de) M., 2008, *L'invention du quotidien, 1- Arts de faire*, Paris, Folio essais.

Certeau (de) M., 1994, *L'invention du quotidien, 2- Habiter, cuisiner*, Paris, Folio essais.

Charaudeau P., 1983, *Langages et discours, éléments de sémio linguistiques*, Paris, Hachette.

Charaudeau P., Maigneneau D., 2002, *Dictionnaire de l'analyse de discours*, Paris, Éd. du Seuil.

Chastel A., 1993, « la notion de patrimoine », pp. 405-433, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Chateau D., 2007*, Sémiotique et esthétique de l'image, Paris, l'Harmattan.*

Chazau (du) H.B., 2005, *Dictionnaire des synonymes, Paris,* le robert.

Cluzeau (du) C.O.*,* 2005*, Le tourisme culturel, Paris,* Presse Universitaire de France.

Cohen Bacrie B., 2004, *La communication publique territoriale*, Paris, Armand Colin.

Cotin M., 2005, *L'écriture, l'espace*, Paris, l'Harmattan.

Cuvelier P., 1998, *Anciennes et nouvelles formes de tourisme*, Paris, l'Harmattan.

Daghari Ounissi M. H., 2002, *Tunisie. Habiter sa différence. Le bâti traditionnel du sud est Tunisien*, Union Européenne, l'Harmattan.

Darras B., 2008, « sémiotiques des signes visuels et du design de l'information », 123-150, *in :* Darras B., dir., *Images et sémiologie*, Paris, publications de la Sorbonne.

Davallon J., 2004, « La médiation : la communication en procès ? », pp. 37-60, *in* : Thonon M., dir., *Médiations et médiateurs*, Paris, l'Harmattan.

Davallon J., 2006, *Le don du patrimoine : Une approche communicationnelle de la patrimonialisation*, Paris, Hermès sciences publications.

Debord G., 1971, *La société du spectacle*, Paris, Éd. Champ libre.

Demangeot J., 2001, *Les milieux désertiques*, Paris, Armand Colin.

Demeerseman A., 1944, « L'hospitalité, religion de l'âme», pp. 115-138, *in* : *Revue de l'institut des belles lettres arabes*, n°144, 2ème semestre, Tunis, Institut des belles lettres arabes.

Détienne M., 2005, *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard.

Diène D., 2004, « Tourisme interculturel », *Le patrimoine du passé sera le tourisme du futur*, Barcelone, forum universelle des cultures.

Dosse F., 2003, « Paul Ricœur : un abandon du devoir de mémoire », pp. 67-88, *in* : Chiantaretto J.F. et Robin R., dir., *Témoignage et écriture de l'histoire*, Paris, l'Harmattan.

Eco U., 1994, *La recherche de langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, Éd. du Seuil.

Eco U., 1985, *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset.

El Kadi G., Sidi Boumedine R., Signolès P., 2000, *L'urbain dans le monde arabe. Politiques, instruments et acteurs,* Paris, CNRS éditions.

Feehan J., 2005, « Le paysage de demain : projet de conservation», p. 43, *in* : *Naturopa*, n°103, Belgique.

Fleury-Vilatte B., Walter J., 2005, « Terrain, expérimentation et sciences sociales», pp. 147-160, *in* : *Questions de communication*, n° 7, Nancy, Presse Universitaire de Nancy.

Foucault M., 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.

Gabous A*., 2005*, *La Tunisie des photographes 1875-1910 de l'intervention de la photo à l'avènement de la couleur*, Tunis, Editions Cérès.

Gaehtgens T. W., 1993, « Le musée historique de Versailles », pp. 140-165, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Genin D., Guillaume H., Ouessar M., Ouled Belgacem A., Romagny B., Sghaier M., Taâmallah H. (éditeurs. scientifiques), 2006, *Entre désertification et développement : la Jeffara tunisienne*, Tunis, Cérès éditions.

Gernet L., 1976, *Anthropologie de la Grèce antique, textes à l'appui*, Série Histoire classique dirigée par Pierre Vidal, Paris, Naquet.

Ghourabi A., 1990, « Au gré du festival », pp. 18-21, *in* : El Miaâd, revue interne de l'association Ibn Arafa, Tunis.

Goffman E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éd. de Minuit.

Gotman A., 1989, « Familles, générations, patrimoine : une question urbaine ? », pp. 87-97, *in* : Les annales de la recherche urbaine, Paris, Dunod, ministère de l'Equipement et du logement.

Grafmeyer Y., Joseph I., (traducteur), 1994, *L'école de Chicago*, Paris, Aubier.

Grafmeyer Y., 2005, *Sociologie urbaine*, Paris, A. Colin.

Gregotti V., 2007, *dix sept lettres sur l'architecture*, Éds. Parenthèses.

Groupe d'éditeurs scientifiques, 1988, *Les idées de l'anthropologie*, Paris, A. Colin.

Grover R., 2006, *Les mosquées*, Paris, Novebook.

Gsell S., 1972, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Tome I : les conditions de développement historique. Les temps primitifs. La colonisation phénicienne et l'empire de Carthage, Osnabrück, Otto Zeller Verlag.

Hachicha I., 2009, « Design des Ksours : un potentiel de service touristique », pp. 531-543, *in* : Khatteli H. dir, *Sociétés en transition et développement local en zones difficiles*, Médenine, Institut des régions arides.

Halbwachs M., 1997, *La mémoire collective,* Paris, Armand Colin.

Jeuge-Maynart I., 1997, *Guide bleu, Tunisie*, Paris, Hachette.

Joly M., 2008, *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris, Armand Colin.

Joly M., 2006, *L'image et son interprétation*, Paris, Armand Colin.

Journet N., 2002, « le don est-il moderne», *in* : Sciences Humaines, n°133 : « Les métamorphoses de l'état », Paris, Sciences Humaines Éditions.

Juffé M., 2000, *L'art de communiquer*, Paris, Georg éditeur. Collection Janus.

Kassab A., 1976, *Histoire de la Tunisie : l'époque contemporaine*, Tunis, Société tunisienne de diffusion.

Kaufmann J.C., 2004, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.

Kerbrat-orecchioni C., 1986, *L'implicite*, Paris, Armand Colin.

Klinkenberg J. M., 2000, *Précis de sémiotique générale*, Paris, le Seuil.

Kossentini N., 2003, « Paysage revisité à travers une pratique d'installation », pp. 101-108, *in* : Triki R., dir., *Espaces et mémoires*, Tunis, Atep et Maghreb diffusion.

Ksibi M.M., Malouche N., 2007, *Le tourisme Tunisien, récit d'un demi-siècle. Une œuvre, une histoire et des hommes*, Tunis, Simpact.

Kyoud R., Rekik R., 2004, «Architecture du Sud », pp. 56-187, *in* : *Guide des spécificités architecturales au Sud Tunisien*, Tunis, Nouha éditions, Ministère de l'équipement, de l'habitat et de l'aménagement du territoire.

Lachaussée I., 2005, « L'art de la mémoire et les figures de l'oubli », *in* : Mogin-Martin R., Caplan R., Dumas C., Fisbach E., dir., *La mémoire historique. Interroger, construire, transmettre*, Angers, Presse Universitaire d'Angers.

Landel P. A., Mao P., Vida L., 2007, « Le diagnostic de territoire et la création d'activités touristiques à partir du patrimoine », *in* : Lazzarotti O., Violier P., dir., *Tourisme et patrimoine*, Angers, Presse Universitaire d'Angers.

Llamazares J., 2005, « La rivière de l'oubli», p. 81, *in* : *Naturopa*, n°103, Belgique.

Laplantine F., 2005, *La description ethnographique*, Paris, Armand Colin.

Lasserre F., Lechaume A., 2003, *Le territoire pensé*, Québec, Presse universitaire du Québec.

Lazato-Giotart J.P., 2006, *Le chemin vers l'écotourisme*, Paris, Delachaux et Niestlé SA.

Le Marec J., 2002, *Ce que le « terrain » fait aux concepts : vers une théorie des composites*. Mémoire pour l'habilitation à diriger les recherches, Université Paris 7.

Lendrevie J., Baynast (de) A., 2008, *Publicitor*, Paris, Dunod.

Lévinas E., 1982, *L'au-delà du verset,* Paris, Éd. de Minuit.

Lévi-Strauss C., 1967, *Du miel aux cendres*, Paris, Plon.

Lindekens R., 1991, *Texte, image et société,* Paris, Aux amateurs de livres.

Lipiansky E.M., 1992, *Identité et communication,* Paris, Presse universitaire de France.

Louwagie F., 2009, « Lieux de non-retour », pp. 299-312, *in* : Fleury B., Walter J., dir., *Qualifier des lieux de détention et de massacre (2) territorialisation, déterritorialisation*, Nancy, Presse universitaire de Nancy.

Louis A., 1971, « Habitats et habitations autour des ksars de montagne dans le sud tunisien », pp. 123-148, *in* : *Revue de l'Institut des belles lettres arabes*, n°127, Tunis, Institut des belles lettres arabes.

Louis A., 1972, « Le monde berbère de l'extrême sud tunisien », pp. 107-127, *in* : *ROMM*, n°11, Aix-en-Provence, Imprimerie Louis Jean.

Louis A., Sironval MM., 1972, « Le mariage traditionnel en milieu berbère dans le sud de la Tunisie », pp. 96-123, *in* : *Revue de l'occident musulman et de la méditerranée*, Aix-en-Provence, Imprimerie Louis Jean.

Louis A., 1973, « Les prestations réciproques en milieu berbère du sud tunisien », pp. 456-472, *in* : *Anthropos*, n°3-4, Aix-en-Provence, Imprimerie Louis Jean.

Louis A., 1973, « Contacts entre culture berbère et culture arabe dans le sud tunisien », pp. 394-405, *in* : Galley M., dir., *Actes du 1er congrès d'études des cultures méditerranéennes et d'influence arabo-berbère*, Alger, Société nationale d'édition et de diffusion.

Louis A., 1974, « Sédentarisation des semi-nomades du sud-tunisien et changements culturels», pp. 55-61, *in* : Santucci R., dir., *Maghreb - Machrek*, n°65, Paris, Éd. La documentation française.

Louis A., 1975, *Tunisie du sud. Ksour et villages de crêtes*, Paris, CNRS.

Louis A., 1975, *Etrange cité berbère du sud tunisien : Douiret*, Tunis, Société Tunisienne de Diffusion.

Louis A., 1978, *Tunisie du sud : Ksar et villages de crêtes*, Paris, Éd. du centre national de la recherche scientifique, Imprimerie Louis Jean.

Louis A., 1979, *Nomades d'hier et d'aujourd'hui dans le sud tunisien*, Aix-en-Provence, Édisud Collection Mondes méditerranéens.

Louis A., 1979, « Dans le sud de la Tunisie, du nomadisme à la sédentarisation», pp. -69-84, *in* : *Échanges*, volume n°1, Tunis, Imprimerie N. Basconi et Cie.

Louis A., Hallet S., 1979, « Évolution d'un habitat : le monde berbère du sud Tunisien», pp. 249-268, *in* : *Revue de l'Institut des belles lettres arabes*, n°144, 2ème semestre, Tunis, Institut des belles lettres arabes.

Luik V., 2005, « Qu'est ce que le paysage», p. 27, *in* : *Naturopa*, n°103, Belgique.

Lugrin G., 2005, « La construction des icônes identitaires des lieux touristiques : Chypre dans les publicités touristiques de langue française », pp. 235-256, *in* : Arabyan M., *La communication touristique*, Paris, l'Harmattan.

Maingueneau D., 2000, *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.

Mannoni P., 2001, *Les Représentations sociales*, Paris, Presse Universitaire de France (Que sais-je ? n° 3329).

Maïstrou E., 2003, « L'espace public dans les villes et les villages traditionnels, leiu de mémoire et lieu de vie », pp. 115-122, *in* : Triki R., dir., *Espaces et mémoires*, Tunis, Atep et Maghreb diffusion.

Maure M., 2007, « Un musée, qu'est ce que c'est », pp. 121-126, *in* : Desvallées A., Mairesse F. dir, *Vers une redéfinition du musée*, Paris, l'Harmattan.

Messahel A., Semmoud B., 1989, « Éléments d'analyse des *ksour*. Monts des *ksour*», pp. 85-92, *in* : *Espaces maghrébins. Pratiques et enjeux*, Algérie, éditions URASC.

Meyer V., Walter J., 2003, « Méthodes des scénarios et communication des organisations», pp. 381-393, *in* : Fleury B., Walter J. dir., *Questions de communication*, n° 4, Nancy, Presse Universitaire de Nancy.

Meyer V., Walter J., 2002, « Scénarios et expérimentation, l'Internet dans le téléviseur», pp. 159-172, *in* : Fleury B., Walter J. dir., *Questions de communication*, n° 2, Nancy, Presse Universitaire de Nancy.

Meyer V., Walter J., 2005, « Sites historiques et dispositifs de commémoration : des équipements d'apprentissage et de transmission d'une mémoire locale », pp. 55-74, *in* : Bruston A. dir., *Des cultures et des villes*, éditions de l'aube.

Miège B., 1995, *La pensée communicationnelle*, Paris, Presse universitaire de Grenoble.

Ministère de la culture, de la jeunesse et des loisirs, Agence de mise en valeur du patrimoine et de promotion culturelle, 2004, *Arts de Tunisie*, Tunis, Simpact.

Milner J.C., 1978, *L'amour de la langue*, Paris, Éd. du Seuil.

Moinet F., 2000, *Le tourisme rural. Comment créer et gérer*, Paris, Éds. France Agricole.

Mongeau P., 2008, *Réaliser son mémoire ou sa thèse,* Paris, Presses de l'Université du Québec.

Moirand S., 2005, « Le même et l'autre dans les guides de voyage au XXI^{e} siècle », pp. 151-172, *in* : Arabyan M., *La communication touristique*, Paris, l'Harmattan.

Montpetit R., 2005, « expositions, parcs, sites : des lieux d'expériences patrimoniales», 111-131, *in :* Chaumier S., dir., *Culture et musées*, n°5, Paris, Actes sud.

Montandon A., 1990, *signe/Texte/Image*, Lyon, césura Lyon édition.

Mrabet. A., 2004, *La Tunisie du Sud sites et monuments*, Tunis, Agence de mise en valeur du patrimoine et de promotion culturelle.

Mucchielli A., 1985, *Les mentalités*, Paris, Presse universitaire de France.

Mucchielli A., 2000, *La nouvelle communication*, Paris, Armand Colin.

Musso P., 1997, *Télécommunications et philosophie des réseaux. La postérité paradoxale de Saint-Simon*, Paris, Presse Universitaire de France.

Naoui Amira, 2006, *Emboîtement des systèmes : Le ksar, un objet système,* Mémoire de master2 en architecture, Université de 7 novembre à Carthage, école nationale d'architecture et d'urbanisme.

Norberg-Schulz C., 1997, *L'art du lieu. Architecture et paysage, permanence et mutations,* Paris, le moniteur.

Nordman D., 1993, « Les guides Joanne », pp. 551-573, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Ollivier B., 2000, *Observer la communication. Naissance d'une interdiscipline*, Paris, CNRS.

Ory P., 2007, *L'histoire culturelle*, Paris, Presse universitaire de France.

Pardo V., 2003, *Tisser les relations sociales. Dans les rites et la matrice, représentations de l'ordre social, des valeurs et de l'appartenance à Douiret, village berbérophone du Sud Est Tunisien,* Thèse en anthropologie sociale, Université Aix Marseille 1, Université de Provence, UFR Arts Langues Sciences Humaines et Sociales, Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme.

Patin V., 2005, *Tourisme et patrimoine*, Paris, la documentation française.

Portzamparc (de) C., 2003, « Penser l'architecture», pp. 68-108, *in* : *Le plaisir des formes,* Centre Roland Barthes, Éd. du Seuil.

Pléty R., 1993, *Ethnologies des communications humaines*, Aide mémoire méthodologique, Lyon, Presse universitaire de lyon.

Quinton P., 2006, « Pour une approche communicationnelle des designs », *in* : Mathieu J.P. dir., *Design et marketing : Fondements et méthodes*, Paris, l'Harmattan.

Ràbago J., 2000, Le sens de bâtir, Architecture et philosophie, Paris, Théétète éditions.

Rasse P., 2006, *La rencontre des mondes. Diversité culturelle et communication*, Paris, A. Colin.

Rey A., 1993, « Les trésors de la langue », pp. 625-633, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Ricœur P., 1998, « Vulnérabilité de la mémoire », pp. 17-32, *in* : Le Goff J., dir., *Patrimoine et passions identitaires*, Paris, éditions du patrimoine.

Roncayolo M., 1993, « Le paysage du savant », pp. 481-550, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Roux M., 2001, « Le ré enchantement du territoire », *Ateliers 28 « Espaces, habitabilités des territoires et complexité » du Programme Européen Modélisation de la Complexité*, pp. 1-17.

Saki M., 2005, « Mémoires et constructions identitaires dans white teeth de Zadie Smith», *in* : Mogin-Martin R., Caplan R., Dumas C., Fisbach E., dir., *La mémoire historique. Interroger, construire, transmettre*, Angers, Presse Universitaire d'Angers.

Saison M., 2003, « La mémoire n'a pas de lieu », pp. 59-66, *in* : Triki R., dir., *Espaces et mémoires*, Tunis, Atep et Maghreb diffusion.

Sanguy P., 2008, « Bons baisers de Tunisie. Quand un Zouave amoureux envoyait des cartes postales à l'objet de ses pensées », pp. 26-28, *in* : Bakhtine M., dir., *Que nous disent les cartes postales*, Paris, Mémoire d'Afrique du Nord.

Schärer M.R., 2007, « Qu'est ce qu'un musée ? », pp. 103-112, *in* : Desvallées A., Mairesse F. dir, *Vers une redéfinition du musée*, Paris, l'Harmattan.

Sfaihi A., 2009, « L'avenir est au tourisme durable», *in* : Haddad T. dir., *L'hebdo touristique*, Tunis, n°1033, pp. 8-9.

Sibony D., 1998, « Le patrimoine : un lieu d'être autrement », pp. 33-42, *in* : Le Goff J., dir., *Patrimoine et passions identitaires*, Paris, éditions du patrimoine.

Smaoui A., 2009, « Il ne s'agit pas seulement de bâtir », in : *L'Hebdo touristique*, n° 1033, pp. 8-9, Tunis.

Smaoui A., 1992, « Le développement du tourisme en Tunisie et le rôle des organisateurs de voyage étrangers», pp. 125-150, *in* : Michaud J.L., dir., *Tourisme : chance pour l'économie, risque pour les sociétés ?*, Paris, Presse Universitaire de France.

Slim H., Fauqué N., 2001, *La Tunisie antique*, Italie, Mengès.

Sommer R., 2003, *Milieux et modes de vie : à propos des relations entre environnement et comportement*, Dijon Quetigny, infolio.

Souissi M., 2007, *Le tourisme international en Tunisie : vers de nouvelles formes et la réorganisation de l'espace touristique,* Thèse en géographie, Université Paris Sorbonne Paris IV.

Soulages F., 1998, *Esthétique de la photographie*, Paris, Nathan.

Teklik J., Mesnard Ph., 2009, « Le voyage à Auschwitz : tourisme de mémoire ou tourisme culturel ? », pp. 145-158, *in* : Fleury B., Walter J., dir., *Qualifier des lieux de détention et de massacre (2) territorialisation, déterritorialisation*, Nancy, Presse universitaire de Nancy.

Toussaint J.Y., Zimmermann M., 2001, *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*, Lyon, Presses polytechniques et universitaires romandes.

Tran K., 2002, *Le grand guide de la Tunisie*, Paris, Gallimard.

Trigano G., 1992, « une multinationale du tourisme : l'exemple du Club Méditerranéen», *in* : Michaud J-L. dir., *Tourisme, chance pour l'économie, risque pour les sociétés*, Paris, Presse universitaire de France.

Velez C., 2005, « Des yeux aux mains, toucher l'espace », *in* : Paquot T., Younès C. dir., *Géométrie du monde. Philosophie, architecture, urbain*, Paris, Éds. La découverte.

Viallon P., 2004, « La méditerranée au risque de la communication touristique», *in* : Baider F., Burger M., Goutsos D., *La communication touristique*, Paris, l'Harmattan.

Watzlawick P., 1962, *Une logique de la communication*, Paris, Éd. du Seuil.

Winkin Y., 1981, *La nouvelle communication*, Paris, Éd. du Seuil.

Winkin Y., 2004, *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Paris, Éd. du Seuil.

Yaguello M., 1981, *Alice au pays du langage, Pour comprendre la linguistique*, Paris, Éd. du Seuil.

Zaïed A., 2006, *Le monde des ksour au sud tunisien*, Tunis, Centre de publication universitaire.

Zerouali H., 2008, « Le traitement sémiotique et discursif des produits d'information», pp. 443-449, *in* : Chouikha L., Meyer V., Gdoura W., dir., *Intéragir et transmettre, informer et communiquer : quelles valeurs, quelles valorisations ?*, Tunis, ISD, IPSI, SFSIC.

BIBLIOGRAPHIE

Classement par thèmes

→ Sur la méthodologie

Bardin L., 2007, *L'analyse de contenu*, Paris, Presse universitaire de France.

Beaud M., 1994, *L'art de la thèse*, Paris, Éd. de la découverte.

Bonville (de) J., 2006, *L'analyse de contenu des médias*, Bruxelles, Éd. De Bœck Université.

Buschini F., Moscovici S., 2003, *Les méthodes des sciences humaines*, Paris, Presse universitaire de France.

Charaudeau P., Maigneneau D., 2002, *Dictionnaire de l'analyse de discours*, Paris, Éd. du Seuil.

Fleury-Vilatte B., Walter J., 2005, « Terrain, expérimentation et sciences sociales», pp. 147-160, *in* : Fleury B., Walter J. dir., *Questions de communication*, n° 7, Nancy, Presse Universitaire de Nancy.

Meyer V., Walter J., 2003, « Méthodes des scénarios et communication des organisations», pp. 381-393, *in* : Fleury B., Walter J. dir., *Questions de communication*, n° 4, Nancy, Presse Universitaire de Nancy.

Mongeau P., 2008, *Réaliser son mémoire ou sa thèse,* Paris, Presses de l'Université du Québec.

Chazau (du) H.B., 2005, *Dictionnaire des synonymes,* Paris, le robert.

→ Sur les langages, la mémoire et l'identité

Austin J-L., 1970, *Quand dire c'est faire, l'ordre philosophique*, Paris, Seuil.

Azulay Tapiero M., Israel Garzón E., 2009, « Geste mémoriel et geste architectural : Berlin, Barcelone, Sarrebruck », pp. 41-60, *in* : Fleury B., Walter J., dir., *Qualifier des lieux de détention et de massacre (2) territorialisation, déterritorialisation*, Nancy, Presse universitaire de Nancy.

Bachman C., Lindenfeld J., Simonin J., 1993, *Langage et communication sociale*, Paris, Hatier Didier.

Barthes R., 1984, *Le bruissement de la langue,* Paris, Éd. du Seuil.

Barthes R., 1972, *Le degré zéro de l'écriture,* Paris, Éd. du Seuil..

Ben Salem L., 2007, « Famille et changements sociaux, révolution ou reproduction ?», pp. 49-60, *in* : Amri L. dir., *Les changements sociaux en Tunisie 1950-2000*, Paris, l'Harmattan.

Bonardi C., Roussiau N., 2001, *Les représentations sociales : état des lieux et perspectives*, Paris, Mardagua.

Bourdieu P., 1982, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.

Bourdieu P., 1982, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.

Bourdieu P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éd. du Minuit.

Breton P., 2000, *La parole manipulée*, Paris, La découverte/Poche (essais).

Candau J., 2005, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Armand Colin.

Castells M., 1999, *Le pouvoir de l'identité*, Paris, Éd. Fayard.

Charaudeau P., 1983, *Langages et discours, éléments de sémio linguistiques*, Paris, Hachette.

Debord G., 1971, *La société du spectacle*, Paris, Éd. Champ libre.

Détienne M., 2005, *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard

Dosse F., 2003, « Paul Ricœur : un abandon du devoir de mémoire », pp. 67-88, *in* : Chiantaretto J.F. et Robin R., dir., *Témoignage et écriture de l'histoire*, Paris, l'Harmattan.

Eco U., 1985, *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset.

Eco U., 1994, *La recherche de langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, Éd. du Seuil.

Foucault M., 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.

Gaehtgens T. W., 1993, « Le musée historique de Versailles », pp. 140-165, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Gernet L., 1976, *Anthropologie de la Grèce antique, textes à l'appui*, Série Histoire classique dirigée par Pierre Vidal, Paris, Naquet.

Goffman E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éd. de Minuit.

Halbwachs M., 1997, *La mémoire collective,* Paris, Armand Colin.

Kaufmann J.C., 2004, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.

Kerbrat-orecchioni C., 1986, *L'implicite*, Paris, Armand Colin.

Lachaussée I., 2005, « L'art de la mémoire et les figures de l'oubli », *in* : Mogin-Martin R., Caplan R., Dumas C., Fisbach E., dir., *La mémoire historique. Interroger, construire, transmettre*, Angers, Presse Universitaire d'Angers.

Lévinas E., 1982, *L'au-delà du verset,* Paris, Éd. de Minuit.

Lévi-Strauss C., 1967, *Du miel aux cendres*, Paris, Plon.

Lipiansky E.M., 1992, *Identité et communication,* Paris, Puf.

Louwagie F., 2009, « Lieux de non-retour », pp. 299-312, *in* : Fleury B., Walter J., dir., *Qualifier des lieux de détention et de massacre (2) territorialisation, déterritorialisation*, Nancy, Presse universitaire de Nancy.

Mannoni P., 2001, *Les Représentations sociales*, Paris, Presse Universitaire de France (Que sais-je ? n° 3329).

Meyer V., Walter J., 2003, « Méthodes des scénarios et communication des

organisations», pp. 381-393, *in* : *Questions de communication*, n° 4, Nancy, Presse Universitaire de Nancy.

Meyer V., Walter J., 2002, « Scénarios et expérimentation, l'Internet dans le téléviseur», pp. 159-172, *in* : *Questions de communication*, n° 2, Nancy, Presse Universitaire de Nancy.

Meyer V., Walter J., 2005, « Sites historiques et dispositifs de commémoration : des équipements d'apprentissage et de transmission d'une mémoire locale », pp. 55-74, *in* : Bruston A. dir., *Des cultures et des villes*, éditions de l'aube.

Miège B., 1995, *La pensée communicationnelle*, Paris, Presse universitaire de Grenoble.

Ministère de la culture, de la jeunesse et des loisirs, Agence de mise en valeur du patrimoine et de promotion culturelle, 2004, *Arts de Tunisie*, Tunis, SIMPACT

Milner J.C., 1978, *L'amour de la langue*, Paris, Éd. du Seuil.

Mucchielli A., 1985, *Les mentalités*, Paris, Presse universitaire de France.

Roncayolo M., 1993, « Le paysage du savant », pp. 481-550, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Rey A., 1993, « Les trésors de la langue », pp. 625-633, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Ricœur P., 1998, « Vulnérabilité de la mémoire », pp. 17-32, *in* : Le Goff J., dir., *Patrimoine et passions identitaires*, Paris, éditions du patrimoine.

Saki M., 2005, « Mémoires et constructions identitaires dans white teeth de Zadie Smith», *in* : Mogin-Martin R., Caplan R., Dumas C., Fisbach E., dir., *La mémoire historique. Interroger, construire, transmettre*, Angers, Presse Universitaire d'Angers.

Saison M., 2003, « La mémoire n'a pas de lieu », pp. 59-66, *in* : Triki R., dir., *Espaces et mémoires*, Tunis, Atep et Maghreb diffusion.

Yaguello M., 1981, *Alice au pays du langage, Pour comprendre la linguistique*, Paris, Éd. du Seuil.

→ Sur le lieu, le paysage et l'architecture

Ammar L., 2005, *Histoire de l'architecture en Tunisie. De l'antiquité à nos jours*, Tunis, livre édité à compte d'auteur.

Baud P., Bourgeat S., 2003, *Dictionnaire de géographie,* Paris, Hatier. El Kadi G., Sidi Boumedine R., Signolès P., 2000, *L'urbain dans le monde arabe. Politiques, instruments et acteurs,* Paris, CNRS éditions.

Bonello Y.H., 1998, *La ville*, Paris, Presse universitaire de France.

Cachin F., 1993, « Le paysage du peintre », pp. 463-480, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Cattedra R., 2000, « De la symbolique monumentale à l'invention d'un espace », pp. 97-126, *in* : Berry-Chikhaoui I., Deboulet A. dir., *Les compétences des citadins dans le monde arabe. Penser, faire et transformer la ville*, Tunis, Éd. de l'IRMC.

Feehan J., 2005, « Le paysage de demain : projet de conservation», p. 43, *in* : *Naturopa*, n°103, Belgique.

Gregotti V., 2007, *dix sept lettres sur l'architecture*, Éds. Parenthèses.

Grover R., 2006, *Les mosquées*, Paris, Novebook.

Kossentini N., 2003, « Paysage revisité à travers une pratique d'installation », pp. 101-108, *in* : Triki R., dir., *Espaces et mémoires*, Tunis, Atep et Maghreb diffusion.

Kyoud R., Rekik R., 2004, «Architecture du Sud », pp. 56-187, *in* : *Guide des spécificités architecturales au Sud Tunisien*, Tunis, Nouha éditions, Ministère de l'équipement, de l'habitat et de l'aménagement du territoire.

Laplantine F., 2005, *La description ethnographique*, Paris, Armand Colin.

Llamazares J., 2005, « La rivière de l'oubli», p. 81, *in* : *Naturopa*, n°103, Belgique.

Maïstrou E., 2003, « L'espace public dans les villes et les villages traditionnels, leiu de mémoire et lieu de vie », pp. 115-122, *in* : Triki R., dir., *Espaces et mémoires*, Tunis, Atep et Maghreb diffusion.

Montpetit R., 2005, « expositions, parcs, sites : des lieux d'expériences patrimoniales», 111-131, *in :* Chaumier S., dir., *Culture et musées*, n°5, Paris, Actes sud.

Norberg-Schulz C., 1997, *L'art du lieu. Architecture et paysage, permanence et mutations,* Paris, le moniteur.

Nordman D., 1993, « Les guides Joanne », pp. 551-573, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Ràbago J., 2000, Le sens de bâtir, Architecture et philosophie, Paris, Théétète éditions.

Portzamparc (de) C., 2003, « Penser l'architecture», pp. 68-108, *in* : *Le plaisir des formes,* Centre Roland Barthes, Éd. du Seuil.

Smaoui A., 2009, « Il ne s'agit pas seulement de bâtir », in : *L'Hebdo touristique*, n° 1033, pp. 8-9, Tunis.

Sommer R., 2003, *Milieux et modes de vie : à propos des relations entre environnement et comportement*, Dijon Quetigny, infolio.

Toussaint J.Y., Zimmermann M., 2001, *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*, Lyon, Presses polytechniques et universitaires romandes.

→ Sur le don et la culture

Bekkar R., 2000, « Compétences et savoir-faire des habitants à Bizerte (Tunisie) », pp. 63-78, *in* : Berry-Chikhaoui I., Deboulet A. dir., *Les compétences des citadins dans le monde arabe. Penser, faire et transformer la ville*, Tunis, Éd. de l'IRMC.

Bruston A., ouvrage collectif, 2005, *Des cultures et des villes, mémoires au futur,* Paris, L'aube essai.

Caille A., 1996, « l'obligation de donner. La découverte sociologique capitale de Marcel Mauss », *in* : Mauss M., dir., *Revue du MAUSS semestrielle*, Paris, Mauss.

Caune J., 1995, *Culture et communication. Convergences théoriques et lieux de médiation*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

Caune J., 1992, *La culture en action. De Vilar à Lang : le sens perdu*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

Cavalli-Sforza L., 2005, *Évolution biologique, évolution culturelle*, Paris, Odile Jacob.

Certeau (de) M., 1993, *La culture au pluriel*, Paris, Éd. Du seuil.

Certeau (de) M., 2008, *L'invention du quotidien, 1- Arts de faire*, Paris, Folio essais.

Certeau (de) M., 1994, *L'invention du quotidien, 2- Habiter, cuisiner*, Paris, Folio essais.

Demeerseman A., 1944, « L'hospitalité, religion de l'âme», pp. 115-138, *in* : *Revue de l'institut des belles lettres arabes*, n°144, 2ème semestre, Tunis, Institut des belles lettres arabes.

Journet N., 2002, « le don est-il moderne», *in* : Sciences Humaines, n°133 : « Les métamorphoses de l'état », Paris, Sciences Humaines Editions.

Ory P., 2007, *L'histoire culturelle*, Paris, Presse universitaire de France.

Le Marec J., 2002, *Ce que le « terrain » fait aux concepts : vers une théorie des composites*. Mémoire pour l'habilitation à diriger les recherches, Université Paris 7.

→ Sur les territoires, le patrimoine et le tourisme

Abichou H., Jouve A., Sghaier M., 2009, « Le tourisme saharien au sud-est Tunisien, menace ou vecteur de développement durable des zones marginales », pp. 299-309, *in* : Khatteli H. dir., *Sociétés en transition et développement local en zones difficiles*, Médenine, Institut des régions arides.

Auge M., 2009, *Pour une anthropologie de la mobilité*, Paris, Payot.

Babou I., Callot P., 2007, *Les dilemmes du tourisme*, Paris, Vuibert.

Boukrâa R., 2007, « Acteurs sociaux et changement social en Tunisie 1956-1986 », pp. 183-190, *in* : Amri L. dir., *Les changements sociaux en Tunisie 1950-2000*, Paris, l'Harmattan.

Boukrâa R., 2007, « Le tourisme saharien entre le paradigme fonctionnaliste et le paradigme systémique », *in tourisme saharien et développement durable, enjeux et approches comparatives*, Université de Sousse- Tunisie.

Ben Mahmoud W., 2009, « Des réflexes à oublier », in : *L'Hebdo touristique*, n° 1033, pp. 8-9, Tunis.

Bouslama T., 2009, « Permettre le rêve», *in* : Haddad T. dir., *L'hebdo touristique*, Tunis, n°1033, pp. 8-9.

Boyer M., 2007, *Le tourisme de masse*, Paris, l'Harmattan.

Boyer M., Viallon P., 1994, *La communication touristique*, Paris, Presse universitaire de France.

Chastel A., 1993, « la notion de patrimoine », pp. 405-433, *in* : Nora P., dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.

Cluzeau (du) C.O., 2005*, Le tourisme culturel, Paris,* Presse Universitaire de France.

Cohen Bacrie B., 2004, *La communication publique territoriale*, Paris, Armand Colin.

Cuvelier P., 1998, *Anciennes et nouvelles formes de tourisme*, Paris, l'Harmattan.

Davallon J., 2006, *Le don du patrimoine : Une approche communicationnelle de la patrimonialisation*, Paris, Hermès sciences publications.

Demangeot J., 2001, *Les milieux désertiques*, Paris, Armand Colin.

Diène D., 2004, « Tourisme interculturel », *Le patrimoine du passé sera le tourisme du futur*, Barcelone, forum universelle des cultures.

Genin D., Guillaume H., Ouessar M., Ouled Belgacem A., Romagny B., Sghaier M., Taâmallah H. (éditeurs. scientifiques), 2006, *Entre désertification et développement : la Jeffara tunisienne*, Tunis, Cérès éditions.

Gotman A., 1989, « Familles, générations, patrimoine : une question urbaine ? », pp. 87-97, *in* : Les annales de la recherche urbaine, Paris, Dunod, ministère de l'Equipeement et du logement.

Grafmeyer Y., Joseph I., (traducteur), 1994, *L'école de Chicago*, Paris, Aubier.

Grafmeyer Y., 2005, *Sociologie urbaine*, Paris, A. Colin.

Groupe d'éditeurs scientifiques, 1988, *Les idées de l'anthropologie*, Paris, A. Colin.

Jeuge-Maynart I., 1997, *Guide bleu, Tunisie*, Paris, Hachette.

Ksibi M.M., Malouche N., 2007, *Le tourisme Tunisien, récit d'un demi-siècle. Une œuvre, une histoire et des hommes*, Tunis, Simpact.

Landel P. A., Mao P., Vida L., 2007, « Le diagnostic de territoire et la création d'activités touristiques à partir du patrimoine », *in* : Lazzarotti O., Violier P., dir., *Tourisme et patrimoine*, Angers, Presse Universitaire d'Angers.

Lasserre F., Lechaume A., 2003, *Le territoire pensé*, Québec, Presse universitaire du Québec.

Lazato-Giotart J.P., 2006, *Le chemin vers l'écotourisme*, Paris, Delachaux et Niestlé SA.

Lugrin G., 2005, « La construction des icônes identitaires des lieux touristiques : Chypre dans les publicités touristiques de langue française », pp. 235-256, *in* : Arabyan M., *La communication touristique*, Paris, l'Harmattan.

Luik V., 2005, « Qu'est ce que le paysage», p. 27, *in* : *Naturopa*, n°103, Belgique.

Moinet F., 2000, *Le tourisme rural. Comment créer et gérer*, Paris, Éds. France Agricole.

Moirand S., 2005, « Le même et l'autre dans les guides de voyage au XXI^{e} siècle », pp. 151-172, *in* : Arabyan M., *La communication touristique*, Paris, l'Harmattan.

Patin V., 2005, *Tourisme et patrimoine*, Paris, la documentation française.

Roux M., 2001, « Le ré enchantement du territoire », *Ateliers 28 « Espaces, habitabilités des territoires et complexité » du Programme Européen Modélisation de la Complexité*, pp. 1-17.

Sfaihi A., 2009, « L'avenir est au tourisme durable», *in* : Haddad T. dir., *L'hebdo touristique*, Tunis, n°1033, pp. 8-9.

Sibony D., 1998, « Le patrimoine : un lieu d'être autrement », pp. 33-42, *in* : Le Goff J., dir., *Patrimoine et passions identitaires*, Paris, éditions du patrimoine.

Souissi M., 2007, *Le tourisme international en Tunisie : vers de nouvelles formes et la réorganisation de l'espace touristique,* Thèse en géographie, Université Paris Sorbonne Paris IV.

Smaoui A., 1992, « Le développement du tourisme en Tunisie et le rôle des organisateurs de voyage étrangers», pp. 125-150, *in* : Michaud J.L., dir., *Tourisme : chance pour l'économie, risque pour les sociétés ?*, Paris, Presse Universitaire de France.

Teklik J., Mesnard Ph., 2009, « Le voyage à Auschwitz : tourisme de mémoire ou tourisme culturel ? », pp. 145-158, *in* : Fleury B., Walter J., dir., *Qualifier des lieux de détention et de massacre (2) territorialisation, déterritorialisation*, Nancy, Presse universitaire de Nancy.

Tran K., 2002, *Le grand guide de la Tunisie*, Paris, Gallimard.

Trigano G., 1992, « une multinationale du tourisme : l'exemple du Club Méditerranéen», *in* : Michaud J-L. dir., *Tourisme, chance pour l'économie, risque pour les sociétés*, Paris, Presse universitaire de France.

Trigano G., 1992, « Une multinationale du tourisme : l'exemple du Club Méditerranéen », pp. 199-212, *in* : Michaud J.L., dir., *Tourisme : chance pour l'économie, risque pour les sociétés ?*, Paris, Presse Universitaire de France.

Vaillon P., Boyer M., 1994, *La communication touristique*, Paris, Presse universitaire de France.

Velez C., 2005, « Des yeux aux mains, toucher l'espace », *in* : Paquot T., Younès C. dir., *Géométrie du monde. Philosophie, architecture, urbain*, Paris, Éds. La découverte.

→ Sur la Tunisie et les *Gsour* du sud-est Tunisien

Ben Ouezdou H., 2001, *Découvrir la Tunisie du Sud. De Matmata à Tatouine : ksour, jessour et troglodytes,* Tunis.

Biro, A., 1995, *Couleurs de la Tunisie. 25 siècles de céramique*, Paris, Broché, Institut du monde arabe.

Boularès H., Duvignaud J., 1955, *La Tunisie*, Paris, Presse universitaire de France.

Caman M., 1989, *La Tunisie*, Paris, Presse universitaire de France.

Gabous A*., 2005*, *La Tunisie des photographes 1875-1910 de l'intervention de la photo à l'avènement de la couleur*, Tunis, Editions Cérès.

Ghourabi A., 1990, « Au gré du festival », pp. 18-21, *in* : El Miaâd, revue interne de l'association Ibn Arafa, Tunis.

Gsell S., 1972, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Tome I : les conditions de développement historique. Les temps primitifs. La colonisation phénicienne et l'empire de Carthage, Osnabrück, Otto Zeller Verlag.

Hachicha I., 2009, « Design des Ksours : un potentiel de service touristique », *in* : Khatteli H. dir, *Sociétés en transition et développement local en zones difficiles*, Médenine, Institut des régions arides, pp. 531-543.

Kassab A., 1976, *Histoire de la Tunisie : l'époque contemporaine*, Tunis, Société tunisienne de diffusion.

Louis A., 1971, « Habitats et habitations autour des ksars de montagne dans le sud tunisien », pp. 123-148, *in* : *Revue de l'Institut des belles lettres arabes*, n°127, Tunis, Institut des belles lettres arabes.

Louis A., 1972, « Le monde berbère de l'extrême sud tunisien », pp. 107-127, *in* : *ROMM*, n°11, Aix-en-Provence, Imprimerie Louis Jean.

Louis A., Sirouval MM., 1972, « Le mariage traditionnel en milieu berbère dans le sud de la Tunisie », pp. 96-123, *in* : *Revue de l'occident musulman et de la méditerranée*, Aix-en-Provence, Imprimerie Louis Jean.

Louis A., 1973, « Les prestations réciproques en milieu berbère du sud tunisien », pp. 456-472, *in* : *Anthropos*, n°3-4, Aix-en-Provence, Imprimerie Louis Jean.

Louis A., 1973, « Contacts entre culture berbère et culture arabe dans le sud tunisien », pp. 394-405, *in* : Galley M., dir., *Actes du 1er congrès d'études des cultures méditerranéennes et d'influence arabo-berbère*, Alger, Société nationale d'édition et de diffusion.

Louis A., 1974, « Sédentarisation des semi-nomades du sud-tunisien et changements culturels», pp. 55-61, *in* : Santucci R., dir., *Maghreb - Machrek*, n°65, Paris, Éd. La documentation française.

Louis A., 1975, *Tunisie du sud. Ksour et villages de crêtes*, Paris, CNRS.

Louis A., 1975, *Etrange cité berbère du sud tunisien : Douiret*, Tunis, Société Tunisienne de Diffusion.

Louis A., 1978, *Tunisie du sud : Ksar et villages de crêtes*, Paris, Éd. du centre national de la recherche scientifique, Imprimerie Louis Jean.

Louis A., 1979, *Nomades d'hier et d'aujourd'hui dans le sud tunisien*, Aix-en-Provence, Édisud Collection Mondes méditerranéens.

Louis A., 1979, « Dans le sud de la Tunisie, du nomadisme à la sédentarisation», pp. -69-84, *in* : *Échanges*, volume n°1, Tunis, Imprimerie N. Basconi et Cie.

Louis A., Hallet S., 1979, « Évolution d'un habitat : le monde berbère du sud Tunisien», pp. 249-268, *in* : *Revue de l'Institut des belles lettres arabes*, n°144, 2ème semestre, Tunis, Institut des belles lettres arabes.

Messahel A., Semmoud B., 1989, « Éléments d'analyse des ksour. Monts des ksour», pp. 85-92, *in* : *Espaces maghrébins. Pratiques et enjeux*, Algérie, éditions URASC.

Mrabet. A., 2004, *La Tunisie du Sud sites et monuments*, Tunis, Agence de mise en valeur du patrimoine et de promotion culturelle.

Naoui Amira, 2006, *Emboîtement des systèmes : Le ksar, un objet système,* Mémoire de master2 en architecture, Université de 7 novembre à Carthage, école nationale d'architecture et d'urbanisme.

Pardo V., 2003, *Tisser les relations sociales. Dans les rites et la matrice, représentations de l'ordre social, des valeurs et de l'appartenance à Douiret,*

village berbérophone du Sud Est Tunisien, Thèse en anthropologie sociale, Université Aix Marseille 1, Université de Provence, UFR Arts Langues Sciences Humaines et Sociales, Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme.

Slim H., Fauqué N., 2001, *La Tunisie antique*, Italie, Mengès.

Zaïed A., 2006, *Le monde des ksour au sud tunisien*, Tunis, Centre de publication universitaire.

→ Sur la médiation, la publicité et la communication

Aboudrar B.N., 2000, *Nous n'irons plus au musée*, Paris, Alto aubier.

Ben Shah A., 2007, « Définition du musée», pp. 79-83, *in* : Desvallées A., Mairesse F. dir, *Vers une redéfinition du musée*, Paris, l'Harmattan.

Caune J., 1999, *Pour une éthique de la médiation. Le sens des pratiques culturelles*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

Davallon J., 2004, « La médiation : la communication en procès ? », pp. 37-60, *in* :
Juffé M., 2000, *L'art de communiquer*, Paris, Georg éditeur. Collection Janus.

Lendrevie J., Baynast (de) A., 2008, *Publicitor*, Paris, Dunod.

Maingueneau D., 2000, *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.

Maure M., 2007, « Un musée, qu'est ce que c'est », pp. 121-126, *in* : Desvallées A., Mairesse F. dir, *Vers une redéfinition du musée*, Paris, l'Harmattan.

Mucchielli A., 2000, *La nouvelle communication*, Paris, Armand Colin.

Mucchielli A., 2000, *La nouvelle communication*, Paris, Armand Colin.

Musso P., 1997, *Télécommunications et philosophie des réseaux. La postérité paradoxale de Saint-Simon*, Paris, Presse Universitaire de France.

Ollivier B., 2000, *Observer la communication. Naissance d'une interdiscipline*, Paris, CNRS.

Pléty R., 1993, *Ethnologies des communications humaines*, Aide mémoire méthodologique, Lyon, Presse universitaire de lyon.

Quinton P., 2006, « Pour une approche communicationnelle des designs », *in* : Mathieu J.P. dir., *Design et marketing : Fondements et méthodes*, Paris, l'Harmattan.

Rasse P., 2006, *La rencontre des mondes. Diversité culturelle et communication*, Paris, A. Colin.

Schärer M.R., 2007, « Qu'est ce qu'un musée ? », pp. 103-112, *in* : Desvallées A., Mairesse F. dir, *Vers une redéfinition du musée*, Paris, l'Harmattan.

Toussaint J.Y., Zimmermann M., 2001, *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*, Lyon, Presses polytechniques et universitaires romandes.

Thonon M., dir., *Médiations et médiateurs*, Paris, l'Harmattan.

Watzlawick P., 1962, *Une logique de la communication*, Paris, Éd. du Seuil.

Winkin Y., 1981, *La nouvelle communication*, Paris, Éd. du Seuil.

Winkin Y., 2004, *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Paris, Éd. du Seuil.

→ Sur l'image, le design et la carte postale

Aumont J., 1999, *L'image*, Paris, Nathan.

Barthes R., 1991, *L'aventure sémiologique*, Paris, Éd. du Seuil.

Barthes R., 1980, *La chambre claire,* Paris, cahiers du cinéma Gallimard Seuil.

Barthes R., 2007, *L'*empire des signes, Paris, Points.

Barthes R., 1957, *Mythologies,* Paris, Éd. du Seuil.

Boutigny H., 2008, « Carte postale, le rêve de toujours. Quelques repères historiques », pp. 6-8, *in* : Bakhtine M., dir., *Que nous disent les cartes postales*, Paris, Mémoire d'Afrique du Nord.

Chateau D., 2007, *Sémiotique et esthétique de l'image*, Paris, l'Harmattan.

Cotin M., 2005, *L'écriture, l'espace*, Paris, l'Harmattan.

Darras B., 2008, « sémiotiques des signes visuels et du design de l'information », 123-150, *in :* Darras B., dir., *Images et sémiologie*, Paris, publications de la Sorbonne.

Joly M., 2008, *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris, Armand Colin.

Joly M., 2005, *L'image et son interprétation*, Paris, Armand Colin.

Klinkenberg J. M., 2000, *Précis de sémiotique générale*, Paris, le Seuil.

Lindekens R., 1991, *Texte, image et société,* Paris, Aux amateurs de livres.

Montandon A., 1990, *signe/Texte/Image*, Lyon, césura Lyon édition.

Sanguy P., 2008, « Bons baisers de Tunisie. Quand un Zouave amoureux envoyait des cartes postales à l'objet de ses pensées », pp. 26-28, *in* : Bakhtine M., dir., *Que nous disent les cartes postales*, Paris, Mémoire d'Afrique du Nord.

Soulages F., 1998, *Esthétique de la photographie*, Paris, Nathan.

Zerouali H., 2008, « Le traitement sémiotique et discursif des produits d'information», pp. 443-449, *in* : Chouikha L., Meyer V., Gdoura W., dir., *Intéragir et transmettre, informer et communiquer : quelles valeurs, quelles valorisations ?*, Tunis, ISD, IPSI, SFSIC.

WEBOGRAPHIE

Classement par thèmes

SITES INTERNET

Art arabe, 2003, mis à jour le 06 novembre 2007, [consulté le 17 novembre 2007] Disponible sur : http://www.aj.garcia.free.fr/ index 5.

Association des Amis de la Mémoire e la Terre de Tataouine, 2008, [consulté le 21 mars 2008]. Disponible sur : http://www.aamtt.org/

Cartes géographiques de la Tunisie, 2003, mis à jour le 06 novembre 2007, [consulté le 17 novembre 2007]. Disponible sur : http://www.cap-tunisie.com/cartetunisie/

Cartes postales anciennes, 2000, vues des Gsour de Médenine depuis 1920, [consulté le 19 octobre 2007]. Disponible sur : http://www.postcards.delcampe.net/

Convention pour la sauvegarde du patrimoine immatériel culturel, 2003, [consulté le 20 janvier 2008]. Disponible sur : http://www.unesdoc.unesco.org/

Festival international des ksour sahariens, 2008, [*consulté* le 17 avril 2007 et le 25 mars 2008]. Disponible sur : http://www.festivaldesksours.com/

Institut des belles lettres arabes, mis à jour le 18 août 2004, [consulté le 07 mai 2007]. Disponible sur : http://www.ibla.net

Institut National des statistiques de la Tunisie, mis à jour le 06 novembre 2007, [consulté le 24 novembre 2007]. Disponible sur : http ://www.ins.nat.tn/

La brochure touristique : « un mensonge » nécessaire ?, Martine Tabeaud, 29 juin 2009, [consulté le 25 juillet 2009]. Disponible sur : http://www.lemensuel.net

La Presse, journal quotidien Tunisien, [consulté le 17 novembre 2007]. Disponible sur : http://www.lapresse.tn

Les Berbères en Tunisie, Rapport alternatif de Tamazgha au Comité pour l'Elimination de la Discrimination Raciale, Nations Unies Conseil Economique et Social, 2003, Convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale, Genève, [consulté le 17 janvier 2008]. Disponible sur : http://www.berberescope.com/berberes_imazighen_en_tunisie.htm

Magazine en ligne sur la nature, la culture et le patrimoine tunisiens, SRJ Éd., 2003, mis à jour le 06 novembre 2007, [consulté le 27 mai 2007]. Disponible sur : http://www.saisonstunisiennes.com

Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, [consulté le 22 avril 2007]. Disponible sur : http://www.mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr

Ministère de l'Enseignement supérieur en Tunisie, 2000, mis à jour en 2007, [consulté le 17 décembre 2007]. Disponible sur : http : //www.mes.tn

Monde berbère, 2000, mis à jour le 15 octobre 2007, [consulté le 17 novembre 2007]. Disponible sur : http://www.mondeberbère.com

Musée de Médenine, 2007, [consulté le 02 avril 2010]. Disponible sur : http://www.museemedenine.com

Photographies de Lehnert et Landrock, Tunis 1904 - 1914, [consulté le 17 juillet 2009]. Disponible sur : http://www.photographie.com/?pubid=104342

Portail d'informations sur la Tunisie, [consulté le 17 avril 2007]. Disponible sur : http://www.tunisie.com

Présentation de la ville de Ghomrassen, 2006, mis en 2007, [consulté le 22 mai 2007]. Disponible sur : http://www.ghomrassen.org

Proposition de circuits touristiques, 2001, mis en 2005, [consulté le 27 mai 2007]. Disponible sur : http://www.baronbaron.Com

Radio de Tataouine, Dhib Arafat, [consulté le 17 novembre 2007]. Disponible sur : http://www.radiotataouine.net

Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée, [consulté le 17 mai 2007]. Disponible sur : http://www.remmm.revues.org

Wikipedia, encyclopédie multilingue, libre et gratuite, 2003, mis à jour le 29 septembre 2007, [consulté le 17 novembre 2007, le 13 mai 2008]. Disponible sur : http://www.wikipedia.fr

BLOGS

Histoire de la Tunisie à l'époque coloniale, avec insertion de documents originaux, (photographies et transcriptions) 2007, [consulté le 17 février 2007]. Disponible sur : http://www.tunisiecoloniale.blogpost.com

Le berbère et le défi de la nature, les ksour berbères, un dîner de mariage à Ghomrassen, Les réalités d'un Tunisien, 2007, [consulté le 16 août 2007]. Disponible sur : http:// www.tunisdivagation.blogspot.com

AUTRES

Recensement général de l'habitation et de l'habitat en Tunisie, avril 2004.

Troisième numéro :

Spécificités de l'habitation, des habitants et des familles selon les communes

Cinquième partie : le territoire du Sud

Édition de l'Institut national des statistiques; Mai 2006

INDEX DES *GSOUR* CITÉS DANS LA THÈSE

***Gasr* Béni Barka**

Gasr citadelle, à 5 km de Tataouine sur la route de Béni Barka.

Gasr Chenini

Gasr citadelle, au village berbère de Chenini à 20 km à l'ouest de Tataouine.

Gasr Dghaghra

Gasr de montagne, dans le village Maztouria.

Gasr Douirèt

Gasr de montagne, au village berbère de Douirèt, à 9 km de *Gasr* Ouled Dabbeb.

Gasr El Farch

Gasr de plaine, en retrait sur la route de Tataouine, à 8 km de Ghomrassen.

Gasr Ezzahra

Gasr de plaine, à 20 km de Tataouine.

Gasr Guermessa

Gasr de montagne, au le village berbère de Guermessa.

Gasr Hadada

Gasr sur colline, à 6 km au nord de Ghomrassen.

Gasr Kédim

Gasr sur colline, au village Maztouria.

Gasr Ouled Debbab

Gasr de plaine, à 7 km du sud de Tataouine sur la route Remada.

Gasr Ouled Soltane

Gasr de montagne, à 20 km au sud-est de Tataouine.

Gasr Médenine

Gasr de plaine, centre ville de Médenine sur la route de Djerba.

Gasr Zammour

Gasr de montagne, près du village de Zammour, 3 km au nord de Béni Khédache.

INDEX DES PERSONNES INTERROGÉES

BELAID Habib

Enseignant chercheur à l'unité d'études et de recherches archivistiques à l'institut supérieur du mouvement national - université de la Manouba ; juin 2007.

BELHEDI Habib

Président de l'association des Amis de la mémoire de la terre à Tataouine ; mars 2008.

BEN SALEM Mokhtar

Directeur régional à l'institut des régions arides de Tataouine ; juillet 2008.

BOUTALEB Mohamed Nèjib

Professeur de sociologie, directeur de l'institut supérieur des sciences humaines de Tunis, président de l'association des *Gsour* des plaines ; mars 2008.

EL GHOURABI Mohamed hédi

Professeur d'histoire, président de l'association de sauvegarde du patrimoine de la ville de *Ghomrassen* ; août 2007.

GHRAB Anas

Docteur en musicologie, membre de l'association culturelle Ibn Arafa, juillet 2007.

GHRAB Said

Secrétaire général au rectorat de la Manouba, membre de l'association culturelle Ibn Arafa ; juillet 2007.

KREBS Pierre

Membre de l'association des Amis de la mémoire de la terre à Tataouine; mars 2008.

LARGUECHE Abdelhamid

Président du laboratoire « Ressources patrimoniales de Tunisie » - Université de la Manouba ; octobre 2007.

OUASSAR Mohamed

Chercheur à l'institut des régions arides de Médenine depuis 1994, membre de l'association de sauvegarde de la nature et de protection de l'environnement à Douirèt ; mars 2008.

SALMOUK Fethi

Fondateur du musée des coutumes et des traditions de la ville de Médenine.

INDEX DES AUTEURS

Abichou H. : Docteur en sciences économiques de l'Université Montpellier I - France.

Aboudrar B. N. : Maître de conférence en esthétique à la Sorbonne Nouvelle - France.

Al Hafed Abi Al Fida Ismail Ben Kouthair Al Kouraichi Al Dimachki : Spécialiste dans l'explication du Coran.

Ammar L. : Architecte, enseignante de l'histoire de l'architecture à l'école nationale d'architecture et d'urbanisme de Tunis – Tunisie.

Aumont J. : Professeur des universités, enseigne à l'université Paris 3, Sorbonne nouvelle – France.

Auge M. : Ethnologue français, directeur d'études à l'école des hautes études en sciences sociales à Paris – France.

Austin J-L. : Philosophe anglais, appartient à la branche de la philosophie analytique et s'est intéressé au problème du sens en philosophie – Angleterre.

Azulay Tapiero M. : Formatrice et consultante en tourisme, vice-présidente de l'association française des experts scientifiques du tourisme – France.

Callot P. : Docteur ès sciences de gestion, professeur à l'école Supérieure de Commerce et de Management à Tours-Poitiers et membre de l'association française des experts scientifiques du tourisme – France.

Bachman C. : Spécialiste en communication sociale – France.

David O. : Fondateur de l'agence de publicité Ogilvy & Mather en 1949 à New York, devenue depuis l'une des plus grandes agences de publicité du monde avec 140 bureaux dans 40 pays– États-Unis.

Bardin L. : Enseignant de psychologie à l'université de Paris V – France.

Barthes R. : Sémiologue français.

Baud P. : Spécialiste en géographie, France.

Ben Ouezdou H. : Géographe géomorphologue, professeur au département de géographie de la faculté des sciences humaines et sociales, Université de Tunis – Tunisie.

Ben Salem L. : Professeur au département de sociologie, faculté des sciences humaines et sociales de Tunis – Tunisie.

Boukrâa R. : Professeur au département de sociologie, faculté des sciences humaines et sociales de Tunis - Tunisie.

Beaud M. : économiste français – France.

Bekkar R. : Maître de conférences en Sociologie urbaine à l'université de Nanterre Paris X – France.

Ben Mahmoud W. : Architecte Tunisien, Tunisie.

Ben Salem L. : Professeur au département de sociologie à la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis – Tunisie.

Ben Shah A. : Consultante en muséologie et professeure invitée en muséologie – Inde.

Biro, A. : Chercheur à l'Institut du monde arabe - France.

Bonardi C. : Chercheur au laboratoire de psychologie expérimentale et quantitative. Université de Nice, France.

Bonello Y.H. : Juriste Français.

Bonville (de) J. : Enseignant au département d'information et de communication à l'Université Laval, Canada.

Bony A. : Après des études d'arts plastiques, elle a dirigé de 1982 à 2000, aux éditions du Regard, la collection " Les années " consacrée au design et à la création industrielle au XXe siècle, France.

Boularès H. : Journaliste, écrivain et homme politique tunisien – Tunisie.

Boukrâa R.: Professeur au département de sociologie à la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis – Tunisie.

Bourdieu P. : Sociologue français – France.

Bouslama T. : Architecte Tunisien – Tunisie.

Boyer M. : Historien français spécialisé dans le tourisme – France.

Breton P. : Professeur au centre universitaire d'enseignement du journalisme à l'université de Strasbourg – France.

Bruston A.: Responsable de la Mission de la recherche urbaine, puis des sciences sociales au ministère de la Recherche et de la Technologie – France.

Buschini F., Moscovici S. : Chercheurs dans le domaines des représentations sociales.

Caille A. : Sociologue française, docteur en économie et en sociologie – France.

Cachin F. : Historienne de l'art – France.

Candau J. : Professeur en anthropologie à l'université de Nice – Sophia Antipolis – France.

Castells M. : Professeur de sociologie et de planification urbaine et régionale depuis 1979 à l'université de Berkeley en Californie.

Cattedra R. : Professeur de géographie et d'urbanisme à l'Université Paul Valéry à Montpellier – France.

Caune J.: Professeur émérite à l'université Stendhal de Grenoble, ses travaux recouvrent le domaine des pratiques esthétiques envisagées comme processus de médiation culturelle – France.

Cavalli-Sforza L. : Chercheur italo – américain, spécialiste de la génétique et des populations.

Certeau (de) M. : Historien français – France.

Charaudeau P. : Professeur à l'université Paris-Nord (13), est directeur-fondateur du Centre d'analyse du discours (CAD) – France.

Chastel A. : Historien de l'art français – France.

Chateau D. : Professeur d'esthétique à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne – France.

Chazau (du) H.B. : Lexicologue français – France.

Cluzeau (du) C.O. : Docteur en économie, est ingénieur-conseil en tourisme et culture – France.

Cohen Bacrie B. : Directeur de la communication de la ville d'Échirolles – France.

Cotin M. : Docteur d'Etat en sémiotique littéraire à l'Université de Franche-Comté

Besançon – France.

Cuvelier P. : Maître de conférence dans l'université de Lille 1, chercheur dans le domaine du tourisme – France.

Davallon J. : Professeur de sociologie, directeur du centre d'étude et de recherche sur les expositions et les musées, Université Jean-Monnet, Saint-Étienne – France.

Daghari Ounissi M.H. : Historien tunisien – Tunisie.

Darras B. : Esthéticien et sémioticien français– France.

Davallon J. : Sociologue français, spécialiste de la patrimonialisation – France.

Debord G. : écrivain et cinéaste français – France.

Demangeot J. : Géographe, professeur honoraire à l'université de Paris X-Nanterre – France.

Demeerseman A. : Spécialiste de la Tunisie.

Détienne M. : Anthropologue, spécialiste de la parole et de l'autochtonie dans la Grèce anciennes.

Diène D. : Directeur de la division du dialogue interculturel – France.

Duvignaud J. : écrivain, critique de théâtre, sociologue, scénariste et anthropologue français– France.

Eco U. : Philosophe, sémiologue, spécialiste des médias.

El Kadi G., Sidi Boumedine R., Signolès P. : Chercheurs dans le domaine des politiques d'habitat et d'aménagement urbains.

Feehan J. : écrivain Américain.

Fleury-Vilatte B. : Professeure des universités en Sciences de l'information et de la communication, Université Paul Verlaine – Metz – France.

Foucault M. : Philosophe français – France.

Gabous A. : Enseignant à l'institut supérieur de documentation - Tunisie.

Genin D., Guillaume H., Ouessar M., Ouled Belgacem A., Romagny B., Sghaier M., Taâmallah H. : Chercheurs dans le domaine de l'environnement et de l'agronomie.

Gernet L. : Sociologue français – France.

Ghourabi A. : Membre de l'association Ibn Arafa à Tunis, originaire de Ghomrassen -

Tunisie.

Goffman E. : Sociologue et linguiste Canadien.

Gotman A.: Sociologue française – France.

Grafmeyer Y. : Professeur de sociologie urbaine à l'université de Lyon 2 – France

Gregotti V. : Architecte Italien.

Gsell S. : Professeur au collège de France.

Hachicha I. : Doctorante en marketing à l'université de Nantes - France.

Halbwachs M. : Sociologue français – France.

Jeuge-Maynart I. : Directrice aux éditions Hachette – France.

Joly M. : professeur émérite de l'Université de Bordeaux 3 Michel-de-Montaigne – France.

Journet N. : Journaliste Français.

Juffé M. : philosophe, est professeur de sociologie et de philosophie politique à l'École nationale des Ponts et Chaussées – France.

Kassab A. : Spécialiste de l'histoire de la Tunisie.

Kaufmann J.C. : Sociologue, directeur de recherche au CNRS, enseignant à l'université Paris 5-Sorbonne – France.

Klinkenberg J. M. : Linguiste et sémioticien belge.

Kossentini N. : Enseignante à l'Institut des arts et du multimédia, Université de la Manouba - Tunisie.

Ksibi M. M. : Secrétaire général de la fédération régionale de l'hôtellerie de Tunis, les côtes de Carthage et Bizerte - Tunisie.

Kyoud R. : architecte Tunisien – Tunisie.

Lachaussée I. : Chercheur à l'Institut des études politiques à Paris – France.

Landel P. A., Mao P., Vida L. : chercheurs en tourisme et patrimoine – France.

Llamazares J. : écrivain espagnol – Espagne.

Laplantine F. : Professeur d'anthropologie à l'Université Lyon-2 – France.

Lasserre F. : Professeur de géographie à l'Université Laval (Québec) et directeur du Groupe d'étude et de recherche sur l'Asie contemporaine (GERAC) à l'Institut québécois des hautes études internationales (IQHEI) - Canada.

Lazato-Giotart J.P. : Docteur et agrégé de géoagraphie, Jean-Pierre Lozato-Giotart dirige le pôle " Médiation et ingénierie touristique et culturelle " de l'université Sorbonne-Nouvelle, France.

Lendrevie J. : Professeur honoraire à HEC, fondateur du Mastère HEC/Télécom Paris " Management et nouvelles technologies ", France.

Lévinas E. : Philosophe français.

Lévi-Strauss C. : Anthropologue français.

Lindekens R. : Spécialiste dans la sémiotique de la photographie, France.

Lipiansky E.M. : Professeur de psychologie, université Paris X-Nanterre, France.

Louwagie F. : Collège universitaire Lessius, Université catholique de Leuven.

Louis A. : Ethnographe français,

Luik V. : Poète et essayiste occidentale.

Lugrin G. : Spécialiste en sciences du langage, Suisse.

Maingueneau D. : Professeur de linguistique à l'université de Paris-XII, France.

Mannoni P. : Professeur à l'université de Nice, spécialiste de la psychopathologie sociale.

Maïstrou E. : Chercheur à l'Université d'Athènes – Grèce.

Malouche N. : Président de la fédération régionale de l'hôtellerie de Tunis, les côtes de Carthage et Bizerte.

Maure M. : Consultant en muséologie – Norvège.

Mesnard Ph. : ISTI – Haute école, Bruxelles. Centre international de philosophie, Paris.

Meyer V. : Professeur des universités en sciences de l'information et de la communication à l'université Paul Verlaine, Metz - France.

Miège B. : Professeur de sciences de la communication à l'université Stendhal-Grenoble 3 - France.

Milner J.C. : Linguiste, philosophe et essayiste français – France.

Moinet F. : Ingénieur agronome, formateur et journaliste spécialisé dans le tourisme vert – France.

Mongeau P. : Professeur titulaire en communication sociale au Département de communication sociale et publique de la Faculté de communication de l'université du Québec à Montréal - Canada.

Moirand S. : Professeure en Sciences du langage à l'Université Paris 3 – France.

Montpetit R. : Professeur d'histoire de l'art à l'université du Québec – Canada.

Montandon A. : Professeur émérite de Littérature Générale et Comparée à l'Université Blaise Pascal, Clermont II – France.

Mrabet A. : Professeur à la faculté des arts et des sciences sociales, Université de Sousse – Tunisie.

Mucchielli A. : Professeur à l'Université Paul Valéry-Montpellier III, fondateur du département des Sciences de l'Information et de la Communication – France.

Musso P. : Docteur en science politique et administrateur à France Télécom - France.

Naoui A. : Architecte diplômée de l'école nationale d'architecture et d'urbanisme-Université de 7 novembre à Carthage - Tunisie.

Norberg-Schulz C. : Architecte, théoricien et professeur à l'Ecole d'architecture d'Oslo - Norvège.

Nordman D. : Chercheur au CNRS – France.

Nouri W. : Professeur à l'institut Maliki des études Amézigh au Rabat – Maroc.

Ollivier B. : Professeur à l'Université des Antilles et de la Guyane, enseignant à Paris IV - France.

Ory P. : Professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne-Paris I - France.

Pardo V. : Diplômée de l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence et docteur en Anthropologie - France.

Patin V. : Professeur associé à Paris I Panthéon-Sorbonne, Consultant-expert auprès de la. Banque Mondiale et de l'UNESCO – France.

Portzamparc (de) C. : Architecte Français – France.

Quinton P. : Professeur des sciences de l'information et de la communication, Université Stendhal – France.

Ràbago J. : Architecte, docteur en urbanisme de l'Université de Paris – France.

Rasse P. : Professeur, directeur du laboratoire des sciences de l'information et de la communication, I3M (information, milieux, médias, médiations), à l'Université de Nice Sophia-Antipolis - France.

Rey A. : Linguiste Français – France.

Ricoeur P. : Philosophe français - France.

Roncayolo M. : Urbaniste et géographe Français – France.

Roux M. : Professeur des Universités, complexité, épistémologie des systèmes complexes à l'Université de Pau – France.

Saison M. : Chercheur à l'université Paris 20 – France.

Saki M. : Chercheur à l'Université de la Bretagne occidentale, Brest – France.

Schärer M.R. : Vice président du conseil international des musées – Suisse.

Sfaihi A. : Architecte Tunisienne – Tunisie.

Sibony D. : Psychanalyste et écrivain Français – France.

Smaoui A. : Spécialiste en géographie, ancien ministre - Tunisie.

Slim H. : Directeur de recherche, est conservateur du musée et du site d'El Jem -Tunisie.

Sommer R. : Professeur de psychologie à l'Université de Californie - États-Unis.

Souissi M. : Docteur en géographie, Université Paris Sorbonne-Paris IV. Enseignant chercheur au Département de géographie à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Sousse - Tunisie.

Soulages F. : Maître de conférence à l'Université Paris-8 Saint-Denis - France.

Teklik J. : Chercheur à l'Université Adam Mickiewicz, Poznan.

Tornatore J-L. : Chercheur à l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain.

Toussaint J.Y. : Chercheur à l'Institut national des sciences appliquées de Lyon - France.

Tran K. : Traducteur et adaptateur du grand guide de la Tunisie.

Trigano G. : Nommé président directeur général du *Club Med* en 1963.

Velez C. : Architecte, professeur à l'Université nationale de Medellín – Colombie.

Viallon P. : Universitaire Suisse, professeur spécialiste de la communication.

Watzlawick P. : Docteur en philosophie et a exercé la psychiatrie à Zurich. En Californie, il devient l'une des figures principales de l'École de psychologie critique de Palo Alto.

Winkin Y. : Professeur des universités en sciences de l'information et de la communication, spécialisé en « anthropologie de la communication ».

Yaguello M. : Spécialiste du langage et des langues, professeur à l'université Paris VII, René Diderot - France.

Zaïed A. : Historien et archéologue tunisien – Tunisie.

Zerouali H. : Chercheur à l'école des sciences de l'information, Rabat – Maroc.